

2111.3525.8

Université de Montréal

Le Défi «Gauvreau»

Le procès éditorial  
(ou la naissance d'un peuple)  
sous la pierre tombale des *Occ*

un mémoire pour l'oubli  
en forme d'écran paranoïaque

un silence-manifeste

par  
Yohann Rose

Littérature comparée  
Lettres et sciences humaines

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise  
en Littérature comparée

janvier 2007



© Yohann Rose 2007

PR

14

US4

2007

V.024

## AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé

Le Défi «Gauvreau»

Le procès éditorial  
(ou la naissance d'un peuple)  
sous la pierre tombale des *Occ*

un mémoire pour l'oubli  
en forme d'écran paranoïaque

un silence-manifeste

présenté par

Yohann Rose

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Terry Cochran  
Directeur de recherche

Wladimir Krysinsky  
Président-rapporteur

Catherine Mavrikakis  
Membre du jury  
Mémoire accepté le 30 avril 2007

## RÉSUMÉ

En empruntant une perspective multidisciplinaire, le mémoire propose une traversée du procès éditorial des *Œuvres créatrices complètes* de Claude Gauvreau chez "parti pris", la maison d'édition issue du mouvement socio-politique et culturel du même nom.

D'entrée de jeu, la question de l'écriture particulière de Gauvreau est traitée sous l'aspect de l'abordage d'un nouveau continent imaginaire. Il s'agit donc, ici, d'interroger radicalement le rapport inédit à une forme éminemment plastique d'écriture où se réfléchit l'état critique de la culture occidentale en général.

Dans une optique plus large, il est question d'un effort d'orientation dans la spécificité historique du Québec. En empruntant une perspective théologico-politique d'interprétation (Spinoza) il s'agit de revisiter les soubassements de la culture "québécoise" telle que celle-ci s'élabore depuis les années soixante.

Dans un registre plus spécifiquement littéraire, le mémoire s'attarde particulièrement aux premiers objets dramatiques de l'auteur par lesquels il est possible de se faire vision d'ensemble de ce que deviendra plus tard la poétique exploréenne. Poétique qui devra ensuite être mise en correspondance avec la tendance joualisante des auteurs partipristes.

Provenant d'une impulsion résolument philosophique, il aura été question de suivre l'évolution heurtée du procès éditorial d'une œuvre aussi controversée qui prend l'aspect d'un réel Défi moral lorsque qu'on la confronte à la religion du politique qui a été le fait des militants du mouvement «parti pris».

Finalement, il s'est agi de tirer la leçon de l'automatisme en le mettant en rapport avec le mouvement socio-politique qui, tout en s'en étant ouvertement revendiqué, apparaît en être, tout compte fait, que le fils illégitime.

Mots-clés :

Automatisme, mouvement socio-politique (Québec), «parti pris», édition, exploréen, joyal, art, littérature, religion, philosophie

## ABSTRACT

By means of a multidisciplinary approach, this thesis traces in detail the editorial process of Claude Gauvreau's *Œuvres créatrices complètes* which was brought out by "parti pris", a publishing house as well as a socio-political and cultural movement.

First of all, Gauvreau's writing particularities are examined as if they signaled the approach to a new imaginary continent. It is a question of radically elaborating a previously inconceivable relationship to this imminently plastic form of writing whose object of reflection is the critical state of Western civilization at large.

More broadly, this project tries to open up new perspectives on Québec's historical specificity. In adopting a spinozist "theologico-political" hermeneutics, this project returns to the period when Québec's modernity was being fashioned, a moment beginning in the early 1960s.

In a more literary register, this thesis dwells in particular on Gauvreau's early dramatical production that allows for an overarching conception of what will later become known as his explorean poetics. This poetics entered into relation with the "joul" tendencies shared by most of the « partipristes » authors.

Issuing from an authentic philosophical impulse, this analysis follows the chaotic development of the controversial editorial process of Gauvreau's work that takes the form of a real moral challenge to the political religion characterizing the militants of «parti pris» movement.

Ultimately, the lesson to be learned from the automatist group comes from its intimate relation with this socio-political movement that, in the end, despite its own claims, never became more than an illegitimate heir.

### Key-words

Automatism, socio-political movement (Québec), «parti pris», editing, explorean, joul, art, literature, religion, philosophy

## REMERCIEMENTS

Je dois beaucoup de reconnaissance à mon directeur M. Terry Cochran pour m'avoir laissé toute la latitude dont j'ai eu besoin dans l'élaboration de ce mémoire-thèse. J'éprouve énormément de gratitude pour le généreux accueil avec lequel il a toujours reçu mes emportements de penseur lyrique et pour la façon posée avec laquelle il a toujours su guider la démarche qui m'est ainsi toujours demeurée personnelle.

Un grand merci aux deux autres membres du jury, Mme Catherine Mavrikakis et M. Vladimir Krysinski, qui ont dû arpenter de long en large ce long et parfois tortueux parcours afin d'en évaluer la teneur académique.

Merci aussi à quelques étudiants du département de Littérature comparée avec lesquels j'ai eu l'occasion de m'impliquer socialement, de travailler et/ou tout simplement d'échanger amicalement : Marie-Hélène Cabana, Geneviève Cloutier, Mathieu Arsenault, Charles Gill, André Habib, Sébastien Côté, Sarah-Danielle Bélanger, Alexandre Trudel, Patrick Poulin, Izabella Potapowicz, Vincent Bouchard, Maïté Loïnaz, Cédric Jamet, Marianne Villeneuve et Mahité Breton. Un merci spécial à Mariève Desjardins pour son tact et sa grande sagacité. Un énorme "gracias" à Alejandro Zamora et à sa femme, Itzel Avila, avec lesquels j'ai eu l'occasion de tisser les liens d'une sincère amitié.

Je suis aussi reconnaissant envers Mme Amaryll Chanady, alors directrice du département, pour l'octroi d'une bourse qui m'a permis de terminer la rédaction de ce mémoire. Un grand merci aussi à Nathalie Beaufay pour son travail impeccable au département.

Et je profite de l'occasion pour saluer chaleureusement M. Pierre Bonnechère du Centre d'Études classiques. J'aimerais aussi rendre hommage à M. Egbert J. Bakker, mon professeur de grec ancien.

## AVANT-PROPOS

Je tiens à spécifier que, tout au long du présent mémoire, l'usage des guillemets français («a») sont, lorsqu'il s'agit d'une citation, généralement suivis de la référence en bas de page. Parfois, pour alléger le texte, le folio est directement indiqué et, chaque fois que l'occasion se présente, je préviens le lecteur de la dite référence depuis le principal renvoi en note. Ces mêmes guillemets servent aussi, comme la coutume l'a consacré, à indiquer les titres d'articles auxquels je fais référence. Tous les folios qui ne sont pas directement ou indirectement référencés en notes signalent un renvoi aux *Œuvres créatrices complètes* dont tous les "objets dramatiques" des *Entrailles* apparaissent cités en petites capitales (p. ex. NOSTALGIE SOURIRE).

L'usage des guillemets anglais ("a"), quant à eux, m'a servi à indiquer la reprise de certains passages cités que je reprends d'une façon moins officielle, souvent en y incluant certains changements qui permettent de mieux accorder mon analyse aux textes analysés. Par contre, au fil de la lecture, on retrouve constamment ces mêmes guillemets anglais qui permettent de distinguer, soit une expression stéréotypée et/ou d'usage commune (p. ex. : le "joual de Troie"; le "joual politique/jubilatoire"; la "part élue/restante"), soit une expression créée sur le vif (p. ex. le "grand-dire"), soit un terme que je tiens à souligner en le mettant en rapport dans une suite à caractère étymologique. Ceci peut être fait pour un terme unique ou encore en mettant un terme en rapport avec un (ou plusieurs) autre(s) terme(s).

L'usage de l'italique, quant à lui, permet de distinguer les termes et expressions latines et grecques (ou de toutes langues étrangères) qui ont été inclus au corps du texte (p. ex. : le verbe latin *edere* qui signifie "manger", "évacuer", "mettre au jour" et finalement "publier" pourra, à juste titre, être mis en rapport avec les termes suivants qui s'y rapportent : "publier", "accoucher" et finalement "donner des jeux" qui traduit l'expression *edere ludus gladiatorium*). Je tiens à spécifier qu'il n'a pas été question de traiter de la même façon les termes et expressions de langue anglaise qui, dépendamment du contexte, prennent ou non l'italique. Autrement, certains termes sur lesquels je mets l'emphasis apparaissent surlignés à l'italique comme il est de mise dans la tradition littéraire. L'usage des guillemets anglais qui s'en distingue sert alors généralement à indiquer un rapport emphatique inséré dans une série de termes.



Lorsque ce n'est pas le cas, il prend alors la même valeur que l'italique et cela en des passages où l'italique est déjà en usage (dans les citations adjacentes, par exemple).

Une exception concernant l'usage de l'expression "parti pris" mérite ici une explication. En effet, de façon à mieux distinguer la revue éponyme du mouvement socio-politique et de la maison d'édition, j'ai choisi d'utiliser les guillemets anglais pour distinguer la maison d'édition "parti pris" de la revue *parti pris* qui, comme il est de mise, reçoit ici l'italique. Les guillemets français me permettent donc de parler du mouvement «parti pris» en général, en ce sens qu'il englobe et l'expérience de la revue et celle, plus tardive, de la maison d'édition.

Le nom même de Gauvreau reçoit parfois des guillemets français (comme dans le titre *Le Défi «Gauvreau»*) afin de distinguer l'œuvre (le «Gauvreau») de la personne de l'auteur. Mais parfois les guillemets serviront à indiquer tout le caractère insaisissable et incommensurable d'un tel personnage littéraire au Québec.

#### LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

AGEUM	Association générale des étudiants de l'Université de Montréal
BNM	Bibliothèque du Nouveau Monde
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec
CÉTUQ	Centre d'études québécoises (du Département d'études françaises de l'Université de Montréal)
<i>Corr.</i>	<i>Correspondance 1949-50</i>
CELEF	Centre d'étude des littératures d'expression française (Université de Sherbrooke)
FLQ	Front de libération du Québec
HMH	Hurtubise éditeur
HUP	Harvard University Press
<i>LPÉB</i>	<i>Lettres à Paul-Émile Borduas</i>
MQUP	McGill-Queen's University Press
<i>Occ</i>	<i>Œuvres créatrices complètes</i>
ONF	Office national du film
PQ	Parti québécois
PUF	Presses universitaires de France
PUL	Presses de l'Université Laval
PUQ	Presses de l'Université du Québec
s.l.	sans (indication de) lieu
TOB	Traduction œcuménique de la Bible
UTP	University of Toronto Press
VLB	Éditions Victor Lévy-Beaulieu

## TABLE DES ÉCRANS

- p.I AVANT-PROPOS  
 p.II LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS  
 p. III-VI TABLE DES ÉCRANS

## PRÉFACE

ÉCONOMIE DU SUICIDE : LE GLAMOUR AMER DE LA MORT VOLONTAIRE (p.1-25)

- p.1-7 Responsabilité de l'acte de publier  
 (p.2-5) Intermède : Péremptoire de l'œuvre "occidienne"  
 p.8-9 Je vous *jure* que je me SUICIDERAI  
 p.9 "Responsabilité entière" des *Œuvres créatrices complètes*  
 p.10-11 Mystique éditoriale du grand-dire exploréen  
 p.11-12 Un geste national de laïcisation  
 p.12-13 "Parti pris" vs «Gauvreau» : une paternité impossible à assumer  
 p.13-15 "Parti pris", victime propitiatoire de la révolution automatiste  
 p.15-17 Le "Gibraltar de Lettres québécoises", entre PP, le FLQ et le PQ  
 p.17-19 L'exploréen : double synthèse : du "joual politique" à la révolution automatiste  
 p.19-24 Spirale hypertextuelle  
 (p.22) Intermède : Un traitement symbolique choc en guise de libération "nationale"  
 p.25 Il faudrait des ouïes d'ange

## INTRODUCTION : LE CONTINENT "OCCIDIEN"

ÉROSTRATE, LE LECTEUR, FIGURE DU PROFANATEUR (§1-29—p. 26-47)

- §1-4 *Beauté Baroque*, aspects du temple exploréen  
 §5 Foi et morale surrationnelles  
 §6 a-b Orientation du nouveau continent  
 §7-8 Aspect criminel du manifeste crypto-ludique  
 §9 a-b-c De l'"irruption peccamineuse" au culte érotique du "chevalier de la foi"  
 §10-13 De l'"édition" des prophètes au «*stigmaté du chercheur*»  
 §14-19 *L'Asile de la pureté* aux abords du mont Moriah  
 §20-25 La Bibliberté ou le Nouveau testament d'Érostrate  
 §26-27 Le paradoxal "Gibraltar des Lettres québécoises"  
 §28-29 Un banc de plancton à la dérive

1<sup>re</sup> BOUSSOLE

DE GAUVREAU À PLATON, EN PASSANT PAR SPINOZA (I §1-50—p. 48-76)

En guise d'exergues :

- §1 •La maîtrise de Gauvreau, ou sa prêtrise du Roi du Bois?  
 §2 •La mémoire du maître fait des "flows" à Spartacus ou Les testicules de Gauvreau

- §3-41 Le Colisée du livre : un compost de culture moderne  
De la saga cybernétique à la caverne à ciel ouvert
- §6 L'arche des *Occ*, une pédagogie lunaire pour sortir du déluge spectaculaire
- (§7-14) Intermède : La question de l'autorité, une petite histoire de la violence (entre Dieu et l'État, l'Individu et la Nation)  
Testicules ou petits témoins de virilité (§9)  
L'ascèse matérialiste de Gauvreau (§10)  
Je peux mourir, donc je suis (§11)  
Philosophie laïc de l'avenir ou le devenir "alteridentique" (§12)  
Se dompte on parle (§13-14)
- (§15/) Intermède : La pornographie en tant que cosmétique, une poétique de la vérité par dévoilement ou Le piège du Chien d'Or d'Artémis Kamingue  
Le *De lingua latina* de Varon (§15)
- §16-17 Le "bateau" des jésuites québécois
- §18 Jean le Baptiste artisan de la défaite
- §19 Gestation biblibertaire du sentiment religieux
- §20-24 Éléance cynique de l'être d'exception
- §25-26 "Gibraltar des Lettres québécoises"
- §27-29 Prophétie de Polyphème
- §30-31 Vision du Mervè-yeux testament "national"
- §32-33 Du joul de Troie à la pierre de Rosette
- §34-35 La pierre de Rosette, c'est Moi
- §36 Ézéchiél et le Ka du poète
- §37-39 Larmes sublimes d'un peuple sans voix
- §40-41 Prométhée éborgné
- §42-51 SPINOZA ET LE TRAITÉ THÉOLOGICO-POLITIQUE DE LA LITTÉRATURE "QUÉBÉCOISE"
- §44-45 Témoignages des premiers apôtres
- §46-50 Un réel et puissant engagement laïque

2<sup>e</sup> BOUSSOLE

GAUVREAU, CAÏN ET L'EXPLORÉEN (II §1-36—p.77-104)

- §1-3 "Réflexions d'un dramaturge débutant"
- §2 Témoin-*histôr* vs témoin-*editor*
- §3 Livre-boussole
- §4-5 La violence exploréenne, une mise à mort coprolale
- §6-7 Massacre du général
- §8 Caïn, figure du criminel-amok
- §9 Terrorisme exploréen
- §10 Le prix de la réussite et la tête du soldat Claude
- §11-12 Continuité du continent "occidien"
- §13 Caïn Au cœur des quenouilles

- §14 "Une conviction fanatique et aveugle"
- §15-16 "Ceux qui labourent la vie"
- §17 "Le stigmatisme du chercheur"
- §18 Écran-paranoïaque acoustique
- §19-20 Accomplissement encyclopédique du cerceuil occidien
- §21-24 "Ravage" de cerveau du compost humain
- §25 "Et il pleut des yeux" : figure du baptême exploréen
- §26 Perfection de la vision
- §27 Auditoire de jeunes filles
- §28-29 Le chant du "signe"
- §30-31 Rhapsodie bigorne du royaume qui n'est pas public
- §32-33 Initiation mystique du Chevalier de la foi
- §34a Grand-dire mystique dans la nouvelle société
- §34b Réalisation de l'exception
- §35-36 "En attendant, je pleure"

### 3<sup>e</sup> Boussole

DE L'IRE AQUINIENNE À LA TRUDEAUMANIE (III §1-45—p. 105-128)

- §1-11 "La fatigue culturelle" vs "La trahison des clercs"
- §12-15 Le blasphème culturel du Canada français
- §16-19 Le grand adage du psalmiste
- §20-21 Le *trade mark* de la langue française
- §22-24 Le terme *Confédération* est étrangement faux
- §25 Le colonialisme au Québec et la revue *Cité Libre*
- §26-28 La décolonisation selon «parti pris», ou une nouvelle "irruption peccamineuse"
- §29 Figure du Cyclope, un sujet "louche" de la Couronne
- §30-33 Cosmétique de la Confédération
- §34-35 Le régime "occidien", roman de l'indépendance
- §36-38 Du joul-refuge à la cosmétique exploréenne
- §39-41 "Profession : écrivain"
- §42-43 Le "Gibraltar des Lettres québécoises" vs Le "joul de Troie"
- §44-45 Une forme toute compostmoderne de *katabase*

### 4<sup>e</sup> Boussole

DE LORD DURHAM À L'ÉPOPÉE DE «PARTI PRIS» (IV §1-48—p. 129-155)

- §1-2 L'alphabétisation du "peuple élu"
- §3-6 L'utopie de la culture populaire-savante
- §7-8 Contre-culture, le refus du peuple
- §9-11 L'*american dream* du nègre blanc
- §12-15 Esquisse de la Révolution québécoise ou le renversement de la rhétorique du peuple élu
- §16 Le joul : de l'aliénation de la "part élue" ou de l'élégance de la "part restante"
- §17-19 Un terrorisme littéraire
- §20-22 "Bourbier commun" : matrice nationale de l'homme québécois

- §23-28 De la part restante : l'"ascèse politique" de «parti pris» : un éditorial blasphématoire
- §29-31 Don de soi, vertu de dévouement, une nouvelle éthique du potlatch
- §32-36 Nécessité de la conversion à la misère du peuple
- §37-38 Le mouvement littéraire joual : de la coprolalie à la coprographie
- §39-44 Une "tendance morbide" vindicative et désobéissante
- §45-48 Un nouveau contrat : le baptême vindicatif

MARÉCAGES (V §1-120—p.156-209)

Sans titre

- §1-12 Le Juif Errant, Caïn, Lucifer et Saint Jean-Baptiste : le "droit à la mort" par
- §13-35 décollation, une lecture de Salomé  
Jean Éthier-Blais *versus* Jacques (Hamilton) Renaud
- §36-58 "Amironner"
- §59-65 De la coprolalie jouale à la coproduction culturelle
- §66-71 Le devoir de culture
- §72-73 D'une mystique ignoble...
- §74-75 ...on passe à une mystique noble
- §76-78 *Qu'est-ce que la littérature?*
- §79-81 Du masque à la mascarade
- §82-89 Rituel funèbre ou mise à mort publique?
- §90-92 La coprographie jouale : une arène pour le peuple-gladiateur
- §93-94 L'affront des rédempteurs du peuple  
Aliénation de l'écrit devant l'enfance jouale
- §95-100 De la coprolalie jouale à la coproduction culturelle (bis)
- §101-113 La nationalisation du joual et l'émergence de la contre-culture
- §114-116 La presse québécoise à l'ère du "village global"
- §117-120
- p.210-214 BIBLIOGRAPHIE

Le temps présent est le temps du désespoir.  
C'est le temps du Juif Errant.  
KIERKEGAARD

Si je fus expulsé du collège Sainte-Marie en philo II,  
je puis dire que ce fut *parce que j'étais chrétien*.  
Ou si vous préférez, parce que j'étais authentique et  
sans restriction mentale.

À seize ans, après ma seconde année d'isolement...  
j'étais retourné au collège Sainte-Marie en  
versification. [...]

J'arrivais transformé. J'étais maintenant un écrivain. Je  
lisais en grande quantité. Je me cultivais...

J'étais certes dépaysé; mais je me sentais heureux  
d'être de nouveau en société.

J'étais en plein essor mystique.

[...]

Ma période mystique fut vécue sans restriction,  
comme toutes mes autres. Elle évolua normalement, et  
mourut de sa belle mort.

Vous vous doutez bien qu'il a pu y avoir plusieurs  
causes à ce décès du mysticisme chez moi. Une prise  
de conscience croissante suffit à l'expliquer.

Cependant, l'une des causes les plus importantes est  
certainement le désaccord croissant qui s'établissait  
entre ma production artistique et la morale abstraite  
que je m'efforçais d'assimiler.

[...]

...mon comportement mystique fut à peu près  
semblable à ce que j'ai appris depuis du  
comportement personnel de Kierkegaard.

GAUVREAU

Lápida será mi ausencia sobre este pueblo que tendrá que seguir respirando bajo ella sin haber muerto por no haber podido nacer.

*Yo el Supremo*  
AUGUSTO ROA BASTOS

Il [le messenger] me dit : «Prends et dévore ceci. Il rendra ton ventre amer, mais dans ta bouche, il sera doux comme du miel». Je prends le petit volume de la main du messenger et je le dévore. Il est dans ma bouche comme du miel, doux. Mais quand je l'ai mangé, mon ventre devient amer. Ils me disent : «Il te faut encore être inspiré pour les peuples, les nations, les langues, et de nombreux rois.»

IOHANÂN

## ÉCONOMIE DU SUICIDE LE GLAMOUR AMER DE LA MORT VOLONTAIRE

### RESPONSABILITÉ DE L'ACTE DE PUBLIER

Dans la *Correspondance* qu'il échange avec Jean-Claude Dussault, Gauvreau affirme ceci: «[p]ublier, c'est se déclarer responsable de ce que l'on montre, et c'est aussi (...) faire œuvre éducative<sup>1</sup>». Ce qu'il entendait par là, c'est que lorsqu'il publie une oeuvre, l'auteur doit pouvoir s'en porter garant. C'est-à-dire, brièvement, qu'il doit pouvoir assumer la conséquence de son acte ou, autrement dit, en répondre. Et c'est dans cet engagement envers le *public* que l'auteur peut, finalement, "faire œuvre éducative", puisque, dans l'optique de la tradition, c'est à travers le va-et-vient de la réception critique qu'il est ainsi appelé à "correspondre" avec celui-ci afin de le "conduire" vers une interprétation qui alors justifie son «apport au patrimoine commun».

Dans le cas du "poète" Gauvreau, en effet, cet échange semble n'avoir été possible qu'à une bien faible proportion. Ce sont, en majeure partie, les lettres de la *Correspondance 1949-1950* qui, publiées quelque quarante ans après avoir été écrites, sont venues combler cette énorme lacune en offrant au grand public la possibilité d'entrer en contact avec la part justificative de tout ce drame qui accompagne le procès

---

<sup>1</sup> La citation exacte va comme suit : «Publier, c'est se déclarer responsable de ce que l'on montre, et c'est aussi (dans le sens le plus large du mot) faire œuvre éducative. Une telle décision—qui se transpose maintenant sur le plan social—doit s'accomplir avec la même rigueur que l'acte de création lui-même. Je crois personnellement que chaque artiste—lorsqu'il s'agit de fournir délibérément son apport au patrimoine commun—a des responsabilités de sens critique.» Lettre du 5 avril 1950, *Correspondance*, (257)

éditorial du "volume unique" des *Œuvres créatrices complètes (Occ)*. Sachant que son œuvre "monstre" étant, jusqu'à six ans après sa mort volontaire le 7 juillet 1971, restée inédite à quatre-vingt-dix pour cent, il apparaît alors, à première vue, que, pour toute réponse, à l'époque, on ne soit resté qu'avec l'effroyable et violente vacuité du suicide. Suicide qui tend plutôt à prendre le sens d'une méchante *riposte* à l'endroit de la mode culturelle du moment ainsi que d'un violent ultimatum lancé à la critique d'alors qui la célèbre et la justifie. Ce qui, pour beaucoup, contribuera à faire considérer cette œuvre telle une *imposture* : quelque "chose" de mystérieux (un "mystère" proprement "objectif") devant lequel toute *posture* définitive (c'est-à-dire traditionnelle) relègue l'interprète au rang d'*imposteur*<sup>2</sup>. Là où l'herméneute, cherchant vainement des clés de lecture, s'enferme dans la triste occlusion du discours de serruriers.

#### PÉREMPTOIRE DE L'ŒUVRE "OCCIDIENNE"

Une imposture, ou encore, comme le spécifie Jacques Marchand, une «machine mystifiante» et d'autant plus menaçante pour la santé publique que cette machine (ruse-*mékanè* d'un poète "mythocrate") est «une machine qui tue<sup>3</sup>». Il n'est pas dans mon intention, en évoquant cela, d'entrer en polémique avec la référence majeure en ce qui a trait à la critique gouvrienne. Il est simplement question de mettre en perspective certains jugements qui étaient alors justifiés dans le cadre socio-culturel et politique de l'époque. Je dirai seulement que la "thèse"-posture de Marchand s'offrait alors comme une urgente *réponse* à laquelle il est impérieux, aujourd'hui, d'opposer celle-là même de Gauvreau. Cela devenant possible uniquement si, moi qui parle, je le fais non plus *sur* Gauvreau, mais à *partir de* lui. C'est-à-dire, à partir de cette perspective aveugle qu'emprunte le chevauchement baroque de ce que j'appelle la "scripture" exploréenne. Parlure écrite, document oral, palimpseste mouvant donc, mystère objectif par excellence, devant lequel nulle *lecture* ne s'impose ni, non plus, nul *lecteur* ne se tient. Tout comme l'*élite* qu'elle défigure, cette œuvre "occidienne" *tombe*, en effet, et c'est ainsi, dans et par la répercussion qu'elle provoque dans sa chute vers le public, qu'elle parvient à faire échos jusque dans le peuple qu'elle fait ainsi naître dans le mouvement même du *faire*

<sup>2</sup> Ce jeu sur le "thème" de l'imposture de l'œuvre littéraire m'est directement inspiré du beau recueil d'essais d'André BEAUDET, *Littérature l'imposture*, Montréal, 1984, Les Herbes rouges. Recueil en lequel on retrouve un chapitre concernant l'œuvre de Claude Gauvreau intitulé : «Parler en langue(s)» (49-70).

<sup>3</sup> Jacques Marchand, *Claude Gauvreau : poète et mythocrate*, Montréal, VLB, 1979, (387). Cet essai est la refonte du mémoire de maîtrise présenté par Marchand en 1979 à l'Université de Montréal, deux ans seulement après la publication des *Œuvres créatrices complètes* en mars 1977.



Le temps présent est le temps du désespoir.  
C'est le temps du Juif Errant.  
KIERKEGAARD

Si je fus expulsé du collège Sainte-Marie en philo II,  
je puis dire que ce fut *parce que j'étais chrétien*.  
Ou si vous préférez, parce que j'étais authentique et  
sans restriction mentale.

À seize ans, après ma seconde année d'isolement...  
j'étais retourné au collège Sainte-Marie en  
versification. [...]

J'arrivais transformé. J'étais maintenant un écrivain. Je  
lisais en grande quantité. Je me cultivais...

J'étais certes dépaycé; mais je me sentais heureux  
d'être de nouveau en société.

J'étais en plein essor mystique.

[...]

Ma période mystique fut vécue sans restriction,  
comme toutes mes autres. Elle évolua normalement, et  
mourut de sa belle mort.

Vous vous doutez bien qu'il a pu y avoir plusieurs  
causes à ce décès du mysticisme chez moi. Une prise  
de conscience croissante suffit à l'expliquer.

Cependant, l'une des causes les plus importantes est  
certainement le désaccord croissant qui s'établissait  
entre ma production artistique et la morale abstraite  
que je m'efforçais d'assimiler.

[...]

...mon comportement mystique fut à peu près  
semblable à ce que j'ai appris depuis du  
comportement personnel de Kierkegaard.

GAUVREAU

Lápida será mi ausencia sobre este pueblo que tendrá que seguir respirando bajo ella sin haber muerto por no haber podido nacer.

*Yo el Supremo*  
AUGUSTO ROA BASTOS

Il [le messenger] me dit : «Prends et dévore ceci. Il rendra ton ventre amer, mais dans ta bouche, il sera doux comme du miel». Je prends le petit volume de la main du messenger et je le dévore. Il est dans ma bouche comme du miel, doux. Mais quand je l'ai mangé, mon ventre devient amer. Ils me disent : «Il te faut encore être inspiré pour les peuples, les nations, les langues, et de nombreux rois.»

IOHANÂN

## ÉCONOMIE DU SUICIDE LE GLAMOUR AMER DE LA MORT VOLONTAIRE

### RESPONSABILITÉ DE L'ACTE DE PUBLIER

Dans la *Correspondance* qu'il échange avec Jean-Claude Dussault, Gauvreau affirme ceci : «[p]ublier, c'est se déclarer responsable de ce que l'on montre, et c'est aussi (...) faire œuvre éducative<sup>1</sup>». Ce qu'il entendait par là, c'est que lorsqu'il publie une oeuvre, l'auteur doit pouvoir s'en porter garant. C'est-à-dire, brièvement, qu'il doit pouvoir assumer la conséquence de son acte ou, autrement dit, en répondre. Et c'est dans cet engagement envers le *public* que l'auteur peut, finalement, "faire œuvre éducative", puisque, dans l'optique de la tradition, c'est à travers le va-et-vient de la réception critique qu'il est ainsi appelé à "correspondre" avec celui-ci afin de le "conduire" vers une interprétation qui alors justifie son «apport au patrimoine commun».

Dans le cas du "poète" Gauvreau, en effet, cet échange semble n'avoir été possible qu'à une bien faible proportion. Ce sont, en majeure partie, les lettres de la *Correspondance 1949-1950* qui, publiées quelque quarante ans après avoir été écrites, sont venues combler cette énorme lacune en offrant au grand public la possibilité d'entrer en contact avec la part justificative de tout ce drame qui accompagne le procès

---

<sup>1</sup> La citation exacte va comme suit : «Publier, c'est se déclarer responsable de ce que l'on montre, et c'est aussi (dans le sens le plus large du mot) faire œuvre éducative. Une telle décision—qui se transpose maintenant sur le plan social—doit s'accomplir avec la même rigueur que l'acte de création lui-même. Je crois personnellement que chaque artiste—lorsqu'il s'agit de fournir délibérément son apport au patrimoine commun—a des responsabilités de sens critique.» Lettre du 5 avril 1950, *Correspondance*, (257)

éditorial du "volume unique" des *Œuvres créatrices complètes (Occ)*. Sachant que son œuvre "monstre" étant, jusqu'à six ans après sa mort volontaire le 7 juillet 1971, restée inédite à quatre-vingt-dix pour cent, il apparaît alors, à première vue, que, pour toute réponse, à l'époque, on ne soit resté qu'avec l'effroyable et violente vacuité du suicide. Suicide qui tend plutôt à prendre le sens d'une méchante *riposte* à l'endroit de la mode culturelle du moment ainsi que d'un violent ultimatum lancé à la critique d'alors qui la célèbre et la justifie. Ce qui, pour beaucoup, contribuera à faire considérer cette œuvre telle une *imposture* : quelque "chose" de mystérieux (un "mystère" proprement "objectif") devant lequel toute *posture* définitive (c'est-à-dire traditionnelle) relègue l'interprète au rang d'*imposteur*<sup>2</sup>. Là où l'herméneute, cherchant vainement des clés de lecture, s'enferme dans la triste occlusion du discours de serruriers.

#### PÉREMPTOIRE DE L'ŒUVRE "OCCIDIENNE"

Une imposture, ou encore, comme le spécifie Jacques Marchand, une «machine mystifiante» et d'autant plus menaçante pour la santé publique que cette machine (ruse-*mékanè* d'un poète "mythocrate") est «une machine qui tue<sup>3</sup>». Il n'est pas dans mon intention, en évoquant cela, d'entrer en polémique avec la référence majeure en ce qui a trait à la critique gouvrienne. Il est simplement question de mettre en perspective certains jugements qui étaient alors justifiés dans le cadre socio-culturel et politique de l'époque. Je dirai seulement que la "thèse"-posture de Marchand s'offrait alors comme une urgente *réponse* à laquelle il est impérieux, aujourd'hui, d'opposer celle-là même de Gauvreau. Cela devenant possible uniquement si, moi qui parle, je le fais non plus *sur* Gauvreau, mais à *partir de* lui. C'est-à-dire, à partir de cette perspective aveugle qu'emprunte le chevauchement baroque de ce que j'appelle la "scripture" exploréenne. Parlure écrite, document oral, palimpseste mouvant donc, mystère objectif par excellence, devant lequel nulle *lecture* ne s'impose ni, non plus, nul *lecteur* ne se tient. Tout comme l'*élite* qu'elle défigure, cette œuvre "occidienne" *tombe*, en effet, et c'est ainsi, dans et par la répercussion qu'elle provoque dans sa chute vers le public, qu'elle parvient à faire échos jusque dans le peuple qu'elle fait ainsi naître dans le mouvement même du *faire*

<sup>2</sup> Ce jeu sur le "thème" de l'imposture de l'œuvre littéraire m'est directement inspiré du beau recueil d'essais d'André BEAUDET, *Littérature l'imposture*, Montréal, 1984, Les Herbes rouges. Recueil en lequel on retrouve un chapitre concernant l'œuvre de Claude Gauvreau intitulé : «Parler en langue(s)» (49-70).

<sup>3</sup> Jacques Marchand, *Claude Gauvreau : poète et mythocrate*, Montréal, VLB, 1979, (387). Cet essai est la refonte du mémoire de maîtrise présenté par Marchand en 1979 à l'Université de Montréal, deux ans seulement après la publication des *Œuvres créatrices complètes* en mars 1977.

*périr*<sup>4</sup> dont est elle-même empreinte la logique surrationnelle. Logique qui s'éprouve telle une blessure aussi érotique que thanatique<sup>5</sup>. Et puisque le peuple ne sait toujours pas lire, son labeur dans le défrichement de ce continent "occidien" prend la forme d'un énorme procès "éditorial". Procès en lequel il est plutôt question de "livrer au jour" (*edere*) une œuvre par l'impossible appropriation "nationale" qu'elle exige de la part du public-peuple auquel elle s'adresse. Et ceci de façon on ne peut plus *républicaine* puisqu'il s'agit bien là, par excellence, de la "chose" (*res*) du "peuple" (*publica*).

D'entrée de jeu, je me dois de dire que la majeure différence entre Marchand et moi, c'est que moi (qui naît l'année même de la publication de l'œuvre) je sens humblement que j'en proviens et qu'ainsi, par une simple coïncidence historique, la considération volontairement subjective et personnelle de ce "mystère objectif" doit nécessairement passer par la recherche et l'assomption de mes origines qui, à mon sens, me permettent, à la fois, de plonger totalement et d'émerger enfin du grand bourbier infernal de la situation nationale du Québec. Situation en laquelle s'esquintent encore à qui mieux-mieux les intellectuels-gladiateurs de tous acabits. Pour tout dire, les deux pieds dans l'arène des *Entrailles*, je réalise que la dange et généreuse confrontation avec LE SOLDAT CLAUDE me suffit amplement et, qu'ainsi il m'est permis de "grand-dire" et de faire, ici même, mûrir les fruits (les "oranges vertes") sur lesquels, par pure ignorance, on s'acharne encore à jeter l'opprobre. Et cela, comme si, atteint d'une lassitude extrême, il était plus facile de se laisser pourrir de honte que de labourer énergiquement le champ de cette commune *fatalité* qui nous est, un de ces jours de l'année 1977, tombée dessus! C'est donc peu dire que la publication du "désœuvre" en question marque alors autant ma naissance en tant que telle qu'une nouvelle forme de nationalité que cherche à faire valoir la déposition de ce présent mémoire à l'Université de Montréal, trente ans exactement après l'épique parturition des éditions "parti pris". Ce "délivre" par excellence est, plus précisément, la prothèse hystérique («l'utérus global<sup>6</sup>») à travers laquelle il m'est enfin donné de me libérer

<sup>4</sup> Le sigle *Occ* des *Œuvres créatrices complètes* porte, en effet, en lui-même, le signe de la chute mortelle à laquelle il rive l'auditoire-interprète qui s'y "coagule" (c'est-à-dire, étymologiquement parlant, qui s'y fait "pousser de force"). Le verbe latin *occido* permet alors d'attribuer au livre (le désœuvre) en tant que tel le sens de "tomber" (*ob-cado*), sens sur lequel vient s'ajouter la conséquence d'une telle chute, dans le sens où elle "tue"—"fait périr" (*ob-caedo*) le public-peuple auquel le livre est, semble-t-il, "secrètement" (*se-cernere*) destiné. Malgré tout, la chute mortelle garde ici le sens d'une délivrance qui, encore là, permet de rattacher le livre-cadavre (*cado*) à une tradition inavouable que je dirai toute "biblibertaire".

<sup>5</sup> «Opal—hung—serri—kamuzi—le!» s'écrie Géhur lorsque «Le temps du livre est venu». Une telle *libération* aura pour effet de l'anéantir. C'est aussi Mervè, son compagnon qui, mortellement atteint, tel un cadavre, à la toute fin de l'objet dramatique, s'écrie via «LA VOIX DE MICROPHONE : Moi! Moi! Moi! Le livre. Qui chante, qui chante. L'amour». (NOSTALGIE SOURIRE, 61 & 64).

<sup>6</sup> «...poursuivez l'exercice d'une générosité sans frontière engendrée par l'utérus global d'une fraternité jusqu'alors inimaginable et qui est un défi à la notion d'intensité. Nous sommes ensemble le vieil égrégories aux brousses mouluées mais opalines». Le poète salue ainsi les artistes automatistes qui sont toujours actifs

définitivement de toute la vieille rengaine du "peuple élu" pour explorer à fond le territoire vierge d'une identité inouïe en constant procès de formation et de transformation. Il s'agit donc, pour moi, d'un acte "national" au sens littéral du terme, acte singulier et péremptoire à souhait et qui fait de moi, le ticoune faripare, un être en constant devenir. Ainsi, selon moi, cet acte de libération nationale, aussi idiosyncrasique soit-il, est néanmoins nécessaire en ce qu'il permet d'accroître l'accessibilité du *désir* en introduisant à une œuvre à travers laquelle il m'a tout simplement été possible d'accéder à moi-même, et cela en faisant volte-face à tout discours identitaire de la part des élus (l'élite). Cette rencontre inespérée et inavouable est celle-là à travers laquelle s'éprouve alors peut-être une solution de continuité avec cette identité inidentifiable d'une "part restante" et laïque (populaire) en laquelle il serait sans doute possible de retrouver le dynamisme qui fut celui des tout premiers métissages en Amérique du Nord.

Identité mouvante-émouvante qui trouve donc chez Gauvreau un "mythe" (*muthos*-parole) à sa (dé)mesure. Et c'est grâce à tout cela, à toute cette ouverture que porte en lui-même le "désoeuvre" occidien, que mon délire se trouve impeccable. Devant le "fanatisme" objectif d'un tel monument littéraire (*templum*), il s'agit, afin de ne pas agir en simple "profane", de produire une relation à l'œuvre qui soit en elle-même "fanatique". Il est ici question de *désir* ou encore, d'obédience, mais d'une obédience essentiellement désobéissante. Et cela, principalement, en raison de ce que cette obédience ne se rapporte plus à l'entendement rationnel proprement dit, mais à l'audition pure, purgée de toutes ses scories sentimentales, d'où proviendraient justement la «foi et la morale surrationnelles<sup>7</sup>». Foi et morale, deux mots qui, il y a trente ans, pouvaient bien donner des frissons dans le dos, mais qui, aujourd'hui, sonnent d'avantage comme une évidence, puisque c'est le passage obligé qui, avec le Cerbère de la Collection du "Chien d'Or", mène le catéchumène vers l'inévitable *katabase* auquel l'accule le caractère *infernal* de sa situation nationale. Épreuve initiatique, donc, à partir de laquelle le "nègre blanc" remonte enfin de son *enfer* aussi personnel que collectif. Et c'est ainsi, en se disant "exploréen", en "parlant (lui-même et de lui-même) en langue(s)" qu'il se désaliène et se décolonise, et cela, principalement dans et par un nouveau type d'aliénation (baroque) et de colonisation (surrationnelle).

Et c'est là aussi, pour celui-là qui s'y lance, qu'une toute nouvelle forme de négritude-créolité s'impose (je souligne): «Qui m'arrêtera danseur de danse nègre?» (AU CŒUR DES

---

ou sinon vivants au moment où il écrit son texte en 1969. Claude GAUVREAU, «L'épopée automatiste vue par un cyclope», dans *Écrits sur l'art*, Montréal, l'Hexagone, 1996, (75).

<sup>7</sup> «Je prétends personnellement être le patient d'une foi et d'une morale : la foi et la morale surrationnelles». Lettre du 2 mai 1950, *Correspondance*, (380).

QUENOUILLES, 81). Et cela, peut-être, parce que «Le sang d'un homme [l'écriture exploréenne!] se coagule comme un ventre de créole» (LA NYMPHE, 70) à travers lequel l'interprète-exécutant des *Entrailles* prépare sa venue au monde. En effet, le délire est, ici, fondamentalement "national" : celui-ci "oriente" l'interprète vers un jeu totalement (*total—totell*) "libérateur" (je souligne) : «Nos côtes se sont touchées car je dormais et j'ai parcouru les bouffées de ses yeux fixés sur moi. L'arabe des cimes m'a confirmé dans mon idée. L'horticulture, ô Léonie, ô Alcibiade, a peigné mes hirsutes cheveux et j'ai pressenti sur son sein gauche des lèvres de nègre qui me disent : Ça y est, tu le tiens. [/] Tenir quoi? Tenir à quoi? [/] *Il est plongé dans l'oster [austère-hyster!]-monde et capte des fractions de rythmes sursautés des monstres poétiques. [...] Voilà ce qu'il pense le catalyptique!*» (LE SOLDAT CLAUDE, 65). C'est qu'il est littéralement en train de naître, mais ce type de naissance pose problème parce que, au niveau social et, par conséquent, de l'éthique, il implique inévitablement sa contrepartie suicidaire, la destruction de la notion abstraite de "nation" pour s'offrir lui-même («l'homme de génie [qui] a suicidé son corps», NOSTALGIE SOURIRE, 63) en tant que naissance exemplaire, mais combien é-norme et par là même foncièrement individuelle, c'est-à-dire unique. Telle une "nation" concrète, l'œuvre—le désœuvre "occidien" doit être considéré comme une revanche-vengeance de la "part restante". Part que chaque interprète doit alors assumer en lui-même comme si, au-delà et à travers lui-même, c'était cette part-là qui possédait finalement le *document* à partir duquel entrer définitivement en contact avec elle-même, c'est-à-dire, à partir duquel con-naître, se "mettre au monde" et, surtout, "orienter" son devenir. Il s'agit donc de produire sa propre *édition*, c'est-à-dire, littéralement, d'"accoucher" de soi. Mais un tel procès d'édition nationale implique nécessairement un combat. Ainsi *s'éditer*, ici, ne peut qu'avoir rapport avec ces anciens et combien sadiques rituels de mise à mort publiques qu'on appelait à l'époque les jeux de gladiature<sup>8</sup>. Mais ce combat, maintenant, il se passe dans la relation à cette République (nation concrète) qu'est le livre des *Occ* et le recueil des *Entrailles* en particulier.

Je reviens maintenant à la *Correspondance*. La lettre précédente à celle du cinq avril permet d'étayer ce raisonnement selon lequel le suicide de Gauvreau prendrait la forme d'un ultimatum qui signe l'indéfectible responsabilité de l'auteur envers et son œuvre et son public qu'ainsi il parvient à créer de toutes pièces. Cependant, avant d'en venir à cette lettre, il est nécessaire de poursuivre la réflexion sur le sens que prend

<sup>8</sup> Ai-je besoin de rappeler que la formule consacrée pour "donner des jeux de gladiature" se dit justement *edere ludus gladiatorium*? J'aurai l'occasion d'y revenir un peu plus bas.

l'acte de publier dans l'esprit du poète. Voici, en effet, selon lui, ce que représente un tel acte : «Une telle décision—qui se transpose maintenant [!] sur le plan social—doit s'accomplir avec la même rigueur que l'acte de création lui-même». Il s'agit donc d'un acte qui doit provenir d'une nécessité à caractère sociale, et non pas seulement du caprice de l'auteur. Un mot du manifeste aide à saisir le sens d'une telle nécessité. Il s'agit du «dégagement des nécessités actuelles<sup>9</sup>». Pour que la publication soit justifiée (et n'ait pas le sens d'un "acte préconçu"), il est indispensable que le besoin pour de tels objets se manifeste *dans* la société. Sans cette nécessité, sans ce besoin impérieux, il faudra attendre, patienter, car sinon, l'objet en question risque de n'être qu'un objet mort-né<sup>10</sup>. Ce qui équivaldrait à souiller le dynamisme du "mystère objectif", souillure qui prendrait alors le sens d'un suicide "objectif", l'exact envers de la création spontanée : une destruction intéressée.

Est-ce poussé par une telle fatalité que Claude commet son suicide? S'était-il rendu compte qu'une telle nécessité, puisqu'elle n'existait toujours pas sur le plan social, il s'avérait alors impérieux de la provoquer? Dans un premier temps, on doit savoir que quelque six mois à peine avant de passer à l'acte, Claude remettait à Gérald Godin, son éditeur, les derniers textes qui allaient servir à la constitution du tapuscrit. (Je lui laisse donc la parole :) «Puis, le deux juillet, cinq jours avant qu'il ne se tue, une courte lettre: "Publie sans les deux textes qui manquent", et cette phrase terrible : "Comme si j'étais mort"<sup>11</sup>». Comme on le voit dans le texte que Godin publie à *La Presse*<sup>12</sup>, le

<sup>9</sup> «Tous les objets du trésor se révèlent inviolables par notre société. Ils demeurent l'incorruptible réserve sensible de demain. Ils furent ordonnés spontanément hors et contre la civilisation. Ils attendent pour devenir actifs (sur le plan social) le dégagement des nécessités actuelles». *Refus global*, P.-É. BORDUAS, *Écrits I*, (340-41). Plus loin, on retrouve aussi cette autre formulation : «Il suffit de dégager d'hier les nécessités d'aujourd'hui. Au meilleur, demain ne sera que la conséquence imprévisible du présent. [/] Nous n'avons pas à nous en soucier avant qu'il ne soit». (344)

<sup>10</sup> «PLACE AUX NÉCESSITÉS! [/] Au refus global nous opposons la responsabilité entière. [/] L'action intéressée reste attachée à son auteur, elle est mort-née. [/] Les actes passionnels nous fuient en raison de leur dynamisme». *Refus global*, P.-É. BORDUAS, *Écrits I*, (343).

<sup>11</sup> Gérald GODIN, «Comme si j'étais mort», *La Presse*, Montréal, 17 juillet 1971. Voici quelques mots dignes d'attention (je souligne) : «Il y a six mois, au moment où il se préparait à faire un autre séjour à la clinique, il m'avait convoqué pour me remettre la majeure partie de ses manuscrits. *Ce fut un long cérémonial silencieux, empreint de tragique. Il se décidait enfin à publier!* Il semblait couper des liens anciens et secrets. [/] Les négociations préparatoires avaient pris six mois. *Le contrat-type* que nous lui avions soumis lui semblait de la dernière piraterie. Il envoyait à notre intermédiaire, son ami Michel Lortie, des lettres où il me traitait de tous les noms. J'avais peur qu'il change d'idée et que son œuvre ne voit jamais le jour, comme il l'avait fait en 56-57 à ses amis Miron, Mousseau, Goguen et autres qui avaient *le même projet que moi*. Mais non, *on est passé à travers*. Et un soir, au champagne, on avait signé».

<sup>12</sup> Le billet de Godin est repris dans *Écrits et parlés I. 1. Culture*, Montréal, l'Hexagone, 1993, (124-25).

"cérémonial" de la remise des derniers manuscrits évoque déjà quelque chose de funèbre. Est-ce que déjà Claude, avant même de se retirer du monde pendant six mois en clinique, avait prémédité sa propre mort? Il n'est pas possible de répondre à cette question. Reste que cet acte "décisif" (qui, justement, «*coup[e]* des liens anciens et secrets») semble le tourmenter assez pour qu'il passe à l'acte sitôt qu'il est "libéré". Décidément, il devait ressentir qu'une nécessité manquait. Nécessité que seule sa mort volontaire pouvait alors servir à provoquer.

C'est, je crois, en un second temps, à quoi certaines affirmations du pamphlet *Réflexions d'un dramaturge débutant* (écrit à quelque neuf mois de son acte irrémissible et, ainsi, quelque trois mois avant son dernier internement) permettraient de souscrire<sup>13</sup>. La question qui se pose ici est, à savoir : est-ce qu'un public (et un peuple!) existe pour faire accueil une œuvre aussi souveraine<sup>14</sup>? Autrement dit : est-ce que les conditions sont remplies pour que les *Occ* soient publiquement revendiquées, pour qu'elles "deviennent actives sur le plan social"? Et encore, ces questions en supposent une autre, ultime : est-ce que le travail "politique et culturel" du mouvement «parti pris» aura suffi au «dégagement des nécessités actuelles»? Il deviendra plus évident dans ce qui suit que, dans l'esprit de Gauvreau, ces conditions n'étaient effectivement pas remplies. De là le besoin impérieux qu'il aurait eu de hâter le processus! Mais, il ne saura donc jamais combien, ainsi, il est aussi passé tout près de tout gâcher. Voilà le sens du *risque* sur lequel tout s'est joué<sup>15</sup>.

#### JE VOUS *JURE* QUE JE ME SUICIDERAI

<sup>13</sup> Je discute de ces affirmations dans la 2<sup>e</sup> BOUSSOLE. Brièvement, Gauvreau évoque qu'il se sent frappé de plein fouet par un procès d'"anathématisation" qui condamne justement son "apport au patrimoine commun". Selon lui, en effet, cette «anathématisation est particulièrement antipathique quand des valeurs ainsi condamnées avec désinvolture ont toutes les chances du monde de s'avérer en fin de compte mille fois plus fécondes, pertinentes et durables que les produits de la mode subite» (voir II §1).

<sup>14</sup> On retrouve un élément de réponse dans le billet de Godin : «Gauvreau était un souverain, mais son royaume n'était pas public. Et il inventa un langage propre à son royaume en attendant des sujets». Gérald GODIN, «Comme si j'étais mort», *La Presse*.

<sup>15</sup> L'entreprise de Gauvreau mise tout sur l'imprévisible, sur le risque, sur le dynamisme propre du "mystère objectif", et pour tout dire, sur l'acte non-préconçu. Selon lui, en effet, «il y a des foules de conséquences extrêmement excellentes qui sont entièrement imprévisibles. Et je pourrais vous citer des milliers d'exemples où les précautions préparatrices, au service d'une excellente intention, ont suffi à en empêcher la réalisation». Lettre du 7 janvier 1950, *Correspondance*, (37).



Mais il est temps maintenant d'en venir au passage de la fameuse lettre du trente mars. Lettre en laquelle la nécessité d'un tel "acte" (se suicider *pour* publier) prend la valeur d'un "pacte" à partir duquel se ferait sentir l'urgence d'"[u]ne telle décision". Urgence et de *se dégager* du projet (acte intéressé<sup>16</sup>) des autres et, par le fait même, de provoquer le "dégagement des nécessités actuelles". Ce pacte, en effet, aura pour effet de sceller à tout jamais le public à cette œuvre qu'il ne peut alors recevoir que comme le signe de sa propre inconscience à lui-même, et ainsi, un peu comme sa propre mort. Un peu comme si cette œuvre (philosophique à souhait), par la décision irrévocable de son auteur, "prenait soin de la mort"<sup>17</sup> du public auquel elle se destine comme s'il s'agissait de l'"éduquer", de le "conduire" au sens ultime de la création qui est, en soi, création d'un public, création d'un peuple, et cela, par sa liquidation même qui, ultimement, devra susciter sa renaissance. Voici la citation tant attendue : «Le jour où pour moi il n'y aura plus moyen de bouffer et de survivre sans reddition à la réaction, eh bien je vous *jure* que je me SUICIDERAI<sup>18</sup>».

Le suicide, comme on le voit, apparaît l'acte ultime par lequel Claude entend rendre "justice" («je vous *jure*») à la publication de son œuvre. Après son dernier séjour en clinique, après six mois d'internement, voici peut-être qu'il réalise qu'en effet, "il n'y a[] plus moyen de bouffer et de survivre sans reddition", sans payer tribut, sans se "rendre", "à la réaction"; autrement dit, sans imposer une entorse irréparable aux convictions qui fait de Gauvreau un «homme sans analogie<sup>19</sup>» avec aucun autre

---

<sup>16</sup> Je montrerai plus bas comment ce projet de Godin répond à une nécessité qui, de prime abord, apparemment extrinsèque à l'exigence de l'œuvre de Gauvreau en tant que telle, en vient à constituer une solution de continuité avec le mouvement «parti pris» depuis ses tout débuts. En effet, il semble que ce soit l'acte de publication de l'exploréen en tant que tel qui serve définitivement à sonner le glas de la «mode subite» de ce que l'on a appelé le joul "jubilatoire" (populacier). L'exploréen aux éditions "parti pris" se voit dont entrer en une relation privilégiée avec le joul "politique" dont il accomplirait, en quelque sorte, la fonction sociale (sa "terreur") tout en le dépassant définitivement. Je développe aussi ce sujet dans la 3<sup>e</sup> BOUSSOLE §36 & 42.

<sup>17</sup> La *mèlèthè thou thanatou* est justement ce "soin de la mort" par lequel, chez Platon, l'exercice philosophique prend une signification profonde.

<sup>18</sup> Lettre du 30 mars 1950, *Correspondance*, (240).

<sup>19</sup> La citation entière va comme suit (je souligne) : «Rappelez-vous que chaque être est un cas particulier, et qu'aucun exemple fixe (dans la vie ou ailleurs) ne peut correspondre parfaitement à vos inquiétudes particulières, à vos besoins particuliers, à vos aspirations d'homme sans analogie. Que vous le vouliez ou non, votre cause est sans précédent, et il n'y a que vous pour venir à bout de vos problèmes. [/] *Mettez de côté tout ce que vous produisez. Nous y reviendrons plus tard, beaucoup plus tard.* [/] Utilisez ce silence, qui vous est fourni exceptionnellement. À quoi vous servirait-il, si vous ne profitez pas de lui pour approfondir votre être et *vous mettre en état d'équilibre propre à l'agression du monde?* [/] Courage, vieux!

homme et, du «Gauvreau» un astre sans précédent dans toute la "Galaxie Gutenberg". L'œuvre, cette pièce à conviction(s) dans le terrible procès d'édition, établit ainsi à juste titre le sens de l'«abstention coupable» dont faisait mention le manifeste<sup>20</sup> (et dont "parti pris" aurait profité à tirer une meilleure leçon).

#### "RESPONSABILITÉ ENTIÈRE" DES *ŒUVRES CRÉATRICES COMPLÈTES*

Une phrase sur laquelle on est vite passé, mais qui semble maintenant prendre tout son sens : «Au refus global nous opposons la responsabilité entière». Autrement dit, le besoin "de bouffer et de survivre sans reddition à la réaction" correspond à l'intégrité du refus du poète à se "rendre" et que seul l'acte décisif du suicide semble ici pouvoir concrétiser. Mais à cet acte correspond l'œuvre, la "responsabilité entière" des *Œuvres créatrices complètes*; et "complète", ici, au sens où cette œuvre est "achevée" par l'acte gratuit du suicide qui, parce qu'il s'est "accompli[]" avec la même rigueur que l'acte de création lui-même", a rendu la publication inéluctable et nécessaire "sur le plan social". Ainsi, ce qu'on appelait en 1948 "l'incorruptible réserve sensible de demain", c'est maintenant qu'elle déferle sous la forme de l'œuvre que j'appelle "occidienne" parce que, à la fois, elle "tombe" sur son public comme pour le "faire périr" (*occidere*) de façon à ce que, sous la pierre tombale des *Occ*, surgisse, un à un, les individus qui viendront à former un peuple qui porte ce que Gauvreau appelle «le *stigmaté du chercheur*<sup>21</sup>».

#### MYSTIQUE ÉDITORIALE DU GRAND-DIRE EXPLORÉEN

À travers le travail infernal (la *katabase* "occidienne") de "mise à jour" et d'*édition* qu'accomplissent ces explorateurs exploréens, il semble, en effet, que ce soit à un retour à l'ancienne signification du terme "éditer" auquel on ait ici affaire. Il s'agirait (et pour Gauvreau en tout premier lieu) de "donner à lire" comme, autrefois, dans

---

Vous pouvez être sûr au moins qu'il y en a un qui vous fait réalistement et foncièrement confiance!» Lettre du 5 avril 1950, *Correspondance*, (259).

<sup>20</sup> «Le salut ne pourra venir qu'après le plus grand excès de l'exploitation. [/] Ils seront cet excès. [/] Ils le seront en toute fatalité sans qu'il y ait besoin de quiconque en particulier. La ripaille sera plantureuse. D'avance nous en avons refusé le partage. [/] Voilà notre "abstention coupable". [/] À vous la curée rationnellement ordonnée (comme ce qui est au sein affectueux de la décadence); à nous l'imprévisible passion; à nous le risque total dans le refus global». *Refus global*, P.-É. BORDUAS, *Écrits I*, (346-47). Sur le pluriel du terme juridique "conviction" voir 2<sup>e</sup> BOUSSOLE §14n.33.

<sup>21</sup> Lettre du 13 avril 1950, *Correspondance*, (285).

l'Antiquité, on "donnait la mort". Plus question de lire pour vivre par procuration ce qui n'est désormais dévolu qu'à une certaine catégorie de gens, ceux-là mêmes qui ont le pouvoir d'imposer qu'on les imite. Non, il est temps pour l'explorateur de s'abandonner (et surtout d'abandonner toute velléité de maîtrise) comme s'il s'agissait de devenir un instrument (d'obstétrique) qu'il prête à la main du grand Chir de Houppelande (l'introducteur des *Entrailles*) sous LES REFLETS DE LA NUIT. C'est, en effet, au creux de cette «main pantelante<sup>22</sup>» qu'il pourra tirer la leçon du grand musicien et philosophe (*musicos aner*) qu'était Claude Gauvreau, et ainsi s'accorder à l'harmonie des sphères de son œuvre proprement cosmique. Œuvre qui appelle à la "transformation continue", à la recherche d'une réalisation sans cesse renouvelée de soi, et cela, à travers un travail qui vise à la formulation esthétique des inquiétudes les plus enfouies, à la manifestation plastique de la rumeur la plus inconsciente.

Ce faisant, Gauvreau aurait alors rendu manifeste ce qui, pour la plupart, est voué à rester caché ou sinon même latent en l'opacité drue du corps infra-symbolique de la langue. Il s'agit d'un geste qui éveille alors en chacun de ses auditeurs tout un monde souterrain, toute une mémoire dont il n'existe pas de mot pour dire l'ampleur ni la splendeur. Mémoire physiologique, archéologie du corps, impossible à soutenir sans une perte volontaire de la conscience raisonnante, et qui ainsi ferait "grand-dire" au-delà du stade nominal, vers un oubli généreux de soi, vers un confiant abandon à partir duquel un nouveau genre d'initiation proprement mystique aurait lieu.

Mais tout ceci demeure sous le mode du conditionnel parce qu'il dépend, bien entendu, de l'expérience forcé-féroce personnelle que chacun en tire. Et comme personne ne peut résolument parler de cette expérience qui se veut radicalement irrationnelle sans, justement, en fausser le sens par une traduction logique (rationnelle); comme il n'est pas possible de considérer objectivement la perte de conscience, l'oubli et/ou la plénitude de l'être du langage qui semble être au cœur de l'expérience "occidienne", il convient alors d'introduire l'explorateur néophyte à une aventure qui a pour but de le mener à l'envers du lire qu'appelle l'exploréen. Un délire, proprement dit, devant lequel nulle distance (posture) critique ne tient plus.

---

<sup>22</sup> Dans le premier paragraphe de la toute première piécette des *Entrailles*, LES REFLETS DE LA NUIT, on retrouve cette phrase riche en images qui évoque la domination de la pleine lune (et, par extension, de la fécondité polymorphe) sur l'univers de l'œuvre "occidienne" : «...sa main pantelante est le spectre des nuit coagulées...» (19).

L'im-posture des *Œuvres créatrices complètes* tient à cela : son public n'existait pas avant que le poète "jure" sur sa création et se fasse ainsi "justice" lui-même. Création essentiellement ambiguë dans ce contexte puisque, en effet, il s'agit de créer une œuvre qui donnera naissance à son propre public. Public suicidaire, par conséquent, peuple philosophe par excellence, peuple éditeur, créateur, celui-là même qui naît dans et par le travail même de sa propre *fatalité*. Peuple "faripare" donc, qui naît dans et par l'épopée éditoriale d'un livre qui prend alors le sens d'une réelle "libération nationale". Ce livre, dans le présent mémoire, j'ai tenu à lui attribué le nom inédit de "bibliberté".

\* \* \*

#### UN GESTE NATIONAL DE LAÏCISATION

Comme on peut le constater, la question du suicide de Gauvreau, je la reçois tel un ultimatum duquel je me suis efforcé de saisir la signification profonde et cela de la façon la plus impartiale qui soit, malgré l'évidente implication subjective qui me lie au labeur de l'auteur. C'est donc en empruntant la perspective de l'"édition" (au sens le plus large du terme) qu'il m'a paru le plus probant de parler de la responsabilité qui incombe ici à l'acte de publier. L'importance d'un tel acte—pacte s'est donc imposée à moi telle une fatalité à laquelle j'ai tout simplement dû me soumettre, mais non pas exactement en tant que "moi-même", mais plutôt, dirais-je, en tant que "soi-même". Et cela, tout comme s'il s'était agi de m'ouvrir à un devenir qui transcende l'individu que je suis puisque celui-ci s'achemine inéluctablement vers le collectif que vise, en soi, le labeur "occidien". C'est ainsi, donc, que le devenir public—peuple d'une telle oeuvre en vient à prendre la signification d'un acte de libération nationale. Il s'agit, éminemment, d'un *geste national de laïcisation* où, ici, ce n'est plus l'*élite* qui est le récipiendaire d'un tel geste, mais le peuple (*laos*) même qui, sans qu'il ait à accueillir (lire) quoique ce soit, entre néanmoins, par ce geste, en correspondance avec lui-même. C'est-à-dire qu'il n'y a plus de *lecteur-cueilleur* à proprement parler, mais un livre *et* une liberté, une bibliberté, qui, dès lors nécessite un public propre, un peuple auquel s'adresser de vive voix (de là aussi le caractère éminemment oratoire et théâtral de l'œuvre en question).

"PARTI PRIS" VS «GAUVREAU» : UNE PATERNITÉ IMPOSSIBLE À ASSUMER

En effet (c'est maintenant que je m'en rends compte), tout comme la question du suicide s'avérait nécessaire à la compréhension de la signification socio-politique de la publication des *Occ* dans le contexte particulier de la culture québécoise, alors en plein essor, celle-ci me permet du même coup de me situer moi-même par rapport et à mon travail et à celui de Gauvreau et des automatistes, sans oublier celui, fondamental, du mouvement «parti pris» en général, qui est le prisme à partir duquel il m'a été permis d'entrer en contact avec la génération des automatistes. Prisme qui me constitue, moi et ma culture—mon identité dite "québécoise", et dont il m'a été nécessaire de scruter afin de me rendre compte de tout ce travail de défamiliarisation qui doit précéder l'appréhension des "objets du trésor" automatiste qui, somme toute, proviennent d'une époque qui m'est beaucoup plus étrangère que celle-là même de «parti pris».

C'est donc à partir de «parti pris» que j'ai été puiser *Le Défi «Gauvreau»*. Le titre du présent mémoire sur le Défi que représente l'œuvre de Gauvreau, comme on le verra, cherche à faire le constat, non d'un échec (ou d'une faillite), mais de ce qui en aurait certainement été un si j'avais réellement entrepris d'écrire tout de go *sur* Gauvreau. Il m'a donc fallu faire un long détour avant d'en arriver (et encore!) au point de départ que je m'étais donné : parler *de* Gauvreau, mais comme à *partir de* lui et non pas directement *sur* lui. Ce détour, il s'est avéré qu'il fallait le faire à *partir de* «parti pris». Ce qui m'a permis (et ce n'est pas peu), tout d'abord, de saisir d'où je venais moi-même, parcours qui s'est avéré essentiel pour ensuite revenir vers où mon désir m'avait d'abord mené. Il n'est pas nécessaire d'expliquer comment j'ai, à ce moment, parcouru l'ensemble de la "révolution tranquille" à partir de la perspective de ces révolutionnaires marxistes, socialistes et laïcistes qui ont, en somme, donné au Québec l'image qu'il a aujourd'hui de lui-même.

Ce qui importe est de savoir que les éditions "parti pris" (via Gérard Godin), vers la fin des années soixante, devient l'éditeur désigné des *Occ* de Gauvreau. Oeuvre, par conséquent, qui prendra justement pour Godin le sens d'un Défi avec un grand "D" parce que le coût d'édition (correction et imprimerie) du «Gauvreau» causera, quelques années après sa parution, la faillite de l'institution "politique et culturelle"; institution qui déjà, à partir de 1968, lentement mais sûrement, subit son procès de récupération dans l'organe politique du *Parti québécois* qui en généralisera les valeurs

auprès d'un "public" qu'on appellera alors mieux "électorat". Tout compte fait, il importe de remarquer ici que le «Gauvreau» en question marque une sorte de résidu (une sorte de reste), dans la production de "parti pris" qui justement prend parti pour la "part restante". C'est comme s'il s'agissait d'un livre qui venait de *nulle part*, d'une œuvre dont l'histoire de l'institution "politique et culturelle" ne semble pas pouvoir assimiler toutes les conséquences, et ainsi, dont elle ne peut, pour ainsi dire, assumer la pleine et entière paternité.

Pour comprendre l'ampleur de la signification de la publication d'une œuvre aussi dévastatrice, il importe aujourd'hui de tirer la leçon d'un tel désastre dans l'histoire de l'édition au Québec.

"PARTI PRIS", VICTIME PROPITIATOIRE DE LA RÉVOLUTION AUTOMATISTE

C'est peu dire que ma rencontre avec le groupe ou, plutôt, le mouvement «parti pris» a été, en somme, déterminante dans mon appréhension du gros livre qui sonne, hui, comme un gros mot. Le «Gauvreau» en effet, comme on l'appelle alors, devient, en effet, le *trade mark* blasphématoire d'une des premières institutions des Lettres typiquement "québécoises". Mais sans doute en raison même de cet abus publicitaire (à première vue, les *Occ* n'ont rien de si typiquement québécois en soi), le «Gauvreau» en question menace de devenir «le tombeau de Parti Pris<sup>23</sup>». La raison de la faillite de la maison d'édition est, on s'en doute, beaucoup plus complexe que cela. Le suicide de l'auteur ayant beaucoup à voir avec les frais de correction des épreuves dont le contrat hors pair stipulait que seul Gauvreau possédait les qualités requises pour effectuer une telle tâche (dont Réjean Ducharme s'acquittera). Toute une étude serait encore à consacrer sur ce véritable procès éditorial dont je n'ai pu, dans mon propre travail, que dresser quelques jalons.

Ce qu'il importe, pour l'instant, de noter, c'est que l'exceptionnelle institution de «parti pris» devient, en quelque sorte, la victime propitiatoire d'un mouvement tant artistique

---

<sup>23</sup> «Parti Pris accepta de relever le défi de Gauvreau avec un livre de 1504 pages en pensant que cela serait la pierre angulaire pour que naisse une collection d'écrits qui seraient, avec le temps, une sorte de "Bibliothèque de la Pléiade". [...] Si l'édition du Gauvreau est pour nos éditions une expérience exaltante, en même temps cela pose un problème de financement tel que c'est l'existence même des Éditions Parti Pris qui est en cause. [...] Nous en sommes au point où Gauvreau peut être aussi le tombeau de Parti Pris.» Lettre du 15 décembre 1978 de Gaston Miron, président du Conseil d'administration (contre-signée par Gaëtan Dostie, directeur général et Alain Horic, directeur administratif) adressée à M. Denis Vaugeois, Ministre des Affaires culturelles du Québec. Fond d'archive de Gaëtan Dostie de la BNQ (MS-434).

que social que, contre toute attente, prolonge et concrétise (ou, plutôt, démocratise ou encore laïcise) la parution des *Occ*. Ce mouvement est, bien entendu, celui des Automatistes. Celui duquel serait issu les partipristes qui, tout en se revendiquant du manifeste *Refus global*, apparaîtront alors en être les plus dignes continuateurs. Mais il y a là un hic, puisque cette nouvelle génération d'écrivains joualisants est, à mon avis, bien loin d'avoir tiré la leçon de l'automatisme<sup>24</sup>. Leçon qui, sans aucun doute, revient en force dans l'épopée éditoriale du gros livre.

En effet, puisque «parti pris» s'occupe d'avantage à politiser un fond de culture abâtardie par le régime colonial (via le "joul politique"), il ne peut se permettre le risque d'un art qui, tel l'exploréen par exemple, lance un Défi insurmontable à l'éthique générale et cela tant de la «société immémoriale du Canada français<sup>25</sup>» que de celle-là, "kébécoise", instiguée par les militants partipristes. De là l'essentielle ambiguïté du joual qui de "politique" se mue, vers la fin des années soixante, en une forme populacière qu'on a qualifiée de "jubilatoire" et qu'on veillera bientôt à associer avec ce qu'on appelle depuis la langue québécoise! Et malgré que «parti pris» ne soit en aucun cas responsable d'une telle déchéance, il devra néanmoins expier la fausse leçon qu'il a tirée d'une expérience dont il a, en quelque sorte, voulu faire (ou se passer de) l'*économie*. Et cela jusqu'à découvrir, trop tard, que le prix à payer était alors la propre mort de l'institution culturelle qu'il représente (aussi exceptionnelle celle-ci puisse-t-elle être).

Étrangement, ici, il est à noter que la mort de Gauvreau (sans doute tout involontairement provoquée par l'instance de «parti pris»<sup>26</sup>) cause à son tour la mort de son lointain bourreau qui s'est, avec le temps et la maturité, transformé en son combien intime rédempteur. Mais, puisque le mal était fait, puisque le "théâtre créateur" de Gauvreau n'a pu, à temps, prendre la place qui lui était dévolue dans un

<sup>24</sup> C'est ce que semble corroborer quelques mots de Jean-Claude Dussault dans sa "présentation" de sa *Correspondance* avec Gauvreau : «Gauvreau m'apparaissait alors un peu comme un soldat ayant survécu seul sur le champ de bataille. Sa renommée allait grandissante, alors que le dynamisme révolutionnaire du groupe automatiste s'était fondu depuis les années soixante-dix dans les mouvements contestataires de la jeune génération» (17). Dussault parle, sans doute, de l'effervescence de la contre-culture, mais celle-ci n'est qu'une conséquence de l'action spécifiquement "politique" et/ou "stratégique" menée tout au long de la décennie précédente. Génération "politique et culturelle" en rapport à laquelle la "pensée" de Gauvreau se trouve étrangement marginalisée.

<sup>25</sup> Jean ÉTHIER-BLAIS, *Autour de Borduas, essai d'histoire intellectuelle*, Montréal, PUM, 1979, (39).

<sup>26</sup> Mort que d'aucuns croient reliée à la trop grande popularité du joual jubilatoire! N'est-ce pas, à propos, ce dont il se plaint en 1970 dans les *Réflexions d'un dramaturge débutant?*

espace culturel gangrené par "la mode subite", c'est finalement, son éditeur (et "accoucheur"!) "parti pris" qui doit, alors, en assumer les frais et... disparaître. En effet, cette *institution* ne *tiendra* pas le coup devant le "Gibraltar des Lettres québécoises", et pour cause, le «Gauvreau» y creuse un trou béant d'où surgit, monumental, son "asile de la pureté". Et «l'asile de la pureté», comme le clame Marcassilar à la fin du deuxième acte de la pièce éponyme, «c'est la mort.» C'est à dire, la sienne à Gauvreau, et celle-là même de "parti pris".

#### LE "GIBRALTAR DE LETTRES QUÉBÉCOISES", ENTRE «PP», LE FLQ ET LE PQ

Célèbre, ou encore mieux "mythique", cette publication l'a été en raison qu'elle anticipe la faillite de "parti pris" quelque sept ans plus tard en 1984<sup>27</sup>. Une histoire de l'épopée éditoriale des *Occ* mériterait un jour d'être écrite, et à ce sujet, *Le Défi «Gauvreau»* pourrait justement servir de base à une reconsidération de l'histoire de l'édition au Québec (qui, à ce qu'il me semble, donne encore dans la chronique de "province"). À ce propos, le titre du présent mémoire provient justement d'une lettre concernant l'"aide à l'édition", programme auquel la maison fut, à l'époque, obligée de participer question de "sauver les meubles" comme on dit... du naufrage en lequel l'a mené la *conception* "provinciale" d'une œuvre d'une ampleur aussi "nationale". Ce n'est pas pour rien, en effet, que Gérard Godin, secrétaire de la coopérative d'édition "parti pris", baptise cette œuvre de "Gibraltar des Lettres québécoises". Cette brique devient, avec le temps et l'énergie qu'on y met, la pierre angulaire, non seulement de «toute la bibliothèque du parfait décolonisé<sup>28</sup>», mais de l'entière entreprise de libération nationale, à laquelle «parti pris» n'a eu de cesse de prêter main-forte tout le temps de son existence (la revue de 1963 à 1968—et les éditions—de 1964 à 1984). Ce Gibraltar qui prend, en 1978, la première page du catalogue "parti pris", représente alors, selon moi, la mise en réserve pour plus tard d'une telle entreprise de libération. C'est, en effet, seulement quelque quatre mois suite à la victoire du *Parti québécois* le 15 novembre 1976, qu'on "dépose" le rejeton «Gauvreau» à la génération qui vient : le

<sup>27</sup> Par rapport à cette anticipation, n'est-il pas révélateur de lire dans les lettres que Gauvreau échange (entre 1968 et 1970) avec son "ami et agent littéraire" Michel Lortie que celui-là fasse mention de la faillite de la maison d'édition? C'est, effectivement, en s'opposant vertement à la clause du contrat d'édition concernant le pilonnage de ses livres invendus qu'il se met à évoquer l'idée de la faillite de "parti pris".

<sup>28</sup> Gérard GODIN, *Écrits et parlés I. Culture*, Montréal, l'Hexagone, 1995, (78).



temps est venu pour l'élite révolutionnaire d'alors de s'occuper à des choses plus "lucratives".

Au tout début, l'intelligentsia radicale du mouvement «parti pris» entreprend une telle libération nationale en tentant de faire sauter le régime à l'aide de bombes littéraires qui (à l'image de celles-là, bien réelles, qui, dès 1963, explosent dans les riches quartiers de Westmount) éclatent au visage des notables de la "province nationale". Ces colonialistes et fiers défenseurs du statut quo, ce sont, en effet, les premiers lecteurs (l'élite en somme) auxquels est forcé de s'adresser "parti pris" qui tente alors vainement de constituer le public en un éventuel lectorat; façon, pense-t-il alors, de procéder à son inévitable décolonisation. Il s'avère, tout de même, que «parti pris» n'a pas tout à fait manqué son coup; seulement au lieu de constituer le public en un nouveau *lectorat*, il le change plutôt en un nouveau type d'*électorat* puisque c'est ce public qui choisira d'élire le *PQ* lors de sa victoire aux élections provinciales. Et voici un autre mémoire à écrire!

Parti fondé en 1968, à l'époque même où le comité de rédaction de la revue *parti pris* se scinde en deux groupes distincts. Celui des adhérents au parti nationaliste et celui qui s'y refuse pour aller joindre les rangs d'un socialisme à caractère plutôt internationaliste. Encore là, il s'agit de toute une histoire en soi et sur laquelle il est possible de trouver maints documents. Je ne m'y attarde donc pas, ne serait-ce que pour remarquer combien, dans une province semi et doublement colonisée comme le Québec, il semble aller de soi qu'un mouvement social d'une telle envergure en vienne à être institutionnalisé dans un parti qui, dès lors, s'évertue à jouer dans les règles de ce qu'il avait alors justement appelé "leur democracy"<sup>29</sup>.

Cette victoire du *PQ* est donc ambiguë à souhait, mais un élément mérite d'être relevé qui permet de donner à l'événement un caractère vindicatif qui n'est pas sans évoquer la vocation avouée que s'était donnée l'"éditeur de combat". Cet élément concerne la victoire du candidat Gérald Godin qui bat, dans la circonscription Mercier, le député Robert Bourassa, celui-là même qui l'avait fait emprisonner (avec quelque cinq cents

---

<sup>29</sup> Allusion à un texte de Pierre Maheu écrit dans les premiers temps de la revue, *parti pris*, vol. I, n° 6, 1964, (5-24) dont voici un bref passage : «...les partis servent de médiation entre les classes dominantes au pouvoir et le peuple transformé en électorat. La propagande camoufle la réalité du pouvoir, le patronage fait croire à l'individu qu'il y est associé : l'une et l'autre dissimulent la violence qu'on nous fait au nom de la democracy». Texte repris dans *Un parti pris révolutionnaire*, Montréal, parti pris, 1983, (168).

autres militants) quelque six ans plus tôt lors de la déclaration des "lois et mesures de guerre" qui marque l'occupation armée de la crise d'Octobre 70. La revanche tombe à point, en effet, puisque quelque quatre mois plus tard, en mars 1977, les éditions "parti pris" s'apprêtent à lancer le numéro "un" de la Collection du *Chien d'Or*<sup>30</sup>, le fameux Défi «Gauvreau» en lequel se condense toute la mystique nationale du mouvement «parti pris» qui, en publiant cette brique, cherche à donner le change à toutes les *Belles-sœurs* du "joual jubilatoire". Tendence efféminée et dépolitisée du "joual stratégique" (ou "politique") qui, à l'époque de la "terreur joual" (1964-65), cherchait à justifier l'action terroriste du *Front de libération du Québec (FLQ)* en pratiquant un genre littéraire qui stigmatise l'élite colonisée jusqu'à la pousser à abdiquer devant le "nouveau pouvoir"<sup>31</sup> d'un peuple en voie de laïcisation que l'on cherche alors à constituer en masse critique.

L'EXPLORÉEN : DOUBLE SYNTHÈSE. DU "JOUAL POLITIQUE" À LA RÉVOLUTION AUTOMATISTE

Mais le brio de Godin est, quant à moi, à rechercher ailleurs. Il n'est sans doute pas faux d'affirmer que l'exploréen poursuit (et prolonge aussi, d'une certaine façon) la voie frayée par le "joual politique", mais il est nécessaire d'aller plus loin encore pour saisir en quoi le «Gauvreau» condense, en effet, en lui, toute la mystique nationale de ce type si particulier de joual. La question repose sur le fait que l'exploréen (pris en tant substrat des *Occ*) s'offre comme une double synthèse qui ne va pas sans relever le caractère hautement paradoxal de l'existence même d'une telle œuvre, non seulement au Québec, mais dans le champ de la culture dite "libérale" (proprement dit "du livre") en général et, par conséquent, mondiale. En effet, l'exploréen accomplirait le rôle du

<sup>30</sup> Officiellement, chronologiquement, les *Occ* de Gauvreau constituent le numéro "deux" de la Collection qui, elle, sera instituée l'année même de la signature du contrat (1969) avec l'édition de la *Correspondance* de Charles Gill (portant, par erreur, la mention Collection *Terre-Québec* n°1). Cependant, il apparaît que ce sont les *Occ* qui auraient inspiré à Godin l'idée d'une telle collection dont la légende («JE SVIS VN CHIEN QVI RONGE L'O...») devient le credo de l'"éditeur de combat".

<sup>31</sup> Autre allusion à un texte de Pierre Maheu, cette fois dans le dernier numéro de la revue : "Québec laïque ou Québec yankee", *parti pris*, vol. V, n° 8, 1968 (26-29). «Dans le vide laissé par la décléricalisation, il y a place pour un pouvoir nouveau : celui d'une nouvelle conscience, celle qu'élaborent nos poètes, écrivains, chansonniers, intellectuels. Cette nouvelle culture est nationale, elle assume une identité proprement québécoise. Elle est populaire, elle propose un idéal de liberté collective et individuelle, un idéal d'épanouissement personnel et de créativité. Elle est au fond l'affirmation d'une nouvelle morale» (28b). Ce texte, étrangement, n'est pas repris dans *Un parti pris révolutionnaire*.

"joyal politique" tout en l'abolissant du même coup et cela, en assumant sa revanche définitive sur sa tendance "jubilatoire" et populacière<sup>32</sup>. Voici pour la première synthèse.

La seconde, plus historique qu'idéologique, vient du fait que "parti pris", en acceptant de relever le Défi «Gauvreau», paye, en quelque sorte, sa dette contractée envers l'automatisme dont il ne tirera la leçon qu'en mourant exténué dans son effort proprement "national" d'édition. Puisqu'il s'agit, en effet, de la parturition d'une œuvre qui n'a jamais cessé d'affirmer son lien avec la révolution morale provoquée par *Refus global* quelque trente ans plus tôt, "parti pris", en l'éditant, *rend ainsi l'âme et accouche*, par le fait même, d'un rejeton qui, semble-t-il, n'est pas même le sien. Ce qui se manifeste dans l'épique procès d'édition d'un tel Livre (qui a indéniablement l'aspect, non seulement d'une Bible, mais d'un réel Testament), c'est que l'exigence qu'il porte dépasse toute attente, et qu'ainsi aucune institution ne semble pouvoir en revendiquer la paternité spécifique.

C'est cette brèche (qui sépare l'expérience partipriste de celle-là automatiste) que mon mémoire a, semble-t-il, cherché à colmater. Question redoutable pour quelqu'un qui ne cherchait, au départ, qu'à dresser une histoire de l'évolution de l'image exploréenne à partir des *Entrailles* (1944-46), suivi peut-être d'une analyse de la figure du livre en tant que telle qui prend ancrage dans l'œuvre plus de trente ans avant la célèbre publication le 20 mars 1977. Question redoutable, et combien ambitieuse, en effet,

---

<sup>32</sup> Cela mérite quelques éclaircissements. En effet, le joyal dit "politique" est ainsi qualifié puisqu'il est d'usage critique et se refuse à faire l'éloge du dépérissement d'une langue qui (comme l'affirme Jean Marcel dans son livre intitulé *Le joyal de Troie*) ne prend ainsi de valeur nationale que de façon négative puisque cette langue (s'il en est une!) n'a pas été de notre libre choix. Ce type de joyal est, à l'époque, destiné à éclater à la face des notables, seul réel lectorat avec lequel "parti pris" entre ainsi en guerre, ce qui explique pourquoi on l'appelle aussi joyal "stratégique". Il s'agit en quelque sorte du masque que prend la défense idéologique de l'action terroriste mené alors par le FLQ qui, comme on le sait, ne mise pas sur les voies légales (électorales et "démocratiques") pour se faire entendre. Il s'agit donc d'un mouvement essentiellement intellectuel et d'un phénomène qui, contrairement à ce qu'on a souvent cru, garde un caractère fortement élitiste.

Pris par l'intensification d'une certaine "démocratisation" de la culture, l'erreur du joyal "politique" aura été de descendre vers le peuple où il provoque (au théâtre particulièrement) une sorte d'identification par la négative qui, au lieu de scandaliser, divertit plutôt le fidèle consommateur qui retrouve là cet état de communication directe qui lui rappelle l'ancien temps en lequel nul intermédiaire inerte (comme le livre) ne venait interrompre les échanges culturels de la paroisse. On lui fait sa "fête" au méchant joyal, voilà ce que signifie son épithète de "jubilatoire". Tout compte fait, c'est un peu comme si un certain phénomène de "seconde oralité" était venu faire croire aux Québécois qu'ils étaient donc bien prédisposés à la nouvelle vague culturelle post Galaxie Gutenberg. Autrement dit, plus besoin de savoir lire! Puisque, définitivement, on est entré dans l'ère de l'homme post-typographique!

mais néanmoins incontournable puisqu'il s'agit, en quelque sorte, de tout simplement débroussailler le terrain de tous les préjugés et monstrueux clichés qui ont, depuis lors, poussé comme de la mauvaise herbe et qui encombrant encore les mentalités de chercheurs épris de la plus juste volonté de savoir. Il m'est alors apparu que le moment était venu de faire le ménage, de dégager l'espace qui empêche d'entrer en contact avec une œuvre qui mérite une attention toute particulière et que, vraisemblablement, il a été de mon ressort de mettre à jour... à quelque trente ans d'intervalle!

Et il n'est pas dans mon idée de déplaire ou de faire volontairement entorse à l'esprit académique, ni non plus de le vilipender, simplement je découvre que cet esprit (jésuite ou autre) n'est tout simplement pas requis lorsqu'il s'agit de réchapper une telle œuvre du pourrissement qui la guette à demeurer sur les étagères des bibliothèques. Il aura donc été question de tirer la leçon de ce qui a déjà tant coûté à la société à produire, et pour cela, rien de mieux qu'un "grand-dire" *ludique* qui puise à la source des deux traditions les plus significatives du Québec en voie de décolonisation. Parti pris *versus* l'Automatisme : confrontation qui fait de moi un "éditeur de combat" sur l'arène de notre pierre de Rosette nationale.

\* \* \*

#### SPIRALE HYPERTEXTUELLE

En sous-titre au *Défi «Gauvreau»*, j'ai cru bon ajouter : *un mémoire pour l'oubli en forme d'écran paranoïaque*, parce que l'exercice (spirituel à souhait) qu'il m'a été donné de faire de cette œuvre comporte un haut degré de défamiliarisation d'avec nos repères culturels, esthétiques, religieux et moraux à partir duquel se construit une hallucination que tout interprète est appelé à produire lui-même selon sa propre complexion. "Un mémoire pour l'oubli", c'est-à-dire, un mémoire pour agir, pour en venir à oublier le texte, en venir à jouer, interpréter la matière qu'informe la logique exploréenne depuis les tout premiers objets du recueil *Les entrailles* auxquels je me réfère particulièrement. C'est dire combien mon travail, en plus de traiter en soi du Défi que lance en tant que telle l'œuvre de Gauvreau, en est venu, au fil de son élaboration, à prendre lui-même la forme d'un défi qui (en vertu du petit "d") prendrait la forme d'une introduction au renouveau des études gouvriennes. Aussi, du point de vue formel, j'ai tenu à donner au texte l'aspect d'une spirale qui lui donne ainsi

l'apparence d'un hypertexte. Le texte, malgré sa séparation en cinq chapitres, présente ainsi de nombreux renvois qui permettent de poursuivre ailleurs le développement d'un thème ou d'une idée en particulier. De cette façon, le texte procéderait à sa propre exégèse et permettrait ainsi à celui qui s'y aventure de suivre les développements qui lui semblent plus pertinents que d'autres, de vérifier sur-le-champ la validité (ou parfois l'invalidité) d'une question, ou de tout simplement lire la citation d'un auteur à partir de contextes qui apparaissent parfois divergents ou tout simplement complémentaires.

L'écran "paranoïaque" n'a rien de péjoratif en soi, puisqu'il s'agit, tout au plus, d'une méthode inusitée qui m'a permis de tisser d'innombrables liens entre les chapitres et qui permettra à l'explorateur exploréen d'halluciner à sa guise en sautant d'une BOUSSOLE à une autre ou sinon, s'il préfère, de cheminer simplement selon l'ordre "classique" en lequel le mémoire se présente de prime abord. Malgré la quantité de matière rencontrée, l'explorateur se rendra compte, à certains endroits, de quelques interruptions qui donne au mémoire l'aspect d'un *work in progress*. C'est-à-dire que, l'effet d'interruption provoqué par les renvois, il le retrouvera (à un degré moindre, il va sans dire) dans la linéarité même du texte qui, parfois, dans un même chapitre, part dans une direction imprévue ou débute tout simplement une idée qui peut n'être reprise que quelques dix paragraphes plus bas. L'apparente anarchie d'une telle forme provient justement d'une méthode d'écriture qui fonctionne par projections intuitives (quitte à revenir sur la question maintes et maintes fois) et qui se méfie des raisonnements systématiques qui, malgré leur apparente clarté, en viennent, plus souvent qu'autrement, à montrer leurs failles suite à une analyse attentive. Dans la manière de procéder que j'ai ici empruntée, c'est comme si j'avais voulu, justement, laisser tout d'abord apparaître les failles, quitte à ce qu'on se rende compte, après analyse, que tout concorde, que ça tient le coup. Le caractère oral d'un tel procédé est indéniable. Tout fonctionne via l'interruption d'une pensée qui réfléchit et se réfléchit elle-même en ne cessant de se poursuivre et de s'interrompre *ad libitum*.

Je devrais dire que c'est tout récemment, après avoir terminé la rédaction de toutes les parties, que j'ai opté pour donner une telle forme au travail final. Et cela n'a été possible qu'en décidant de séparer le texte en paragraphes (§), les chapitres, eux, formant une espèce de girouette que j'ai séparée en BOUSSOLES (I à IV). Reste alors le

premier chapitre qui, par son titre même LE CONTINENT "OCCIDIEN", s'oppose formellement au dernier qui, lui, forme les *marginalia* du mémoire en entier auquel j'ai donné le titre de MARÉCAGES (V). Ce dernier chapitre (deux fois plus long que les autres), on s'y référera en guise d'annexe. Au fait, il s'agit de deux annexes fondues ensembles et dont la majeure partie consiste en un long développement de la 4<sup>e</sup> BOUSSOLE sur l'épineux sujet de «parti pris», de la culture populaire et de ce que j'ai appelé la "terreur joual". Quand au CONTINENT "OCCIDIEN", il s'agit d'un chapitre introductif sur l'œuvre de Gauvreau précisément, où, à partir du roman *Beauté baroque* (1952) en passant par la pièce *l'Asile de la pureté* (1953), je commence par contester le statut même de "lecteur" auquel je lui oppose celui de "témoin". Pour ce faire, je commente alors la notion de "témoignage" en recourant aux travaux de Kierkegaard qui discute de la dichotomie entre ce qu'il appelle lui-même le «chevalier de la foi» (auquel j'assimile Gauvreau) et «le héros tragique à bon marché» (auquel Jacques Marchand l'associe à l'époque).

La 1<sup>re</sup> BOUSSOLE, tant qu'à elle, prend ancrage sur la question de l'*édition* pris dans son acception la plus large, c'est-à-dire depuis le phénomène romain du spectacle de gladiature (*editio ludus gladiatorium*) jusqu'à aujourd'hui où, partout sur la planète, elle prend l'aspect de ce que j'ai cru bon désigner sous les termes d'une réelle "saga cybernétique". "Une petite histoire de la violence" vient alors interrompre le fil qui se poursuit avec une mise en contexte du complexe de la littérature canadienne-française en lequel Gauvreau apparaît alors comme un corps étranger et, sans aucun doute, plus sain que tous les martyrs qui l'ont précédé. Le livre des *Occ* se voit ensuite prendre plus de place entre les commentaires de Gérald Godin et quelques analyses d'objets qui proviennent, en majeure partie, du recueil *Les entrailles*.

Le paragraphe §42 marque alors une césure. Celle-ci est provoquée par l'incursion impromptue du marrane Spinoza à partir duquel je tire une interprétation théologico-politique de la situation littéraire du Québec. Le mémoire pourrait très bien commencer par ce point qui me semble prépondérant dans l'optique "multiperspectiviste" en laquelle il se développe. Suit un commentaire sur l'importance du livre de Raoul Roy, *Jésus, guerrier de l'indépendance* (parti pris, 1975) qui s'avère une pierre de touche dans le procès de laïcisation du Québec à partir duquel les premiers apôtres de la révolution tranquille peuvent finalement être

associés à ceux-là du grand défenseur de la libération palestinienne, sans qu'on y voie là quelque procès de récupération catholiarde.

Suit alors la 2<sup>e</sup> BOUSSOLE en laquelle je passe à l'analyse du pamphlet *Réflexions d'un dramaturge débutant* en lequel Gauvreau fait mention d'un procès "anathématisation" que vraisemblablement la mode environnante lui fait alors subir. J'y fais la distinction entre le témoin historien (*histôr*, passif) et le témoin créateur (*editor*, actif) auquel j'assimile Gauvreau. Le rôle d'orienteur que joue, dans son œuvre, la notion du livre-boussole (qui inspire ma propre girouette!) vient ensuite. Ce rôle, je le relie aussitôt à la nécessité d'une libération "nationale" (*orior* : naître), ce qui ne manque pas d'attribuer au poète le rôle bienheureux d'accoucheur!

#### UN TRAITEMENT SYMBOLIQUE CHOC EN GUISE DE LIBÉRATION "NATIONALE"

La pratique foncièrement maïeutique de la poétique exploréenne apparaît dès lors jouer un rôle nécessairement libérateur (décolonisateur) en ce qu'elle permet d'*orienter* le chercheur exploréen dans le sens le plus pragmatique du terme : la méthode à suivre consistant à "éditer" (*edere* : ici "manger") soi-même la matière indigeste du texte exploréen de façon à ce que cette assimilation en vienne à produire une forme toute spirituelle d'indigestion à partir de laquelle il devient urgent de tout "évacuer"—de tout "faire sortir" (sens second de *edere*) comme si un tel "exercice spirituel" d'ingestion symbolique était propre à susciter une hallucination—voisinant la psychose de l'homme entravé dans son être (colonisé—voire le blasphémateur invétéré)—qui puisse trouver là une forme toute artificielle, mais néanmoins dynamique, de renaissance ou de réintégration à un ordre social qui, dès lors, ne l'accule plus à l'unique solution du suicide; celui-là étant forcé de s'ouvrir pour faire accueil à ce type d'expérience qui, m'est avis, pourra servir dorénavant à guérir plusieurs aspect de la dépression suicidaire (si typiquement québécoise) ou encore bien d'autres aspects des troubles psychiques tel, par exemple, la schizophrénie. Et peut-être, tant qu'à y être, est-ce que ce type de simulation paranoïde pourrait-elle permettre d'envisager que de telles affections seraient le fait d'un défaut tout "national" auquel les *Occ* offriraient, aujourd'hui, de porter quelque assistance.

Suivent quelques passages sur la violence et le terrorisme exploréens ainsi que la figure centrale du criminel qui servent, brièvement, à purger l'interprète de la sensibilité commune archaïsante afin de le faire advenir à la nouvelle civilisation à

venir. Comparaison de Gauvreau à la figure homicide de Caïn suivi d'analyse de quelques objets des *Entrailles*, de la *Correspondance* ainsi que d'articles de journaux. Vient ensuite un commentaire sur le caractère particulier de l'hallucination provoquée par la sensibilité propre de l'interprète. Retour sur Kierkegaard et le caractère hyperéthique du "grand-dire" exploré qui manifeste et crée en soi la nouvelle société qu'il appelle. Question de l'Individu (l'Unique) que devient Gauvreau et qui le retranche définitivement du commun des mortels.

La 3<sup>e</sup> BOUSSOLE évoque un lieu commun de la culture canadienne-française en procès de devenir québécoise. Il s'agit de la confrontation connues, mais toujours d'actualité<sup>33</sup>, entre Hubert Aquin et Pierre Elliott Trudeau que je m'engage à refaire descendre sur l'arène de ma perspective puisque j'y vois le moyen d'y faire aboutir une discussion sur les sujet de la langue, de la colonisation et de la Confédération en y faisant intervenir, entre autres, les textes d'André d'Allemagne et de Stanley-Bréhaut Ryerson. À cela s'ajoute une discussion sur le joul entamée par Aquin qui servira à faire le lien avec la cosmétique exploréenne qui, elle, réussit vraiment à "divaguer" de façon à s'extraire complètement de la dialectique coloniale. Tout ceci permet alors d'introduire au chapitre suivant qui, autrement, pourrait paraître quelque peu ardu au non spécialiste.

La 4<sup>e</sup> BOUSSOLE (sûrement le texte le plus suivi du mémoire), commence par faire le point sur la situation globale du rapport entre l'élite (cléricale et libérale) et la culture populaire depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les titres vont de "L'alphabétisation du peuple élu" à "L'american dream du nègre blanc" et passant par "Le joul" en tant que "Terrorisme littéraire" jusqu'à la "Nécessité de la conversion à la misère du peuple" pour se terminer sur "Un nouveau contrat : le baptême vindicatif". Ce chapitre, socio-historique à souhait, se veut une introduction à l'épopée que représente en soi le mouvement «parti pris» à ses débuts. Il consiste, brièvement, en de nombreux témoignages tirés de la revue éponyme (1963-1968) ainsi que de textes critiques qui servent à montrer quelle a été l'importance "politique et culturelle" de ce groupe qui

<sup>33</sup> En fait foi le colloque Hubert Aquin *Cinq questions aux indépendantistes d'aujourd'hui* qui, organisé par la Première Chaîne de Radio-Canada et la Chaire de Recherche en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie (MCD) de l'UQAM, s'est tenu tous les soirs de la semaine du 6 au 10 novembre 2006 à la salle Marie Gérin-Lajoie de la dite Université. Le colloque a consisté en une discussion du texte «La fatigue culturelle du Canada français» qui, à l'époque, se voulait une réponse à un texte de Trudeau, «La nouvelle trahison des clercs».



entendait procéder à la décolonisation du Québec via la doctrine marxiste, le socialisme et la laïcisation progressive de ses institutions sociales. L'ampleur du mouvement joual et de sa "terreur" y est abondamment décrite, et certains passages d'ouvrages aujourd'hui devenus "classiques" (tels *Le Cassé* de Jacques Renaud, *L'Afficheur hurle* de Chamberland) servent d'illustrations à l'exposé<sup>34</sup>.

Pour tout ce qui a trait à l'histoire qui précède le mouvement «parti pris» en tant que tel, mais qui permet d'en saisir toutes les conséquences au niveau historique, ma dette va à l'historien Gérard Bouchard duquel j'ai énormément appris. Ensuite, pour comprendre le complexe spécifiquement psycho-mythologique de la culture québécoise, j'ai puisé chez Heinz Weinmann à partir duquel il m'a été plus facile de saisir l'ampleur de la figure de saint Jean-Baptiste. Paul-André Linteau, Yves Couture, Robert Major et Lise Gauvin sont aussi des noms auxquels je fais référence. Sinon, la majorité des témoignages proviennent de figures connues telles que Pierre Vallières et Pierre Maheu, Laurent Girouard, André Brochu, Jean-Marc Piotte, André Major, Luc Racine et Roch Denis ou, sinon même, centrale de la révolution tranquille : Godin, Aquin, Ferron; Denis Arcand et Paul Chamberland étant encore actifs au moment où j'écris ceci. Et il ne faut pas oublier le dernier, mais non le moindre : Jean Éthier-Blais qui, compte tenu de l'ambiguïté de sa posture, s'est mérité de gagner la première place en annexe (à partir de la 5<sup>e</sup> BOUSSOLE §36) qui poursuit la discussion de la 4<sup>e</sup> BOUSSOLE (§47) au sujet du livre d'un autre personnage haut en couleurs, le dénommé Jacques (Hamilton) Renaud.

\* \* \*

#### IL FAUDRAIT DES OUIËS D'ANGE

Finalement, l'économie du suicide dont il a été ici question incite à choisir une éthique du mutant, de l'Unique, du moine métropolitain en laquelle, paradoxalement, rien de fondamentalement nouveau ne se manifeste. «L'automatisme employé ici est vieux comme le monde. Aussi ancien que la danse, le chant, la parole libre<sup>35</sup>». Il s'agit, peut-être, en choisissant une telle voie, de réunir le plus ancien au plus nouveau. De colmater la brèche entre le "classique" et le "moderne" en lisant, par exemple, Platon à

<sup>34</sup> Je tiens néanmoins à spécifier que ces documents sont, aujourd'hui même, malgré leur importance primordiale, très peu enseignés et connus des élèves sinon même des professeurs—et le comble c'est lorsque ces professeurs se présentent comme étant des "spécialistes" de la littérature québécoise!

<sup>35</sup> «Parlons un peu peinture», P.-É. BORDUAS, *Écrits I*, (294).

la lumière de «la foi et de la morale surrationnelles»; ou encore, tout simplement, le terme hébreu de *tikkun* à la place de celui, cajun-joual, de "ticoune". Certes, comme le dit Marcassilar: «Il faudrait des ouïes d'ange, il faudrait des auditions de séraphins perlés et luminescents» pour se faire au "compostmoderne" de l'ère post-typographique présent. À défaut de cela, il faudra tout laisser tomber puisque, la plupart, «[v]ous n'avez que des oreilles de bourgeois<sup>36</sup>». Voilà, tout réside dans les oreilles, c'est une question d'audition et, par là, de foi. Et maintenant, puisque c'est à mon tour de parler d'amour, pour ce faire, je psalmodie ceci sur le thème du *Moriar ergo sum*<sup>37</sup> :

Tu m'as perforé les oreilles.  
 Tu n'as pas demandé d'holocauste ni d'oblation.  
 Alors, je dis : "Voici, je viens avec le volume de l'acte écrit pour moi.  
 Agir ta volonté, Seigneur, je le désire, car ton esprit est dans mes entrailles".  
 J'annonce la justice à la multitude bigarrée.  
 Voici, mes lèvres, je ne les boucle pas.  
 Seigneur, toi, tu le sais.  
 Ton apologie, je ne la couvre pas au milieu de mon cœur.  
 Ton adhérence, ton salut, je les dis; je ne masque pas ta fidélité, ta vérité à la multitude bigarrée.  
 Toi, Seigneur, ne boucle pas l'oster-monde loin de moi.  
 Ta fidélité, ta vérité me ceint toujours.

---

<sup>36</sup> *L'asile de la pureté*, (547).

<sup>37</sup> Il s'agit ici de la version de Chouraqui du Psaume XL, 7-12, que j'interprète librement à la sauce Acéphale.

## ÉROSTRATE, LE LECTEUR, FIGURE DU PROFANATEUR

La création des chefs-d'œuvre est le génie du petit nombre : leur destruction est le génie de tous. Érostrate est partout....

*Beauté baroque*

Je dois te prouver que tu ne dois pas oublier un pauvre jeune homme qui est mort par fanatisme candide.

*l'Asile de la pureté*

### BEAUTÉ BAROQUE, ASPECTS DU TEMPLE EXPLORÉEN

1. L'occurrence du nom d'Érostrate<sup>1</sup> est infime comparativement à l'importance qu'il prend lorsque l'on considère l'aspect "fanatique" de l'œuvre de Gauvreau, aspect fondamental à sa juste appréhension. Il n'est pas insignifiant que l'une de ces rares occurrences provienne de *Beauté baroque*, roman que Claude écrit en 1952, quelque temps après le tragique suicide de la «muse incomparable» (12) Muriel Guilbault. Il s'explique : «Le cadavre de Muriel ayant été souillé par d'abjects moralisateurs de diverses disciplines, je me décidai à laver sans réplique possible cette ignominie en écrivant le roman de sa vie tel que je la connaissais<sup>2</sup>». Claude entreprend donc de décrire la vie du chef-d'œuvre fait femme, de restituer socialement ce chef-d'œuvre dont il ne tolère pas la souillure publique. «La maculature d'un chef-d'œuvre, pour de certains cerveaux nullement corrompus, est plus pénible qu'une injure personnelle à subir» (448). C'est en tant qu'elle est ce chef-d'œuvre dont, lui, est l'inlassable contemplateur, le «conservateur consciencieux» (461) que Claude –le narrateur— entend lui élever ce monument funéraire qui offre, tel un bloc de marbre, un point d'ancrage à son ineffable beauté qu'ainsi la mort permet de préserver intacte, et qu'il est à tout prix nécessaire de préserver de la profanation de ces "abjects moralisateurs".

---

<sup>1</sup> Quelques occurrences en : *LPÉB* (159); *Écrits sur l'art* (62/88 n.114; 184) : Érostrate est celui qui, pour immortaliser son nom, incendia le fameux temple d'Artémis, à Éphèse en 356 avant J.-C. Il fut condamné au bûcher et toute mention de son nom fut interdite sous peine de mort. (§20—V §34n.35).

<sup>2</sup> AUTOBIOGRAPHIE, *Occ* (13). La confusion générique qui porte sur le «roman de sa vie tel que je la connaissais» permet de rendre compte combien le roman et la vie que l'on distingue d'habitude paraissent ici conjoint dans le désaccord grammatical qui pourrait très bien être une autre «toute petite nuance tyrannique» (voir *Corr.* 303) propre à l'auteur (fait à noter : cette con-fusion expliquerait à sa façon le sous-titre de «roman moniste» qui est attribué à *Beauté baroque*).

2. En effet, la souillure de l'objet impérissable malgré la fatalité de la mort («Le Divin est impérissable» 500) de cet objet sacré duquel Claude s'est irrémédiablement entiché<sup>3</sup> est ici pire qu'une injure envers sa propre personne parce cette souillure, si elle n'est promptement lavée, corrompt le chef-d'œuvre. Elle le gêne en le reléguant au rang méprisable des objets communs, et c'est ainsi finalement qu'elle parvient à le *catholiciser* : c'est-à-dire à le départir de son unicité qui gêne et menace l'ordre du banal et du commun sous lequel chacun est le semblable et l'égal d'un autre, interchangeable puisqu'ils s'expriment et agissent tous selon les mêmes catégories (p. ex. la langue) qui s'appliquent à tous. C'est, depuis toujours, dans le but de prendre le contre-pied de cette loi générale, qui réduit tout au même et qui relègue l'unique, le «mystère objectif», la "Beauté baroque", au rang du monstrueux et de l'ignoble, que Claude écrit. La première phrase du roman est claire à ce sujet: «La banalité est la loi. L'unique est tabou».
3. *Beauté baroque*, roman moniste, est le *témoignage* éhonté de cette profanation. Témoignage indélébile qui s'élève tel un monument indestructible, une sorte de preuve incontestable du culte érotique que le romancier n'aura de cesse de vouer à cette "déesse immaculée". Ce roman, c'est justement par ce qu'il ne tolère aucune velléité de réplique qu'il peut légitimement être dit "moniste". Ce roman est, en effet, moniste en ce qu'il est lui-même l'unique, l'expression péremptoire de son unicité envers et contre tous. L'auteur ne cherche aucunement à y représenter (ni même à y «exposer<sup>4</sup>») sa dulcinée, mais (par un effort de «dédoublement radical<sup>5</sup>») il s'offre en sacrifice au chef-d'œuvre destiné à la

---

<sup>3</sup> S'enticher de, c'est être fou, fanatique de quelque chose. En dehors de son sens pronominal, le verbe "enticher" signifie : commencer à gêner, à corrompre : tacher (ancien verbe *entechier*, de *teche*, variante de tache). Je soupçonne Gauvreau d'avoir gâté Muriel de son entichement pour elle. Il en avait besoin, besoin de son corps, du chef-d'œuvre fait vie pour s'émouvoir et créer à partir de cette émotion. Dès qu'il l'aperçoit, au théâtre, en présence de sa mère, Claude, en quelque sorte, s'en est fait une sorte de temple qu'il "embrasera" lui-même en lui faisant lire ses premiers manuscrits. En effet, «[d]u premier coup, Muriel s'exalta pour mes étranges compositions. Elle me dit que c'était une révélation pour elle.» C'est ainsi que Claude «initia au surréalisme» «cette femme essentiellement surrationnelle.» (voir *Corr.*, 396 & V §4).

<sup>4</sup> «Claude Je ne veux pas que l'on m'expose. Cachez-moi. M. Guilbault». Cité dans Patricia Smart, *Les femmes du Refus global*, s.l., Boréal, 1998, (135).

<sup>5</sup> «Le critique qui juge, ce n'est pas l'artiste qui produit. Je suis parvenu à pouvoir envisager toute réalité ou tout objet –y compris moi-même– comme si ma personne véritablement n'existait pas, comme si

destruction par la vilénie de la société, ainsi il se somme de se substituer (§11) à cet objet menacé de corruption afin d'en perpétuer la vie tout en acceptant l'horrible sort auquel il se condamne, par le fait même, irrémédiablement:

Le petiot ne mourra pas!... Tant que je serai en vie, le petiot vivra! nourriture de ma chair.

[...]

Témoigner.

Incarner le sang du chef-d'œuvre! ...

[...]

L'unique est tabou. La société devra détruire, maintenant, l'unicité que la femme unique m'a apprise. La société n'est pas à bout de ses contrariétés.

En attendant, je pleure. (500)

4. Ainsi s'explique que le chef-d'œuvre (femme ou tableau) c'est toute matière tangible qui résiste absolument à ma compréhension, et qui, dans le monisme, peut être tout objet mobile ou immobile devant lequel l'émoi est à son comble et de façon telle que le langage servant à son expression, afin d'en respecter la particularité, doive se calquer sur l'émotion brute que cet objet inspire spontanément. Souiller l'objet qui, par sa pureté même, par sa qualité irréfragable, suscitait tant d'émoi, c'est toucher le *divin particulier*, c'est bafouer la *transcendance objective* sur laquelle la communication (sa possibilité même) s'étaie. «D'aucuns estiment plus impérieux le respect de quelques objets extérieurs que le respect de l'objet qu'ils sont» (447) d'affirmer le narrateur de *Beauté baroque*. Il semble, ici, en effet, que l'on doive considérer chaque personne, non comme on en a d'abord l'habitude, en tant que sujet, mais plutôt comme objet susceptible d'en émouvoir une autre. Ainsi chacun risque d'être, tout d'abord, perçu par cet émoi de la considération d'autrui qui lui renvoie (réverbère—il s'agit là d'une *catéchèse* tout acoustique) une image palpable (polyesthésique) de l'objet qu'il est pour l'autre.

---

j'étais l'observateur bienveillant d'une autre planète. [...] Quiconque n'aura pas soupçonné ce dédoublement radical en moi ne pourra jamais rien comprendre de mon activité» (*Corr.*, 386).

## FOI ET MORALE SURRATIONNELLES

5. Ce roman ne s'adresse à personne, il est le testament érotique d'un homme qui, pour éviter de souffrir la perte de son seul amour, s'immole dans l'enceinte du rituel scripturaire pour y fonder l'espace de l'unique alliance (érotique) en laquelle se ressourcent la foi indéfectible en la surrationalité. Voici pourquoi le lecteur non-initié paraît toujours suspect sitôt qu'il s'approche de ce temple littéraire en lequel le corps "sublimonstrueux" des deux amants gît entrelacé (le dédoublement radical<sup>6</sup>). Le lecteur est toujours cet intrus gênant depuis l'«optique» moniste du roman qui, ne lui offrant nulle clé (§9c), le condamne à demeurer constamment sur le pas des mots qui apparaissent verrouillés de l'intérieur. Ainsi dans l'impossibilité où il se retrouve de s'immiscer quelque peu dans le temple érotique, le lecteur, constamment relégué à sa périphérie, constamment gardé dans la posture du voyeur, est alors voué à faire figure de *profane*. Figure à jamais proscrite de l'œuvre essentiellement *fanatique* de Gauvreau auquel le monisme avoué du roman *Beauté baroque* permet d'introduire le néophyte, tel un catéchumène (II §4), à cette nouvelle religion qui exige de lui «la foi et la morale surrationalnelles»<sup>7</sup> (II §14).

## ORIENTATION DU NOUVEAU CONTINENT

6. a) Une petite rectification ici s'impose. Je parle du roman *Beauté baroque* en guise d'introduction aux *Occ* de Gauvreau, parce que *Beauté baroque* est, à mon avis, l'objet le plus susceptible d'*orienter* (II §3) le néophyte à une exploration plus approfondie qu'il mènera à sa guise. Ainsi, ce que j'affirme de *Beauté baroque* ne s'applique qu'à cet objet particulier que j'utilise comme tremplin pour ensuite passer à la poésie exploréenne qui, elle, *désoriente* complètement

<sup>6</sup> «Dans un sens, *Beauté baroque* était un échec total. J'avais été tellement pénétré par un respect profond de mon sujet, que j'avais osé à peine y toucher; par une espèce de solution passablement inconsciente j'avais reporté l'attention sur un objet beaucoup moins respectable et respecté (moi-même)». *LPÉB* (132). Voir citation (II §14n.33).

<sup>7</sup> «Je prétends personnellement être le patient d'une foi et d'une morale : la foi et la morale surrationalnelle.» *Corr.* (380). (II §13).

l'auditeur. Sans qu'elle puisse pourtant être jugée hermétique<sup>8</sup>, cette poésie, parce qu'elle se joue de la convention qui règle le comportement linguistique général, provoque chez l'auditeur non-initié un sentiment profond d'insécurité (§16n.26). Ce sentiment de dépaysement provient de ce raclage profond de la sensibilité auquel procède l'exploréen qui fait littéralement exploser la langue, charcute la grammaire pour en faire une terre nouvelle où l'homme nouveau puisse aborder le nouveau continent.

b) L'explosion de la lettre provient explicitement de ce réaménagement inouï de ces réalités simples que forme l'agencement conventionnel des syllabes entre elles.

La poésie, c'est la syllabe qui tonne. C'est le mot qui chahute, c'est la lettre qui explose./ Tout ce qui bout à l'intérieur est projeté dans les évidences du rythme./ Les syllabes amalgamées et vociférante sont des trous de serrure [§9c] qui divulgent la vie intérieure la plus fondamentale<sup>9</sup>.

C'est donc à partir de l'exclusion de cette convention qui s'applique à tous que l'auditeur est convié à une nouvelle expérience poétique : «C'est en mettant en branle chez le spectateur toutes les analogies accumulées par son expérience normale que l'objet poétique parviendra à l'émouvoir profondément» (296). De cette façon, «[l]e rôle de la poésie est de prendre des éléments abstrait et de les concrétiser et les fixant dans des relations *singulières*» (298) qui deviennent totalement concrètes parce que le contenu de cette poésie est "manifeste", c'est-à-dire qu'il n'a rien de latent ou rien qui soit caché dessous (cryptique); son contenant faisant corps avec son contenu qui vibre au gré de l'émotion que soutient l'envers du lire, le délire (sortie de la crypte). Lecture pour l'oreille<sup>10</sup>, en effet (non pas ab-surde, mais ab-ouïe), l'exploréen ne dit rien en soi que ma sensibilité n'éprouve d'abord en elle-même et *par* elle-même. Le lecteur doit alors se muer en interprète et *se mettre en jeu* dans le "mystère objectif" de ces "objets dramatiques" qui deviennent, au summum de la plastique exploréenne,

<sup>8</sup> «Et qu'on ne m'arrive pas avec la sotte objection que des poèmes –parfaitement matériels et concrets– sont hermétiques et inaccessibles! [...] Qu'on se décrotte la sensibilité, d'abord, évidemment!» *Correspondance*, (299)

<sup>9</sup> Passage de *Correspondance* cité par André BEAUDET, *Littérature l'imposture*, Montréal, Les herbes rouges, 1984, (56).

<sup>10</sup> «...tout se révèle en fonction de l'écoute, en vue de l'audition : une *audioscopie*». André BEAUDET, *Littérature l'imposture*, (57).

des «pièce[s] de théâtre sans personnage<sup>11</sup>». Cette *mise en jeu* (qui sonne étrangement avec la *mise en joue* –II §6) implique donc un renversement complet (un "dédoublé radical") de l'attitude du lecteur-maître (l'herméneute-Érostrate) qui doit alors emprunter l'attitude du condottiere (I §29) qui, tel un gladiateur sur l'arène de l'écriture automatique, se voit sitôt condamné à la mise à mort symbolique du *ludus* exploréen<sup>12</sup>. Ce n'est que de cette façon, en coagulant (II §27n.63) c'est-à-dire, en faisant corps avec la texture de l'objet poétique, qu'il est possible à l'interprète de s'immiscer dans le temple (*fanum*) exploréen.

#### ASPECT CRIMINEL DU MANIFESTE CRYPTO-LUDIQUE

7. a) La crypte peut, ici, être apparentée à la "cache" dont parle Kierkegaard dans un livre dont le titre s'accommode bien de l'"atmosphère" particulière de chaque objet poétique des *Entrailles : Crainte et tremblement*. L'épithète des *Occ* peut alors être vue comme la cachette funéraire du poète, puisque, en effet, «[l]e tombeau, c'est la crypte que le poète se construit, qu'il doit ciseler à même le langage—qui est son vrai corps [...] La crypte, ou l'espace du Livre, l'héritage sonore du temps, sa mémoire, l'exhaussement, enfin de cette négativité qu'on appelle la mort et qui est déjà dans toute voix en ce que celle-ci est le propre, mais un propre sans commencement, pure mystère d'une origine à soi cachée». Jean-Pierre Denis, «Claude Gauvreau : du tombeau du père au langage exploréen», *Voix et images* 54, Littérature, folie, altérité, vol. XVIII, n° 3, printemps 1993, (485).
- b) Le caractère "manifeste" de chaque "mystère objectif" permettrait d'annoncer une nouvelle catégorie éthique : celle-là qui, extrêmement particulière, trouve le moyen de s'exprimer, sans latence préconçue, dans le général (la publication en fait preuve), pour, du même coup, impliquer l'extrême universel. Ces objets du trésor poétique qui «furent ordonnés spontanément hors et contre la

<sup>11</sup> Ces paroles se rapportent au poème FATIGUE ET RÉALITÉ SANS SOUPÇON, un objet des *Entrailles* (1944-46) que Gauvreau lira à *La Nuit de la poésie* du 27 mars 1970 et qu'on peut voir dans le film de Jean-Claude Labrecque, (ONF).

<sup>12</sup> La *damnatio ad ludus*, désigne, à l'époque impériale romaine, l'école de gladiature à laquelle sont condamnés tous les rebelles à la "Paix" de l'Empire. Dans la logique inversée qu'appelle ce genre de *ludus*, le gladiateur apprendrait à s'extraire de la crypte que je viens d'évoquer. Crypte qui peut, ici, être assimilée à la "caverne à ciel ouvert" que promeut l'avènement de la logique technocratique ("démocratico-spectaculaire" V §92) dont j'aurai l'occasion de parler sous les termes d'une réelle "saga cybernétique" qui prend, hui, une ampleur planétaire à caractère tribal (I §3-4).



civilisation... [et qui] forment l'incorruptible réserve sensible de demain» (*Refus global*) sont ce qui provoquent «les joies indéfinies d'un accord parfait du social et du particulier» dont parle Borduas dans *Projections libérantes*.

8. L'exploréen est, en effet, un silence-manifeste, sorte d'apocalypse (révélation) qui, malgré qu'il dépasse (ou plutôt défonce) le thème de la fondation (V §92), répèterait en son sillage le mythe fondateur du sacrifice d'Abraham (père de la foi dans la sphère transcendante et/ou vil meurtrier dans la sphère immanente) qui relègue l'un au silence et l'autre, Gauvreau, silence plus criant et révélateur, au suicide. Il est curieux de noter que, dans le monisme affirmé de l'auteur, ces deux sphères (celle de la foi et du meurtre) se voient ramenées à une seule en laquelle le poète, sans plus de tête, affirme, rend manifeste, l'aspect criminel de sa silencieuse révélation. En effet, ici, c'est le silence imposé (§29) qui assassine le corps social dominé par la vocifération "démocratique-spectaculaire" (II §33) : les profanateurs en puissance de l'œuvre inquiète mènent l'auteur à payer de sa vie (II §10) afin qu'au niveau social se fasse sentir la nécessité d'un tel objet, le suicide provoque, quant à lui, «le dégagement des nécessités actuelles», c'est-à-dire la levée de l'hypothèque du réel, levée que déjà l'exploréen met en branle et permet de concrétiser au niveau social. (Hypothèque qui est vivement ressentie dans le joual, par exemple, qui est une langue de la dépossession—IV §16) Le passage de Kierkegaard va comme suit : «L'éthique est, comme tel, le général, comme le général est, à son tour, ce qui est manifeste. L'individu, défini comme un être immédiatement sensible et psychique, est ce qui est caché. Son devoir éthique est de sortir de sa cache et de devenir manifeste au sein du général. Ainsi, chaque fois qu'il veut demeurer caché, il commet un péché et devient le jeu d'une hantise, dont il ne peut être délivré qu'en se manifestant» (147).

#### DEL "IRRUPTION PECCAMINEUSE" AU CULTE ÉROTIQUE DU "CHEVALIER DE LA FOI"

9. a) Ainsi, en rapport avec ce péché dont parle Kierkegaard, l'exploréen (tout comme, d'ailleurs, le "joyal politique"—sa "terreur"—de "parti pris") pourrait être considéré comme cette «irruption peccamineuse» (III §27) d'engeance

nationaliste (Aquin<sup>13</sup>) qui est cependant tolérée par le paternalisme fédéralisant parce qu'elle ne ferait que manifester les aléas de «l'âge ingrat» en lesquels surgit justement cette "efflorescence vulgaire" plus communément appelé "acné". Cette irruption qui choque le sens commun (colonisé) et le discours dominant (colonialiste), le même paternalisme la met ainsi au rang d'une autre «compensation mythique» qui viendra combler le manque à être de l'identité nègre-blanche qui, telle une opprobre à la politique des grands ensembles, a germée sur le corps social québécois durant la formation de l'idéologie révolutionnaire des années 1948 à 1963-68 jusqu'à 1977 (c'est-à-dire depuis *Refus global* en passant par le mouvement «parti pris» qu'institutionnalise le PQ –V §68—jusqu'à la publication des *Occ* par les éditions "parti pris").

b) C'est alors qu'on est tenté de rattacher l'exigence (toute caïnienne! II §13) de l'œuvre à «l'exploit "exceptionnel"» d'un individu à partir duquel on explique alors toute la machination du "mythe *self-made*" «Gauvreau» (mythomane ou mytho-*man*?) duquel on tire alors un gros Veau d'Or de «Jéz j'ai-z-jésuiterie à consommation familiale<sup>14</sup>» : «Le mythe de Gauvreau est dans son intégralité une mythe *self-made* : il avait lui-même programmé depuis longtemps chacune des réactions éplorées des hagiographes d'un jour au moment de sa mort ou des représentations de ses pièces. J'ai dû créer le néologisme *mythocrate* pour désigner ce rôle extraordinaire qu'à joué Gauvreau, cette accession dangereuse à la tête de son propre mythe, cette usurpation de la fonction de principal officiant de son propre culte. Mythocrate : le mythe de Gauvreau est un pouvoir qu'il impose à la collectivité et s'impose à lui-même comme une violence<sup>15</sup>». Tout cela, pour le critique, ne fait que refléter le fameux "complexe du chef-d'œuvre" si caractéristique aux artistes colonisés québécois.

On ne voit pas, à l'époque, que le Défi «Gauvreau» (III §43—qui a fortement contribué à tuer l'institution même qui l'a mise au jour!) défie justement toute

<sup>13</sup> La plupart des citations qui suivent sont empruntées au texte de Hubert Aquin, «La fatigue culturelle du Canada français» qu'on aura l'occasion de parcourir dans la 3<sup>e</sup> BOUSSOLE où j'introduis l'explorateur au contexte politique qui donne jour à la "terreur jouale" qui, elle, fera l'objet de la 4<sup>e</sup> BOUSSOLE.

<sup>14</sup> "RAVAGE CICATRICE", *Étal mixte*, 1951, (220). «Le poing trasfirlouché en sceptre assassine (enfin!) les procules de la bave jésuite».

<sup>15</sup> Jacques MARCHAND, *Claude Gauvreau, poète et mythocrate*, Montréal, VLB, 1979, (37-38).

cette logique de l'exploitation (puisqu'il faut bien analyser, dire quelque chose!) et que l'artiste, chez lui, n'est rien de moins qu'un érotomane libertin qui, s'étant volontairement mis en-dehors de la société, s'immole dans l'enceinte du culte érotique qu'il voue à la «déesse Partout<sup>16</sup>» (l'esprit du lieu qui se manifeste comme épiphanie poétique du moment présent)!

c) Finalement, on ne voit pas qu'entre «la foi et la morale surrationnelles» et le sacrifice hyperéthique de l'artiste automatiste, il y a un lien de continuité, qui, en dernière instance, requiert le sacrifice symbolique de soi, d'une mise à l'écart (secrète), d'un détachement du monde, que seul un André Beaudet parvient à défricher quelques années après la «déferlement de [l]a pensée<sup>17</sup>» du poète. En effet, selon lui,

La singularité de Gauvreau... c'est de montrer comment le monde (tout le monde) se vit comme une illusion [I §4] au point d'y croire, d'où son réalisme qui consiste à adopter le meilleur point de vue possible sur le monde pour dire cette illusion dont il est l'effet et cette horreur qui le traverse. Ce qui n'est possible que si quelqu'un se met hors-monde, parvient à ce point de *détachement* absolu où ce qu'il dit s'affronte constamment à la mort au travail dans le monde. *Au risque de consentir lui-même à la mort*<sup>18</sup>.

En effet, «ça continue» d'affirmer finalement Gauvreau dans son AUTOBIOGRAPHIE en liminaire des *Occ*, puisque personne ne possède plus les clés de l'œuvre monstrueuse, chacun ainsi, pourtant possède la «serrure crémâtre» (§5/6) par laquelle entrouir, entrevoir, entretoucher et entreboire les GRAPPES LUCIDES que les vigneron du compost "occidien" multiplient par le témoignage qui fait d'eux les nouveaux apôtres (V §46) de la bibliberté (V §23). Un mot de Kierkegaard (alias Johannes de Silencio) me permettra de renverser la vapeur qui veut faire des *Occ* de Gauvreau l'œuvre d'un sectaire à l'usage exclusif des initiés, procédé loufoque qui place le poète dans la posture du "maître" (gourou) convertissant ses disciples à coup de cravache exploréenne : «Le véritable chevalier de la foi est un témoin, jamais un maître» (145). En effet, ce qui importe dans la logique fanatique de l'œuvre, ici, ce n'est jamais la maîtrise,

<sup>16</sup> «Je crois encore en la déesse Partout» de lancer Marcassilar dans *l'Asile de la pureté*, 1953, (551).

<sup>17</sup> «Si Gérald a assez de respect pour mon œuvre pour l'éditer adéquatement, il n'y aura pas de problème. Sinon, j'attendrai que le déferlement de ma pensée se produise sur le monde autrement». Lettre du 20 mai 1969 à Michel Lortie, son «ami et agent littéraire», Fond d'archives de Claude Gauvreau de la BNQ, (MS-466).

<sup>18</sup> André BEAUDET, *Littérature l'imposture*, (55).

mais le témoignage : «Témoigner» dit le narrateur de *Beauté baroque*, «Incarnier le sang du chef-d'œuvre!...<sup>19</sup>» (500).

DE L'ÉDITION" DES PROPHÈTES AU «STIGMATE DU CHERCHEUR»

10. Mais cela, rares sont ceux qui l'ont compris. En tentant de se débarrasser de la "force du mythe", on s'est ainsi astreint à qualifier le travail monumental de Gauvreau telle une "machine mystifiante" et cela, sans prendre la peine de situer l'œuvre dans le contexte "culturel et politique" qui seul, à mon avis, permet, non pas de se dégluer dudit "mythe" «Gauvreau», mais bien d'en voir la constitution de l'intérieur, c'est-à-dire du point de vue de l'«édition» et de l'éditeur (celui qui "mange"—*edere*—son papier, comme Ézéchiel—I §36—un autre prophète, très polyphème aussi, d'ailleurs!), qui fait de «Gauvreau» le père (§23) de la seconde *nation* mâchée Oük-Estuvoudra (II §7n.14).

Ce point de vue est celui de «parti pris», littéralement englué dans la rhétorique de bric-à-brac de l'exploréen («Raie-fugue-lobe-ale<sup>20</sup>» parle de la «nécessaire transformation<sup>21</sup>») qui fait «Hé Hèk» pour nommer les *Occ* qui, en se métamorphosant, deviennent l'œuvre—le désœuvre "occidien"; et ainsi contenu «en un seul volume» : continent (les "poèmes de détention"—au sens générique du terme—prendraient alors le sens d'un réel attentat au général par une impitoyable "contenance" de soi; "continence" qui se "retient" pour mieux retentir «au delà des frontières de l'âge» (38; dans le livre; le *mythe*—"histoire"-parole—de son "édition", V §23). Marchand poursuit (je souligne :

À partir de *Beauté baroque*... [i]l isole quelques éléments de son aventure personnelle (par exemple : son travail de poète, son rôle de polémiste ou sa liaison avec Muriel Guilbault) pour

<sup>19</sup> Le thème du témoignage apparaîtrait fondamental, à toute première vue, dans "la logique singulière, mais constante" du poète exploréen. Dans *l'Asile de la pureté*, par exemple, Marcassilar répond au jeune poète Sigmond que sa mort, *coagulée* sur celle d'Édit Luel, servira «[à] multiplier le témoignage.» (565). Plus tôt, Catherine Tayet s'entretient avec Eude Levert (je souligne:) «Qu'espérez-vous de son affaiblissement? Qu'espérez-vous de *cette persévérance sans direction?*» Levert de répondre : «J'ai mon idée. Notre société manque de témoignage. Il en est un.» (544-45)

<sup>20</sup> Une petite mine d'or (au collier du Chien d'Or, sans doute, chien vénérien!) d'«image transfigurante» comme les appelait lui-même Gauvreau. L'image, ici, ferait coaguler l'esprit en une constellation de sens qui, tout en frappant de stupeur l'auditeur-oire (tout oreilles), l'engage à s'assermenter pour seulement comprendre-se déprendre et ainsi assimiler *l'esprit avec* le jeu de mot. C'est-à-dire le rythme, la segmentation ponctuée du geste—et de la mouvementée "geste-station"—automatiste.

<sup>21</sup> La "transformation continuelle" ne serait-elle pas saisissable à partir de la "catégorie nouvelle" que représente la "reprise" kierkegaardienne «appelée à triompher dans la "philosophie nouvelle", c'est-à-dire post-hégélienne». *La Reprise*, introduction, (16).

en faire les rouages d'une immense machine mystifiante. Chacun de ses textes contribue désormais à la mise en place pour la postérité d'une image de lui-même et de sa cour, image élaborée avec une logique singulière mais constante.

11. Cela me rappelle beaucoup trop le passage de *Crainte et tremblement* où Kierkegaard met en opposition le héros tragique et le chevalier de la foi. En glissant la figure mythique de «Gauvreau» à la place de celle d'«Abraham», toujours en gardant en tête l'épreuve du sacrifice du fils unique (de l'éthique) à laquelle elle se rapporte, il est possible de remarquer qu'en renonçant à lui-même en faveur de l'objet d'art qu'il construit à partir de son être propre, en se prenant en tant qu'objet (l'autofiction crucifiante en est ici un exemple), «Gauvreau» accomplirait le "mouvement de la foi" dans ce "dédoublement radical" qui, par là-même, ferait de lui le fils unique (II §3—V §7) de Muriel («Incarnier le chef-d'œuvre!») qu'il sacrifierait ainsi pour la multiplication du témoignage; littéralement : s'offrir en don propitiatoire à «la déesse Partout» (551). Il sera aussi nécessaire de revenir ("faire retour") sur l'image du livre (*et celui "libre-bible", "biblibertaire" des Occ*) que l'auteur danois évoque à quelque reprise dans ce chapitre consacré à la question :

12. *Y a-t-il un devoir absolu envers Dieu?* :

Le héros tragique renonce à lui-même pour exprimer le général; le chevalier de la foi, lui, renonce au général pour devenir l'individu. [...] Le chevalier de la foi sait, quant à lui, qu'il est magnifique d'appartenir au général. Il sait qu'il est beau et salutaire d'être un individu qui se traduit lui-même dans le général et qui, pour ainsi dire, cherche à donner de lui-même une édition sans coquille, élégante, et, autant que faire se peut, parfaite et accessible à tous. Il sait le réconfort de devenir compréhensible à lui-même dans le général de sorte qu'il le comprenne, et que chaque individu qui le comprend, comprenne en lui le général, de manière qu'ils trouvent tous deux la joie dans la sécurité qu'offre le général. Il sait qu'il est beau de naître comme individu qui a sa patrie et son amical séjour dans le général, là où il est toujours accueilli à bras ouverts lorsqu'il veut s'y retirer. Mais il sait également qu'au-dessus de ce séjour court une route sinueuse, étroite et escarpée; il sait combien il est terrible d'être né pour la solitude, hors du général, sans jamais croiser sur son chemin de voyageur esseulé. Il sait très bien où il se trouve, et comment il doit se comporter envers les hommes. Humainement parlant, c'est un fou, et il ne peut se faire comprendre de quiconque. Et pourtant, c'est la plus douce expression que de dire qu'il est fou. Si on ne le considère pas de ce point de vue, alors c'est un hypocrite et il l'est d'autant plus cruellement qu'il progresse sur cette route.

*Crainte et tremblement* (138-39)

13. Ce passage mérite d'être mis en parallèle avec la lettre de la *Correspondance* du 13 avril 1950 dans laquelle Gauvreau mentionne «cette période inexplicable de rupture automatiste» (286) qu'il assimile à «cet étrange phénomène d'hostilité implacable qui consacre automatiquement toute détermination *intime* et secrète

d'indépendance morale et d'objectivité intellectuelle» (285). Pour reconforter celui-là qui, dans sa lettre précédente («écrite dans ma "cave"—une heure et demie du matin», c'est-à-dire : caché, la nuit) avoue "sortir très angoissé de ses rapports avec le monde" puisque «de quelque côté que je me tourne, je ne trouve que désapprobation et défiance, même de la part de mes amis», ce qui, pour celui qui cherche «en art... une raison ultime de vivre [ainsi qu']une justification contre le monde», devient «une chose très pénible» (280); la lettre de Gauvreau s'ouvre avec ces mots d'une troublante confiance (II §16):

Je ne puis que vous réitérer ma constatation que tout va bien de votre côté.  
 Serait-ce donc que vous portez déjà le *stigma* du chercheur? Si tous vos amis et toutes vos fréquentations se détournent de vous d'instinct—à l'odeur—c'est que vos *réflexes* appartiennent maintenant à une autre société, à une autre collectivité, à une autre civilisation.  
 Nous avons tous passé par là—et *tous sans le vouloir*.  
 Aucune intuition n'est plus infaillible que celle du résigné flairant un révolté en puissance.

*Correspondance, (285)*

#### L'ASILE DE LA PURETÉ AUX ABORDS DU MONT MORIAH

14. Ce mouvement de la foi (nouvelle, surrationalnelle, qui est en réalité un "Défi"—au sens de dé-fiance—lancé à l'éthique) d'où vient "le stigma", c'est-à-dire la marque (toute caïnienne!<sup>22</sup>) "du chercheur" hyperéthique, selon Kierkegaard, serait le résultat d'une décision que seul l'Individu, séparé du général en tant qu'esprit<sup>23</sup>, peut prendre puisque, en effet :

La plupart des hommes vivent sous l'obligation éthique de telle manière qu'à chaque jour suffise sa peine, mais, ainsi, ils n'arrivent jamais à cette concentration passionnée, à cette conscience énergique. [...] L'individu seul peut décider s'il est maintenant véritablement le jouet d'une obsession ou s'il est le chevalier de la foi. Le paradoxe permet toutefois de construire certains critères que même celui qui ne s'y trouve pas peut comprendre. Le véritable chevalier de la foi est toujours dans l'isolement absolu, le faux chevalier est sectaire. Ce sectarisme est une tentative pour dévier de l'étroit chemin du paradoxe et devenir le héros tragique à bon marché. Le héros tragique exprime le général et se sacrifie pour lui. Le polichinelle sectaire, au contraire, possède un théâtre privé, une troupe d'amis et de compagnons qui représentent le général... Le chevalier de la foi, quant à lui, est le paradoxe, il est l'individu, absolument et seulement l'individu, sans liens ni prétentions d'aucune sorte.

*Crainte et tremblement (143-44)*

15. Afin de saisir le rapport qui se tisse ainsi entre Gauvreau, Kierkegaard et Marchand, il semble nécessaire de faire un détour vers cette première «tragédie

<sup>22</sup> Dans une de ses premières lettres à Paul-Émile Borduas, en 1954, Claude affirme : «Je suis poursuivi et harcelé, comme Caïn, par ma propre exigence» (II §13).

<sup>23</sup> «Devenir esprit c'est là devenir l'individu; l'isolement est la condition *sine qua non*, la condition inévitable.» KIERKEGAARD, *Journal* (XI<sup>1</sup> A 518), cité en note (187) de *Crainte et tremblement*, (229).

moderne en cinq actes» que Gauvreau écrit en 1953 suite au roman *Beauté baroque* et où il se met en scène sous la figure d'un «jeune Christ imberbe», Donatien Marcassilar, épris d'absolu et qui jeûne (pendant 89 jours!) pour marquer son dévouement à la «dêité sacrificatrice» (§18; celle, en l'occurrence, à laquelle il sacrifie et/ou *se sacrifie*). On verra, en s'immisçant dans le passage de la fin du deuxième acte de *l'Asile de la pureté*, que cette tragi-comédie n'a rien à voir avec ce "héros tragique à bon marché" dont parle Kierkegaard, mais bien plutôt qu'elle laisse l'interprète-auditoire dans un nécessaire entre-deux en lequel celui-là est laissé à lui-même devant une décision qui le place directement face à la mort, c'est-à-dire : face à "l'Asile de la pureté".

La scène met en opposition la sœur de Donatien, Junie, qui se plaint du tort qu'il lui fait à elle et son mari qui ont «un calibre éthique à maintenir». Au fait, c'est à son mari que les «excentricités» de Donatien porte le plus préjudice «dans sa profession.» «Merde aux maris!» de répondre le sublime renégat du genre humain, en envoyant ainsi promener la figure centrale du général de laquelle il cherche justement à prendre une distance qui soit irrévocable parce qu'absolue. En effet, cette distance n'est possible qu'en regard à la mort à laquelle s'achemine lentement, mais sûrement, le jeûneur. Donatien s'adresse à Junie, mais c'est la figure du couple qu'il vise, et par là même, toute la société contrainte à l'avalissante et trop peu risquée réalisation du général. Voici le passage en question (je souligne) :

Assassins doucereux et polis, vous nous faites crever de honte! *Vous nous acculez aux cachettes subtiles... Vous nous interdisez*, par le joug négatif, *de nous découvrir à vous*.  
 Par vos absences et vos retraits, l'héroïsme n'est plus une institution signifiante.  
 En fuite!... Vous nous voulez en fuite. Et nous sommes forcés de fuir!... Mais peut-être ne fuyons-nous pas où vous nous désiriez voir!  
 Vous nous tirez des balles de revolver, des balles silencieuses. Des balles qui ne se voient pas, et qui ne vous jetteront pas en prison.  
 Vous êtes des lâches. *Vous vous cachez*, et vous laissez pester vous laquais contre l'art et le souvenir.  
 Vous hoquetez de la respectabilité exécrationnelle.  
*Vous nous crucifiez*.  
 Mais, en fuyant, nous inventons des refuges...  
*Nous devons mourir, parce que nos morts vous empestent* et que vous ne les respectez pas.  
 Nous devons mourir parce qu'*Antigone* est morte.  
*Debout*, les affamés de la justice!...  
*À mort*, les saints et les rois du délire pieux!...  
*À mort*, les poètes!... *À mort*, les *gendres* du supplice inventif!...  
 Nous fuyons, devant votre odeur de sirop.  
 Nous fuyons, et nous nous creusons des trous.

Nous fuyons... Et nos trous ont de la somptuosité... Et *nos trous vous défient*, car vous ne pouvez plus nous y écraser... *Défi! Défi! Défi!*  
*Nous vous défions* de nous égratigner dans notre asile.  
*Nous vous défions*. Car nous avons *inventé* l'asile de la pureté.  
 (...) L'asile de la pureté, c'est la mort.

*l'Asile de la pureté (541-42)*

16. a) Il est clair que le "nous" évoqué ici concerne l'union quasi mystique du jeûneur à la «dêité sacrificatrice» à laquelle il se voue totalement. Ne dit-il pas, en effet, quelques pages plus tôt que «[d]ans la mesure où je persévère dans l'orgueil affable, je suis<sup>24</sup> Édith. Et je sers sa mémoire»? (539) Et quelques pages plus loin : «Édith n'est plus... Je suis. Il faut que je sois pour deux»? (546) Mais ce "nous" est tout autant celui du témoin qui s'identifie à l'œuvre qu'il ne lit plus, mais entend et laisse résonner à ses oreilles telle un katéchèse laïque-à-l'os en laquelle chaque mot le gruge en le plongeant, par le fait même, dans "l'âpre délire de la mort" (IV §23). Écriture sarcophage, en effet, en laquelle chaque animot<sup>25</sup>, tel un acarien sarcopte, pratique des sillons grisâtres sous la peau.

b) Le paradoxe est complet puisque le général "assassin", par un "joug" invisible sans pourtant cesser d'être manifeste telle "des balles de revolver silencieuses", "accule" le coupe *sublimonstrueux* "aux cachettes subtiles", c'est-à-dire à demeurer dans le non-dit, l'interdit, le tabou qui, pour tout dire, se révèle être le livre même des *Occ*, la cache peccamineuse (§7a) en laquelle Gauvreau trouvera finalement refuge envers et contre tous pour y exaucer un érotisme rien de moins qu'antigonique. Érotisme antigénérationnel qui, à vrai dire, engendre la mort et "invente l'asile de la pureté" qui, envers toute filiation dans l'ordre éthique, prend ainsi la forme d'un massacre (II §6-7), ou encore d'une génocide abstrait, par lequel, en réalité, se régénèrent "les affamés de la justice". Mais justement : "Debout, les affamés de la justice" parce que "les saints et les rois du délire pieux" et même les "poètes", aux côtés des "gendres du supplice inventif", sont mis à mort! Personne, donc, n'est épargné ici et cela est dû, semble-t-il, au fait

<sup>24</sup> Je remarque que le verbe "être", ici, donne lieu à une amphibologie de sens (syllepse) qui peut tout aussi bien inclure le verbe "suivre". Ainsi Donatien, en s'identifiant à Édith, intègre son être même, mais cette intégration ne peut que s'accomplir, par le fait même, que si il la *suit* jusque dans la mort. Il est significatif de noter que Georges BATAILLE définit l'érotisme en disant de lui qu'il est «l'approbation de la vie jusque dans la mort», *l'Érotisme*, Paris, de minuit, 1959, (9).

<sup>25</sup> J'emprunte ce néologisme qu'emploie André Beaudet dans son chapitre sur Gauvreau, *Littérature l'imposture*.



que l'épreuve mortelle à laquelle se soumet Donatien Luel (*sic*), en portant atteinte au sens général de la conservation de l'espèce (non seulement par son jeûne, mais aussi, d'une façon un peu moins évidente, par son hermaphrodisme), libère les «pulsions sans lesquelles l'humanité serait depuis longtemps avachie ou aurait pourri<sup>26</sup>». Ainsi, il est complètement "normal" d'haïr, ou encore seulement de se méfier de Gauvreau puisque c'est justement à partir de ces pulsions haineuses et/ou méfiantes que l'espèce humaine se préserve en s'élevant unanimement contre le danger d'une volonté supérieure qui la menace. «Hélas, la volonté d'un seul peut tout faire échouer. [/] La volonté de Donatien Marcassilar». Et cela, parce que «Son sort domine le total» (586).

17. C'est avec ces éléments de base en tête qu'il est maintenant possible de comprendre le sens de ce "vous nous crucifiez". La croix de la "scripture" automatique (sur laquelle s'enchevêtrent les amants en dehors de l'histoire, et, de surcroît, de tout rapport générationnel, dans des "trous qui ont de la somptuosité") lance ainsi un défi à l'éthique. "Nous vous défions", en effet, de lancer l'homme-femme crucifié, voilé dans sa manifestation même, suprêmement superficiel et profond à la fois!

Bientôt, je serai dans la même neutralité que toi. Ma désincarnation surgira comme une fontaine de désir ratifiés. Le droit au bonheur rigoureux aura un monument. Ce sera la silhouette de ton coude sur mon épaule.

Ce sera l'ombre chinoise de nos deux respirations excédées. (556)

18. C'est la figure (transcendante à souhait) de Cyrano qui vient alors confirmer Marcassilar dans son mouvement : «J'ai le droit ainsi, aux yeux de l'Au-delà, de perpétuer la déité sacrificatrice?» (574). C'est-à-dire, la «déesse Partout», celle-là à laquelle il sacrifie ou encore s'offre en holocauste. (Voir le mot de Catherine Tayet : «Ton holocauste est nul». III §40).

19. Ce mouvement, c'est celui-là même que Kierkegaard entrevoit depuis l'atmosphère du mont Moriah : «...lorsque l'individu est, par sa propre faute,

<sup>26</sup> NIETZSCHE, *Le Gai savoir*, Paris, Flammarion, 2000<sup>2</sup> [Leipzig, 1887], (55). Le passage en entier va comme suit : «Peut-être l'homme le plus nuisible est-il encore le plus utile, dans la perspective de la conservation de l'espèce; car il entretient chez lui, ou bien, par son action, chez d'autres des pulsions sans lesquelles l'humanité serait depuis longtemps avachie ou aurait pourri.» Au sujet de ces pulsions, il est instructif de les mettre en rapport avec l'«unanimité d'anathème» (II §11n.24) dont se plaignait d'être victime Gauvreau à l'époque du joul "jubilatoire", (V §66).

sorti du général, il ne peut y rentrer sinon comme individu qui entre en rapport absolu avec l'absolu» (171-72).

Que dire de plus?

#### LA BIBLIBERTÉ OU LE NOUVEAU TESTAMENT D'ÉROSTRATE

20. Il est aussi possible de voir que l'image de la vie qui prend la forme d'un livre donne un sens tout prophétique au désœuvre occidien en ce que ce désœuvre produit tout de même une filiation qui, elle, n'épuise en rien la "force du mythe". En effet, en parlant d'Abraham, comme moi je parle, lui, de Gauvreau, Kierkegaard fait image : «...sa vie est pareille à un livre placé sous scellés divins et ne devient jamais *juris publici*.» (141) *Juris publici* est un terme de droit (le *jus romain*) qui réfère, en effet, à la "propriété publique", terme qui, en littérature ou en art, proprement dit, prend le sens de "domaine publique". Le temple d'Artémis à Éphèse était, à justement parler, un *juris publici*. Place publique et sacrée à la fois sur lequel reposait la foi des Hellènes qui ont condamné à mort le profane Érostrate qui s'est rendu célèbre en l'incendiant.
21. Érostrate, comme je le mentionnais ci-haut, bien qu'il soit peu présent dans les textes répertoriés de Gauvreau, n'est cependant jamais bien loin et doit toujours rester présent à l'esprit de celui qui s'intéresse à s'aventurer, tel un maquisard, dans cette œuvre labyrinthique et touffue qui menace sans cesse de se muer en impasse en reléguant l'éventuel profanateur en marges de l'expérience transcendante de l'art surrationnel. Cette œuvre que je désigne en tremblant du doigt, enfin ce qui en reste, le désœuvre, c'est justement la relique métaphorique de ces anciens temples érigés en l'honneur de ces archaïques déesses de l'amour et de la fécondité polymorphe très tôt associées à la figure régénératrice de la Lune (dont l'archaïque Artémis grecque et la Diane italique sont les plus célèbres représentante). Le désœuvre, tel que je le désigne, est justement le contre-coup porté à l'incendiaire Érostrate : l'espace sinistré d'un embrasement érotique unique qui ainsi devient sacrilège au sein d'une société catholique où, non seulement "la banalité est la loi", mais où la fêrule de l'Église s'impose comme un "joug négatif" sur le corps civique rassemblé en une seule et même grande famille de laquelle il semble alors impossible à quelque individu que ce soit de

s'extraire sans menacer aussitôt l'ordre établi et, par le fait même, attirer sur lui l'«unanimité d'anathème<sup>27</sup>». Unanimité qui permet ainsi à la vieille société de se préserver des électrons libres et de toute anomalie qui menacerait l'hégémonie des élites cléricales et libérales qui mènent le peuple tel Jean Baptiste son mouton emblématique.

22. Mouton noir de la société, bouc émissaire par excellence des «resquilleur collabos<sup>28</sup>», Gauvreau, ne manque cependant pas d'être—bon gré, mal gré—assimilable à la figure d'Érostrate qui, bien qu'il la houspille tant, ne manque pas de coller à son personnage rendu mythique par l'effort proprement prométhéen qu'il a déployé afin de ravir aux Dieux (entendre les maîtres du moment) le feu divin<sup>29</sup>, "pouvoir transformant", jalousement gardé en leur possession pour maintenir la peuple dans un perpétuel état d'ignorance<sup>30</sup>. En effet, Gauvreau est à l'effigie même de ce profanateur exemplaire lorsqu'il affirme qu'«[i]l fut un temps (...) où il suffisait de décocher quelque petite saligauderie bien sucrée, de perfidie persifleuse à l'adresse de Paul-Émile Borduas ou de Claude Gauvreau ou de l'automatisme en général pour se voir aussitôt octroyer du galon par les sommets de la hiérarchie bien installée dans le statut quo» (241). Et, quelques paragraphes plus loin, il affirme qu'il en est de même au moment où il écrit ce pamphlet (avril 1970) : «Ceux-là sont encore disposés à donner un pourboire généreux au dernier dégénéré de passage suffisamment disposé à essayer de m'atteindre du lancer de quelque crotte ramassée n'importe où. Même aujourd'hui».

23. C'est à croire qu'on lui en veut, qu'on se sent menacé par l'éloquente singularité de cet être qui refuse de subir les pressions malsaines de cette famille-société qui se méfie de tout ce qui manifeste ne serait-ce qu'une velléité de se distinguer du troupeau qu'on mène par le bout du nez. Cette attitude réactionnaire, Gauvreau, l'ennemi national (§10), en parle sous les termes d'un «étrange phénomène

<sup>27</sup> *Corr.*, (319), II §9.

<sup>28</sup> «Réflexions d'un dramaturge débutant», dans Janou SAINT-DENIS, *Claude Gauvreau Le Cygne*, PUQ/Noroît, 1978, (242). Les deux citations qui suivent proviennent de ce pamphlet dont il sera question dans la 2<sup>e</sup> Boussole, §1-3.

<sup>29</sup> Au sujet du feu divin ravi à Zeus par Prométhée, voir II §3n.9.

<sup>30</sup> Voir la citation de BORDUAS concernant «la puissance digestive [/d'u]ne religion rendue au stade de l'intégration», I §21n.15.

d'hostilité implacable qui consacre automatiquement toute détermination *intime* et secrète d'indépendance morale et d'objectivité intellectuelle<sup>31</sup>».

24. D'une façon paradoxale, il semble, en effet, qu'ici, en prenant le contre-pied de la dure ligne catholique, bref de l'éthique coercitive qui caractérise tant le vieux que le nouveau nationalisme<sup>32</sup> au Québec, Gauvreau agisse lui-même en iconoclaste profanateur aussitôt *stigmatisé* par la société qui se revendique de ses idoles et/ou de ses héros qu'officialise la culture dominante du moment. Cela s'explique par la tendance pluriséculaire des élites à ériger la culture nationale en une sorte de *templum* en tout semblable à ces antiques lieux de culte autour duquel y rassembler le peuple afin qu'il puisse s'y contempler lui-même, à travers ses héros, ses saints ou ses martyrs, ses idoles, et surtout (s'il s'agit de littérature) sa langue; faire ses ablutions morales, et parfois même rapporter chez lui quelque relique qui servira à un usage privé, mais toujours indifférencié, qui perpétue la communion de l'un avec le tout. Gauvreau, tout comme Érostrate en son temps, en démocratisant en cela toute l'expérience du mouvement automatiste, comme le remarque un pieux observateur, «se mêlait, en parole, de faire sauter la société immémoriale du Canada français<sup>33</sup>».

25. En effet, les *Occ* de Gauvreau agissent comme une réelle déflagration dans le *templum* culturel "immémorial" et, cela, non seulement "en parole", comme l'a fait Borduas et les autres signataires du manifeste *Refus global* en 1948, mais plutôt avec sa "langue de feu" autochtone qui, en sortant de sa cache, emporte tout dans son souffle dévastateur. En effet, «la politique de terre brûlée que pratiqu[e] Gauvreau» (40) dans sa pratique totalitaire d'écriture automatique a pour effet de vider le *templum* qu'aujourd'hui chacun traîne comme une généalogie sublime incrustée dans la tête.

<sup>31</sup> *Corr.* (285). Il semble, ici, que le problème relève de l'ego, (II §10).

<sup>32</sup> «Je ne saurais cacher mes doutes quant à la validité d'une prétendue "politisation" des artistes qui se résume finalement à prendre les moyens pour être reconnus comme les artistes officiels du régime établi et à y instaurer un néo-académisme condifié au poil». *Réflexions...* (243) Il est à noter qu'entre l'écriture de la *Correspondance* (1949-50) et le pamphlet de 1970, un même durcissement idéologique empêche l'épanouissement plénier de tout exercice artistique qui ne se conformerait pas avec la mode en cours. François Charron, poète et artiste qui se revendique de l'expérience automatiste, fait un important bilan du lien sclérosant qui, dans le tournant des années soixante/soixante-dix, unit le vieux nationalisme au nouveau. Voir *La passion d'autonomie, littérature et nationalisme*, s.l., Les Herbes rouges, 1997 [1982].

<sup>33</sup> Jean ÉTHIER-BLAIS, *Autour de Borduas, essai d'histoire intellectuelle*, Montréal, PUM, 1979, (39). La citation qui suit vient de cet essai.

## LE PARADOXAL "GIBRALTAR DES LETTRES QUÉBÉCOISES"

26. Ainsi, en considérant l'œuvre tel un désœuvre, un monument en négatif, un trou ("qui a de la somptuosité!"), ou encore une poétique du néant, il devient possible de saisir l'ironie tragique avec laquelle Gauvreau s'exprime dans l'extrait du roman sus cité. En effet, si l'œuvre qu'il nous a laissée est bien cet "espace sinistré" (II §9) par l'embrassement causé par l'émoi de l'amour fou, on est en droit de se poser la question : qu'en reste-t-il à détruire? Ironie sublime, mais qui demeure tragique puisque pour devenir le poète Gauvreau, Claude a dû lui-même porter atteinte à sa vie, se détruire, en laissant voguer son œuvre indestructible qui apparaît, dans le bassin de la culture "québécoise", tel un banc de plancton à la dérive (III §12).
27. On peut débattre des raisons qui ont porté le poète exploréen au suicide<sup>34</sup> (voir la préface), il demeure que le 7 juillet 1971, au moment où il décide d'affronter le réel de tout son poids, *l'homme* sait (en vertu du contrat d'édition signé avec Gérald Godin en juillet 1969) que le *poète* lui survivra. C'est, en effet, quelque six ans plus tard, en mars 1977, que paraîtront les *Œuvres créatrices complètes*, œuvres que son éditeur qualifiera orgueilleusement de "Gibraltar des Lettres québécoises" en lui offrant la première place au catalogue de la maison d'édition "parti pris" (1978). Étrangement, c'est justement ce "Gibraltar" qui, en servant paradoxalement de soutien à cette culture nationale nouvellement constituée, sera, en majeure partie, responsable de la faillite de "parti pris". Maison qui parvient, tant bien que mal, à tenir jusqu'en 1984.

## UN BANC DE PLANCTON À LA DÉRIVE

28. Pour conclure, je reprendrai l'image de cette œuvre indestructible que j'ai étrangement assimilée à un *banc de plancton à la dérive* dans le bassin de la culture "québécoise". Cette image, en effet, s'oppose de façon catégorique à l'idée plus tôt évoquée d'une œuvre embrasée par le feu de l'amour fou dont

<sup>34</sup> «Le jour où pour moi il n'y aura plus moyen de bouffer et de survivre sans reddition à la réaction, eh bien je vous *jure* que je me SUICIDERAI.» (*Correspondances*, 240)

Gauvreau se targue d'avoir été la cible sitôt qu'il rencontre sa "muse incomparable" Muriel Guilbault. Je vous dirai que c'est à dessein que j'use d'une telle rhétorique afin de montrer qu'une telle œuvre se voit attiédie et sinon même refroidie sitôt que, fondue par le procès éditorial dans un objet typographique, elle rejoint tous ces autres bouquins qui empêtrent les étagères des bibliothèques et des libraires de denrées culturelles. Le Gibraltar, bien qu'il arrive qu'il pèse de tout son poids sur de telles étagères, et bien que son sobriquet mégalomane suggère qu'il soit le soutien de la section "québécoise" sous la rubrique théâtre/poésie; le Gibraltar, dis-je, dérive toujours comme pour investir l'envers de la culture, l'envers de toute culture.

En effet, aucun aménagement, aucune politique culturelle n'intégrera cet objet unique dans l'univers banal de nos mégastores du livre qui liquident à rabais les ressources crasses de l'imagination obtuse. Ce livre, par conséquent, *se trouve* nulle part. Tel un chien affamé, il creuse un trou aride en mon organisme aqueux que baigne la culture environnante et c'est tel un réfugié du désert qu'assoiffé et à bout de souffle, je cultive ce banc de plancton pour m'en repaître et ainsi ravigoter mon organisme assailli de toutes parts par les mirages spectaculaires du meilleur des mondes. Au fait, en ce livre étrange, j'y entre un peu comme Ulysse en sa trière qui longtemps s'égare (II §16n.36) avant de parvenir finalement à sa ville natale où il massacre les prétendants qui occupent sa maison pour la main de Pénélope. Autre histoire d'amour, c'est sous la tente d'Achille, parquée à l'écart du champ de bataille, que je m'immisce pour entendre le "meilleur des Achéens" verser des larmes sublimes au moyen de sa lyre qui se souvient de sa "Briséis aux belles joues", objet de sa discorde avec le roi Agamemnon. Mais si je recours aux mythes anciens qui ont bâti l'Occident pour offrir quelque emprise sur le désœuvré qui m'occupe, c'est que je tente d'indiquer l'émergence d'un mythe nouveau (V §23) dont je m'improvise le rhapsode moderne, ou encore postmoderne, et pourquoi pas littéralement "compostmoderne".

29. Parce que l'œuvre "occidienne" signe la chute de l'Occident, c'est telle une pierre tombale qu'elle me tombe dessus en entraînant avec elle la chute du jour qu'il faut entendre ici au sens des expédients blafards de la raison technocratique (du soleil donc, assimilé au *logos* platonicien, II §9—I §3-4). En effet, c'est sous le

régime nocturne et mouvementé de la lune que je tombe et qu'aussitôt j'apprends de quel prix se paye l'unicité d'une telle déflagration sélénales (I §10). Parce que, littéralement, le poète a décroché la lune de son socle d'airain pour l'offrir en pâture à nos «molles consciences contemporaines» (II §9n.20) afin de les nourrir et de les rendre d'une vigueur inébranlable.

Pour tout dire, cette œuvre m'emporte. Et bien que ce soit moi qui parle ici même d'emportement, je tiens à souligner qu'il n'en est rien, puisque l'expérience qu'il m'est donné de faire de ce désœuvre tient du mystère et que je n'en peux rien dire qui soit soutenu par le sujet que je suis. Enfin, qui dit mystère dit mystique et qui dit mystique dit silence. Il ne me resterait donc plus qu'à me taire. Me taire oui, pour affirmer le silence (§8) que porte en elle cette œuvre dont on a jusqu'à nos jours observé que l'aspect tapageur.

## DE GAUVREAU À PLATON, EN PASSANT PAR SPINOZA

### 1. LA MAÎTRISE DE GAUVREAU, OU SA PRÊTRISE DU ROI DU BOIS?

RECU

Des voix sans pore me disent que je mourrai enflammé dans la carbonisation

Ce n'est pas vrai

Je suis un dieu pour mes sourires secrets

En vérité je suis moi-même

Franc noble et plein de liberté

Draggammalamatha birbouchel

Ostrumaplivli tigungô umô transi Li

GAUVREAU, *Poèmes de détention*, 1961

Toutes les religions sont cruelles, toutes sont fondées sur le sang, car toutes reposent principalement sur l'idée du sacrifice, c'est-à-dire sur l'immolation perpétuelle de l'humanité à l'inextinguible vengeance de la Divinité. Dans ce sanglant mystère, l'homme est toujours la victime, et le prêtre, homme aussi mais homme privilégié par la grâce, est le divin bourreau. Cela nous explique pourquoi les prêtres de toutes les religions, les meilleurs, les plus humains, le plus doux, ont presque toujours dans le fond de leur cœur—et, sinon dans le cœur, dans leur imagination, dans l'esprit—quelque chose de cruel et de sanguinaire. [////////]

[////////]...un maître, quoi qu'il fasse et quelque libéral qu'il veuille se montrer, n'en reste pas moins toujours un maître, et son existence implique nécessairement l'esclavage de tout ce qui se trouve au-dessous de lui. Donc, Si Dieu existait, il n'y aurait pour lui qu'un seul moyen de servir la liberté humaine, ce serait de cesser d'exister. (I § 11—III §8)

BAKOUNINE

*Dieu et l'État*, (27 & 29)

Ma destinée semble être d'exposer la vérité à mesure que je la découvre, mais tout en ruinant en même temps toute chance d'autorité. Ainsi en me discréditant, en devenant aux yeux des gens le dernier en qui avoir confiance, je mande la vérité et je les place ainsi dans cette contradiction d'où rien ne les tire d'affaire que de l'assimiler eux-mêmes... quelqu'en soit le messenger, l'âne de Biléam, un ricanneur hilare, un apôtre et un ange.

KIERKEGAARD



## 2. LA MÉMOIRE DU MAÎTRE FAIT DES "FLOWS" À SPARTACUS OU LES TESTICULES (I §9) DE GAUVREAU

Au bout des épitaphes vertes où les humains viennent  
paître.../ se tient un homme, inébranlable. /  
Sur les croix constellaires qui sont en mica, qui brillent par  
plaques comme du mica, l'homme secoue le débarquement  
de ses souvenirs à coups de testicules.

/ Keulessa Kyrien Cobliéniz Jaboir  
Veuléioto Caubitchounitz Abléoco  
Vénicir Chlaham Kérioti Kliko  
Sannessa vélo Moutchnaïk Révoi /

Je suis là. Le cowboy verni aux éperons de costique.  
Attelé aux ours vernaculaires je traîne le char de mon  
équivalence. Les trains solaires tapent mon scalpe  
populaire. Je suis là, et là, et je subis à mon poignet cerné  
le négatif de ma compensation. /... Je suis l'annamite, le  
borgne, la gloire des fez. /... J'effleure l'amadou, je suis un  
bolide astral qui traverse le corps de l'oriflan sans le  
reconnaître. A grappes l'insens m'est un chandail rayé,  
alors que l'étang voaltile des pots de cumel apostasie d'un  
châle chalant mon us poisseux. Soyeux-jours-en-  
conserves rabat ma fringue, exalte ma pistache et ma  
lusine luisée grabale d'avoué. /...  
Tel est l'état de la masturbation.

////////////////////////////////////

La pornographie ne me fait pas peur.

GAUVREAU

Je ne suis pas loin de penser que l'onanisme est une des  
clés de l'œuvre de Gauvreau.

Ceci dit sans ironie, sans sourire insinuateur.

PIERRE NEPVEU

Alors Juda dit à Onan : «Viens vers la femme de ton frère  
et remplis envers elle ton devoir de beau-frère: suscite un  
rejeton à ton frère!»

Mais Onan savait que le rejeton ne serait pas à lui. Aussi  
quand il lui arrivait de venir vers la femme de son frère, il  
fraudaît par terre afin de ne pas donner de rejeton à son  
frère. Ce qu'il faisait déplut aux yeux de Yaoué qui le fit  
mourir...

GENÈSE

La race des gladiateurs n'est pas morte, tout artiste en est  
un, il amuse le public de ses agonies.

FLAUBERT

## LE COLISÉE DU LIVRE : UN COMPOST DE CULTURE MODERNE

## DE LA SAGA CYBERNÉTIQUE À LA CAVERNE À CIEL OUVERT

3. Dans quelque société que ce soit, le domaine de l'édition "littéraire" est un excellent indice du niveau de développement, non seulement culturel, mais socio-politique et économique. Pour tout dire, l'évolution de la diffusion d'une culture littéraire spécifique, si on la considère via les différents dispositifs d'édition qu'elle emprunte, les différents médiums qui, au cours de l'histoire, supportent le message qu'elle émet, les différents récepteurs auxquels elle s'adresse; cette chronique donc de la vie nationale, tout dépendant du point de vue qu'on la considère; par les différentes manifestations de l'imaginaire particulier qui s'y imbrique, se présente comme l'esprit global d'une situation historique déterminée. Le livre, et le gage de liberté qui s'en est toujours imprégné dans une culture libérale dite justement "du livre"; la culture du livre alors, les procédés qu'elle emprunte (depuis la Bible de Gutenberg jusqu'au [www.projetgutenberg.com](http://www.projetgutenberg.com)) pour joindre son destinataire, est partout sur la planète une réelle saga cybernétique sitôt devient-elle le témoin humilié du passage, de la transition, qui, lentement mais sûrement, s'effectue entre le mode bourgeois et le mode capitaliste de production (IV §11).
4. Saga "cybernétique" (*gubernètikè*) en ce que ces procédés s'affirment sous forme de dispositifs de "gouvernance", parce qu'ils sont le "gouvernail" de la société spectaculaire, cela en quoi elle prend assise pour mieux affirmer son empire qui cherche à rompre avec l'esprit de la lettre, je dirais même mieux avec l'esprit de la loi qu'est, à lui seul, l'alphabet. Cette cybernétique, qui n'est alors qu'un procédé "gouvernemental" (subventions obligent), s'occupe alors de créer l'illusion du monde (§9c—II §1), elle devient, par conséquent, une "cosmétique". C'est donc à travers toute cette saga que la vie "nationale" s'organise. Telle une caverne à ciel ouvert (II §9), toute une constellation de signes en mouvements s'agite sur la paroi du "firmamental", sur la «place publique cerveau» comme dirait Michaux («Mouvements»), comme les ombres autrefois étaient reflétées dans l'obscurité sur le mur de la conscience collective ainsi cristallisée. Nouveau genre d'art pariétal, nouvelle spéléologie, ces dispositifs n'ont, cependant, rien de novateurs en ce qu'ils perpétuent; forme métonymique de la hiérarchie sociale, ils placent ses consommateurs dans la clameur glamour des estrades du Colisée du livre. Colisée

libéral et hédoniste qui, sous une forme privatisée et rongée par la commisération chrétienne, reconduit (dans sa *copro*-duction d'images-compost) ce que les Romains ont toujours vécu le plus sereinement du monde avec leur légendaire «bonne conscience dans le plaisir sadique<sup>1</sup>».

5. Au Québec, cette saga prend lieux et faits de la Révolution tranquille. L'imaginaire particulier de cette époque éditoriale et libérale ("culturelle et politique") produit, et surtout *coproduit*<sup>2</sup> (V §104) un espace à part, un lieu bien à lui, que l'on reconnaît à sa façon de se mettre à part et de fonder sa propriété à partir de restes sordides des sociétés voisines qui envahissent les mentalités de ses déchets idéologiques<sup>3</sup>. On tire leçon particulière de ces palimpsestes mouvants, de ces documents vivants qui, telle une sève vitale, un sang ravigotant, force encore l'adhésion et l'esprit de parti.

#### L'ARCHE DES *OCC*, UNE PÉDAGOGIE LUNAIRE POUR SORTIR DU DÉLUGE SPECTACULAIRE

6. Mais l'histoire du procès éditorial des *Occ* de Gauvreau permet justement de mettre en perspective cette saga cybernétique et cela, essentiellement, parce que ce désœuvre en découvre tout l'impensé (III §43) et révèle en soi le complexe que constitue une telle saga dans une société restée prise entre le mode bourgeois et le mode capitaliste de production (V §118). Depuis la moitié du XIXe siècle, la question de la littérature canadienne a provoqué des passions qui semblent prendre ancrage au plus profond de l'imaginaire occidental. Des figures mythiques tels Orphée et Sisyphe, par exemple, surgissent ça et là comme pour dire combien la sauvegarde de la culture nationale a pris la valeur d'une tâche proprement infernale et sinon même absurde pour ceux-là qui s'y sont désignés. Mieux encore, à s'investir dans ses manifestations les plus étranges et insolites, on dirait que cette littérature, dans sa recherche personnelle d'une expression désentravée de la

<sup>1</sup> Georges VILLE, *La gladiature en occident des origines à la mort de Domitien*, Paris, Rome, 1981, (468). Cf. au même folio la mention de l'invention chrétienne de la commisération qui commence tout juste à prendre au sérieux ce qui, pour le Romain, n'a jamais été qu'un "jeu" (*ludibrium*) en lequel chacun se venge (*debellare*) sur les orgueilleux (*superbos*) qui subissent ainsi le joug sanglant de l'Empire de la Paix.

<sup>2</sup> Le péché de la chair, coprolale (dont la langue est "porteuse" *ducere* de "fumier"—*copro*), la maladie du langage (I §43n.27) *symptomatique* (de la Chute) est une autre voie de connaissance qui se veut laïque et matérialiste (IV §30).

<sup>3</sup> Voir le mémoire intitulé «Rapport du Tribunal de la Culture» présenté par la revue *Liberté* n° 101, vol. 17 n° 5, septembre-octobre 1975, «Les déchets de la société industrielle» (59-62).

licence stérile imposée par la dure ligne catholique, plonge ses racines dans le mystère des premières rhapsodies épiques qui, lors de l'époque archaïque de la société grecque, s'imposaient tel un joug spéléologique sur les peuples helléniques auquel Platon viendra trancher le nœud gordien en les faisant servir à son nouveau projet pédagogique<sup>4</sup>. Ce faisant, il s'érige en Roi-Philosophe, et c'est en guide spirituel qu'il règnera sur tout l'Occident qu'il aurait, ainsi, réussi à sortir «de la brume verte» (19—II §27) de la pensée mythique. Mais cela, seulement pour retomber dans le mystère encore plus fallacieux de la contemplation des Idées<sup>5</sup>, et, dans une perspective matérialiste, systématiser l'esclavagisme des masses en créant une caverne à ciel ouvert dans laquelle, en aménageant une place privilégiée au Dieu universel, se parachève, par le fait même, la négation de la vie terrestre (I §1). Le Prêtre-Philosophe, alors suprême musicien, s'accorde à l'harmonie des sphères, en jouant le rôle du Soleil en lequel il se sauve du déluge de la rhapsodie mythique.

Aussi étrange que cela puisse paraître, il m'apparaît qu'à partir de Gauvreau, un retour inévitable à une telle rhapsodie est enfin possible et souhaitable. Ce retour signifierait, en somme, une plongée dans la logique du cyclope (III §29), plongée à partir de laquelle une réelle assomption de la logique populaire devient alors envisageable et, pour tout dire, inévitable. Le délivre, telle une arche, est l'objet à partir duquel affronter le déluge spectaculaire que *coproduit* la saga cybernétique. Gauvreau entre alors en correspondance avec Platon en ce qu'il met à jour une nouvelle forme de pédagogie qui serait davantage lunaire que solaire, c'est-à-dire plus irrationnelle que rationnelle et qui, pour ainsi dire, correspondrait davantage

---

<sup>4</sup> En tout ce qui concerne Platon, mes références doivent beaucoup au livre de Eric A. HAVELOCK, *Preface to Plato*, Cambridge, Massachusetts & London, Belknap Press (HUP), 1963.

<sup>5</sup> HAVELOCK, qui discute la question de l'aspect théologique des Idées (Formes) platoniciennes, pose la question suivante : «Are we not simply being invited to avoid hard thinking and relapse into a new form of dream witch shall be religious rather than poetic? ...the dialogue became the favourite reading of an age which clung to faith rather than science as its guide». *Preface...* (271). Il est possible de remarquer que la République imaginée par Platon est le principe même sur lequel se fonde, aujourd'hui, le gouvernement de la science et contre lequel, selon Bakounine, la société doit se révolter. La méthode platonicienne, qui, à l'aide des néoplatoniciens d'Alexandrie, sera l'un des «principaux créateurs de la théologie chrétienne», tend à devenir l'utopie d'un monde réellement scientifique. C'est l'espoir que formule Havelock lui-même lorsqu'il affirme qu'un jour, l'attrait original de la méthode platonicienne sera revitalisé lorsque l'observation des phénomènes courants sera dûment subordonné à des catégories d'explication qui possèdent une entière intégrité abstraite (voir, 271). La citation de BAKOUNINE vient de *Dieu et l'État*, (85).

avec le génie populaire que les élites de tout temps se sont acharnées à galvauder (IV §3-6). (suite I §16).

LA QUESTION DE L'AUTORITÉ, UNE PETITE HISTOIRE DE LA VIOLENCE (ENTRE DIEU ET L'ÉTAT, L'INDIVIDU ET LA NATION)

...les civilisés parlent, les barbares se taisent, et celui qui parle est toujours civilisé. Ou plus précisément, le langage étant, par définition, l'expression de l'homme civilisé, la violence est silencieuse. Cette partialité du langage a beaucoup de conséquences : non seulement civilisé, la plupart du temps, voulut dire «nous», barbares, «les autres», mais civilisation et langage se constituèrent comme si la violence était extérieure, étrangère non seulement à la civilisation mais à l'homme lui-même (l'homme étant la même chose que le langage). L'observation montre d'ailleurs que les mêmes peuples, et le plus souvent les mêmes hommes, ont successivement l'attitude barbare et la civilisée. Il n'est pas de sauvages qui ne parlent et, parlant, ne révèlent cet accord avec la loyauté et la bienveillance qui fondèrent la vie civilisée. Réciproquement, il n'est pas de civilisés qui ne soient susceptibles de sauvagerie : la coutume du lynch est le fait d'hommes qui se disent, de nos jours, au sommet de la civilisation. Si l'on veut sortir le langage de l'impasse où cette difficulté le fait entrer, il est donc nécessaire de dire que la violence, étant le fait de l'humanité entière, est en principe demeurée sans voix, qu'ainsi l'humanité entière ment par omission et que le langage même est fondé sur ce mensonge.

Georges BATAILLE, *L'érotisme*, Paris, Minuit, 1957, (207).

7. Le thème du témoignage (§9c—II §20) implique nécessairement la question de l'autorité qui, d'elle-même, engendre l'histoire de l'institutionnalisation de la violence. Cette histoire a maille à partir avec le mythe social d'Érostrate qui, faut-il le rappeler, aurait fait condamner à au bûcher toute personne qui seulement se serait enhardi à prononcer son nom (§22-25).
8. Que faire, en effet, lorsque le discours que je tisse, en tout lieu, tout moment, me rive à une violence pluriséculaire, et cela, tout simplement en la voilant, puisque tout langage, qui s'érige sur la négation de l'animalité et de l'état de nature où règne librement la violence, dénie essentiellement cette libre manifestation pour, finalement, reproduire le pouvoir qui institutionnalise justement cette violence en la systématisant. Ainsi, tout savant qui fait des discours, qui parle pour son université, sa nation, ou encore le peuple d'où il tire sa langue, concentrerait en lui-même un tel déni de la violence sur laquelle s'appuie justement sa propre existence. Cette dissimulation tranquille de la violence exerce alors une fascination constante auprès du corps des savants eux-mêmes au sujet de laquelle tous ont leur petit mot à dire, bien entendu. Cette violence est bien subtile et précieuse, puisque, en exerçant un attrait constant depuis le sommet jusqu'à la base, elle emprunte les mêmes attributs analgésiques propres à tout discours spectaculaire, c'est-à-dire que sa tâche consiste en quelque sorte à fabriquer le nouvel opium du peuple.

## TESTICULES OU PETITS TÉMOINS DE VIRILITÉ

9. Et pour se tirer de cette ô combien mystique fascination, il n'existe qu'un recours et c'est la mort. Non pas la mort réelle qui, certes, épargnerait beaucoup d'effort à nos académiciens! mais, il s'agit plutôt d'une mort symbolique, de la fin de toute maîtrise, et de tous les maîtres qui, s'acheminant vers une société libérée des guerres du monopole de la violence, devraient s'astreindre (épisodiquement, à chaque cours, par exemple) à contenir en eux-mêmes et à exprimer, par le seul moyen de l'abstraction lyrique, toute la violence qui, auparavant, devait être l'objet de leur plus élégante maîtrise. Non, dorénavant, au lieu de maîtriser la violence et de la dissimuler en la légitimant, ils devront en témoigner et ainsi problématiser le paradoxe de leur présente situation. Ils seraient tous bien mal pris si quelque mandat d'une instance inavouable, comme si elle était dictée par l'état de nature lui-même, leur obligeait de *produire* la violence que, des siècles et des siècles de sauvagerie apparemment civilisatrice, leur ont appris à dissimuler. Ces témoins, en agissant ainsi, travaillent donc à une violente, mais combien nécessaire démocratisation de la philosophie. Tout comme Gauvreau, ces témoins montrent, rendent manifeste, le travail de la mort et permettent de faire prendre conscience de la façon dont il agit au sein du langage. Ces témoins sont précisément des *testicules*, ce sont des "petit témoins" de virilité, d'une virilité qui ne maquille plus la violence environnante, mais l'assume et s'en décharge en la rendant manifeste.

Ce type de vulgarité coprolale (l'exploréen) est le gage d'une paix que seule une pratique guerrière et, par conséquent, violemment civilisée du langage permet d'instituer.

## L'ASCÈSE MATÉRIALISTE DE GAUVREAU

10. Il existe un témoin, déjà, de cette ascèse matérialiste, et c'est Gauvreau. Nom qui devient une évidence pour quiconque cherche, non plus à comprendre, mais à simplement laisser se manifester la vérité telle quelle, c'est-à-dire sans la contraindre dans quelque discours nécessairement mensonger (II §7n.12), mais en l'accueillant dans une forme de discours (I §14) en lequel il tenterait de la laisser s'exprimer telle qu'elle en la laissant ainsi produire d'elle-même sa propre structure. Voici le coût (§29) de la dissimulation de la violence qu'il n'est plus possible d'ignorer aujourd'hui et dont chacun, en tant que sujet de quelque discours que ce soit, devrait être conscient des manifestations puisque, comme dit, par exemple, Bakounine : «l'homme peut exercer longtemps ses facultés mentales avant de se rendre compte de la manière dont il les exerce, avant d'arriver à la conscience nette et claire de cet exercice» (80).

JE PEUX MOURIR, DONC JE SUIS

11. Le paradoxe ici (et que Bakounine laisse entier) tient essentiellement sur le fait que, s'il était justement possible à l'homme d'avoir "la conscience nette et claire de l'exercice de ses facultés mentales", il ne pourrait plus les exercer qu'à son propre anéantissement (I §1) parce qu'ainsi il réaliserait que cet exercice est pur reproduction du pouvoir et, par là, reconduction assurée de la violence systématisée (III §3/8). Si l'on considère que cette systématisation provient de l'État, on peut croire que Bakounine alors aurait trouvé la solution au problème de la violence et de ses applications pratiques (l'esclavagisme) dans la destruction de ce dernier, mais on peut lui opposer l'argument suivant que la base de tout pouvoir résidant dans l'ego, le seul moyen d'agir sur celui-ci est, par conséquent, d'agir non du point de vue du système, mais bien de l'exception. L'État étant, en quelque sorte, l'ego d'un peuple ou d'une (ou plusieurs) nation(s), il n'existe donc que par l'existence de milliers d'autres egos qui sont ainsi contraints et qui se libèrent, lui, en multipliant leur appartenance que ne parvient plus à limiter le concept dépassé de l'État (cit. Agamben, V §99). Ainsi, la destruction de l'État n'a pas besoin d'être entreprise de façon systématique, puisqu'elle s'achemine dans le nomadisme antiétatique qui constitue l'identité mouvante et plurielle qui est en train de se construire petit à petit. Mais, pour limiter les problèmes de violence qui affectent encore trop ces bouleversements d'ordre mondial, la seule solution demeure celle-là qui donne à l'individu la force de vivre et d'exister toujours en marge du système, celui qui fait exception, qui ne reproduit pas la violence, mais, tel un miroir, la réfléchit à quiconque la manifeste, la rend visible lorsqu'un autre la dissimule et ainsi de suite (V §92).

L'exploréen est, en soi, le matériau laïc (dont le *Moriar ergo sum* représente la part élitiste) à partir duquel l'homme apprend à vivre à la mode Acéphale, c'est-à-dire sans plus de tête pour maîtriser la violence, à ras corps, il meurt dans le dernier poème qui le retranche du mensonge primordial qui fonde l'humanité : le langage. Pour un exemple circonstanciel de ceci, voir le poème «Les trois suicides d'Ocgdavor Pithuliaz» que récite Marcassilar à l'agonie, *l'Asile de la pureté*, (566-67).

PHILOSOPHIE LAÏC DE L'AVENIR OU LE DEVENIR "ALTERIDENTIQUE"

12. La rencontre impromptue de la *mèlèthè thou thanatou* (soin-souci de la mort) et de l'exploréen menace de fait l'ordre environnant parce qu'ensemble, ils forment ce que j'appellerai ici la philosophie laïque de l'avenir (V §30b). Avenir en lequel l'enfance populaire, une fois libérée des dispositifs qui en limitent l'expression en l'assimilant de force à la rhétorique spectaculaire, alliée avec les masses prolétarisées, se désaliénera de

la «mitraille d'interférences<sup>6</sup>» (IV §39) du discours dominant qui l'infantilise à souhait, et cela, seulement afin de la mieux intégrer à la maturité prématurée du consommateur autonome. Feu la République des *Oranges* qui *sont vertes*! Feu l'asservissement à la kakologie "démocratico-spectaculaire"! «Les oranges sont vertes! Les oranges sont mûres!» Refuser d'accueillir en son désêtre la déflagration d'une telle mitraille (celle de Batlam et de ses acolytes), c'est nier l'impératif de la mort du maître, de tout maître, pour s'imposer en incendiaire, en vil profanateur d'une œuvre qui promet la régénération de l'espèce humaine à travers son aliénation même, c'est-à-dire à travers son assimilation, non à l'autre, mais au tout autre, à l'absolu transcendant qui est le fait même, non du langage en tant que tel, mais de l'expérience qui le fait être et être "nous-même" à travers lui. L'aliénation dont il est ici question signe le temps d'être, non plus nous-mêmes, mais "nous-z-autres", c'est-à-dire le temps de devenir "alteridentique" (V §48).

SE DOMPTE ON PARLE

13. La "singularité quelconque" dont parle Agamben, dans la *Communauté qui vient*, me paraît conforme à l'idée que je me fais d'un Individu qui réalise l'exception au lieu du général. *Se dompte on parle* : voici le signe manifeste de la nouvelle politique (V §92) : un *experimentum linguae* inspiré de la rencontre fructueuse du joul (politique) et de l'exploréen puisque, en quelque sorte, au niveau personnel et donc local, le joul (son "histouère") tend à devenir la condition d'entendement de la sarabande exploréenne (III §36 & 42).
14. Je sais le prix (II §10) qu'il m'en coûtera de tenir un tel dis-cours. (Au sujet de ce type particulier de dis-cour, voir BLANCHOT, *L'entretien infini*, «Une parole plurielle »).

LA PORNOGRAPHIE EN TANT QUE COSMÉTIQUE, UNE POÉTIQUE DE LA VÉRITÉ PAR DÉVOILEMENT OU LE PIÈGE DU CHIEN D'OR D'ARTÉMIS KAMINGUE

LE *DE LINGUA LATINA* DE VARON

15. Gauvreau, en se mettant lui-même en scène dans ses pièces, joue le rôle du dramaturge qui cherche à ce que l'acteur, le protagoniste principal, l'imité lui, comme s'il s'agissait de rendre sa vie de poète créateur exemplaire et/ou de se prendre lui-même en tant que modèle à suivre. Il est donc question pour l'imitateur d'usurper la place du poète et d'*agir* le drame (tragi-comique ou mélodramatique) d'une vie vouée à l'art qu'il a été question de

---

<sup>6</sup> Fernand OUELLETTE, «La lutte des langues et la dualité du langage», *Liberté*, «Le Québec et la lutte des langues», VI, n° 2, mars-avril 1964, (104). Bien que l'expression utilisée par Ouellette s'applique au contexte du Québec en rapport avec la culture résiduelle de l'Amérique du Nord, je la crois, aujourd'hui, capable d'englober la situation qui met aux prises toutes les petites nations plus ou moins libres devant l'interférence du discours impérial.



traduire en "actes" par le *faire* du dramaturge. Toute la tension dramatique vient, selon moi, de ce passage de l'*agir* de l'acteur au *faire* du poète qui transforme le protagoniste en *imperator* qui, finalement, n'*agit* ni ne *fait*, mais *accomplit* l'œuvre, soit dit en passant, "complète". «"En revanche, l'*imperator* [magistrat investit du pouvoir suprême], parce qu'on emploie dans son cas l'expression *res gerere* [accomplir quelque chose, la prendre sur soi, en assumer l'entière responsabilité], ne fait pas ni n'*agit* : en l'occurrence, il *gerit*, c'est-à-dire qu'il supporte [*sustinet*] [...]" (Varon, *De lingua latina*, VI, VIII, 77)». AGAMBEN, *Moyens sans fins*, (67). Autrement dit, l'acteur dans le théâtre de Gauvreau devient le "support" (et, par le fait même, le patient *patior*—celui qui souffre) d'une œuvre en laquelle il ne "joue, proprement dit, aucun rôle" (*agere*), mais, au contraire, doit trouver à s'y impliquer totalement, de façon à y tenir le rôle suprême de celui à travers lequel l'œuvre d'art trouve à s'accomplir, c'est-à-dire, être complètement assumée au niveau social (voir "RESPONSABILITÉ ENTIÈRE" DES OCC, p. 9 de la préface). Il ne faut pas oublier, comme le rappelle Borduas, que, dans le cas de l'automatisme, «[l]es problèmes plastiques ne se posent plus en tant qu'art, mais en tant que conduite à suivre dans la vie...» PARLONS UN PEU PEINTURE, *Écrits I*, (291-92). Il est donc ici question d'assumer, de prendre socialement en charge une nouvelle éthique que la fin de la pièce *Les Oranges sont vertes* représente à merveille puisque, évidemment, personne ne sort indemne de telle charge-décharge dramatique. Autrement dit, une telle chute dramatique indique combien chacun doit assumer le poids d'une "maturité" qu'il est devenu nécessaire ou encore impératif de manifester socialement.

Dans un tel procès dramatique, l'interprète tend donc à prendre la place ambiguë dévolue au gladiateur de l'Antiquité (II §6).

#### LE "BATEAU" DES JÉSUITES QUÉBÉCOIS

16. (suite de I §6) Le parallèle peut sans doute paraître surprenant, mais, drôlement, c'est d'une histoire semblable dont il est question au Québec lorsqu'on se donne la peine de scruter le divorce constant entre les tenants d'un idéalisme caduque importé d'Europe en confrontation constante avec les multiples manifestations sauvages et anarchiques d'un matérialisme proprement continental et autochtone. Au fait, lorsqu'on y regarde de près, on dirait qu'il s'agit plus ou moins de la répétition de la même histoire, mais inversée. Pour résumer, c'est l'enseignement de Saint Thomas d'Aquin, d'Aristote et de Platon, à l'appui des Pères de l'Église (saint Augustin en particulier) qui préserve des «influences de la Renaissance» la

précieuse «synthèse organique chrétienne du Moyen-Âge<sup>7</sup>». Ainsi, la confusion, l'obscurité et l'inconscience, et pire, l'impiété et l'infidélité (le "crippling of the mind" caractéristique de la poésie épique!), ce n'est plus affaire du passé, mais le présent même dont il faut à tout prix préserver la jeunesse comme l'agneau d'un loup affamé.

17. Il s'agit, en effet, pour les tenants de la tradition, «de mettre les adolescents à l'abri des effets dissolvant du scepticisme et de l'utilitarisme qui grugent l'âme de la civilisation occidentale actuelle» (73). L'image de la modernité personnifiée ici en rongeuse d'âme n'évoque-t-elle pas le charme perfide et sensuel de la rhapsodie selon Platon<sup>8</sup>? La modernité, contre laquelle le Canada français résiste, peut ainsi être vue comme le pernicieux retour de cette inconscience radicale des anciens Hellènes, ou encore de cet état d'esprit tribal que génère la glue consensuelle de la civilisation électrique (et bientôt numérique) en lequel semble s'enliser déjà tout effort de raisonnement critique. Ainsi tout comme Platon cherche, par sa critique de la pédagogie archaïque, un moyen de hisser l'homme hors de la caverne et des conceptions erronées (fugitives et inconstante de la rhapsodie), les bonzes de l'enseignement classique veulent «spiritualiser l'homme», c'est-à-dire, «le dégager de la servitude de la matière» (32-33) par le biais d'une retraite (catéchuménat) de quelques années en dehors de l'environnement sentimental que représente la famille et la société. Il s'agit de former les esprits des enfants des meilleures d'entre elles afin de leur faire parcourir individuellement la sublime épopée ontologique et phylogénique qui atteint son apogée avec la fameuse "synthèse organique" du Moyen-Âge. Cette synthèse qui préserve le concept de l'homme universel abstrait (III §31) devient, chez les éducateurs jésuites, le principe même à partir duquel perpétuer les valeurs de l'Ancien monde tombées en désuétude. Valeurs abstraites qui feront de notre littérature la chasse gardée de l'élite cléricale

<sup>7</sup> Claude CORBO, *Les jésuites québécois et le cours classique après 1945*, Sillery, du Septentrion, 2004, (23 & 24). La citation qui suit provient du même texte.

<sup>8</sup> «...like a Greek Saint Paul warning against the power of darkness [...Plato] treats [poetry] as a kind of prostitute, or as a Delilah who may seduce Plato's Samson if he lets her, and so rob him of his strength. She can charm and coax and wheedle and enthrall, but these are precisely the powers that are so fatal. If we listen, we dare to do so only as we counter her spell with one of our own. [...] We must keep our guard: 'We have our city of the soul to protect against her'.» Eric A. HAVELOCK, *Preface to Plato*, (4-5).

qui impose en modèle de subordination absolue la figure du célèbre décapité Jean Baptiste.

#### JEAN LE BAPTISTE ARTISAN DE LA DÉFAITE

18. Étrangement, cette "littérature de colonie", «la littérature émolliente des proto-notaires et des archi-prêtres<sup>9</sup>» comme l'évoque, dans *Trou de mémoire*, Hubert Aquin, qu'elle soit spécifiquement politique, historique ou littéraire, ou encore mixte, en devenant le témoin officiel de la culture distincte du peuple-apôtre, elle devient, plutôt qu'un but en soi, un moyen désespéré de résister à l'envahisseur, le dernier refuge de la sclérose spirituelle et sociale qu'amorce la défaite des Patriotes. L'insurrection manquée («l'art de la défaite», III §6n.5) de nos premiers révolutionnaires et républicains de 1837-38, c'est celle-là à laquelle la figure de Jean Baptiste ne peut plus éviter de faire référence. L'aliénation nationale veut que cette figure serve de modèle à la subordination consacrée par l'Acte d'Union (1840) qui, tout en évinçant la nation dominée de toute concurrence capitaliste, coupe la tête à toute velléité de rébellion contre un ordre auquel l'Église catholique se doit de collaborer sous forme de mandements et de circulaires qui menacent d'excommunication tout contrevenant éventuel<sup>10</sup>.

#### GESTATION BIBLIBERTAIRE DU SENTIMENT RELIGIEUX

19. On comprend ainsi que le complexe de la littérature canadienne-française, sa pathologie, prenne sa source dans le plus sordide des confinements spirituels d'où surgit, au gré des sermons, toute une mythologie de saints souffre-douleurs face à laquelle s'insurgent nos saints véritables<sup>11</sup> que l'ignominie de la société a, pour la plupart, acculés au geste unique et irrécupérable du suicide. C'est ainsi en cet "asile de la pureté" que je m'introduis lorsque, à mon tour, pour mourir à moi-

<sup>9</sup> Hubert Aquin, *Trou de mémoire* (105).

<sup>10</sup> Le livre de Raoul ROY, *Les patriotes de la Durantaye*, Montréal, parti pris, 1977, est un excellent exemple. Voir la citation en V §54n.59.

<sup>11</sup> «D. Marcassilar—Quand je serai saint, quand je serai la carapace d'une incarnation, quand je serai l'incontestable arrivé, mon exigence se taira.» *l'Asile de la pureté*, (558). Voir II §8n.17.

même (c'est-à-dire mûrir), pour couper encore une fois la tête à saint Jean Baptiste, tel LE SOLDAT CLAUDE, «je fais des pas là où il n'y a jamais eu de pas» (I §43). Sortir du banal consacré par la dénégation catholique implique donc naturellement un geste—une gestation éminemment hyperéthique. C'est, en quelque sorte, le geste cruel, mais combien fondamental, d'Abraham à l'endroit d'Issac, son fils unique. Ce geste unique, terroriste, qui est appelé à convertir tout le sens des valeurs occidentales héritées du vieux monde, eh bien, c'est à partir de lui que tout un procès de la civilisation occidentale prend naissance au Québec. Cette conversion-transgression des valeurs va dans le sens d'une libération globale que seul le sens religieux (*religare*) et éminemment prophétique des *Occ* est apte à bien rendre compte.

20. Et cela pour une raison simple que le fait religieux au Québec agit à un niveau global de représentation des choses qu'il en vient à impliquer à la fois le politique et le culturel qui, par conséquent, ont des incidences sur le plan de l'économie linguistique. Le sentiment religieux au Québec (cela se dénote à son joul— autrement dit à l'odeur) est ainsi une curieuse manifestation touche-à-tout, et seule dans sa langue propre, elle sait enrôler les pauvres et braves gens du pays à travailler toujours plus dur et plus fort pour toujours être les meilleurs des Canadiens<sup>12</sup>. Mais ce n'est pas le même cas ici chez Gauvreau qui, sous la figure du SOLDAT CLAUDE, affirme péremptoirement «puisque je suis un brise-glace vociférant dans le gel, je ne suis pas semblable aux autres, je me classe derechef parmi les êtres exceptionnels» (65). En effet, l'être d'exception, chez Gauvreau, diffère (comme on le verra dans la 3<sup>e</sup> BOUSSOLE) de ce que Aquin nomme le «triomphe "exceptionnel"» et individuel des grands hommes (politiques) canadiens-français. L'exception<sup>13</sup>, ici, doit être entendue dans le sens d'une anomalie ou d'une particularité qui, en se retirant elle-même du système global, tente une percée toute cosmique en dehors de toute convention fonctionnelle :

<sup>12</sup> Ce complexe typique de la fatigue culturelle du Canada français est amplement discuté dans la 3<sup>e</sup> BOUSSOLE consacré au contexte politique en lequel s'affronte Hubert Aquin et Pierre Elliott Trudeau.

<sup>13</sup> L'exceptionnel est unique, remarquable. en dehors de ce qui est courant, général, commun : anomalie, particularité, singularité; du latin *exceptio, excipere* tr. (*ex-*, *cipio*) : "prendre de, retirer de", [fig] "soustraire à"; verbe qui a aussi rapport à l'accueil : "recevoir, recueillir".

Quant à moi, étant donné mon isolement particulier, je ne suis pas un Canadien typique. Le peu de réceptivité que les êtres se croient tenus de manifester à mon égard me dispense de donner à ma pensée une tournure immédiatement généralisable et sociable. [...] ma pensée, donc, présentement, essaie d'être la plus universelle possible; j'aspire à une façon d'être cosmique laquelle puisse me garder accessible à tout le concret qui est toujours fait de singuliers uniques.

Lettre du 10 janvier 1959, (*LPÉB*, 207).

#### ÉLÉGANCE CYNIQUE DE L'ÊTRE D'EXCEPTION

21. En effet, l'exception<sup>14</sup> ici envisagée ne peut être mise en rapport avec celle-là qui caractérise la logique du système à laquelle Gauvreau lance un incommensurable Défi. En effet, aller envers le système, à cette époque de pur endoctrinement schizo, c'était défier l'éthos général et divin et, par là même, prendre le maquis. Prendre le maquis puisqu'il est impossible d'exister autrement, alors que seul, en 1948, un petit groupe refuse de se garder «dans la seule bourgade plastique» pour résister globalement devant la décadence du régime colonialiste qui «persécute toute connaissance nouvelle d'abord [et] tente ensuite de l'intégrer selon sa puissance digestive<sup>15</sup>».
22. Claude demeure, depuis l'adolescence, un lecteur acharné. Et cela est dû, il faut bien le dire, à l'expulsion magistrale du Collège Sainte-Marie; à ces années sabbatiques où, à part produire des «gazouillements de jeune poète authentique<sup>16</sup>» (V §7), il lit constamment, ronge son frein ou, encore, son os. Comme le Monstre de NOSTALGIE SOURIRE : il «souffre et [il] grignotte éternellement la pensée des autres en lambeaux» (58).

<sup>14</sup> «...l'exception, par définition, ne saurait faire partie d'aucun système : se trouvant hors du système, l'exception ne peut être dépassée par lui. Devant le philosophe systématique, devant le *privat-docent*, se dresse ainsi le chevalier de la foi, celui qui a renoncé au général pour devenir l'Individu. Le chevalier de la foi a pris pleinement à son compte ce paradoxe selon lequel l'intériorité est plus haute que l'extériorité : son rapport au général est ainsi déterminé par son rapport à l'absolu». Charles LE BLANC, INTRODUCTION à Soren Kierkegaard, *Crainte et tremblement*, Paris, Payot & Rivages, 2000 [1843], (20).

<sup>15</sup> Le passage qui précède se lit comme suit : «Une religion rendue au stade de l'intégration a depuis longtemps perdue sa force dynamique. Elle développe un complexe de défense contre cette vie qui n'est plus la sienne. Elle interdit dès lors à la connaissance d'utiliser des pouvoirs qu'elle se reconnaît à elle seule et monopolise.» BORDUAS, «La transformation continue» (1947), *Écrits I*, (282-83). La citation qui précède est tirée de *Refus global*.

<sup>16</sup> «Le temps n'avancera jamais... si tu ne sors pas maintenant tes gazouillements de poète authentique. Le temps culturel... avance chaque fois qu'une œuvre est produite et connue, et c'est tout. C'est un temps à part.» Lettre de Pierre à Claude Gauvreau, juin 1946. *Études françaises*, «L'automatisme en mouvement», 43, 2/3, automne-hiver 1998, (234).

23. En effet, en parlant d'os, voilà le Chien d'Or qui guette, pointe du nez, puisque au frontispice même des *Œuvres créatrices complètes*, une légende virée en bureau de poste (à Québec<sup>17</sup>) "jappe à la lune" :

JE SVIS UN CHIEN QVI RONGE L'O  
 EN LE RONGEANT JE PRENDS MON REPOS  
 VN JOUR VIENDRA QVI N'EST PAS VENV  
 OU JE MORDRAI CELVI QVI M'AVRA MORDV

24. La légende du Chien d'Or tient en cette petite maxime qui, en plus d'être le titre d'une remarquable collection aux éditions "parti pris", serait, apprend-t-on, affiché dans l'arche du Parlement (à Ottawa ou à Québec?) pour se souvenir, sans doute, que prêter serment mérite bien une petite vengeance. Car il s'agit de vengeance toujours, sinon même de *vendetta* (*Refus global* parle du «règlement final des comptes») entre les loups pharisiens, les hyènes loyalistes et les chiens de la «République de l'hyperesthésie» (*Les Oranges...*, 1368) que représente le groupe des Automatistes et de ses épigones. Épigones que d'aucuns ont cru voir surgir du côté de chez «parti pris».

#### "GIBRALTAR DES LETTRES QUÉBÉCOISES"

25. On sait que Gérald Godin laisse le poste d'éditeur (secrétaire général de la coopérative d'éditions "parti pris") à Gaétan Dostie lorsqu'il est appelé à siéger au Parlement avec le *Parti québécois (PQ)* qui a gagné les élections provinciales le 15 novembre 1976, soit quelque quatre mois environ avant la publication des *Occ* au Complexe Desjardins le 20 mars 1977. Ainsi trois événements se correspondent ici: 1) la victoire électorale du *PQ*; 2) le suicide de Hubert Aquin, le 15 mars, soit à cinq jours de 3) la publication des *Occ*; "édition" qui, cela se vaut d'être dit, doit être considérée comme l'"accouchement" (*editio*) et, par conséquent, la "naissance" toute *nationale* du poète Gauvreau (V §23). Godin faisant ici, à l'image du docteur Ferron, figure d'obstétricien qui, puisqu'«il n'est pas un dégonflé» (*dixit* Gauvreau), réussira à tirer vengeance de toute cette

<sup>17</sup> C'est sur la rue Buade dans le vieux Québec qu'il est maintenant encore possible d'admirer la plaque du Chien d'Or qui a une longue histoire pour ainsi être devenu une légende que l'écrivain anglais William Kirby romance dans *The Golden Dog*, 1877 (le roman a été traduit par Pamphile Lemay en 1884).

mascarade jouale qui, à partir de la dissolution du groupe et de la revue "parti pris" en 1968, récupère le mouvement dans un contexte en lequel s'exaspère en vain l'obséquiosité flasque (V §97) des «molles consciences contemporaines» (II §9n.20) qui s'est, en quelque façon, rendue coupable du procès d'anathémisation que subit alors le "théâtre créateur" de Gauvreau (II §1-3).

26. L'institutionnalisation du mouvement "politique et culturel" «parti pris» dans l'organe strictement politique (c'est-à-dire électoral) du *PQ* aura pour effet de créer un schisme dans la globalité du combat de libération nationale (V §67-68). Cette libération, c'est alors la publication "nationale"-provinciale (la naissance sous le régime du vaincu?) qui, pour l'instant, ainsi la comble. Le mot d'AVERTISSEMENT de l'éditeur, qui se lit en une bouchée, ne dit-il pas : «c'est un pays vierge!» Le contexte se prête évidemment à la prophétie puisque le texte lui-même date justement de l'époque de la signature du contrat qui, drôlement, faisant tout juste suite à la rupture du groupe en deux clans (nationalitaire décolonisateur et internationaliste socialisant—V §72), se situerait en juillet 1969. À la même époque où Godin refuse le manuscrit des *Belles-Sœurs*<sup>18</sup> (II §1n.4)! Ce court texte a vraisemblablement été écrit entre la signature du contrat-testament<sup>19</sup> en tant que tel et, sans doute, retravaillé, figolé, à la suite de la mort de Gauvreau qui y est mentionnée<sup>20</sup>.

#### PROPHÉTIE DE POLYPHÈME

27. En effet, les *Occ* deviennent désormais le rempart de la lutte nationale avortée dans la crise d'Octobre 70. La collection du "Chien d'Or" en fait foi et "ce livre pour tous et pour personne" (*Ainsi parlait "Zarathlunska"*, 66—V §44n.50) de prendre la place d'un grand bénitier (I §32) dans le bassin de la culture "québécoise" en lequel «le lecteur plongera... comme un baigneur... dans des

<sup>18</sup> Gérald GODIN, *Cantouque et Cie*, Montréal, l'Hexagone, 1991, voir l'interview avec Guy Gervais, (177).

<sup>19</sup> André BEAUDET, *Littérature l'imposture*, (18).

<sup>20</sup> Il y a cependant une erreur quant à la date de décès de l'auteur qui n'est pas du «neuf juillet 1971» tel que le mentionne le mot d'AVERTISSEMENT des *Occ* (10), mais bien du sept (puisque, deux jours plus tôt, le cinq en l'occurrence, «Gauvreau reçoit son congé de Saint-Jean-de-Dieu» (*LPÉB*, chronologie, 82). Godin, l'a sans doute voulu rencontrer, entre temps, question de récupérer les derniers textes à inclure au tapuscrit. Dans *La Presse* du samedi 17 juillet 1971, l'article de Godin consacré au deuil national du poète exploréen situerait l'événement justement : «Puis, le deux juillet, cinq jours avant qu'il ne se tue, une courte lettre : «"Publie sans les deux textes qui manquent", et cette phrase terrible : "comme si j'étais mort"».

eaux inconnues» et cela, «sans en connaître rien des remous, bas-fonds et battures». Le lecteur entre, en effet, «dans ce qui est une des œuvres les plus considérable de toute la littérature québécoise»; Godin donnera d'ailleurs aux *Occ* l'épithète majestueuses de "Gibraltar des Lettres québécoises", ce qui n'est pas peu dire, à moins que certains démystificateurs-pourfendeurs-de-veau-d'or aillent y voir le renchérissement typique et hyperbolique des «divers rituels d'expiation et de purification<sup>21</sup>» qu'aurait suscité le suicide du grand «guru» (22) perverti en "mythocrate" légendaire! Bien plus qu'une simple machine à produire son propre mythe, le livre vient ici, selon moi, jouer le rôle précis d'une prophétie laïque qui se retrace à travers toutes les "filiations ultérieures" qu'elle provoque. Puisque, comme l'affirme Gauvreau dans la *Correspondance* : «Est prophétique tout objet (animé ou inanimé) qui permettra des filiations ultérieures» (84).

28. C'est à partir de ce genre d'objet prophétique que le domaine de la culture deviendrait la tierce part à partir de laquelle il devient possible de "tchèquer" le pouvoir user de la culture protorépublicaine (V §120) de nos poètes déchus dans la l'immondice du "passage étroit", là où la fleuve se rétrécit : *Québec*, «mot amérindien qui signifie "passage difficile, détroit"» et cela, d'autant plus lorsqu'il désigne «une population déjà clairsemée qui a tendance à *courir* le continent plus qu'à le *tenir*<sup>22</sup>».

29. Chez Gauvreau, il y a un tel élan de fougue dans la projection baroque du geste scriptuaire, qu'à le lire, c'est-à-dire en s'approchant d'«une incarnation souveraine de la liberté», on deviendrait un peu comme lui, (§6—I §15) «un "condottiere"... avec un sérieux d'officiant», sur quelque scène où l'on se pose. Fanatique, l'interprétation (qui ferait d'Érostrate même un "éditeur" potentiel—I §36) conduit le catéchumène à s'éloigner du profane. "Profane", c'est-à-dire, celui qui s'entête à juger des *Occ* en ne se tenant que sur le parvis du temple occidien, devant (*pro-*) le sanctuaire (*fanum*)—lieu frappé par la foudre—qu'il représente.

<sup>21</sup> Jacques MARCHAND, *Claude Gauvreau, poète...* (14)

<sup>22</sup> Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec*, (14).



## VISION DU MERVÈ-YEUX TESTAMENT "NATIONAL"

30. Ayant eu le temps et l'énergie, la force et le désespoir nécessaire pour m'introduire sous la cape sélénale du grand Chir de Houppelande, pour me laisser montrer le chemin par des «mains argentés» qui «s'enlisent lentement dans la poitrine de Mervè» (63), Mervè que je *suis*, des yeux. Mervè-yeux oui, que je suis aussi moi-même (deviens) et dont je suis aussi la vision, l'«étape rocailleuse du bagnard de la vison» (II §19). Puisque (je souligne) «[I]e champs de bataille d'argousin plane *sur moi et sur lui* au moment d'un solennel pipi spirituel. Les extases de la vingtième année qui s'appellent galouchuris fournicuteurs sont venus à l'écho de l'homme», LE SOLDAT CLAUDE, (65).
31. Ainsi, ce nouveau testament "national" (des *Entrailles* tout particulièrement) appelle à conversion et promet au converti une nouvelle vie, dans «une nouvelle société, une nouvelle civilisation» puisque «le *stigmaté du chercheur*» (*Corr.*, 285) permet aux «prosélytes synthétiseurs» (*Corr.*, 305) de «percer les mystères» du testament, finalement, pas si sorcier que ça «pour qui a été victime de la mort de sa langue et de son remplacement graduel par des éléments étranger» (IV §34n.47— V §40), autrement dit pour le francophone joualisant qui se sent gêné, et avec raison, du cadeau grec (III §42) que lui offre l'idéologie d'un Canada-Uni.

## DU JOUAL DE TROIE À LA PIERRE DE ROSETTE

32. Ainsi au "joyal de Troie" dont nous défend bien Jean Marcel dans son livre éponyme, il est aujourd'hui possible de substituer le "Gibraltar des Lettres québécoises" afin de mieux s'orienter dans la cuve baptismale des *Occ* où Chir de Houppelande, l'INTRODUCTEUR de la série d'objets du recueil *Les entrailles*, immerge sous LES REFLETS DE LA NUIT. Cadeau grec pour Jean le Baptiste qui, tel un banc de "plancton" à la dérive (III §12), se "plaint" (II §16n.36) fabuleusement en exploréen, "perd la tête" et «à tout bout de champ [c'est] des / *touchôro galalumo tepagayac argiz doum tefolec apistam tréglézdéz* /» (AVERTISSEMENT, 10)
33. Et de poursuivre Godin : «un langage mystérieux et secret qu'un Champollion qui reste à venir déchiffrera» et cela, c'est intéressant, «le jour où il en aura trouvé la pierre de Rosette» (10). Dans le mot publié à *La Presse* le 17 juillet 1971, Godin

revient sur cette idée de déchiffrement, mais en annonçant du même coup une suite royale (*flush*) égyptienne qui donne dans la même atmosphère pyramidale de NOSTALGIE SOURIRE puisque «ton livre sera vu... c'est ainsi que les grands écrivains sont éternels» (je souligne) :

*Gauvreau était un souverain, mais son royaume n'était pas public. Et il inventa un langage propre à son royaume en attendant des sujets. Un jour, un Champollion déchiffrera peut-être ses hiéroglyphes [sic] orgueilleux. On y reconnaît bien dès maintenant des jeux de mots, des rythmes connus, des mots à peine modifiés, mais l'ensemble demeure très obscur. C'est immense, c'est fabuleux, c'est absurde. Je le redis c'est un royaume. C'est donner bien du génie aux psychiatres que de croire qu'ils auraient pu rejoindre Gauvreau dans son empire souterrain et le ramener à notre pauvre lumière...*

LA PIERRE DE ROSETTE, C'EST MOI!

34. «Gabriels, chantez!» puisque dans l'AVERTISSEMENT, encore Godin s'explique en faisant de chaque lecteur, un explorateur en puissance, un colonisateur type ancien canayien, un coureur urbain de forêts vierges constamment fourré dans l'herméneutique de l'énorme mécanique bibliobertaire, eh bien, c'est là aussi que je commence à comprendre que la pierre de Rosette, tout comme Mervè, c'est «Moi! Moi! Moi! / Le livre. / Qui chante, / qui chante. / L'amour» (II §31—III §43). Moi, l'instrument, qui vibre au diapason des différentes voix : «Aucune interprétation, aucune première lecture faite par d'autres, aucune exploration préalable du territoire, aucune carte : c'est un pays vierge!»

La jeune fille Corvelle, en passant, ça pourrait très bien être le chant du cygne de la langue de "corneille"<sup>23</sup> qu'est le joul déjà en 1944 au moment où Gauvreau écrit l'objet. «La nuit prend fin», le mot de Hurbur à la toute fin de l'objet LES REFLETS DE LA NUIT, signifierait donc que la mort de Corvelle est une sorte de rituel initiatique en lequel il s'agit de faire se coucher «la langue majestueuse et maternelle» (V §47) afin qu'elle ressuscite d'elle-même en devenant cri de naissance, «psaumes à femme, stances rauques des primipares!» (IV §26-27). C'est la raison pour laquelle «la jeune fille piaule voluptueusement dans le désert blanc» (19). Corvelle est ici assimilée au petit oiseau qui s'apprête à sortir de la coquille

<sup>23</sup> En danois, le *Kragemaal* désigne le parler populaire, *La reprise*, (27).

de la sensibilité commune, mais pour sitôt entrer en rapport avec les forces cosmiques (règles sélénales) qui prennent dès lors son corps en otage (II §27n.61).

35. "Pays vierge", en effet, comme une jeune fille (*parthenos-korè*) et "royaume qui n'est pas public". Le gynécée "occidien" exige de l'interprète, non seulement une modulation de sa voix, mais une mutation de son identité sexuelle qui se produit par une sorte d'épanouissement inouï à l'intimité mûrissante de l'homme-femme-enfant qui, seulement en parlant, en ne faisant rien que grand-dire, en se laissant inventer dans le langage (selon les degrés de trempage, Chir de Houppelande "introduitrait" par induction : «son rythme... induit les cerveaux des jeunes filles de la brume verte»! 19) réussi à percer la coquille de sa langue nationale pour tout simplement naître au langage, expérimenter la langue.

Ne dirait-on pas qu'on se retrouve en quelque espèce de relation privée, aux prises avec Chir de Houppelande, non seulement «le plus grand des poètes», mais dont «la main pantelante est le spectre des nuits coagulées», et non moins grand introducteur du recueil intitulé *Les entrailles?* «C'est le fond de mon corps, c'est le fond de mon être, que je livre. C'est le fin fond», *l'Asile...* (III §40). Mais que peut bien t-il être cet "empire souterrain", privé, où Gauvreau œuvre "en attendant des sujets"? Qu'elle peut-elle bien être cette bibliberté (V §23) pleine à craquer de «convictions poétiques» (9—II §14n.33), de pleurs sublimes et de traits d'esprit perçants tressés ensemble dans un travestissement baroque des *Exercices spirituels* de saint Ignace?

Patrie divisée en virgule il est vrai.

Moi j'ai trouvé mon cercueil.

LA PRIÈRE POUR L'INDULGENCE, (31).

#### ÉZÉCHIEL ET LE KA DU POÈTE

36. L'image du sarcophage (spécialité toute égyptienne!) est assez claire à partir de maintenant pour qu'il soit possible d'évoquer la mort comme un simple passage initiatique à la vie dans l'au-delà, au retour à l'image première, au premier souffle

du "ka"<sup>24</sup> qui ressource le double de l'image-corps dans la formule-hiéroglyphe du nom. Si, effectivement, «les voyages dans la quatrième dimension» sont ceux qui «forment la jeunesse» (LPÉB, 152), le néophyte qui s'attarde sous le masque gargantuesque de l'exploréen toucherait ainsi au "ka" du poète et cela, tout simplement en invoquant le double en lui-même, un peu comme Ézéchiel (§10) qui, ayant assimilé (ingéré-édité) le texte divin, parce qu'il est alors inspiré, peut insuffler vie aux ossements d'Israël. Dans le contexte qui est celui du Québec des années cinquante-soixante, cette pratique de télépathie (cosmopathie) active que devient cette incantation-imprécation d'outre-tombe fait de l'interprète une marionnette actionnée par le désir du mervè-yeux. Ceux-là, désormais, seront pris pour les éborgnés (III §29) du bon sens commun puisque, en effet, comme le dit Borduas dans *Projections libérantes* (je souligne) : «Nous quittons la commune mesure».

LE PEINTRE—Cet homme est mort comme la mort.

La mort avec des orteils comme des clefs.

Les ténèbres ont survécu à la vie.

Dans les ténèbres une fleur grave qui s'allume fauvement, fauvement un bras d'où s'égouttent des bouchées brûlantes de vie.

Une gouttière d'aluminium, émouvante caresse des citadins asséchés, des citadins enlisés.

Lèvres d'argent brillantes comme tes yeux. Ce sont les ongles luisants de la momie ensevelie qui déchirent la nuit.

Homme. Pacha. Homme qui marche comme volent les Anges.

Volcan supporté par des jambes d'homme.

Un cri dans l'abîme. L'homme de génie a suicidé son corps.

NOSTALGIE SOURIRE (63)

#### LARMES SUBLIMES D'UN PEUPLE SANS VOIX

37. Qui a dit qu'au royaume des aveugles le borgne était roi? Logique de cyclope?

Logique de cyborg? De singe? Ou de femme? Logique de pleureuse? de plancton?

Ou encore d'amibe? Selon Gauvreau, ça pourrait bien être ça qui *continue*, ça que continue (II §11) son œuvre publiée «en un seul volume» (13) et dont il ne démordra jamais, comme, on peut l'imaginer, le Chien d'Or son os... à venir.

38. C'est dans le "roman moniste" *Beauté baroque*, écrit en 1952, que se manifeste le plus clairement la logique expiatoire (II §10) qui, finalement, permet

<sup>24</sup> Le ka est l'énergie vitale ou le double spirituel de la personne. Le ka royal symbolisait le droit du pharaon de gouverner, une force universelle qui se transmettait de pharaon à pharaon. <http://www.civilization.ca/civil/Egypt/egcr05f.html>

d'appréhender l'articulation de l'"activité" poétique préconisée par le «Jacobin<sup>25</sup> surréaliste automatiste exploréen<sup>26</sup>». [...]

39. L'exploréen est vraisemblablement une "machine" (*ruse-mèkanè*) qui mystifie, parce que, principalement, elle s'occupe d'exprimer verbalement ce qui est voué à rester muet (V §76), elle donne voix au "mystère" qui permet l'objectivation de la souffrance, des pleurs, des sanglots d'un peuple resté pris avec une langue écorchée incapable de se soutenir elle-même, dépendante des différentes relations sensibles des langues qui l'oppressent. Ce peuple que l'exploréen pleure, juge et condamne d'un seul et même geste, non seulement il est en train de perdre sa langue, mais en train de perdre le moyen de pleurer et de dire la tristesse qui lui est propre et qui donnerait, finalement, un fondement à son existence<sup>27</sup>. L'exploréen est essentiellement cette langue de deuil qui entame le culte funéraire d'un peuple si souvent sacrifié par ses représentants. Et si ce langage, qui «ne nous parle pas, ... ignore presque systématiquement les lois de la communication, de l'empathie et du lyrisme<sup>28</sup>», c'est principalement parce qu'il est pure expression de l'être lyrique, pure projection sensible, pure chant qui ne transige pas par la convention. On dirait même pur déchant qui, en ces temps de désenchantements, mène l'interprète à déchanter, à dégénérer dans le mouvement même de sa régénération enchantée. Puisque c'est justement ce second souffle que vient puiser l'interprète lorsqu'il prête sa voix, initie son esprit à la sordide incantation exploréenne.

#### PROMÉTHÉE ÉBORGNÉ

40. En plus d'offrir asile national au «Juif éborgné» (V §7) de *Beauté baroque*, l'œuvre érotique de Gauvreau devient le four crématoire où se calcinent les os du p'tit Juif québécois (I §43—V §18-23) en procès de devenir explorateur exploréen en s'expulsant, par son "labeur vital" (II §5-7n.12), *editus*, hors du "camp de concentration démocratico-spectaculaire" (V §92).

<sup>25</sup> Le Jacobin est un républicain ardent et intransigeant. Les révolutionnaire de Paris formaient une société établie dans un ancien couvent de Jacobins (dominicains de Saint-Jean-de-Compostelle).

<sup>26</sup> GAUVREAU, *LPÉB*, (196).

<sup>27</sup> Je note, à titre de référence, que J-C Dussault a écrit un essai qui s'intitule *Au commencement était la tristesse...*, Montréal, l'Hexagone, 1991, (*Typo*).

<sup>28</sup> P. NEPVEU, *Notes provisoires...*, (17).

41. Prométhée Gauvreau ravissant le feu divin au dieux (II §3n.9), allant au théâtre, avec sa mère, voir évoluer celle-là qui deviendra plus tard "la muse incomparable de ma vie" : Muriel Guilbault. Celle qui, par l'entremise de son frère Pierre, Jean-Claude Riopelle et Fernand Leduc, noyau dur des premiers automatistes, s'intégrera au groupe pour ensuite devenir elle-même signataire du manifeste *Refus global*. Mariage exceptionnel (pour un "polygame libertaire") qui signe l'aboutissement des fiançailles de BIEN-ÊTRE interprété (par Claude et Muriel), sous les éclats de rire, en 1947. «Aucune *opinion* n'est combattue et persécutée avec plus de fanatisme et plus d'outrance que celle de la possibilité d'un mieux-être» (Lettre du 13 avril, *Corr.*, 285—II §9).

#### TRAITÉ THÉOLOGICO-POLITIQUE DE LA LITTÉRATURE "QUÉBÉCOISE"

42. Le marrane Spinoza, dans son *Traité théologico-politique*, affirme que pour connaître la pensée (le souffle, *rhuag*) que les prophètes Hébreux ont consignée dans leur Livre, il suffit d'accorder, plutôt qu'au fond, une importance particulière à la forme du discours qu'ils empruntent puisque «dans leur chroniques et leurs histoires les hommes racontent leur propres opinions plus que les faits réellement arrivés<sup>29</sup>». Ce qu'ils racontent, en effet, ne s'en tient donc qu'à la formation singulière de leur imaginaire, et ainsi, pour s'enquérir de cet imaginaire qui vient, à proprement parler, de leur langue, «il importe de savoir quels tours et de quelles figures de rhétorique usent les Hébreux» pour exprimer leur foi.

C'est un peu ce que mon investigation sur le procès de formation de la littérature au Québec s'est proposée de faire, et cela en m'amusant à considérer la "particularité<sup>30</sup>" du peuple québécois (depuis les anciens-canadiens) telle une

<sup>29</sup> Baruch SPINOZA, *Œuvres II, Traité théologico-politique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 [1670], (129). La citation qui suit vient de la page suivante. (Concernant le terme *rhuag*, voir : 38).

<sup>30</sup> *Deutéronome*, XIV, 2. : «L'éternel t'as choisi pour que tu sois son peuple particulier». Chouraqi : "peuple-domaine" (*dame-dominion*—III §16).

branche parente des Sémites (V §18-21) sous la domination de ses voisins Canadiens et Américains qui, eux, dans l'allégorie antique, s'apparentent, les uns, aux Phariséens loyalistes et, les autres, aux Romains impérialistes.

*(Un soldat est tout seul sur une butte de terre au milieu d'un champ désert. C'est le soldat Claude. Il fait nuit.)*

LE SOLDAT CLAUDE— Sur les carrefours stellaires au milieu de la nuit qui fait pch-ch se tient un homme, inébranlable.

Invité à turlupiner les fesses rosâtres des filles bourgeoises, il a répondu avec un front un et boucanier.

Cet homme s'est dit : Puisque je marche dans la boue vierge alors que les bourgeois protègent leur cul contre la lassitude puisque je fais des pas là où il n'y a jamais eu de pas, puisque je suis un brise-glace vociférant dans le gel, je ne suis pas semblable aux autres, je me classe derechef parmi les êtres exceptionnels.

Sur les croix stellaires qui sont en mica, qui brillent par plaques comme du mica, qui cymbalisent le mica, l'homme secoue le débarquement de ses souvenirs à coups de testicules. Le champ de bataille d'argoussin plane sur moi et sur lui au momnet d'un solennel pipi spirituel. Les extases de la vingtième année qui s'appellent galouchuri fourmicuteurs sont venus à l'écho de l'homme.

LE SOLDAT CLAUDE, (65)

À défaut de maître, on a ici un témoin ou, plus précisément, un témoignage (§9).

En effet, ce peuple (tout comme le joual, sa langue qui a suivi un procès d'adaptation pour devenir la langue québécoise), sa foi, elle, se communique toujours dans ce qu'il y a de plus particulier et c'est ainsi qu'elle creuse un peu d'intimité entre ceux qui la partagent. Il se trouve qu'à imaginer l'explorée en langue nationale, c'est absolument faire le rapport avec le joual qui, dans ses phases de dérapage dans le borbier en lequel il se constitue, le comprend parfaitement en tant que langue (de l') inouïe (langue d'oc inou-oui) qui se veut absolument artificielle et épidermique puisque, justement, c'est comme si elle ruisselait à la surface des choses qu'elle trempe, telle une arme blanche, *dans et par* une parole toute lunaire, «le réflecteur strident et blanchâtre de la pensée» (21).

Ainsi la voix stridule dans le réflecteur de Corvelle, chacun sa lune (pensée irrationnelle, cyclique), chacun suit son "propre" chemin, s'approprie son être dans son cheminement particulier qui ne peut être imité aucunement. Chacun, en écoutant, reçoit un chemin, chacun alors, en cheminant, produit sa propre *méthode*, puisqu'il s'agit de l'attention circonscrite d'un sujet en particulier. Il s'agit sans doute aussi d'un démineur de fond de grottes, de celui à partir duquel les conditions de l'entente deviennent possibles. Un certain silence est nécessaire, selon Blanchot (II §7n.12), c'est la condition *sine qua non* de l'entendement de

telles œuvres. C'est le *désastre* du désœuvré, mimèse de la mimèse<sup>31</sup> : une seconde nature (II §7n.14). Une violence donc qui n'a aucun droit, mais que de la force (V §14)... et "spirituelle" à part ça! quoi que je préfère le terme, un brin plus atticisant, de "neumatique" lorsqu'il s'agit de qualifier le souffle *paraclétal*, celui qui *libère* la parole comme s'il s'agissait de l'*édition* d'un livre... d'un livre qui, du ciel, fait pleuvoir des yeux...

Et dire que ça  
prendrait «des ouïes-d'anges»  
pour comprendre la "livraison" du «fin fond», III §40.

«— Je divague.

Et puis?

As-tu songé à quelle...

profondeur noirâtre

et séchée

la divagation se référerait?»

43. ...d'un sujet mervè-yeux (I §34) qui s'imagine alors, à expériences répétées, que toute perspective reçoit alors ici son ultimatum, et doit s'engager désormais à «percer le mystère de nos livres» (V §40n.43) et cela, à partir d'une recherche acharnés en ses propres "entrailles". (À vrai dire, *Les entrailles* bouillonnent déjà de l'atmosphère de *Beauté baroque* et de *l'Asile de la pureté*, jusqu'aux *Oranges*... œuvres-témoignages qui se présentent comme une, deux et trois nouvelles pousses-néophytes qui se sont ainsi articulées à la souche du désœuvré marécageux). Bref, la katéchèse joual porte déjà en quelque sorte l'exploréen, tout comme l'exploréen (celui de FATIGUE ET RÉALITÉ SANS SOUPÇON, 137) porte aussi, mais dépasse aussitôt, l'expérience du joual à venir (celui, caractéristique de *parti pris*). L'exploréen (malgré l'apparente discontinuité, la *cassure* qu'il provoque, et

---

<sup>31</sup> Autrement dit, il ne s'agit plus de représenter les choses, d'offrir quelque imitation (*mimésis*) d'un concept du monde, mais plutôt de construire une fiction du monde. Ceci, la mimèse de la mimèse, implique la destruction des repères et présupposés que, par simple habitude, on ne questionne pas, mais intègre et répète jusqu'à se retrouver avec des concepts "usés à corde" dont on ne reconnaît plus la valeur d'origine. Briser ces concepts, c'est préparer l'avènement d'un monde où plus personne ne sera dupe du langage qu'il emploie, où chacun sera, à lui seul, une nation indépendante (voir III §34n.32), c'est-à-dire Individu à part entière (II §34b). Voir, en rapport à cette question, le texte de Nietzsche, «Vérité et mensonge au sens extra-moral» dans *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, Paris, Gallimard, 1975, (205-20).



justement en rapport avec celle-ci) doit être perçu en continuité avec cette expérience de "terreur" joual à laquelle il servira bientôt de vengeance (III §36-45). Les *Occ* sont, en fait, le premier livre de la «Collection du Chien d'Or» (voir la note 30 p. 17 de la préface). Chien Cerbère qui se repaît, semblerait-il, de tous les "animots" (§16n.25) qui grouillent partout sous la pierre de la bibliberté (pierre de Rosette qui, telle «[u]ne civilisation exemplaire... permet[] à une infinité d'unicité sans précédent et sans équivalent de naître et de proliférer<sup>32</sup>»). Afin d'appréhender sans préjugés ce terrible procès, afin de se débarrasser de toutes les embûches qui s'élèvent à travers toute la "maladie du langage<sup>33</sup>" qui fait de ce peuple-apôtre l'artiste qui "coproduit" toute sa mystique proprement "coprolale" et infernale de prolétaire (que je "rewind" à partir du "second souffle" exploréen de Gauvreau, en passant par la mystique politique —et inspirée! (III §12n.7)—de Trudeau jusqu'au joual de "parti pris"). La nécessité d'une herméneutique qui fasse vibrer le diapason de ces trois états d'âme se faisait sentir. Ici, chaque herméneute est hermaphrodite, c'est Corvelle qui «piaule voluptueusement» à travers la voix d'Yvirnig : «Croa-croa!» Elle dira aux voix de la forêt avec laquelle elle communique comme par une sorte d'"ombilicalisme tellurique" : «Je veux être les copeaux de la voix du poète» (20).

#### TÉMOIGNAGES DES PREMIERS APÔTRES

44. C'est au moyen de témoignages qui proviennent des documents d'une époque déterminée, donc à partir d'une interprétation historique<sup>34</sup> de la production "politique et littéraire" d'un groupe d'écrivains *particuliers* du Québec que mon travail prend d'abord appui et cela, uniquement de façon à rendre prégnante la valeur d'une œuvre, particulière aussi, qui, depuis trop longtemps déjà, demeure l'objet de vils préjugés qui en déforme la monstruosité qui est la forme même de

<sup>32</sup> «Réflexions d'un dramaturge débutant», dans Janou SAINT-DENIS, *Claude Gauvreau Le Cygne*, PUQ/Noroît, 1978, (246). Texte dont il sera plus spécifiquement question à la 2<sup>e</sup> BOUSSOLE (II §1-2).

<sup>33</sup> «...Spinoza semble un précurseur de cette école d'historien de la religion qui expriment la formation des mythes par une sorte de maladie du langage». Charles APPUHN dans Baruch Spinoza, *Traité...*, (364).

<sup>34</sup> «...pour interpréter l'Écriture, il est nécessaire d'en acquérir une exacte connaissance historique et une fois en possession de cette connaissance, c'est-à-dire de données et de principes certains, on peut en conclure par voie de légitime conséquence la pensée des auteurs de l'Écriture». Baruch SPINOZA, *Traité...*, (138-39).

son é-norme grand-dire. C'est donc des *Œuvres créatrices complètes* de Claude Gauvreau qu'il sera ici question, et d'abord et avant tout de ce grand-dire qu'est l'exploréen, ce langage poétique qui émane d'«une foi et d'une morale : la foi et la morale surrationnelles» (§5n7).

45. Cette foi, le *kérygme*<sup>35</sup>, bien qu'elle soit l'expression particulière de la culture religieuse hébraïque, possède néanmoins une valeur éminemment politique lorsqu'on la situe dans le contexte des premiers apôtres (V §46). En effet, par la force avec laquelle elle s'exprime en cette époque apostolique, cette profession de foi engage aussitôt l'idée d'une vengeance que les Judéens n'ont certes pas manqué d'associer avec la venue du messie qui, comme le remarque à juste titre Raoul Roy, n'aurait «rien fait d'autre que mener une guérilla contre l'impérialisme romain pour la libération de la Palestine<sup>36</sup>». En effet, Jésus (le Christ, l'Oint<sup>37</sup>), serait celui-là même que «les Palestiniens attendaient [en tant que] libérateur politique [et] national» (21), celui qui, parce qu'il possède une grâce spéciale, affranchit, par son enseignement, les nouveaux croyants afin d'introduire chez eux une toute nouvelle économie discursive qui rendra caduque l'ancienne Alliance qui avait force de Loi (V §26).

#### UN RÉEL ET PUISSANT ENGAGEMENT LAÏQUE

46. Le livre de Raoul Roy, qui, affirme l'auteur, lui a pris dix années de rédaction en plus d'un voyage sur le territoire même de la Palestine (en 1972 –d'où, d'ailleurs, il tire toutes les photos) est d'une importance sans égale puisqu'il devient, en soi, l'outil à partir duquel un réel et puissant engagement laïque permet de jouer un rôle de premier ordre dans l'imaginaire collectif. Cet imaginaire est tapi au plus profond des préjugés les plus communs sinon même jusqu'aux rêves les plus

<sup>35</sup> Le kérygme (du grec ancien *kêrugma*, « proclamation à voix haute », de *kêrux*, « le héraut ») désigne, dans le vocabulaire religieux chrétien, l'énoncé premier de la foi, la profession de foi fondamentale des premiers Chrétiens. source : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Kérygme>. Je tire ce terme spécifique de la traduction (dans l'esprit) hébraïque de la Bible de CHOURAQUI, I *Corinthiens*, II, 4-5 : «Et ma parole, mon kérygme, ce ne furent pas des paroles convaincantes de sagesse, mais une démonstration de souffle et de puissance, pour que votre adhérence ne soit pas dans la sagesse des hommes, mais sous la puissance d'Élohîm.» Réserves sur Saint Paul (III, §34n.34).

<sup>36</sup> Raoul ROY, *Jésus, guerrier de l'indépendance*, Montréal, parti pris, 1975, quatrième de couverture. La citation qui suit provient de ce document.

<sup>37</sup> Le poème «SAINT-CHRÈME DURCI AU SOLEIL» donne une idée de la valeur vindicative qui se dégage du premier recueil de "poésie pure" *Étal mixte*, 1951, (237)

secrets et inavouables. Le "film" de la vie réelle (matérialiste) de Jésus qui se déroule alors devant moi, me révèle tout le pseudo scepticisme, le pseudo athéisme ou agnosticisme, enfin ce "trop plein" de trop peu de laïcité de mes conceptions (et surtout de mes propres convictions!) littéraires et/ou religieuses. *Révélation*, de m'apprendre l'auteur, n'est que le terme que traduit *Apocalypse*, terme grec qu'il rend lui-même par *Manifeste* (II §34a).

47. Ce qui, en plus d'inspirer, en partie, le titre du présent mémoire (UN SILENCE-MANIFESTE), ne peut empêcher de tisser un lien direct (et alors combien spirituel!) avec le désir de lucidité proclamé haut et fort par le manifeste *Refus global* qui, en dépit du souvenir qu'on en ait gardé (et que l'on chéris ou châtie selon, bien souvent, le mode de vie qu'on adopte), fut vécu, de façon combien fatale et passionné par le fils spirituel du "maître" de Saint-Hilaire. (Borduas ayant été lui-même le fils spirituel d'Ozias Leduc et de Mgr Olivier Maurault qui, comme le raconte Éthier-Blais, en décidant de l'envoyer étudier à l'école d'art religieux de Paris en 1928, «souhaitaient, *in petto*, le voir devenir un jour le premier peintre religieux du Québec<sup>38</sup>». Avec quelque recul, on se rend compte qu'ils ne s'étaient pas vraiment trompés!)
48. Serais-je en train de filer une métaphore évangélique entre Borduas et Jésus? Borduas que «notre évangile québécois» (39) a crucifié en France «dans l'asphyxie des "blancs et noirs"<sup>39</sup>» rajoute-t-on aussi, quelques années après son décès à son atelier de Paris en 1960. Mais la "Bonne nouvelle", l'évangile, est ailleurs. Elle réside dans la filiation spirituelle entre Borduas et Gauvreau. Filiation qui se tisse d'elle-même. Pour aboutir finalement à ces «relations les plus compromettantes que notre chère société jésuitique puisse produire» (*LPÉB*, 91). Ainsi, Jean le Baptiste baptise dans l'eau (dans «l'asphyxie des "blancs et noirs"» devant lesquels on étouffe<sup>40</sup>) tandis que Jésus, lui, baptiserait dans le feu (le volcan des larmes de

<sup>38</sup> Jean ÉTHIER-BLAIS, *Autour de Borduas, essai d'histoire intellectuelle*, Montréal, PUM, 1979. (20). La citation qui suit vient du même livre.

<sup>39</sup> «Comme beaucoup d'autres, il a fui le "pays incertain" qui le rongait vers une France impossible qui l'acheva dans l'asphyxie des "blancs et noirs", image obsédante de notre désert, de notre propre absence à nous-mêmes.» Paul CHAMBERLAND, «Nous avons choisi la révolution», *parti pris*, vol. I no 5, février 1964, (3), cité par Lise Gauvin, «*Parti pris*» : *littéraire*, Montréal, PUM, 1975, (21).

<sup>40</sup> À cette idée d'asphyxie s'oppose celle-là d'une expérience de libération qu'explore André Baudet dans son essai de "transfiction" intitulé *La désespérante expérience Borduas*, Montréal, Les Herbes rouges, 1981.

l'exploréen)? De la souffrance. Beaucoup. Et le désir du suicide. Mais non. Mais oui. «Sois Édith Luel! et vis!» dit le "personnage" de Claude Gauvreau<sup>41</sup> à Donatien Marcassilar dans *l'Asile de la pureté* (1953).

49. Je ne peux éviter de remarquer combien ce "sourire nostalgique", dans le contexte des *Entrailles*, porte à réfléchir sérieusement sur la part du "national" qui gît et se réjouit au fond de cet œuvre documentaire qu'on devra résolument interdire ou envoyer *en dedans*... savoir:

Je sais à présent que nous entrons dans un cycle de l'Or [...]

ce cycle sera celui d'un emprisonnement qui donne le goût de la liberté.

Lettre à Muriel Guilbault écrite en décembre 1954

à l'Institut Bourget, Saint-Jean-de-Dieu,

LPÉB, Appendices, (241)

En des moments où Gauvreau est franchement plus en possession de ses moyens, il ne se gêne pas lui non plus pour donner dans le ton pamphlétaire :

Il me reste une ultime note à inclure dans ce texte. Puisse *La Charge de l'original épormyable* guérir à jamais les jeunes artistes hypersensibles du romantisme néfaste –nourri peut-être par le prestige immense (d'ailleurs mérité) de Nelligan ou par toute autre cause –d'avoir envie de vivre eux-mêmes l'existence concentrationnaire.

Claude Gauvreau

(qui se déclare personnellement et exclusivement responsable de ce texte... sans interdire à quiconque, cela va de soi, de se déclarer d'accord avec lui partiellement ou totalement.)

Avril 1970

\*La coexistence improbablement pacifique de Nietzsche et de Bakounine dans le présent texte peut sembler contradictoire... mais elle ne l'est pas dans mon esprit. J'expliquerai un jour pourquoi.

50. L'orientation des boussoles (II §3n.7) et la «révolution morale au Canada» dans la lettre du 21 septembre 1954 des LPÉB.

---

<sup>41</sup> Pour la première et aussi la dernière fois, Gauvreau s'autoreprésente dans le dernier acte de la pièce.

## GAUVREAU, CAÏN ET L'EXPLORÉEN

### "RÉFLEXIONS D'UN DRAMATURGE DÉBUTANT"

1. Afin d'introduire à l'œuvre éminemment complexe et, pour tout dire, *mystique* (silencieuse), de Gauvreau, et de lui donner ancrage dans le contexte d'où elle émerge tel un banc de plancton à la dérive (§26—III §12) dans le bassin de la toute rutilante culture québécoise, je commencerai à parler à partir d'un de ces fameux pamphlets. Gauvreau est, en effet, le nouveau mystagogue désigné (élu?) par l'homme de probité qu'est, et que demeurera toujours, Gérald Godin, secrétaire général de la coopérative d'édition "parti pris" (de 1965 à 1976, année qu'il devient député de Mercier avec le *PQ* par les élections du 15 novembre<sup>1</sup>). *Réflexions d'un dramaturge débutant* est, en effet, une sorte de manifeste en lequel le dramaturge "débutant" (au fait au début de la fin!<sup>2</sup>) fait part de ses craintes concernant cette nouvelle tendance, le joul, qui «est parvenue à croître jusqu'à une mode répandue<sup>3</sup>». Cette reprise, dans un accent "jubilatoire", et non plus strictement "politique"<sup>4</sup>, du joul, il le craint, en effet, comme la peste. Et cela, surtout lorsqu'«on a la prétention de la rendre [cette mode] obligatoire pour tous» comme

---

<sup>1</sup> Est-il nécessaire de rappeler qu'à ce moment, Godin bat dans sa circonscription, M. Robert Bourassa, qui l'avait envoyé en prison en Octobre '70. C'est Gaétan Dostie qui le remplacera à la barre des éditions jusqu'à la faillite en 1984, faillite que Gauvreau n'aurait fait que "prévoir" dans ses lettres de négociation entre lui, son ami et agent littéraire Michel Lortie, et Godin lui-même, puisque l'œuvre exceptionnelle qu'ils ont fabriquée «a fortement contribué à tuer "parti pris"» de m'affirmer M. Dostie lors d'une entrevue accordée en novembre 2004. Il semble que la parturition d'une telle exigence n'aurait alors pas tout à fait "complètement" été accomplie, c'est-à-dire portée à son terme, mais bien plutôt avortée et, par la suite, muselée dans les fonds d'archives nationales (I §27).

<sup>2</sup> Ce texte est daté, par l'auteur lui-même, du mois d'avril 1970, c'est quelque un an et demi plus tard, le 7 juillet 1971, que "Gauvreau" commettra le saut fatal du toit de sa maison situé au 4064 rue St-Denis à Montréal. Voir *LPÉB*, chronologie (82) et l'aveu de Gauvreau lui-même : «Au vrai, je ne puis tenter la mort que dans les parages immédiat de ma demeure. [...] ...je dois me laisser tomber du toit de la maison» (167).

<sup>3</sup> «Réflexions d'un dramaturge débutant», dans Janou SAINT-DENIS, *Claude Gauvreau Le Cygne*, PUQ/Noroît, 1978, (244). Les citations qui suivent proviennent du même texte.

<sup>4</sup> Il paraît nécessaire de souligner d'entrée de jeu la différence entre le joul "jubilatoire" (que représente, par exemple, le théâtre pop de Michel Tremblay à partir de 1968) et le joul "politique" (V §104) qui, lui provient de la "terreur" des nouveaux écrivains joulisants issus du mouvement "politique et culturel" de la revue *parti pris* (1963-1968) qui, un an après sa création, se dotera d'une coopérative d'édition "parti pris" (1964-1984) qui, contre toute attente, privilégiera de "relever le défi de Gauvreau" (G. Dostie) avec l'édition "en un seul volume" des *Œuvres créatrices complètes* (©1971-1977) au lieu de publier le manuscrit des *Belles-sœurs!* (I §26n.18) Il s'agit, à n'en pas douter, d'un geste éminemment vindicatif de la part de Godin à l'égard d'une "mode" qu'il tenta de prévenir. En fait, il s'agissait d'empêcher le plus possible l'introduction du *joul de Troie* (Jean Marcel) dans l'enceinte d'un Québec dont la langue est «très réellement menacée par un impérialisme envahissant», «Réflexions...», (248).

si elle devenait la nouvelle norme qui frappe automatiquement de discrédit tous ceux qui ne s'y conforment pas.

Selon lui, en effet, «cette anathémisation est particulièrement antipathique quand des valeurs ainsi condamnées avec désinvolture ont toutes les chances du monde de s'avérer en fin de compte mille fois plus fécondes, pertinentes et durables que les produits de la mode subite» (244). Voici sa diatribe :

Par ailleurs, il me faut bien spécifier que je résiste de toutes mes forces au complexe tentant du colonisé qui, pour défendre une langue (très réellement menacée par un impérialisme envahissant) est porté à la scléroser pour la rendre plus coriace (ce qui, au contraire, catastrophiquement est un moyen sûr de lui interdire la possibilité créatrice; ce qui est lui imposer les caractéristique du latin du Moyen Âge et ce qui est contribuer à la tuer.) Je refuse le suicide linguistique par la soumission à l'académisme! Je le refuse d'autant plus que les possibilités de libération québécoise s'avèrent de moins en moins chimériques et que ce fait concret consolide a fortiori une attitude audacieuse, ouverte, entreprenante véridiquement, libre, féconde en regard de la langue. [248]

#### TÉMOIN-HISTÔR VS TÉMOIN-EDITOR

2. L'artiste chez Gauvreau (qu'il soit peintre, poète ou autre) ne doit pas s'occuper de traduire mimétiquement quelques aspects de la vie ou de l'homme, mais plutôt chercher-explorer les régions qui sont encore trop enfouies en son for intérieur. L'art doit ainsi posséder un aspect "créateur" qui transcende sa simple manifestation "historique" parce que justement l'artiste n'est pas un simple témoin (*histôr*, V §45) passif de la réalité, mais un "créateur" (témoin-*editor*) qui, par conséquent, *fait, produit* de la réalité (I §42n.31) à partir de son rapport (sans rapport<sup>5</sup>) avec l'absolu<sup>6</sup>, ou, à tout le moins, la rend disponible ou enfin manifeste au jugement critique. Jugement qui n'a que faire du témoin, puisqu'il s'intéresse avant tout au "mystère objectif", à ce qui est palpable, et ainsi davantage au témoignage, artéfact concret et limpide (malgré son apparente opacité). Car tout

<sup>5</sup> Le rapport neutre est un rapport de pure exigence. Maurice Blanchot, *L'entretien infini*. Sur l'exigence de pure affirmation de l'œuvre de Georges Bataille, voir le chapitre intitulé «L'expérience-limite», (302-13).

<sup>6</sup> *Ab-solus*, est le caractère de ce qui est séparé, c'est le moine (en somme l'Individu) qui va "vers" (*ab*) le "solus", sa retraite "monacale", la solitude moniste et libertaire de l'*autre monde* (pas étonnant qu'on retrouve Cyrano de Bergerac dans *l'Asile de la pureté*—§18). En vertu de ce que «l'absolu est plus tentateur que le général» (Kierkegaard), il est plus que probable que cela ait été le cas de «Gauvreau» qui devient ainsi, entre guillemets, un espèce d'intouchable ou, autrement dit, un personnage d'une dimension incommensurable.

est flou à part cet objet splendide, tout brûle alentour; dans l'absolu alors, en effet, se présenterait, à la fois l'extrême particulier et l'extrême universel, puisque l'objet en tant que tel est une forme matérielle de transcendance, une sorte d'écran paranoïaque en lequel se côtoie, en effet, «l'état le plus tyrannique et celui qui est le plus près de l'extase» (*Corr.* 23). Ainsi, dans sa pensée, l'optique globale du créateur (*editor*) s'impose au détriment d'une vision nécessairement académique et canonique (officielle) de l'historien. Le geste "créateur" s'occupera donc principalement, et ainsi tout inconsciemment, à s'extraire du "dressage négatif" que représente tout académisme afin que l'objet qui naisse d'une telle attitude libérée de tout dogmatisme (politique, social, esthétique ou moral, précise-t-il) soit «non seulement le plus expressif... le plus radieux...[et] le plus riche en connaissance neuve, mais aussi éventuellement le plus influent sur le destin humain à tous les plans» (254).

## LIVRE-BOUSSOLE

3. C'est aussi dans cette perspective inédite que le livre (chacun en tant que tel) est ainsi appelé à jouer le rôle d'un "orienteur". Le livre-boussole<sup>7</sup>, en effet, est à l'image d'une carte que l'aventurier exploréen emprunte afin de défricher encore le terrain de l'obscurantisme régnant. Mais "orienter", c'est aussi, dans ce contexte de création tous azimuts, "naître" et "donner naissance" (*orior*—§11). La figure de la boussole, en s'offrant en tant qu'orienteur, attribuerait donc au poète le rôle bien heureux d'accoucheur ou encore de sage-femme! (IV §25-26—V §35). Ainsi, il semblerait que, dans l'ensemble, l'effort créateur des *Occ* soit diamétralement opposé à ce "complexe du colonisé" qui, en produisant une culture qui «parle comme tout l'monde / communique avec tout l'monde<sup>8</sup>» (V §69), ne saurait

<sup>7</sup> «Il faut que je publie quelques livres, avant de partir; quelques livres, qui puissent servir de boussoles éventuelles.» *LPÉB*, (149). Dans sa *Correspondance* avec J.-C. Dussault, Gauvreau parle aussi de «la boussole émotionnelle» (319). Celle-là qui prépare à «l'abandon d'un état affectif en place...[qui] apparaît toujours comme l'amputation de toutes les joies et tous les souvenirs et toutes les habitudes sensibles ou sentimentales et de tous les liens infantiles ou autres *associés* à cet état!» (319) En effet, il semble que l'aiguille magnétique de telles boussoles soit propre à procéder à quelque ablation de l'ego qui mène «sur le chemin de l'acceptation de la réalité d'autrui par l'oubli de sa petite personne» (319). Le seul prérequis ici : «Qu'on se décrotte la sensibilité, d'abord, évidemment!» (299).

<sup>8</sup> Janou SAINT-DENIS, *Claude Gauvreau Le Cygne*, PUQ/Noroît, 1978, (129). La citation qui suit provient du même folio.

conduire qu'à une insidieuse folklorisation qui ne peut que forcer l'introduction du fameux "joual de Troie" (V §96/109) dans l'enceinte du "pays incertain" du Québec. En effet, en «fabriqu[ant] des pièces avec tout l'monde pour tout l'monde», n'ouvre-t-on pas grand les portes à ce cadeau grec? Ou encore, en mélangeant les fables, cette boîte de Pandore que d'ingénieux et "très libéraux" renards tendent au Corbeau québécois Épiméthée Tremblay, ne servirait-elle pas à lui ravir son fromage<sup>9</sup>? (III §29n.27) Par chance, "parti pris" a finalement réussi (à ses risques et périls!) à *livrer au jour* cette précieuse "bibliberté" à travers laquelle une toute nouvelle *orientation* permet de retrouver le chemin d'une *nationalité* encore *inédite*.

#### LA VIOLENCE EXPLORÉENNE, UNE MISE À MORT COPROLALE

4. La pratique exploréenne semble donc propre à purger l'interprète de ses scories sentimentales. Proprement cathartique, l'exploréen procède à cet essentiel évidemment des formes préalables à tout désir de création authentique. C'est ainsi que, tout en interprétant, en s'imprégnant au rythme inhabituel de cette tachygraphie<sup>10</sup>, l'interprète en vient, en quelque sorte, à subir un processus d'intégration-initiation (§5) à cette nouvelle sensibilité qui le fait participer à l'avènement d'une civilisation à venir. Cette civilisation est celle-là même des "stigmatisés" (§13), de ceux en lesquels mûrit la semence lacrymale du grand-dire exploréen (I §37-39).
5. Cette semence travaille alors en chacun telle en une terre inculte que vient fendre, retourner la bêche barbare de la "scripture" exploréenne. En fait, ce travail en est

<sup>9</sup> Au sujet de Pandore, je lis (et souligne) dans le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* de Pierre Grimal, PUF, 1951, que «Zeus la destinait à la punition de la race humaine, à laquelle Prométhée venait de donner le feu divin. Ce fut le présent que tous les dieux offrirent aux hommes, pour leur malheur.» (344b) Il est curieux de noter que l'adjectif *pandoros*, -on, en grec, signifie littéralement : "qui donne tout" et, par extension, "très libéral". Il est difficile de ne pas faire le lien avec ces deux agents du gouvernement libéral (Giuseppe Turi et Henri Bélanger) contre lesquels Jean Marcel dirige sa diatribe, «...car ce fromage, mes chers compatriotes, n'est rien de moins que notre liberté. Le temps est peut-être enfin venu pour nous d'essayer de faire chanter les p'tits renards...» Jean MARCEL, *Le joual de Troie*, Montréal, éditions du Jour, 1973, (145). L'exploréen en fera chanter (et déchanter) plus d'un!

<sup>10</sup> «...l'écriture automatique telle que pratiquée par Gauvreau consiste en une tachygraphie : accélération du rythme cardiaque des battements de l'écriture. Flux et reflux phonétique dont l'inscription exacte prend de court, à chaque instant, le temps commandé par la langue –à travers l'appareil vocal et les tissures de sa profération –pour épuiser ses batteries...» André BEAUDET, *Littérature l'imposture*, Montréal, Les Herbes rouges, 1984, (54-55).



un de labour qui écroûte l'identité collective, lui pratique de creux sillons dans son éthique-langue. Bien d'avantage qu'une bêche, l'effet "graphique" de l'écriture exploréenne s'apparente à celui, plus mécanique dirai-je, de la charrue qui défonce littéralement le fond de culture-paysage (III §35) qui compose une sorte de visage à toute collectivité, démasquant ainsi la "fiction" de toute identité nationale. Se frotter à l'exploréen suffit à défigurer l'interprète puisque l'écriture qu'il doit mettre en branle vocalement, en laquelle il s'implique donc nécessairement pour en faire l'expérience, racle profondément ce territoire linguistique sur lequel prend appui sa vision du monde. Le vieux travail de la terre (IV §3) accompli par les anciens colons de la culture ne commence qu'à peine : enfin le visage collectif (que charrie les charges affectives de l'usage de la langue commune) est scarifié, prêt recevoir la semence d'une identité autre (V §48), prêt à muter (V §58n.61).

#### MASSACRE DU GÉNÉRAL

6. Le théâtre de Gauvreau s'apparente donc à ce qu'était l'amphithéâtre romain, à cette arène sur laquelle évoluaient les gladiateurs tant ignobles qu'héroïques. Le statut ambigu de l'exploréen confronte le spectateur à ce même sentiment mêlé de sadisme et de pitié. La fin des *Oranges* est particulièrement révélatrice en ce que Gauvreau fait finalement advenir Batlam, l'homme nouveau dont le retour est attendu depuis le premier acte de la pièce, qui est la figure ultime de la violence exploréenne. Le massacre (§16b) qu'accomplit Batlam et sa troupe en faisant feu sur l'auditoire, témoin de l'assassinat d'Yvirnig, fait de lui un amok puisque chaque balle (§6b) tirées en direction du public est une semence symbolique, un germe de la puissance exploréenne qui, telle «une balle digitale<sup>11</sup>», s'incrute dans le corps social pour atteindre *fatalement* chacun des auditeurs fascinés devant une telle déflagration (concernant la *fatalité*, voir préface p. 3).
7. La "fatalité" (*fari* : dire, parler) en jeu ici est celle du langage. L'homme atteint dans son langage l'est en son for intérieur puisque c'est, en général, le langage (la

<sup>11</sup> LE SOLDAT CLAUDE, (66). Le passage en question, au seuil de l'œuvre, ne manque pas de figurer le retour de Batlam à la toute fin des *Oranges*... (je souligne): «La balle digitale *coule* dans le royaume d'Urumir sur ma grâce et ma foi, *coule* en bulles sur mon zèbre, lancinement on *attend* mon cri d'agonie, elle est, la balle, un pilon de béton *baigné* d'orge qui *reflète* une fauvette mauve. [...] ...femelles aux entrailles moites, *la balle digitale a ressuscité les morts*, la pluie est mauve, *l'aurore est la baïonnette embrasée du soldat Claude.*»

parole-*muthos*) qui constitue son identité propre et qui le met en rapport avec le monde immédiat qui l'entoure. Mais cette essence qui le constitue en est une de *fiction* et c'est sur cette *feinte* que vient jouer l'exploréen en *défigurant* le visage de la communauté qui n'a de vie (de souffle, *rhuag* I §42n.29) que dans et par cette *figure* de la convention: le langage étant une *fabrication*, un *artifice* en lequel le monde se représente grâce à l'ombre (I §4) qu'en projettent les mots. C'est, en effet, son intégration symbolique à la vie globale (économique, sociale, culturelle, politique, etc) qui est mise en jeu. L'exploréen "travaille" ce fond de culture sur lequel le Québécois tente de prendre racine pour s'identifier à lui-même, s'édifier en communauté avec ses semblables. Batlam et sa troupe sont de ceux qui «labourent la vie<sup>12</sup>», c'est Chir de "Houppelande" (*hop-pâda*), telle une "main de par-dessus", qui, *manifestement*, creuse un trou dans "le territoire imaginaire de la culture" pour «laisser la place vide<sup>13</sup>» afin que l'homme, ainsi séparé, mis à l'écart de l'éthique (et alors, pour ainsi dire, à l'écart de lui-même et de la société), soit forcé d'investir cet espace autrement. Cet investissement, prenant la forme d'une seconde naissance<sup>14</sup> (IV §36), d'une initiation proprement poétique (et tachygraphique, II §5) à une société autre, à une culture autre, devient le signe d'un

<sup>12</sup> Dans LA PRIÈRE POUR L'INDULGENCE, Grisha (autre figure paradoxalement "populaire") implore aux hommes d'être compréhensifs, bienveillants et patients envers le "labeur vital" : «Hommes, hommes, soyeux généreux. Ayez pitié de ceux qui labourent la vie.» (29).

<sup>13</sup> Ce procès est commun à ce que Barthes, au courant des années soixante, a nommé "le degré zéro de l'écriture": dans ce contexte, en effet, «...écrire, c'est d'abord vouloir détruire le temple, avant de l'édifier; c'est du moins, avant d'en passer le seuil, s'interroger sur les servitudes d'un tel lieu, sur la faute originelle que constituera la décision de s'y clôturer. [...Ainsi,] c'est une nécessité pour chacun de chercher à se dégager de ce monde et c'est une tentation pour tous de le ruiner, afin de le reconstruire pur de tout usage antérieur, ou mieux encore de laisser la place vide.» Maurice BLANCHOT, *Le livre à venir*, Gallimard, 1959, (281-82).

<sup>14</sup> Parallèlement aux premières nations, les "secondes natures" (voir III §5n.3, mais ici, on pourrait dire avec Morin : l'établissement intentionnellement factice d'un État à l'Européenne) doivent, à leur tour, se désinvestir du carcan (ou sinon même de la caverne) national(e) de l'État-nation, et produire une nouvelle culture (*nature seconde*—I §43) qui soit réellement, manifestement, "nationale", c'est-à-dire retour à la nature par *naissance* à l'inconnu. La naissance symbolique des "secondes natures" ne peut qu'aller vers une critique de la folklorisation micro-tribale en laquelle le système endigue toute velléité d'effort national. «C'est délier l'imaginaire de tout rapport de redevance au symbolique, oublier, en sachant qu'on oublie. Rompre en connaissance de cause et en toute conscience, récupérer pour soi la puissance de nomination, être père et mère tout à la fois d'un territoire vierge de toute identification préalable, lieu d'expérimentation de toutes les singularités orphelines, territoire largué, livrés aux enfances improbables. Ce que nous avons appelé jusqu'ici le territoire imaginaire de la culture [/...] c'est l'autre, soit le tout autre du territoire national déjà établi, creuset de toutes les identifications possibles, ordre premier, patrie. Se constituant en rupture avec toute espèce de patrie, soit d'ordre paternel/patriarcal, c'est le territoire des enfants sans père, s'autoengendrant eux-mêmes à travers leurs oeuvres.» Michel MORIN, *L'Amérique du Nord et la culture, Le territoire imaginaire de la culture, II*, Montréal, Hurtubise (*Brèches*), 1982, (173).

nouveau pouvoir (V §120) en lequel s'exercent les forces d'une nation fondamentalement altruiste, telle que peut l'être le peuple libéré de l'écurie (et de l'incurie) de son joual, "contre-langue" (III §38) qui ne peut que produire des idoles idoines (V §80) ou, autrement dit, se contempler le nombril.

#### CAÏN, FIGURE DU CRIMINEL-AMOK

8. On comprend alors comment le poète exploréen, impliqué dans une telle fatalité, s'associe de fait à la figure du criminel, sinon même de l'amok puisque, de péremptoire, sa poésie devient littéralement une sorte de folie homicide. «Je suis poursuivi et harcelé, comme Caïn, par ma propre exigence» (*LPÉB*, 133). Gauvreau n'a pu mieux exprimer l'expérience en laquelle l'achemine l'exploréen : il assassine non pas seulement son frère (V §40n.45), son prochain, mais, dans le geste (et la gestation) hyperéthique de son grand-dire, abolit toute possibilité de fraternité qui ne passe par l'enfance à l'œuvre (II §35) au sein du régime occidien : «Festival d'enfance! Ordination de ferveur animale!<sup>15</sup>» Et, «Les anciens frères coulent coulent. [...] Je suis une génération de jeunesse vieille<sup>16</sup>». Ainsi, la figure du meurtrier ne disparaîtra seulement lorsqu'il sera devenu possible d'accueillir le "labeur vital" que porte cette œuvre qui abîme toute génération tout en annonçant la promesse d'une nouvelle communauté, d'un nouveau mythe et d'une autre civilisation (IV §29) : «Quand je serai saint, quand je serai la carapace d'une incarnation, quand je serai l'incontestable arrivé, mon exigence se taira<sup>17</sup>» (suite II §15).

#### TERRORISME EXPLORÉEN

9. Ainsi, il importe bien peu que Gauvreau «nous déteste<sup>18</sup>», puisqu'il s'agit bien plutôt de l'exploréen qui, justement parce qu'il «ne nous parle pas, [...] ignore systématiquement les lois de la communication, de l'empathie et du lyrisme,

<sup>15</sup> LES GRAPPES LUCIDES, (98).

<sup>16</sup> BIEN-ÊTRE, (48).

<sup>17</sup> Donatien Marcassilar, *L'asile de la pureté*, (558).

<sup>18</sup> Jacques MARCHAND, *Claude Gauvreau : poète et mythocrate*, VLB, 1979, (288).

[justement parce qu'il] ne nous aime pas<sup>19</sup>», précipite la communauté sous l'empire de sa terreur. Parce que cette poésie, ultimement, élimine toute identification avec quelque objet aimé (aimé parce que connu, reconnu, ou simplement identifié), avec quelque idole de la nation, avec quelque chose qui fasse se cristalliser «les molles consciences contemporaines<sup>20</sup>». Parce qu'elle tient à son retrait au loin, à l'écart de tout commérage. Aussi, parce que, de cette façon, elle «divulgue au profane ce que les distances radieuses cachent aux foules malgré elles ignares<sup>21</sup>», cette poésie terrorise. Les affinités de Gauvreau avec le terrorisme sont flagrantes. Mais il est faux et sinon même carrément "mythocratique" d'affirmer que son œuvre est une «machine mystifiante» et, qui plus est, une «machine qui tue<sup>22</sup>». En venir à ce genre de conclusion, c'est, non seulement ne pas encore avoir les yeux déglués du mythe, mais c'est agir en incendiaire! En effet, tel Érostrate, désorientés, les critiques objectifs de l'œuvre occidienne s'en prennent au *templum* littéraire en y venant faire étinceler le feu blafard d'une raison toute technocratique et solaire (et, par là, toute platonicienne, §29) qui ne peut, bien évidemment, que s'aplatir devant «LES REFLETS DE LA NUIT» sélénales en laquelle mène inéluctablement la chute (ou encore l'échec) de toute pensée (systématisation) moderne ou encore post-moderne. Le compost exploréen, bâti essentiellement sur la ruine du langage (§26—V §75), ne peut être élucidé que par une volonté surhumaine d'abandon radical de la sensibilité commune archaïsante (II §13). Et la raison en est simple : cette sensibilité est essentiellement coercitive<sup>23</sup> puisque c'est elle, en effet, qui

<sup>19</sup> Pierre NEPVEU, «Notes provisoires sur les Occ», *Les Lettres Québécoises*, no 7, août-septembre 1977, p.17-18, cité par Jacques MARCHAND *Claude Gauvreau : poète et mythocrate* (388).

<sup>20</sup> «Le magique butin magiquement conquis à l'inconnu attend à pied d'œuvre. Il fut rassemblé par tous les vrais poètes. Son pouvoir transformant se mesure à la violence exercée contre lui, à sa résistance ensuite aux tentatives d'utilisation (après plus de deux siècles, Sade reste introuvable en librairie; Isidore Ducasse, depuis plus d'un siècle qu'il est mort, de révolutions, de carnages, malgré l'habitude du cloaque actuel reste trop viril pour les molles consciences contemporaines». BORDUAS, *Refus global, Écrits I*, PUM, 1987, (340).

<sup>21</sup> La citation provient de l'extrait de la conférence de Gauvreau sur Roland Giguère prononcée le 12 février 1970 au Musée d'art contemporain et publiée dans la revue *Études littéraires*, vol 5, n°3, décembre 1972. Le passage va comme suit : «Un immense poète lyrique est toujours un mégalomane et ce mégalomane est un presbyte qui divulgue au profane ce que les distances radieuses cachent aux foules malgré elles ignares» (507).

<sup>22</sup> Jacques MARCHAND, *Claude Gauvreau : poète et...*, (387). «Je crois... qu'il faudra attendre plusieurs années avant de pouvoir porter sur l'œuvre un regard complètement déglués du mythe» (26).

<sup>23</sup> «L'inconscient historique dont l'individu est chargé et que la langue qu'il parle porterait nécessairement, aurait ainsi pour fonction d'y river l'individu et alors d'empêcher sa conscience de parvenir à une expression

(sans doute, inconsciemment, mais non moins violemment) «frapp[e] /...[d']unanimité d'anathème.../ les découvertes les plus incorruptibles du génie humain... frapp[e] l'artiste et le savant, frapp[e] la vie, frapp[e] l'espoir...<sup>24</sup>». Il s'agit donc d'abandonner les liens qui unissent à ce genre de sensibilité :

Ne savez-vous donc pas que l'abandon d'un état affectif en place—abandon que semblerait nécessiter l'acceptation d'une réalité plus vaste—apparaît toujours comme l'amputation de toutes les joies et tous les souvenirs et toutes les habitudes sensibles ou sentimentales et de tous les liens infantiles ou autres *associés* à cet état!—et qu'il est impérieux que cette possibilité d'abandon (en vue d'une plus grande intégrité morale, qu'importe!) soit bannie ou réprimée par toutes les forces de l'ego!

#### LE PRIX DE LA RÉUSSITE ET LA TÊTE DU SOLDAT CLAUDE

10. Il semble donc que le problème ici relève de l'ego, du sujet pris en tant qu'instance discursive et biopolitique, en lequel, en l'occurrence, s'appuie toute forme de pouvoir<sup>25</sup>. Ce qui implique, chez Gauvreau, la nécessité de ce «dédoublement radical», sans lequel personne «ne pourra jamais rien comprendre de mon activité» (§3n.5). En effet, ce "dédoublement", Gauvreau s'en explique en disant qu'il provient de sa capacité «à pouvoir envisager toute réalité ou tout objet—y compris moi-même—comme si ma personne véritablement n'existait pas». Ainsi «l'observateur bienveillant d'une autre planète» (*Corr.*, 386) devra «payer de sa

---

adéquate d'elle-même au moyen d'une adaptation de la langue à son expérience propre». Michel MORIN, *L'Amérique du Nord et la culture*, (110).

<sup>24</sup> GAUVREAU, *Correspondances*, (319). Il est instructif de rapporter cette «unanimité d'anathème» à la «violence mimétique» dont parle René GIRARD : «...l'effet cathartique, purgatif de l'unanimité violente, les violences collectives, dans le judéo-chrétien, débouchent toujours sur une désunion que les Évangiles [jouales et occidiennes!] n'hésitent pas à souligner. [...] partout où il intervient, Jésus provoque des dissensions. L'irruption de la vérité détruit l'harmonie sociale fondée sur le mensonge des unanimités violentes». *Celui par qui le scandale arrive*, Paris, Desclée de Brouwer, (70-71). Voir §16n.26 & la citation de Bataille en I §7.

<sup>25</sup> En rapport avec ceci, je prends note que quelques critiques ont, en effet, formulé le blâme de l'apolitisme en lequel se serait confiné le groupe des Automatistes signataires du *Refus global*. L'argument, encore ici entaché de mauvaise foi, qui reproche alors aux pseudo-révolutionnaires de l'égrégore de s'être cantonnés dans la "révolte des artistes", ne prend pas en compte la "catégorie de l'impolitique" qui permet, en effet, de produire une filiation riche de conséquences entre le groupe Acéphale de Bataille et les Automatistes de Borduas. En effet, dans la perspective totalitaire qui embrase l'Europe de l'entre deux guerres, l'expérience d'Acéphale (tout comme celle des Automatistes après 1945) affirme, en quelque sorte, qu'«il n'existe pas de sujet d'antipouvoir, pour la raison fondamentale que le sujet est déjà constitutivement pouvoir» et que le seul moyen de contenir le pouvoir est de réduire le sujet : c'est dans ce cadre que rentre... le concept d'"autodissolution subjective", de "dérive mystique" comprise comme "l'exercice du politique enveloppé dans ce qui ne l'est pas». Marina GALLETI, «Le Roi du Bois», dans Georges Bataille, *L'Apprenti Sorcier, du Cercle communiste de France à Acéphale*, Paris, La Différence, 1999, (57). La citation provient d'un livre de Roberto Esposito, *Categorie dell'impolitico*.

personne pour conserver la possibilité (d'ailleurs incertaine) de réussir son objet» (*Corr.*, 289). «Prenez-en votre parti» dit-il à son correspondant : «Les objets—comme les personnes—ne vous procureront du bon que dans la mesure où vous paierez de votre personne pour eux, sans espoir de rétribution» (*Corr.*, 290) :

*(Il saisit sa tête par les cheveux dans sa main droite; il la détache de ses épaules et la tient à bout de bras.)*

Tu montras ma tête à Gauguin, elle en vaut la peine.

LE SOLDAT CLAUDE (67)

#### CONTINUITÉ DU CONTINENT "OCCIDIEN"

11. Malgré tout cela, Gauvreau termine son AUTOBIOGRAPHIE avec ces mots d'un enthousiasme troublant : «En 1969 j'ai signé un contrat avec les Éditions Parti pris pour la publication de mes ŒUVRES CRÉATRICES COMPLÈTES en un seul volume. Et ça continue» (16).

12. Et oui, en effet, "ça continue" puisque, ces *Œuvres créatrices complètes* se prolongent en moi et cela, de façon telle, que je peux dire, à l'instar de Gauvreau lui-même, qu'elles sont miennes aussi, malgré que jamais aucun *je* ne se les puisse approprier en tant que telles (§29—II §2n.5). Ainsi, les *Œuvres créatrices* "complètes", c'est le "comble", parce qu'à *part* moi, tel un continent, elles continuent, *me* continuent comme si, en quelque sorte, il s'agissait là de *ma part* à moi (celle qui reste); un peu comme si, en fin de compte, j'étais poursuivi de cette "part restante" (IV §7), celle des enfants de Caïn. «Je suis poursuivi et harcelé, comme Caïn, par ma propre exigence» affirme Claude dans une lettre à Borduas<sup>26</sup>. Exigence, en effet, qui a de fortes chances d'avoir rapport avec cette «solution de continuité» qu'il mentionne quelque trois semaines plus tard. Ainsi, Claude dit-il de lui même que «[d]e tous les être de notre milieu, je suis le seul dans la vie duquel il y ait eu véritablement une solution de continuité<sup>27</sup>» (suite II §18).

#### CAÏN AU CŒUR DES QUENOUILLES

13. Figure civilisatrice par excellence, Caïn, à l'image de l'homme qui s'évade AU

<sup>26</sup> Datée du 6 août 1954, (LPÉB, 133). L'exigence en question est ici circonstancielle à la rédaction du roman *Beauté baroque* (1952) qui, aux dires de Gauvreau, «fut écrit dans des circonstances véritablement martyrisante.» (132) J'aurais l'occasion, plus avant, de faire état de ces circonstances. Pour l'instant, il est seulement nécessaire de se rappeler que «L'effort de réadaction de *Beauté baroque* annihila ce qui me restait de forces nerveuses.» AUTOBIOGRAPHIE, (13).

<sup>27</sup> Lettre du 21 septembre 1954. (LPÉB, 144).

CŒUR DES QUENOUILLES, pourrait lui-même, en se retirant de la face de Dieu, avoir dit : «Je suis un criminel éminent.../ un homme poursuivi... par les satrapes... comme un jaune dans une rigole abrupte» (81). Malgré l'étonnement que produit naturellement ce genre de proposition, la scène décrite ne manque pas de marquer une forte cohésion lorsqu'on remarque le lien qui relie les satrapes au jaune<sup>28</sup>. L'homme caïnien, marqué ici de la couleur jaune, «effectue son évation» afin d'«échappe[r] à ceux qui le poursuivent» (81). Cela ne manque pas de référer à la crainte que le personnage biblique formule à l'endroit de Yaoué lui-même lorsque celui-ci lui somme de (II §9) se retirer de sa "face" (amphibologie : *fari* : son dire, c'est-à-dire la loi "fatale" qu'observe inconsciemment toute langue commune!<sup>29</sup>). Face transcendante qui parle, en effet, et qui agit comme une matrice cosmique de laquelle, ici, l'homme doit inévitablement s'expulser afin naître à lui-même et ainsi fonder le nouveau *mythe*-parole de la civilisation humaine en créant de la sorte une nouvelle matrice qui pourrait bien avoir comme exigence la création d'un nouveau langage, d'une nouvelle loi (II §20); un langage dégagé de la divine *fatalité* et, par conséquent, un grand-dire immanent qui provienne des "entrailles" mêmes du premier homme. Se retirer de la face de Yaoué, en effet, signifierait ici, s'apprêter à passer outre toute norme éthique-linguistique, c'est-à-dire à défier l'éthos général et divin, pour affirmer concrètement la conviction qu'il a d'être le premier des hommes libres et ainsi rebelle à l'ordre transcendant (ou simplement grammatical) de Yaoué. Symbole de la conscience immanente, la figure du meurtrier, le «criminel imminent» (81), deviendrait alors, dans le contexte présent d'un monde fondé sur la science et la raison technocratique «le patient d'une foi et d'une morale : la foi et la morale surrationnelles» (§5n.7).

<sup>28</sup> La substantivation du jaune tend à attribuer une valeur "orientale" (II §3) à l'identité de l'homme évadé. Les satrapes, quant à eux, désignent, en général, des hommes despotiques et puissants et, particulièrement les gouverneurs de province (satrapie) dans l'Empire Perse. On peut voir dans la *Correspondance* avec Dussault que Gauvreau s'identifiait à la figure du Mongol : «Mes traits, légèrement asiatiques, peuvent faire penser aux mongols ou aux tartares». Attribut qui semble aussi correspondre à Muriel Guilbault qui, selon son époux Julien Major, «avait un type légèrement mongol». (*LPÉB*, 384, n.19). De plus, le contexte de rédaction de l'objet (autour de 1945) permettrait, sans doute, d'y voir une assimilation aux Juifs qui, dès 1942, furent marqués de l'étoile (jaune) de David pour les distinguer des Allemands.

<sup>29</sup> «Voici aujourd'hui tu m'as expulsé sur les faces de la glèbe. Je me voilerai face à toi. Je serai mouvant, errant sur la terre : et c'est qui me trouvera me tuera». *Genèse*, IV, 14. C'est pour prévenir Caïn d'une telle ignominie que Yaoué lui «met un signe... pour que ceux qui le trouvent ne le frappent pas.» (15, Chouraqi). C'est dans la TOB que l'on retrouve «je serai caché à ta face...».

## "UNE CONVICTION FANATIQUE ET AVEUGLE"

14. Ceci, cette foi et cette morale, de la façon qu'elle s'exprime, ne reflèterait-elle pas («dans la langue de la nuit<sup>30</sup>») cette éthique esthétique<sup>31</sup> élaborée par Borduas lui-même avant même la rédaction du manifeste apocalyptique *Refus global*? En effet, Gauvreau, en devenant «une véritable chambre d'écho pour saisir sur le vif les propositions théoriques de Borduas» (Gilles LAPOINTE, *L'envol des signes*, 72), poursuit (et est poursuivi) sans relâche (par) le dur et combien éprouvant labeur automatiste qui, nécessairement (c'est la totale!) prendra le pas sur toute son existence de fin résistant à la «sensibilité fantasque et délicate<sup>32</sup>». Et justement, au sujet de ce type singulier de sensibilité, dans la lettre du 19 décembre 1949, Gauvreau dira :

Chacun ses méthodes, chacun ses impulsions, et chacun ses instincts. Les miens sont peut-être d'une essence à la fois inférieure et plus colorée. J'ai l'impression toutefois que mon atavisme sanguinaire servira à quelque chose. [/] On ne m'enlèvera pas du crâne que, si je n'agissais pas comme j'agis, quelque chose de précieux serait infirmé ou retardé ou avorté. [/] C'est une conviction<sup>33</sup> fanatique et aveugle.

## "CEUX QUI LABOURENT LA VIE"

15. (suite de II §8) Concernant ce labeur-labour caïnien, je remarque que l'écriture automatiste emprunte beaucoup de figures au domaine agricole ou organique :

Ah! le bonheur de se sentir emprisonné en sa propre écorce! Étranger à soi-même. Qu'il valse, ce front végétarien, cette estrade botanique! Le vent frais des plantes ocres, mystificateur unifiant qui éclôt à ma peau sous la forme trompeuse de poil. Sous l'aspect tellement pas urbain d'une couche terreuse, d'un bouclier de glaise<sup>34</sup>.

<sup>30</sup> «L'HOMME SOMBRE— Je partirai dans la langue de la nuit. Je deviendrai un remous de la nuit comme une sève de phare.» LE RÊVE DU PONT, (76).

<sup>31</sup> À ceci que «[I]es problèmes plastiques ne se posent plus en tant qu'art, mais en tant que conduite à suivre dans la vie.» BORDUAS, «Parlons un peu peinture» (1948), dans *Écrits I*, (291-92).

<sup>32</sup> LPÉB, (144).

<sup>33</sup> «Mes convictions ne sont pas ma personne; mes convictions sont des objets sortis de ma personne et qui sont parvenus à une réalité autonome. Le tableau du peintre n'est pas le peintre, l'enfant de la mère n'est pas la mère. L'optique de l'inventeur excelle à regarder comme impersonnel ce qui est séparé de sa vie organique. D'aucuns estiment plus impérieux le respect de quelques objets extérieurs que le respect de l'objet qu'ils sont.» *Beauté baroque* (447), voir §5n.6.

<sup>34</sup> LE CORPS TERNI ET SUBLIMÉ, (160).



Ainsi, puisque toute cette vibrante matière de la dictée automatique tend à prendre un aspect organique ou, du moins, qui la met en rapport avec le labeur-labour agricole, la «rigole abrupte» (81) dans l'objet AU CŒUR DES QUENOUILLES peut ici être considérée, depuis son acception horticole, comme "un sillon où l'on sème des graines ou encore où l'on met des plants" (*Robert*). De cette façon, l'homme caïmien, s'ajouterait au nombre de «ceux qui labourent la vie<sup>35</sup>» et cela, non pas seulement par l'acte tranchant de l'écriture (*graphein*), mais précisément par l'éthique surrationnelle qui "stigmatise" le chercheur (ou explorateur) nomade ainsi relégué en bordure des terres du royaume (satrapie!) divin. En effet, la métaphore agricole (labouer la vie) aurait pour effet de verticaliser le rapport traditionnel du travail de la terre en "travaillant" sur le vif, le vivant et ainsi sur l'homme concret, et ce sur cet "étal mixte" de la scène des *Entrailles* sur laquelle le grand Chir(urgien) débite les chairs mélangées. Ici, le grossier travail aratoire se transforme en celui d'une charcuterie fine d'où s'exhale déjà le fumet âcre de la "boucherie" à venir. En effet, une telle image de massacre préfigurerait la mitraille de la fin des *Oranges sont vertes* où, encore, l'aspect "terrigène" des oranges tend à prendre une teinte "vitale" que lui attribue la couleur orange. (II §9) Batlam, celui qui reste et qu'on attend tout au long de la pièce, à l'instar du grand Chir, est, par excellence, "celui qui laboure la vie" et, par extension, celui qui libère en charcutant, mais non pas l'homme en tant que tel, mais le corps social vicié duquel il parviendra ainsi à tirer les épigones d'un mythe nouveau «[p]uisque l'heure des prophètes revient», LE PROPHÈTE DANS LA MER (143).

16. Une telle interprétation est valable, en effet, si l'on considère que l'interprète, plongé-planté à son tour dans «[l]a rivière naine», le «ruisseau, sauvage et tortueux» (81) de la "scripture" automatique, se familiarise avec un autre type de sensibilité poétique qui aurait pour effet de frapper<sup>36</sup> concrètement son imagination

<sup>35</sup> C'est Grisha qui implore les hommes : «Hommes, hommes, soyez généreux. Ayez pitié de ceux qui labourent la vie.» LA PRIÈRE POUR L'INDULGENCE, (29).

<sup>36</sup> Pour donner un aperçu de la forte impression que produit l'exploréen, il n'est qu'à voir les différents rapports sémantiques qui voisinent le v. latin *plorare* "pleurer" qui se rapporte à *plangere* ("frapper –de douleur"; "se livrer aux transports de la douleur"; "se lamenter") qui, lui, se rapporte au grec *plazô* : "faire errer", "écarter du droit chemin" (en rapport avec la "ligne catholique"), "égarer", "induire en erreur"; "errer", "se fourvoyer", "s'égarer". Cf. aussi le v. *plèssô* : "frapper", "porter un coup" (avec la main ou une arme); "battre", "blesser". Ainsi, l'interprète, à l'image d'Ulysse égaré sur les mers, prend ici l'aspect d'un banc de plancton (§26—III §12) au milieu du ras de marrée des *Occ* qui, elles-mêmes, voguent à la dérive

jusqu'à provoquer en celle-ci de nouveaux réflexes sensibles. Tel Caïn, tout interprète, en passant le seuil du monument occidien (passant outre la dure "ligne catholique" ou encore l'inquisition contemporaine), en recevrait ainsi la marque qui peut être considérée comme une trempe et, ainsi, un baptême laïc (V §58-63) et poétique qui serait propre à protéger et fortifier<sup>37</sup> tout nouvel adhérent à "la foi et la morale surrationnelles" (§5n.7) :

Serait-ce donc que vous portez déjà le *stigmat* du chercheur? Si tous vos amis et toutes vos fréquentations se détournent de vous d'instinct—à l'odeur—c'est que vos réflexes appartiennent maintenant à une autre société, à une autre collectivité, à une autre civilisation.

*Correspondance*, (285)

#### "LE STIGMATE DU CHERCHEUR"

17. En effet, le "stigmat"<sup>38</sup> du chercheur" semble être la marque (V §2) douloureuse qui distingue le poète exploréen qui, comme pour affirmer son caractère exceptionnel face à la banalité ambiante, «organise[] une exploration dans la carcasse des mondes défunts<sup>39</sup>» comme s'il s'agissait de rendre prégnante l'idée de l'imminence de la fin des temps par une dégénérescence, sans doute, fictive, de la langue, mais qui ne manque pas de plonger l'interprète dans un procès qui, par une sorte de mimétisme cosmique (I §42n.31), le fait participer au secret chaotique de la nature qui menace l'arbitraire suprématie de l'espèce humaine; mais qui, paradoxalement, tout en la menaçant, lui permet de se renforcer (§16n.26). Ici, par contre, seul le recours à un type extrêmement singulier d'expression permet d'évoquer une telle chute qui ne peut avoir rapport qu'au sacrifice de l'éthique catholique (universelle-paulinienne) par un violent dépeçage du corps maternel et symbolique de la langue. Sacrifice à travers lequel viennent se mêler une série d'image de la naissance (II §35) : «Rigoles de sang sur les tempes, chair de femme dépecée, chair d'homme flétrie» (81). Rapportée au stigmat, l'image de la chair

---

dans le bassin de la culture québécoise qu'elle mène à bout, fait aboutir (telle une pousse nouvelle—néophyte—de la civilisation à venir?).

<sup>37</sup> Dans la *Somme théologique*, Thomas d'AQUIN affirme que «l'eau du baptême, qui nous fait mourir et renaître avec Jésus mort et ressuscité, nous incorpore par là au Christ, en nous configurant spirituellement à sa ressemblance et en nous marquant de son empreinte (caractère)» (394).

<sup>38</sup> Le substantif *to stigma*, *-matos*, vient du verbe *stizô* qui signifie "piquer, pointiller, tatouer"; "marquer d'un signe quelconque, au fer rouge, stigmatiser, flétrir"; "marquer; ponctuer"; (moy. *stigmazomai*) "se tatouer". Tout ceci corrobore la "ponctuation" de la scripture sarcophage : «Patrie découpée en virgules, il est vrai. [/] Moi j'ai trouvé mon cercueil», LA PRIÈRE POUR L'INDULGENCE, (31).

<sup>39</sup> L'HÉLID-MONDE, (121). Ce qui ne manque pas d'évoquer le thème orphique de la descente en Enfer (*katabase*, III §43—IV §37).

flétrie évoque l'opprobre qui résulterait de cette expulsion violente en dehors du corps maternel et symbolique de la langue. Les flétrissures<sup>40</sup>, en effet, ne seraient-ils pas la marque que provoque la scripture exploréenne sur «les molles consciences contemporaines»? (II §9n.20).

#### ÉCRAN-PARANOÏAQUE ACCOUSTIQUE

18. (suite de II §12) Pour revenir à l'idée de la "solution de continuité" évoquée plus tôt et qui pose tant de problèmes dans le contexte présent des sociétés (com)post-modernes où toute synthèse globale<sup>41</sup> s'avère impossible, je note que les livres compris dans les *Occ* pourraient être considérés comme une espèce de constellation qui servirait à orienter le chercheur dans son exploration sublunaire. La *sidération* que provoque le *désir* exploréen serait donc propice, sous l'effet d'un choc émotionnel intense, à faire mourir et, par là, renaître spirituellement l'interprète qui subirait ainsi l'influence (faste ou néfaste, c'est selon) des astres auxquels s'abreuve<sup>42</sup> le sujet-objet de ce «royaume qui n'est pas public» (I §33). En effet, puisque chacun y puise sa liqueur propre, puisque la trémulation micro-organique de ce compost scribal produit en chacun l'effet acoustique d'un gigantesque écran-paranoïaque, chacun (tel Géhur, par exemple, dans NOSTALGIE SOURIRE), apprend ainsi à s'abandonner à cette logique surrationnelle qui, tout en sacrifiant l'ego (II §10), en mettant sous le joug le jugement critique, rassemble l'auditoire en une improbable, mais non moins tangible, continuité proprement hyperéthique et, par là-même, érotique<sup>43</sup>. C'est tout comme s'il était devenu

<sup>40</sup> Flétrir : dépouiller de son éclat, de sa fraîcheur, d'où altérer, décolorer, ternir et ainsi au figuré : faire perdre la pureté, l'innocence, avilir, enlaidir. Mais le verbe a un sens ancien que le texte cité ne manque pas d'évoquer. Ainsi flétrir signifierait : marquer (un criminel) d'un fer rouge (en forme de fleur de lys, puis de lettres) et par extension : frapper d'une condamnation ignominieuse, infamante. L'usage vieilli dit : vouer à l'opprobre, stigmatiser, déshonorer.

<sup>41</sup> Voir I §16-17 où il est fait mention de la "synthèse organique médiévale" à laquelle s'oppose farouchement la synthèse mystico-objective de l'automatisme surrationnel. «Évidemment, de la Renaissance aux mystères objectifs, le saut était un peu vaste. [/] Nous sommes Descartes-Voltaire-Sade-Delacroix-Beethoven-Cézanne-Debussy-Lautréamont-Jarry-Artaud-Tzara-Picasso-Klee-Mondrian-Stravinsky-Breton, tout ça à la fois» *LPÉB*, (91).

<sup>42</sup> «Il décroche une étoile et la porte à ses lèvres», *LES REFLETS DE LA NUIT*, (21), Contrairement à Chir de Houppelande qui «voudrai[t] porter à [s]es lèvres une larme de la nuit qui [l]'hallucine», Hurbur (qui est «un nouveau Chir...») peut, seul, s'abreuver «au pis pressé de l'étoile», (21).

<sup>43</sup> Selon Georges BATAILLE : «De l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort» (*L'érotisme*, 17) et c'est à travers le sacrifice rituel qu'est rompue l'essentielle discontinuité des

possible d'appréhender cet état d'inconscience primitive et de sensualité épique qui prévalait à l'époque archaïque de la pensée non encore rationnelle, mais mythique (I §6).

#### 1. ACCOMPLISSEMENT ENCYCLOPÉDIQUE DU CERCEUIL OCCIDIEN

19. Les *Œuvres créatrices* seraient ainsi *complètes* en ce qu'elle "accomplissent" cela même qu'elles appellent. Et cela, dans l'exercice même de l'appel que chaque interprétation relance en accomplissant un cycle dans la logique lunaire de l'œuvre occidienne. L'antiphonaire fait le tour de l'accoustique mentale, envoûte comme la putain de Platon (I §17n.8) en *exigeant* de l'interprète-auditeur tout comme de l'auditoire un enrégimentement total, complet, qui, dans son grand-dire, ouvre grand les portes souterraines du monument élevé sur la ruine du langage (et de la logique solaire) d'où justement sur-gît la nouvelle civilisation *en question*. Civilisation qui interroge, en effet, et qui provient d'une vision inaugurale et proprement infernale dont Gauvreau fait part dans un texte contemporain des *Entrailles* :

Si la vision est imparfaite qui tenait compagnie à la mienne, il est nécessaire et fatal que la mienne poursuive son étape rocailleuse comme un bagnard perpétuel. Vision et bagnard : voilà le noeud dont on ne s'évade pas. Si tel axiome d'autrui mérite un doute, si tel principe audacieux, et tentateur comme un tombeau, humilie l'embrassement universel qui fut toujours la loi de mon oeil, il est absolument fatal et nécessaire que la lutte soit livrée par un homme seul. Temporairement seul, mais seul tant qu'il vivra. Je me battrai tout seul, s'il le faut, si la probité des copains détourne leur générosité vers une autre route, mais le témoignage sera sans éclipse.<sup>44</sup>

20. Ainsi les *Occ* sont l'oeuvre de ce «témoignage sans éclipse» (II §34-36) que, telle une lumière trop vive, nul regard ne peut supporter sans sourciller. Nul axiome ne tient, nul principe, fut-il "tentateur comme un tombeau", ne peut réduire la portée de vue encyclopédique du cyclope puisque "l'embrassement universel ...fut toujours la loi de mon œil". L'homme se battra seul, en effet, parce que, prisonnier de sa vision, il se bat pour la loi de son unique oeil. Oeil-désir, optique du tout grouillant du dedans, qui refuse de tergiverser entre tel et tel principe moral, mais

---

sujets rassemblés autour d'un tel rite. L'expérience de la société secrète "Acéphale" tourne autour d'un tel érotisme sacrificiel ou "thanatique".

<sup>44</sup> Claude GAUVREAU, «Le jour et le jour sains», *Sainte-Marie*, vol. 2, n° 1, octobre 1945, (2).

qui s'avance, tel Lazare, hors du tombeau de cette même morale en procédant ainsi à "réévaluation de toutes les valeurs" (Nietzsche). C'est le sens de cette poésie "mosaïque", de cette écriture-loi (II §13) qui charcute le langage en tout petits morceaux et qui construit un tableau complexe avec ces fragments de réalité simple<sup>45</sup>. Tableau qui me blesse aussi, parce que cette réalité commune et sentimentale que confère le langage au monde, je la retrouve dépecée et que, dans ce procès chirurgical du monde et du réel, c'est (le) moi qui se retrouve ainsi mis en pièces, entamé par chaque vers sarcophage qui fait réellement de cette oeuvre un cercueil<sup>46</sup>.

#### "RAVAGE" DE CERVEAU DU COMPOST HUMAIN

21. Ce que l'on constate à ce niveau déjà, c'est qu'au coeur de ce travail monstrueux de (dé)composition plastico-poétique, se profile un immense saccage des valeurs admises, une volonté surhumaine de mettre en échec tout l'engrenage social d'une époque particulièrement opaque. À cet engrenage totalitaire (théocratique et, aujourd'hui, spectaculaire<sup>47</sup>) auquel est assujéti depuis des lustres<sup>48</sup> le peuple canadien-français (ou québécois), Gauvreau oppose un incommensurable "ravage" de cerveau.

22. Cette civilisation de l'interrogation radicale<sup>49</sup>, c'est «Grisha [qui] est couché au travers d'un point d'interrogation horizontal ayant le point à gauche» (29). Et

<sup>45</sup> Cette poétique est essentiellement explosive (voir *Corr.*, 295-96).

<sup>46</sup> Témoin que je suis de ce procès de décomposition de moi-même, puisque c'est activement (en exécutant et en m'imprégnant totalement de l'oeuvre) que je progresse dans cette mise en scène du langage, que je m'efforce d'accorder ma vision à celle du poète, le cercueil en lequel je me vois pénétrer, en lequel je ressens dans ma chair le vers se tordre et confondre mon image, ma réalité, mon langage; ce cercueil, en effet, devient "cercoeil" puisque c'est non seulement ma chair qui est mangée, mais aussi mon oeil, mon optique ou, autrement dit, mon point de vue. Ceci, seule une expérience affirmée de l'exploréen permet de le rendre tangible.

<sup>47</sup> En effet, en accord avec Guy DEBORD pour qui «[l]e spectacle est la reconstruction matérielle de l'illusion religieuse» (*La société du spectacle*, Paris, 1992 [1967], 24), il serait juste de réactualiser le dicton de Marx, et d'affirmer qu'aujourd'hui la culture de masse est l'opium du peuple. Opium dont seuls «les objets du trésor» poétique dont parle *Refus global*, parce qu'il ont été «ordonnés spontanément hors et contre la civilisation», peuvent procéder à la nécessaire désintoxication.

<sup>48</sup> C'est, en réalité, depuis 1840, suite à la défaite de la rébellion des Patriotes, qu'un durcissement devient palpable dans la mentalité des élites cléricales et civiques qui cherchent à consolider leurs acquis par une loyauté sans défaut à la couronne britannique qui les portera à confiner le peuple dans des valeurs archaïques et passéistes de préservation et de survivance (IV §1-5).

<sup>49</sup> «Chaque fois qu'une incertitude s'empare de moi, je ne peux que formuler mon inquiétude et interroger». Lettre du 21 septembre 1954, *LPÉB*, (144).

derrière cela, toujours en didascalies : «Au fond, ce sont tous les rouages du mécanisme d'un cadran gigantesque qui marchent sans arrêt» (29). LA PRIÈRE POUR L'INDULGENCE demanderait-elle pardon pour avoir ainsi tout révoqué en doute, pour avoir tout embrasé par la loi de son unique œil de cyclope polyphème à la langue pourtant pas si mal pendue?

23. Est-il nécessaire de rappeler que Gauvreau, en effet, "paye de sa personne pour réussir son objet" (II §10). Durant vingt-cinq ans de sa vie, il se dédie entièrement à l'exercice d'une écriture qui lui est nécessaire pour vivre. Il s'agit d'une exigence vitale. C'est ainsi à travers la voix de Grisha (diminutif russe de Gregory, nom populaire qui signifie "peuple-troupeau", et ainsi propre à formuler une inquiétude et sinon même à interroger la notion même de patrie!) qu'il implore :

GRISHA—Voix de terre, console la terre!

Rideau muet, parle!

Le perroquet ne s'est pas tu et la lèvre mouluë à épousé la témérité.

Hommes, hommes, soyez généreux. Ayez pitié de ceux qui labourent la vie.

Les cerceaux s'entrecroisent, la larme éclôt dans la stupeur.

[...]

C'est effroyable, mais vous ne l'avez pas compris.

[...]

Les moujiks ne veulent pas comprendre quand je leur dit que les dieux vivaient dans les airs et expiraient dans la tête. Les moujiks, ce sont les bêtes. Les bêtes, ce sont les yeux effroyables qui consomment les cœurs. Les charbons effroyables qui brûlent atrocement dans les figures.

Les vignes se perdent car vous avez oublié la manière d'y boire.

Immenses rues, immenses rues, la sécheresse a fait de vous des condamnés.

LA PRIÈRE POUR L'INDULGENCE (29-30)

24. "La trêve aux soucis" que chantaient auparavant les muses héliconniennes (Hésiode), c'est maintenant la "terre" qui s'en occupe, c'est le compost humain, à travers l'"humiliation" (*humus*) exploréenne, qui "laboure la vie" telle une vigne sublime pour en puiser la liqueur extatique de la «laiterie céleste<sup>50</sup>» qui coule du livre sarcophage. Livre «qui se referme sur lui [Grisha et/ou l'interprète] et remonte vers le plafond jusqu'à disparaître» (31) :

Pensez et repensez, la torpeur coule du nuage gonflé d'ivraie.

Le signe tonitruë, l'anse culbute.

Joyaux heureux.

"ET IL PLEUT DES YEUX" : FIGURE DU BAPTÊME EXPLORÉEN

25. Il apparaît, en effet, que chaque interprète soit, devienne, cet "enfant nuage" évanescent "gonflé d'ivraie" (imbibé du mal de l'ivresse) qui fait couler la torpeur

<sup>50</sup> LA JEUNE FILLE ET LA LUNE, (27).

sur l'auditoire comme une pluie de larmes<sup>51</sup> qui, dans le contexte de l'objet proprement dit, prend l'aspect d'une averse "lucide" puisque, tout juste avant la tombée du "rideau muet", «[l]es béquilles [qui, plus tôt, évoluaient seules en rond tragiquement au milieu de la scène] se transforment en parapluies et il pleut des yeux» (31). Mais, il semble qu'il soit tout de même difficile de s'abreuver à ce type étrange de lucidité puisque, tout comme le tonnerre dans la tempête, "le signe tonitrué" dans l'explosion de la lettre<sup>52</sup> et, ainsi, il semble qu'il n'y ait plus d'endroit à partir duquel se saisir de son sens puisque "l'anse culbute" et l'ivraie-ivresse de se répandre en pure perte en de "joyaux heureux" dans «[l]a flottaison [qui] s'exerce à l'état général» (30).

Mais pourquoi, en effet, les béquilles se transforment-elles en parapluie? Serait-ce, comme l'entendent certains critiques, pour évoquer l'idée de l'imperméabilité du commun des mortels à sa vision de bagnard<sup>53</sup>? Ce commun, refusant opiniâtrement le baptême exploréen, refuserait donc de s'identifier à la figure, pourtant populaire, de Grisha, refuserait aussi de suivre le poète dans le «remous du chant<sup>54</sup>». Mais malgré qu'il est question de vision, cette poésie on ne la voit pas, c'est elle qui me regarde<sup>55</sup>. En effet, il y a des yeux partout, et cela tellement que ça devient naturel, impersonnel : «il pleut des yeux». Et ces yeux célestes (bibliques) qui tombent (du livre envolé) comme la pluie, ne seraient-ils pas ceux qui permettraient d'alimenter la vigne à laquelle les moujiks ont «oublié la manière d'y boire» (30). À la sécheresse qui condamne les moujiks, en effet, vient ici s'opposer le labeur-labour vital qui, en provoquant la pluie d'yeux, aide ainsi à parfaire la vision cosmique à laquelle je m'abreuve.

<sup>51</sup> Les tout premiers mots de Fanticidé permettent d'associer le "nuage gonflé d'ivraie" à l'ivresse des pleurs proprement exploréens : «Les nuages sont des larmes». L'ENFANT NUAGE AU SOURIRE CHATOYANT, (164).

<sup>52</sup> «Le jour du fractionnement de la lettre viendra peut-être; en tout cas, il faut l'espérer...» *Correspondance*, (100).

<sup>53</sup> «Le reproche le plus sérieux que l'on puisse faire à Gauvreau est d'avoir misé sur les pulsions peut-être les plus régressives de notre inconscient collectif pour cultiver son mythe personnel. Je me demande si les innombrables textes impeccablement incompréhensibles de Gauvreau n'ont pas eux aussi pour fonction inavouée de nous convaincre de notre insuffisance, de notre incapacité atavique à comprendre les poètes». Jacques MARCHAND, *Claude Gauvreau, poète et mythocrate*, (388).

<sup>54</sup> «...j'ai nagé en toi dans les remous du chant» affirme Corvelle dans LES REFLETS DE LA NUIT, (19).

<sup>55</sup> Dans un contexte qui diffère, Robert MAJOR, commentant un poème de Chamberland affirme que «[l]e lecteur confortable, le lecteur bourgeois, se sent "spotté"». *Parti pris : idéologies et littérature*, (301). Voir V §82-83.

## PERFECTION DE LA VISION

26. Dans cette perspective aussi impersonnelle qu'universelle, il devient donc erroné de creuser chaque verset, chaque image, chaque point de vue puisque c'est moi, au contraire, qui est traversé par celui-là, comme par une vision qui se tient braquée sur moi, me vise «O mire!» comme une foudre à laquelle je me dois de tenir tête. En effet, ma vision, pour s'accorder à celle du poète-chirurgien, doit, elle aussi, être "parfaite". C'est-à-dire, non pas que déjà elle le puisse être, mais qu'elle doit travailler à sa perfection. Et qu'est-ce qui est le plus propice à parfaire ma vision qu'une œuvre qui se prétend complète, encyclopédique et cosmique dans et par la singularité même de sa *faction*<sup>56</sup> créatrice? Ainsi, pour supporter cette vision qui me scrute et me juge aussitôt, je décide de m'avancer, frondeur, contre cela même qui me foudroie et alors je m'identifie à la lumière qui m'aveugle et, sinon même, m'éborgne, c'est-à-dire me dépouille de mes yeux<sup>57</sup> inutiles afin que les fruits que je porte viennent à maturité.

## AUDITOIRE DE JEUNES FILLES

27. Ainsi instruit et lucide, mon enquête prend, elle aussi, l'aspect d'un labeur-labour dans le champ des célestes retors des *Occ*, et alors je glane une phrase de L'ENFANT NUAGE... qui semble ouvrir une piste : «Le cri piaulant nous tartarise car nous ne sommes pas les vigneron accomplis des champs» (165). Ce cri, en effet, m'évoque le personnage de la jeune fille Corvelle dans LES REFLETS DE LA NUIT : «la jeune fille piaule<sup>58</sup> voluptueusement dans le désert blanc» (19). Un tel cri-pialement provient, en effet, de ce que la jeune fille se retrouve dans la main de

<sup>56</sup> Le terme "faction" provient du verbe latin *facere* "faire" (cf. le grec *poien*) et *factio* "groupement" à caractère séditionnel. L'adjectif "factieux" désigne celui qui exerce contre le pouvoir établi une opposition violente tendant à provoquer des troubles : révolutionnaire, rebelle, révolté (*Robert*). Voir le passage de *Beauté baroque* où le terme est utilisé dans tout son rayonnement sémantique (453-55).

<sup>57</sup> L'œil est aussi un terme d'arboriculture qui signifie "bourgeon naissant" (III §29n.28).

<sup>58</sup> Piauler : *onomat.* 1. Crier (petits oiseaux) 2. *fam.* Crier en pleurnichant –piailler. Le pialement est le cri aigu et plaintif des petits poulets et de certains oiseaux (*Robert*). Le caractère ornithologique du nom de Corvelle est ici suggéré (les corvidés : famille d'oiseaux comprenant les corbeaux –*corvus*– les pies et les geais).



Chir et, donc, sous la domination de la lune puisque «sa main pantelante<sup>59</sup> est le spectre des nuits coagulées<sup>60</sup>». Et telle Corvelle, la figure de l'introducteur Chir de Houppelande est, elle aussi, associée aux volatils : «il est frère du hibou et sa voix est sœur du hibou». Oiseau initiatique par excellence<sup>61</sup>, en effet, «son rythme repose dans l'huile et s'y tord et induit les cerveaux des jeunes filles de la brume verte» (I §6).

Malgré le caractère nettement baroque d'un tel tronçon de phrase, il est possible d'y percevoir toute la dynamique de l'écriture automatique qui semble ici, en effet, s'adresser à un auditoire non seulement féminin, mais exclusivement à un auditoire de jeunes filles. La forme archaïque du verbe induire (en "erreur") se rapporte à l'introducteur lui-même en ce qu'elle *conduit* (en les rassemblant) "les cerveaux des jeunes filles" *dans l'"errance" proprement hystérique des "entrailles"*. Mais, malgré qu'on puisse voir ici quelque *enduit* avec lequel on recouvrerait, pour les protéger ou les fortifier (II §16n.37), les cerveaux des jeunes filles vierges (d'esprit: *parthenoi*<sup>62</sup>) ainsi baptisées (et trempés), je crois plutôt qu'il faille y voir l'effet d'une coagulation<sup>63</sup> toute lunaire et spirituelle qui rassemblerait en un tout organique cet auditoire brumeux et hystérique que la figure de Corvelle servirait ainsi à personnifier.

<sup>59</sup> L'adjectif "pantelant" (convulsif, palpitant (en parlant d'un être en train d'agoniser) est en rapport avec "pantais" qui vient du latin *pantasiare* (grec *phantasien*) : rêver, avoir des visions!

<sup>60</sup> Fixation de l'obscurité organique et liquide (lactée) de la nuit : "le spectre des nuits coagulées", c'est la lune : un caillot nocturne.

<sup>61</sup> Le hibou est, en effet, un animal nocturne, symbole de tristesse, d'obscurité, de retraite solitaire et mélancolique et il a parfois une fonction psychopompe ou encore de messenger de la mort. Sa figure annoncerait donc la mort de Corvelle à la toute fin de l'objet. Mort toute symbolique, par contre, qui correspondrait à la fin de la nuit impubère et ainsi à l'introduction-initiation de la jeune fille aux mystères du cycle lunaire-menstruel. Les dernières paroles que prononcent Hurbur en déposant «le corps roide et ensanglanté de Corvelle» (22) annoncent, en effet, l'avènement du jour : «La nuit prend fin». Si l'on ose se référer au contexte social québécois de l'époque, cette scène représenterait la fin de l'obscurantisme du régime médiéval par la simple manifestation de la mystique inhérente à la nature lunaire (et irrrationnelle) de la femme qui s'oppose ici à la logique solaire et désuète de l'homme canonique occidental (I §6).

<sup>62</sup> Pour plus d'information sur la jeune fille au temps de la Grèce archaïque, voir <http://clio.revues.org/document431.html>, et sur la question de la virginité spirituelle, voir le *Peri tès parthenias* de Grégoire de Nysse (*Traité de la virginité*) auquel je me réfère spécifiquement dans une optique toute compostmoderne.

<sup>63</sup> Coaguler, du latin *coagulare*, de *cogo* (*cum, ago*) : pousser ensemble, 1- assembler, réunir, rassembler / assembler en un tout, condenser, épaissir; 2- (*fig.*) concentrer, resserrer; 3- pousser de force qq part; (*fig.*) contraindre, forcer; *coactus* : forcé, contraint, sous l'empire de la contrainte; Syn. : cailler (caillot).

## LE CHANT DU "SIGNE"

28. Ceci me ramenant à la PRIÈRE... où la figure d'un "corbeau noir" est mis en rapport avec le signe tonitruant : «Je n'ai pas cru qu'un corbeau noir pouvait être un signe» (30). Et, deux ligne plus bas, le "signe" proprement dit se change en son homophone "cygne", symbole<sup>64</sup> annonçant la mort éminente en laquelle se résout l'objet sarcophage qui, sous la forme d'«un livre rouge gigantesque», se referme sur le protagoniste en le séparant à tout jamais du commun des mortels : «Un cygne meurt en chantant, un œil meurt en gémissant» (30). Ainsi, il s'avère impossible de maîtriser le sens des différents signes qui, ici, s'accumulent, glissent et se chevauchent pour se superposer les uns aux autres ainsi jusqu'à provoquer cette averse de visions auditives, une hallucination proprement tonitruante. En effet, sachant que le corbeau et le cygne sont tous deux apparentés à la foudre, chaque "signe" ainsi apparaît tonitruant parce que littéralement foudroyé par l'enchevêtrement sémantique qui rompt ainsi radicalement avec le principe dualiste (signifiant/signifié) du langage ordinaire (utilitaire) pour affirmer pleinement son caractère moniste. Ainsi, il s'agit bien d'"un œil qui meurt en gémissant" parce que, ici, il s'avère qu'ici, c'est par la voix qu'on voit. Il s'agit, plus précisément, d'une "audioscopie" (§6b-n.10).

29. Le regard cyclopique (ou encore encyclopédique, la conscience totale) glisse de "signe" en "cygne", et, sans cesse interrompu dans la suite hachurée de la diégèse automatique, "un œil meurt" et un autre prend le relais lequel meurt à son tour et ainsi de suite jusqu'à ce que toute cette suite de chevauchements anguloptes aboutisse en une pluie d'yeux qui semble livrer finalement en une trombe tous les yeux-visions arrachés à l'indicible.

## RHAPSODIE BIGORNE DU ROYAUME QUI N'EST PAS PUBLIC

30. Ce qu'il est possible de remarquer dans ce charivari apparemment grotesque c'est que l'hallucination provoquée par ce type verbo-visuel d'écran paranoïaque appartient foncièrement au domaine privé (I §33), et sinon même, intime de

<sup>64</sup> Le corbeau est le premier oiseau envoyé hors de l'Arche par Noé en signe de reconnaissance (*Genèse*, XVIII, 7). Lui et le cygne sont des messagers divins aux fonctions prophétiques; symbole de la foudre et du vent (Popol-Vuh); il avise des dangers; il est symbole de la solitude, de l'isolement volontaire de celui qui décide de vivre à un niveau supérieur et, ainsi, héros solaire et psychopompe.

chaque interprète-auditeur qui, à l'instar du grand Chir, pourrait ainsi s'exprimer : «Je voudrais porter à mes lèvres une larme de la nuit qui m'hallucine. Je suis halluciné, et je hurle et je hurle et les crépitements des mirages ne me répondent pas» (19). Encore ici, le désir de s'abreuver à la source lacrymale de l'hallucination nocturne et sélénale signale une interversion du sens de la vue et de celui de l'ouïe. L'hallucination est ainsi vécue sous un mode réfléchi où, en effet, c'est "la nuit qui m'hallucine", où c'est moi, littéralement, qui "suis halluciné". La scène apparaît ainsi être celle d'une incommunicable intériorité qui, pour s'exprimer, nécessite le recours à une forme synthétique, ou encore, polyesthésique de grand-dire. Ce grand-dire, en effet, aurait ainsi un caractère totalitaire propre à englober et ainsi à noyer littéralement la sensibilité particulière de l'interprète qui, en parvenant à s'abandonner à l'envoûtement, expérimenterait un type spécifiquement concret d'extase mystique (II §2). Mystère objectif : «je hurle et je hurle et les crépitements des mirages ne me répondent pas» (19) et justement, parce que tout ceci se passe à l'intérieur de la conscience ainsi totalisée à laquelle participe chaque auditeur qui, par le fait même, subit un curieux procès initiatique qui prend l'aspect d'une réelle descente-"saison en enfer".

31. En effet, chacun hallucine selon la sensibilité qui lui est propre, chacun voit des choses, mais ici je devrais plutôt dire *ses* chose, car chaque vision lui est singulière, c'est-à-dire intime et proprement incommunicable : il ne peut, sur le champ, en répondre. L'identification est totale<sup>65</sup> ou sinon le fil se perd et l'hallucination cesse aussitôt que l'état de conscience normale (rationnelle) vient reprendre le dessus. L'introducteur Chir de Houppelande, c'est moi. Moi, le plus grand des poètes. «Moi! Moi! Moi! Le livre» (I §34). Mais "moi" coagulé avec tous les autres, dans et par la voix qui sort de ce livre sarcophage (I §36) : «Opal-hung——serri-kamuzi-lel!» (61).

<sup>65</sup> Dans le contexte de la pensée mythique, on pourrait dire, en suivant l'étude de HAVELOCK sur Platon, qu'aussitôt que je critique le poème en refusant de m'abandonner à son rythme hypnotique, je signe la fin du poème qui perd ainsi tout son sens. «*Once I end my absorption in the poem, I have ended the poem too*» *Preface to Plato*, (217). La façon d'appréhender cette nouvelle forme de rhapsodie pourtant vieille comme le monde consiste en la pratique d'un hypnotisme que l'interprète doit assumer personnellement : «*The modern memoriser has to practice self-hypnotism. The Homeric audience submitted gratefully to the hypnotism of another*» (147). «L'automatisme employé ici est vieux comme le monde, aussi ancien que la danse, le chant, la parole libre. Sa nouveauté est que, avant le surréalisme, on n'avait pas pensé que ce mode d'expression pût [*sic*] être employé au bénéfice d'une meilleure connaissance de l'homme». BORDUAS, «Parlons un peu peinture», *Écrits I*, (294).

«Les crépitements des mirages ne me répondent pas», et cela est dû, selon moi, à l'effet de suspension du jugement critique que produit la rhapsodie exploréenne qui englué à un tel point le fonctionnement normal de la pensée que la distinction entre le rhapsode et l'auditoire devient nulle. Les sujets (du "royaume qui n'est pas public") ou les individus rassemblés autour d'un tel écran paranoïaque seraient ainsi littéralement *cousus* les uns aux autres dans et par la *rhapsodie* et de façon telle qu'ils deviendraient en quelque sorte l'objet "dramatique" en tant que tel, sur lequel agit le mystère hystérique des "entrailles". La rhapsodie, en effet, dirait-on, parviendrait à fondre l'auditoire en une seule et même inconscience active (I §6) sur laquelle le poète Chir de Houppelande pratiquerait alors une chirurgie-choc en martellant de fortes impressions l'esprit global ainsi façonné comme s'il s'agissait de forger quelque pièce de métal à sur le bigorne acoustique de l'exploréen.

#### INITIATION MYSTIQUE DU CHEVALIER DE LA FOI

32. À l'image de «Hurbur, le danseur», le double du personnage de l'introducteur Chir de Houppelande<sup>66</sup> dans *LES REFLETS DE LA NUIT*, l'interprète pourrait affirmer : «Je travaille, je travaille sans cesse» (21). Mais avant d'aller plus avant, un rapport se doit d'être établi entre ce travail incessant du danseur sélénal et l'absence de repos du "chevalier de la foi" tel qu'elle se manifeste dans la pensée de Kierkegaard :

Le chevalier de la foi... est sans sommeil car, pour lui, l'épreuve est sans repos. [...Il] possède donc d'abord et avant tout la passion nécessaire pour concentrer l'ensemble de l'éthique qu'il transgresse en un moment unique... [...] Le chevalier de la foi est livré à lui-même—telle est la chose terrible de sa situation. La plupart des hommes vivent sous l'obligation éthique et de telle manière qu'à chaque jour suffise sa peine, mais, ainsi, ils n'arrivent jamais à cette concentration passionnée, à cette conscience énergique<sup>67</sup>.

33. Il est curieux de noter que, dans le monisme affirmé de l'auteur, entre "la foi et la morale surrationnelles" et le sacrifice hyperhétique qui en résulte (ici : "l'ensemble de l'éthique qu'il transgresse en un moment unique") il y a un lien de continuité, non seulement éthique, mais éminemment interéthique (§7b) qui, par la réunion de l'extrême particulier à l'extrême universel, aurait pour effet de saper à tout

<sup>66</sup> «Il est un nouveau Frédéric Chir de Houppelande» (20) d'affirmer "les voix de la forêt" qui proviennent des arbres sur lesquels Chir "ensemence" la couleur rouge.

<sup>67</sup> Soren KIERKEGAARD, *Crainte et tremblement*, (141-42).

jamais l'idéologie du «régime démocratico-spectaculaire» (V §92) et individualiste qui, en dernière instance, ne fait que reproduire le culte irraisonné du pouvoir qui prend ancrage au sein même de l'ego (II §10n.25). Pouvoir qui, de plus, le cloisonne tout en lui empêchant, par le fait même, la réalisation plénière de ces capacités virtuelles. En effet, les deux sphères (la foi transcendante et le meurtre immanent, §8) se voient ramenées à une seule en laquelle le poète, sans plus de tête, affirme, rend manifeste, l'aspect criminel de la révélation du "mystère objectif" qui, parce que péremptoire, réduit tout auditoire virtuel au silence d'une mort symbolique qui, ainsi, devient initiation (II §4) au culte mystérieux de la «déesse Partout<sup>68</sup>» (de l'esprit du lieu qui se manifeste comme épiphanie poétique du moment présent).

#### GRAND-DIRE MYSTIQUE DE-DANS LA NOUVELLE SOCIÉTÉ

34. a) L'aspect manifeste, non-latent, de la poésie exploréenne plongerait ainsi l'interprète-auditoire dans un au-delà de l'éthique qui aurait pour effet de réaliser, par le fait même, la "nouvelle société" à laquelle, non seulement elle appelle, mais qu'elle crée (*poien*) dans l'acte même de son grand-dire poétique. Et si ce grand-dire effaie, c'est qu'il est le signe d'une faute, d'un péché, qui, tout en défiant l'économie générale de la société, menace de renverser l'ordre de l'exploitation nominaliste qui règle le sens de l'existence présente et combien aliénée de la société. Je répète le mot de Kierkegaard selon lequel, en effet :

L'éthique est, comme tel, le général, comme le général est, à son tour, ce qui est manifeste. L'individu, défini comme un être immédiatement sensible et psychique, est ce qui est caché. Son devoir éthique est de sortir de sa cache et de devenir manifeste au sein du général. Ainsi, chaque fois qu'il veut demeurer caché, il commet un péché et devient le jeu d'une hantise, dont il ne peut être délivré qu'en se manifestant. [147] (§8)

Mais, la question vaut d'être posée, que se passe-t-il lorsque la manifestation "au sein du général" demeure cachée? Que faire lorsque le mystère est objectif et tangible? Et lorsqu'il relève non plus du général, mais du particulier? Serait-ce dire que l'exploréen manifeste l'universel dans et par le particulier? Seulement, cet universel n'est pas "katholique", il est plutôt son contraire : idiosyncratique et ainsi il ne "s'applique pas à tous", mais, uniquement et particulièrement, à chacun. Dans

<sup>68</sup> C'est Donatien qui affirme ce qui suit : «Ne remerciez pas trop vite les divinités. Mère, prudence. Je crois encore en la déesse Partout.» *l'Asile...* (551).

le langage de Kierkegaard, on pourrait ainsi dire que dans son "refus global" d'intégrer ou de "réaliser le général" (métré, boulot, dodo) il "réalise l'exception", c'est-à-dire : se dissocie de façon "irrémissible" de toutes les institutions sociales garantes du fonctionnement de l'État. De là l'importance du titre de l'objet : LA PRIÈRE POUR L'INDULGENCE.

#### RÉALISATION DE L'EXCEPTION

b) Faisant fi du psittacisme familial, scolaire et social, de la katéchèse pop du joual jubilatoire, Gauvreau, au lieu de s'avilir à la reproduction du corps civique (par l'octroi d'une fonction dans le système, le mariage—I §41, etc.), investi ailleurs<sup>69</sup> et se sacrifie entièrement à une œuvre exceptionnelle qui, à part lui-même, "continue" à réaliser l'exception pour celui-là qui en devient, dans la crainte et le tremblement, le témoin non moins indéfectible. Le poète Gauvreau serait ainsi celui qui aurait refusé le statut d'homme dominé, colonisé et ainsi, à travers les vingt-cinq années d'écriture acharnée et d'internements intermittents, serait parvenu à devenir «le chevalier de la foi, celui qui a renoncé au général pour devenir l'Individu<sup>70</sup>». Mais qu'est-ce que cet Individu, pourrait-on demander? Et je répondrai, dans le contexte présent, que l'Individu est celui, qui, "poursuivi et harcelé comme Caïn", a dû se retirer du commerce des hommes (l'éthique) pour avoir maintenu vive la foi exclusive en l'exigence de ses "convictions poétiques". La certitude subjective de Gauvreau envers la tâche herculéenne qu'il accomplit tout au long de son existence, tout en le retranchant du commun des mortels, fait de lui l'Individu, le seul et l'unique, l'irremplaçable, l'inimitable et l'incommensurable «Gauvreau» qu'on doit ainsi mettre entre guillemets afin de bien faire sentir l'aura de mystère et de silence et émane de ce nom.

Ce rapport privé de l'homme à Dieu [entendre ici le cosmos, l'absolu particulier-universel] fait en sorte que le premier n'est plus un élément d'un grand ensemble, 1 sur 100 000, mais devient pleinement 1, un individu au sens absolu (ou l'unique, *den Enkelte*), situation qui le coupe du général et du monde extérieur. Ainsi isolé du monde extérieur, l'individu se retrouve dans une

<sup>69</sup> La première phrase du roman *Va savoir* de Réjean Ducharme (correcteur attitré des épreuves des *Occ* entre 1972 et 1975!) a sans doute rapport à cette volonté toute "exceptionnelle" de désinvestissement de toute forme de pouvoir étatique : «Tu l'as dit, Mamie, la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs.» Voir la citation de Agamben V §92.

<sup>70</sup> Charles LE BLANC, "Introduction" à *Crainte et tremblement*, (20).

situation terrible, mâtinée de solitude et de silence. Comment pourrait-il la communiquer à autrui? Qui donc pourrait jamais le comprendre? [LE BLANC,18]

«Chir de Houppelande est le plus grand des poètes», mais malgré cela, n'est-ce pas lui qui se plaint en sa sublime Pentecôte<sup>71</sup>, lui qui se doit de "parler en langues" pour parvenir à traduire (sans pour autant trahir—IV §39) «ce tout grouillant et tyrannique... qui demande à sortir au dehors, à s'exprimer, à se former<sup>72</sup>» : «Je voudrais porter à mes lèvres une larme de la nuit qui m'hallucine. Je suis halluciné, et je hurle et je hurle et les crépitements des mirages ne me répondent pas» (19).

"EN ATTENDANT, JE PLEURE"

35. (§11—II §3/8—V §7-8) L'exploréen est cette recherche constante de traduction directe ou de médiation spontanée de «[t]oute [cette] matière inerte» qu'il s'agit de porter à ses lèvres telle une larme qui surgit de l'incommunicable intériorité pour se manifester comme telle; un "pleurer" qui, à travers les hurlements, «non sans une lutte pénible», parvient à se former en une constellation («les crépitements des mirages», 19) de laquelle aucune réponse, aucun repos ni aucune certitude, ne doit être attendu. Ce sont «[l]es taillades de ma respiration» (84) qui, dans l'«émoi que l'on ressent un bon matin ou un bon soir... se transforme en rythme ou s'accompagne de pulsations», afin de livrer jour au poète devant le "mystère objectif" ainsi conçu en son propre sein, surgit de ses propres "entrailles". Mais il y a une différence entre «la manière dont l'œuvre prend naissance—et ensuite, la réalité propre et définitive de cette œuvre<sup>73</sup>». En effet, de renchérir Gauvreau, «[u]ne fois le cordon ombilical rompu, l'enfant est un tout complet et indépendant de sa mère. On peut en dire autant de l'objet d'art». Ainsi, le poète qui «accouche[] de son œuvre», n'est pas l'œuvre, car, comme on l'a déjà mentionné<sup>74</sup>, «[l]'optique de l'inventeur excelle à regarder comme impersonnel ce qui est séparé de sa vie organique» (IV §25). Mais dans l'optique de l'interprète qui, lui, doit, à

<sup>71</sup> «Abraham ne peut parler, il ne parle aucune langue humaine. Dût-il parler toutes les langues de la terre, et dussent le comprendre ceux qu'il aime, Abraham ne peut parler —il parle une langue divine, il *parle en langues*». *Crainte et tremblement*, (195). L'important chapitre que André Beaudet consacre à «Gauvreau» s'intitule justement «Parler en langue(s)», *Littérature l'imposture*, (49-70).

<sup>72</sup> *Correspondance*, (35). La citation se poursuit au paragraphe suivant.

<sup>73</sup> *Correspondance*, (38). Les deux citations qui suivent viennent du même folio et les deux mots de la phrase suivante, du folio (39).

<sup>74</sup> Voir le passage de *Beauté baroque* cité en II §14n.33.

son tour, s'immiscer dans l'œuvre, c'est-à-dire (re)donner vie-souffle au "corps mystique" de l'objet-enfant (*infans*), il en va tout autrement. (II §8) En effet, celui-ci, pour sentir intégralement les «splendeurs sensibles» d'un tel objet indépendant (moniste), doit personnifier l'objet, l'incarner et, comme s'il prenait la place du poète créateur (I §15) au moment de l'émoi primordial ("il est un nouveau Chir de Houppelande"), il doit se fondre à l'objet et, pour ainsi dire, en devenir l'expression même. (II §17) En dernière instance, il doit (se) transformer (en) l'objet, devenir en quelque sorte (V §26) et l'enfant et la mère, c'est-à-dire, en fin de compte, le témoin interloqué devant le rite sacrificiel qui, ainsi, l'initie au secret de l'inspiration intransitive et à l'angoisse de l'Individu auquel il donne ainsi, à son tour (sa manière!), naissance. Et voici que, «sans le vouloir», il accomplit le saut hyperéthique : «Serait-ce donc que vous portez déjà le *stygmate du chercheur?* [...] ...c'est que vos *réflexes* appartiennent maintenant à une autre société, à une autre collectivité, à une autre civilisation» (§12).

36. En effet, «ça continue», puisque, depuis que «[l]'homme de génie a suicidé son corps<sup>75</sup>» (IV §36) son œuvre devient le *testament* spirituel d'une époque en lequel se dessine l'espoir inavouable de la libération nationale à venir. Et cela, comme le dit Kierkegaard (alias Johannès de Silencio—je souligne), parce que «[l]e véritable chevalier de la foi est un *témoin*, jamais un maître» (145).

---

<sup>75</sup> NOSTALGIE SOURIRE, (63). Il s'agit de Mervè qui, pris dans le spectre lumineux de la pyramide biblique, se fait poignarder par une silhouette qui ne peut qu'être une figure du «dédoublé radical» auquel chaque interprète est irrémédiablement confronté sitôt qu'il s'immisce dans le grand-dire exploréen : «Opal-Hung—serri-kamuzi-lel!»



## DE L'IRE AQUINIENNE À LA TRUDEAUMANIE

### "LA FATIGUE CULTURELLE" VS "LA TRAHISON DES CLERCS"

1. C'est un texte de circonstance, assez long, de Hubert Aquin, qui servira en premier lieu de projecteur de la situation globale de la société québécoise en pleine mutation sur une période d'une quinzaine d'année soit de 1962 à 1977. Année de la mort de l'auteur qui, à quelque cinq jours d'intervalle, signe la naissance du poète Gauvreau. Écrit et publié dans un numéro de la revue *Liberté* en 1962, «La fatigue culturelle du Canada français» est un texte phare qui, à la limite, devient prophétique lorsque l'on observe tout le remue-ménage (la chicane de famille recomposée) rétrospectivement. En réponse à un autre texte, écrit, lui, un mois plus tôt, par Pierre Elliott Trudeau qui, bientôt deviendra *prime minister*, mais aussi et surtout le maître d'œuvre d'Octobre 70. J'en profiterai donc pour, tout au long, faire quelques allusions à ce texte antagoniste qui, d'ailleurs, n'est pas sans contenir de précieux renseignements à recouper avec d'autres textes d'Aquin.
2. Le texte d'Aquin<sup>1</sup> met en scène toute la logique malsaine du système, logique du jeu de l'Autre que tente de venir entraver le blasphème (IV §29-31) de la "part restante" (IV §8) :

Seule l'abolition de la culture globale canadienne-française peut causer l'euphorie fonctionnelle au sein de la Confédération et permettre à celle-ci de se développer "normalement" comme un pouvoir central au-dessus de dix provinces administratives et non plus deux cultures globalisantes. Cette abolition peut s'accomplir de bien des façons qui ne sont pas sans tolérer la survivance de certains stéréotypes culturels canadiens-français. En cessant d'être globale, la culture du Canada français imprégnerait, sans danger et de façon dépolitisée, plusieurs aspects de la vie canadienne. [313]

3. Chez Trudeau<sup>2</sup>, cette abolition semble relever de la volonté des «deux groupes linguistiques» puisque, selon lui

aucun des deux groupes... ne peut assimiler l'autre de force. Mais l'un ou l'autre, même l'un et l'autre peuvent perdre la partie par défaut, se détruire de l'intérieur, et mourir d'asphyxie. Ainsi par un juste retour des choses, et comme un gage à la vitalité de l'homme, la victoire est promise à la nation qui, ayant renoncé à son nationalisme, aura enjoint à chacun de ses membres d'employer ses énergies à la poursuite de l'idéal le plus large et le plus humain. [...Idéal qui,

---

<sup>1</sup> Hubert Aquin, «La fatigue culturelle du Canada français», *Liberté*, no 23, mai 1962, (299-325). Texte repris dans *Blocs erratiques*, Montréal, Les Quinze, 1977, (69-103).

<sup>2</sup> Pierre Elliott Trudeau, «La nouvelle trahison des clercs», dans *Le fédéralisme et la société canadienne-française*, HMH, Montréal, 1967, (159-90). Texte initialement publié dans *Cité libre*, n° 46, avril 1962, (3-16). Cette "nouvelle trahison" tient, selon lui, à «cette frénésie hallucinante d'un large secteur de notre population pensante à se mettre –intellectuellement et spirituellement– sur des voies d'évitement» (177).

bien entendu, correspond à] ceux qui auraient mis leurs espoirs du côté de l'homme universel, et qui refuseraient d'être complices de la trahison des clercs... [189-90 & 177]

4. Je retiens cette idée de "destruction de l'intérieur" et de "mort par asphyxie" (I §48) et je reviens où j'en étais avec Aquin.

Nous-mêmes, de concert cette fois avec nos partenaires anglophones, attachons un certain prix aux survivances folkloriques des tribus amérindiennes. Nous avons même inventé le snobisme de la goutte de sang indigène qui coulerait dans nos veines, concession raffinée à une pré-existence sauvage et instinctuelle! [313]

5. C'est alors, sans doute, à l'exemple de ces tribus sauvages que les deux nations (secondes natures<sup>3</sup>, II §7n.14) parviendront à la si nécessaire et mutuelle auto-destruction qui fera de "nous" une grande famille autochtone, folklorisée-à-l'os. Je poursuis:

En tant que colonisateurs et vainqueurs, nous avons le réflexe d'encourager l'art esquimau, la poterie huronne, la répétition de chants guerriers des peuples dont la culture a cessé d'être globale et de se manifester comme un vouloir-vivre collectif. [313-14]

6. L'importance des chants guerriers prend tout son sens lorsqu'on les raccorde au manque des Patriotes de St-Denis<sup>4</sup>, à leur "blanc de mémoire" qui est dû à l'absence de "texte" dévolu à cet effet, à un manque de scénario écrit de "leur victoire"; manque auquel l'abondante production des années soixante tentera de suppléer en pratiquant—je dirais même plus en se livrant corps et âme à—une réelle guérilla littéraire (la "terreur joual", IV §39) contre le vieux mythe du saint Patron du Canada français (IV §36n.52) qui agit en tant qu'idéologie centrale, mais toutefois non révélée comme telle, comme d'ailleurs toutes les reliques religieuses que masque le militantisme marxiste de la mystique néonationaliste des années soixante (et marxiste-léniniste, beaucoup plus stricte et dogmatique, durant les années soixante-dix). Avant de revenir au texte, voici ce que dit Aquin: «les Patriotes n'ont pas eu un blanc de mémoire à Saint-Denis, mais ils étaient bouleversés par un événement qui n'était pas dans le texte : leur victoire!<sup>5</sup>»

<sup>3</sup> Allusion à un jeu de mot de l'artiste canadien de réputation internationale Brian Jungen dont le MAC accueillait l'exposition du 27 mai au 4 septembre 2006. Sur une toile peinte, deux écriteaux pointant, l'un vers la gauche «First nation» et l'autre, à droite, «second nature». Simple, mais efficace. Son art se nourrit à la fois de l'observation analytique ou humoristique de la culture de consommation contemporaine et de son lien ancestral avec la nation Dane-zaa du nord de la Colombie-Britannique.

<sup>4</sup> Qui est le sujet du texte «L'art de la défaite» (1965), *Blocs erratiques*, (113-22).

<sup>5</sup> «L'art de la défaite», *Blocs erratiques*, (116). Une citation de Mao Tse-Toung : «Il est indispensable de gagner la première bataille... L'issue de cette première bataille exerce une influence énorme sur l'ensemble de la situation et cette influence se fait sentir jusqu'au dernier combat.» (118) Citation qui résonne étrangement avec le mot d'avant-propos de l'éditeur de "parti pris", Gérald Godin, qui publie, en 1964

Plus l'attention du majoritaire-vainqueur devient particulariste et pleine de sollicitude, plus elle manifeste qu'il ne redoute plus les manifestations globales de la culture minoritaire. À cet égard, il faut reconnaître que le Canada anglais est venu bien près de maîtriser définitivement la situation, et il n'est pas dit qu'il n'aura pas raison de notre fatigue culturelle qui est très grande. [314]

7. C'est l'occupation armée d'Octobre 70, on le sait, qui "maîtrisera définitivement la situation" parce que, comme l'a tout prévu, tout calculé, l'autre "révolutionnaire" ultra-fédéraliste,

la nation canadienne-française est trop anémiée culturellement, trop dépourvue économiquement, trop attardée intellectuellement, trop sclérosée spirituellement, pour pourvoir survivre à une ou deux décennies de stagnation pendant lesquelles elle aura versé toutes ses forces vives dans le cloaque de la vanité et de la "dignité" nationales. [180]

8. Raison de plus pour conclure sur l'impossibilité d'une assimilation de force! puisque "même l'un *et* l'autre peuvent perdre la partie par défaut, se détruire de l'intérieur... et employer ses énergies à la poursuite de l'idéal le plus large et le plus humain". En effet, Trudeau, c'est le "plus humain", le général-surhomme canadien qui rend l'âme pour l'union d'un Canada fort, c'est-à-dire sacrifie sa propre nationalité (ou sa nation "malpropre" comme il pourrait le dire : "trop attardée, trop sclérosé..."). Le sacrifice de soi, l'abnégation, est le sens de sa recherche pour "préserver" le Québec au sein de la Confédération. C'est-à-dire, si on décompose le gros mot, au sein d'une même loyauté-fidélité (*fides*) commune.

9. Je poursuis avec Aquin :

Chaque poussée nationaliste le prend au dépourvu car il croyait, de bonne foi, avoir réglé le problème; puis après un temps d'hésitation, d'inquiétude, il se reprend et considère que, après tout, l'éclatement "nationaliste" du minoritaire était fondé et qu'il faut payer une fois de plus la rançon de l'harmonie, en lui faisant une concession de plus. Ou bien, [*sic*] (il s'agit d'une attitude courante chez certains Canadiens français qui réagissent selon l'axe de déglobalisation culturelle du Canada français), il se rassure en disant que le nationalisme se compare à la fièvre jaune dont les crises reviennent périodiquement selon un cycle.

La mauvaise conscience et la culpabilité sincère de la première attitude et l'exorcisme des menstres nationalistes théorique de l'"éternel retour" expriment la particularité de sa position de majoritaire. [314]

10. Tandis que, de l'autre camp : ce qui «caractérise[] l'attitude des Canadiens de langue anglaise vis-à-vis les Canadiens français» se traduit par «une sentiment de supériorité [qui] ne s'est jamais dédit» (172). Sentiment qui vire sans tergiverser jusqu'au mépris caractéristique du "premier" «nationalisme canadien-britannique»

---

(l'avant-propos date néanmoins de 1967) une plaquette qui s'intitule justement *La victoire de Saint-Denis* et dont l'auteur est Robert-Lionel Séguin: «Ce petit livre est le premier d'une série que nous publierons pour que tous les Québécois, tirant les leçons des événements de leur histoire, entreprennent la dernière phase de leur libération».

qui, par «les moyens qu'ils avaient, [...] engendra, comme c'était inévitable, le nationalisme canadien-français» (173).

11. Trudeau va même jusqu'à divulguer la principale raison de cette attitude arrogante chez les anglo-saxon :

En matière sociale et culturelle... le nationalisme canadien-britannique s'exprima tout simplement par le mépris : des générations entières d'anglophones ont vécu dans le Québec sans trouver le moyen d'apprendre trois phrases de français. Quand ces individus bornés affirment sérieusement que leur mâchoire et leurs oreilles ne sont pas ainsi faites qu'elles puissent s'adapter au français, ils veulent en réalité vous faire comprendre qu'ils refusent d'avilir ces organes, et leur peu d'esprit, en les mettant au service d'un idiome barbare. [172]

Et plus loin, un auto-renvoi à *La grève de l'amiante*, à propos «de la genèse [...] et de l'orientation futile [...] de notre nationalisme» :

Pour un peuple vaincu, occupé, décapité, évincé du domaine commercial, refoulé hors des villes, réduit peu à peu en minorité, et diminué en influence dans un pays qu'ils avaient pourtant découvert, exploré et colonisé, il n'existait pas plusieurs attitudes d'esprit qui pussent lui permettre de préserver ce par quoi il était lui-même. [173]

LE BLASPHEME CULTUREL DU CANADA FRANÇAIS

12. Et "ce par quoi il était lui-même", sans doute, cela *that* «*[t]hey loved not wisely but too well*», c'est, on s'en doute bien, leur langue : cet "idiome barbare", ce *lousy french* sur lequel se fondera l'attitude caractéristique des anglo-saxons à l'égard des Ti-Jean-Baptiste de Canadiens français qui sont comme un banc de plancton à la dérive (§26—I §32—II §1) dans le bassin de la Confédération. Gros mot duquel ils se méfient et à laquelle toute la culture sacrilège (IV §6) des années soixante lance un souverain défi en signe de désobéissance à la loyauté pieuse (*con-fides*) qu'elle signifie implicitement. Le Canada français, en tant que structure imaginaire *autre* et en tant qu'elle représente une culture globale tend ainsi à prendre la posture du blasphémateur de cette union sous une seule et même loyauté. Il est une entrave, et par là un blasphème typiquement canadien, c'est-à-dire qu'il s'adresse à un conflit de foi (fédéraliste protestant vs rouge catholique—II §22—celui que cherche justement à masquer l'inféodation du Québec et des maritimes à la Confédération<sup>6</sup>) qui, parce qu'il menace "l'éthique du protestantisme" (Weber),

<sup>6</sup> Malgré qu'il n'y ait pas de rapport étymologique entre ces deux termes complexes ("inféoder" : *in-fedus*, "fief" et "confédérer" : *con-fides*, "foi", mais surtout ici "loyauté" envers la Couronne) je remarque seulement, en lui confrontant ce terme, qu'il démontre à lui seul comment la joute politique qui se dit progressiste (en politique) et, par là même, "révolutionnaire", approuve et, bientôt, utilise des procédés moyenâgeux, pour finalement aliéner un "vassal" forcé de s'inféoder à une obéissance étrangère qui, dans l'ordre serré du monde d'aujourd'hui, le fait pèlerin, réfugié du désert, «Juif éborgné» (III §29—V §7).

bouscule par conséquent les intérêts et la paix de l'Empire, gros mot qu'on préfère alors dissimuler sous le nom de *Dominion of Canada*<sup>7</sup>.

### 13. Aquin :

On ne domine jamais univoquement, sinon dans les films policiers ou les westerns. L'acte de dominer (qui correspond à la position du plus nombreux et du plus fort) finit par gêner celui qui l'accomplit, et le pousse à multiplier les équivoques, ce qui revient à dire que, par mauvaise conscience réelle, il fait tout en son pouvoir pour camoufler la relation de domination. Le majoritaire qui [*sic*], parfois excédé, en arrive à accuser le minoritaire de le contre-dominer par la fonction de freinage et d'entrave qu'il finit par exercer de fait. Le minoritaire, ainsi accusé d'un poids mort, assume de plus en plus douloureusement ce mauvais rôle. En réalité, il tient le mauvais rôle; il est un empêchement, un boulet de canon, une force d'inertie qui brise continuellement les grands élans de la majorité dynamique par ses revendications et sa susceptibilité, et il le sait. [314]

14. C'est, ainsi qu'on le voit, par sa "fonction de freinage et d'entrave" que le Canadien-français fatigué se voit relégué au rôle bien peu reluisant de "poids mort" dans la poursuite des objectifs de la nation pancanadienne qui s'étend à plus finir telle la litanie latine qui sert à la nommer *a mari usque ad mare*. En effet, "il est un empêchement", "une force d'inertie qui brise continuellement les grands élans de la majorité" et par le fait même, il représente un défi constant à la logique des grands ensembles, et ce tellement qu'il en «devient fatigant».

15. Ce défi, il est nécessaire d'en remarquer toute l'ampleur, puisque il est comme une pierre lancée au Goliath de la Confédération, un monstre tout mixé, comme équarrit dans la fosse au peurs. Seulement, ici, la fronde de David, c'est le blasphème. Blasphème qui, si on se fie justement à son ascendance étymologique, en dit long sur le caractère résolument politique du sentiment religieux canadien-français et/ou québécois (I §20). C'est dans cette optique que se développe, en effet, la suite du texte, mais avant de l'aborder, il convient de revenir sur cet étrange procès qu'est l'établissement de la Confédération.

---

<sup>7</sup> J'imagine très bien Trudeau à la place du Caïphe, grand Prêtre de Judée. Il doit protéger l'intérêt commun et sacrifier la blasphémie tribale pour préserver la chute de la Confédération libérale protestante qui menacerait l'ordre établi des Romains-Américains dont les Québécois se sentent pourtant si différents : «"Que ferons-nous? Cet homme fait beaucoup de signes [Jésus vient de ressusciter Elzéar-Lazare]. Si nous le laissons ainsi, tous adhéreront à lui. Les Romains viendront ; ils nous prendront à la fois le lieu et la nation." L'un d'entre eux, Caïapha, le grand desservant [de 18 à 36] de cette année-là, leur dit : "Vous ne connaissez rien! Ne vous rendez-vous pas compte? Il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, plutôt que toute la nation périsse." Cela, ce n'est pas de lui-même qu'il le dit; mais, étant grand desservant cette année-là, il était inspiré : Iéshoua' doit mourir pour la nation, mais aussi pour rassembler les enfants d'Élohîm dispersés, dans l'unité. Donc, à partir de ce jour, ils décident de le mettre à mort». Jean-Iohanân, XI, 47-53 (Chouraqui).

Le contexte global en lequel la "loyauté" de tous (envers et contre soi!) est parvenu à se maintenir est d'une tyrannie qui ira jusqu'à démasquer le fameux dédoublement dont font manifestement preuve les plus grands politiciens (agents doubles) du Canada français.

#### LE GRAND ADAGE DU PSALMISTE

16. En effet, à se fier à l'adage du pays qu'on brandit sur les boîtes aux lettres avec son héraldique latin, il est "troublant", sinon même carrément "blasphématoire", de remarquer que l'expression vient d'un passage de la Bible, *Psaumes* LXXII, 8 : «Qu'il [Salomon] domine d'une mer à l'autre et du Fleuve jusqu'au bout de la terre». Le verset qu'en donne la traduction de King James «*He shall have dominion also from sea to sea*» donnera son nom au *Dominion of Canada*. Sachant combien «[l]es dirigeants du mouvement en faveur de la Confédération faisaient preuve d'une aversion évidente envers la consultation populaire. L'union devait être imposée "d'en haut", par des ententes secrètes avec les milieux d'affaires et les autorités impériales<sup>8</sup>». La référence aux *Psaumes* qui, au verset 4, commence par: «Qu'il fasse droit aux humbles du peuple, qu'il soit le salut des pauvres, qu'il écrase l'exploiteur!» (TOB), ne peut faire référence, dans l'esprit des financiers et de l'establishment, qu'à l'éminence prochaine de l'annexion américaine contre laquelle «"l'autre nation", celle des héritiers de la Conquête» érige alors une domination capitaliste qui «allait être contestée tout d'abord par le Bas-Canada, puis par les Métis du Nord-Ouest».

17. La lecture de Bakounine<sup>9</sup> (I §1) éclaire drôlement cette "trahison" des *nouveaux* clercs qui, tout comme Trudeau lui-même, ne sont pas si rétrogrades en politique fédérale. À cet égard, le texte de Aquin parle de la «domestication à tous les niveaux et dans les consciences» :

en français et l'émotion dans la voix, ils [leurs leaders] persuadent aisément leurs compatriotes de la nécessité de rester canadien-français et prouvent d'un vieux souffle, qu'il n'en tient qu'à nous de nous faire valoir, car c'est en étant les meilleurs qu'on donnera au Canada anglais l'image d'une culture française vigoureuse". [315]

<sup>8</sup> Stanley-Bréhaut RYERSON, *Le Capitalisme et la Confédération*, Montréal, parti pris, 1972 [1968], (421-422) La citation qui suit est tirée de la page 425.

<sup>9</sup> L'ouvrage de Bakounine, *Dieu et l'État* se résume en une phrase. Il s'agit, en effet, de «la révolte de la vie contre le gouvernement de la science».

18. Mais, après la Confédération, «[l]'état réel étant identifié à Ottawa et représentant une chose étrangère, on comprend que la population québécoise, qui d'avance était de mentalité paysanne, ait éprouvé à son égard une méfiance instinctive» (35). Cette "méfiance instinctive" dont parle André d'Allemagne nécessitera alors le travail d'une propagande robuste pour être efficacement noyée, liquidée.
19. Il apparaît donc étrange, pour un grand défenseur de la "fonctionnarisation globale", de lancer l'anathème sur ceux qui, s'en prenant justement à un système échafaudé sur tant de reliques religieuses, revendiquent un état qui ne soit plus affilié de quelque façon que ce soit avec l'aspect féodal<sup>10</sup> de la politique canadienne qui, ainsi, ne fait que gouverner en mystifiant le peuple en brandissant bien haut le dogme des abstractions politiques tel un nouveau culte idolâtre. Cet anathème est en lui-même, tel que je le montrerai, un acte profondément religieux qui ne peut que surprendre lorsque celui-ci vient de la part d'un des hommes politiques qui se dit des plus "progressistes". Je poursuis avec le texte d'Aquin :

Dépolitisé, le Canadien français se comporte comme le tenant d'un groupe inimportant devant la grandeur infinie de ce qui le confronte : Dieu, le désarmement mondial, l'enfer et la bombe totale, la Confédération. Cette inimportance sublime est la voie du mysticisme et crée un "ordre" qui, tel un sacrement, frappe d'indignité ceux qui ne sont pas "distingués" par lui. Le nationalisme, revendication profane et presque liée à l'adolescence sacrilège, devient ainsi un péché dont aucun de ses auteurs provisoires n'a réussi à se disculper tout à fait. C'est une forme d'impulsion de jeunesse qu'on pardonne quand celui qui y a succombé la considère, après coup, avec la sérénité ou le repentir de la maturité. Cette pratique impulsive et "verbale" du nationalisme est tolérée, rarement condamnée à grands cris, ce qui explique qu'elle est devenue au Canada français, un psycho-drame cathartique. Cette tolérance même, c'est une forme accomplie de subordination et fait du nationalisme une sorte d'irruption peccamineuse insérée à l'avance dans le système qu'elle conteste avec incohérence, mais n'ébranle jamais. Nationalistes, oui; pour un temps, comme on traverse l'âge ingrat, mais pourvu qu'on finisse par s'occuper un jour de choses plus élevées et qui soient réelles. [315]

#### LE TRADE MARK DE LA LANGUE FRANÇAISE

20. Ce dernier bout de phrase (un emprunt parodique au texte de Trudeau) est un exemple éminent du «triomphe "exceptionnel"» des individus qui parviennent à "percer" pour ainsi «justifier leur existence» à l'encontre même de leur groupe d'appartenance qui est, forcément, "national" avant que d'être politique et, non seulement culturel, mais profondément religieux et pour tout dire global. Seulement cette globalité-là de la culture nationale canadienne française, noyée qu'elle a été dans tout ce procès d'unification de 1840 à 1867 qui suit l'insurrection

<sup>10</sup>«Tout le cérémonial de la vie politique, militaire et gouvernementale est marqué d'un royalisme à teinte féodale qui souvent, d'ailleurs, a été aboli en Angleterre». André D'ALLEMAGNE, *Le colonialisme au Québec*, Montréal, RB, 1966, (31).

manquée des Patriotes, c'est la nation abstraite du Canada *from coast to coast* qui, parce qu'elle possède la force du nombre (il s'agit bien, en effet, de «leur democracy<sup>11</sup>»), en bénéficie en reléguant ainsi le peuple québécois dans une "réserve"<sup>12</sup>. La valeur attribuée au reste de la population francophone devient ainsi purement territoriale et ethnique et, pour ainsi dire, linguistique, mais bien davantage : cette valeur est folklorique. En effet, ne remarque-t-on pas que cette relégation territoriale prend l'aspect d'une folklorisation typiquement religieuse qui, au lieu d'offrir au Québec les moyens d'une réelle laïcisation globale, les condamne à paraître tel des clercs, ou autrement dit, des traîtres moribonds qui meurent en pleine crise d'adolescence avec le *trade mark* de la langue française marqué, tel une poussée d'acné, au front (V §2).

C'est dire comment ceux-là, manifestement, ne partageront jamais réellement la même "loyauté" avec les Canadiens que sous une forme inconsciente et, par là même, abusée, mystifiée. Raison de plus pour les noyer dans le grand adage du psalmiste! Les clercs, bien évidemment, ce sont les ti-Jean-Baptiste, les ti-moutons bêlant leur langue idoine que Peter Elliott mène, lentement mais sûrement, à l'abattoir d'une "folklorisation micro-tribale" (V §22n.26). Comment, ceux qui subissent ce genre de politique néo-coloniale et éminemment religieuse, peuvent-ils seulement tenir leur tête sur leurs épaules? Effectivement, depuis toujours, «dans la province du Q.» (*Corr.*, 173), la seule manière d'en sortir au jour le jour, c'est de sacrer et de blasphémer à tort et à travers puisque, seuls, le sacre et le blasphème relèvent d'une volonté de contester (de façon grossière et scatologique sans aucun doute) la mystification dont les Canadiens français sont le jouet.

Cette tendance à la coprolalie (IV §39) semble ainsi la voie par excellence par où gronde l'insatisfaction généralisée des colonisés québécois. Tendance, on le voit, on ne peut plus religieuse de contestation politique et qui est le moyen le plus sûr

<sup>11</sup> Allusion à un texte de Pierre Maheu publié dans la revue *parti pris*, I, n° 6, mars 1964.

<sup>12</sup> «La Confédération créa... pour le peuple québécois une "réserve" : la province de Québec, et un gouvernement fantoche dont les pouvoirs étaient soigneusement limités et que les partis politiques devaient par la suite maintenir sous la tutelle du colonisateur. Surtout, la Confédération inventait une patrie fictive, le Canada "*coast to coast*", dans laquelle les Québécois seraient toujours en situation d'infériorité, non seulement à cause de leur état minoritaire, mais parce que le nouveau pays était dès le début aux mains des Canadiens anglais. Cette fiction d'une patrie "canadienne" (car le conquérant avait pris au peuple conquis jusqu'à son nom) allait, par la confusion qu'elle semait, miner de l'intérieur le sentiment national canadien-français qui prendra deux siècles pour se fixer enfin sur une patrie authentique, bien que mutilée : le Québec.» André d'ALLEMAGNE, *Le colonialisme au Québec*, (21-22).



de renverser le perpétuel procès d'intimidation qui (c'est la contradiction suprême du système), freine et va même jusqu'à faire outrage à la seule libération possible des "damned Canucks" (V §59) qui est de disposer d'un "gouvernement responsable", gouvernement qui lui ferait l'octroi d'un siège au banc des nations. En effet, jamais Ottawa n'a consenti à laisser quelque "responsabilité" (et qui soient vraies, c'est-à-dire viriles!) aux ticounes<sup>13</sup> mal-léchés du Québec et, ce dans le but d'accélérer le procès de «louisianisation<sup>14</sup>» que seule la loi 101 servira à ralentir, mais pour combien de temps<sup>15</sup>...

21. C'est dans le mouvement «parti pris» (dont la célèbre revue est fondée en 1963), en effet, que la logique coprolale s'affirme le mieux par «l'emploi du joual comme véhicule de création littéraire ainsi que l'utilisation d'expressions grossières et souvent scatologiques dans la formulation d'un point de vue politique». Et la citation de poursuivre entre parenthèse : «On retrouve cette influence jusque chez Trudeau lorsqu'il crie à des grévistes de "manger de la marde"<sup>16</sup>».

Le Québec, malgré qu'il ait été constamment maintenu à l'écart du marché capitaliste environnant, peut néanmoins continuer à survivre dans son mode de vie traditionnel (rural et catholique) ainsi qu'à parler sa langue tout en contribuant ainsi à la politique des grands ensembles parce que, comme le dit, d'ailleurs, Aquin, «la langue française (langue seconde officielle) est la marque de commerce du Canada<sup>17</sup>».

<sup>13</sup> «On a toujours des gens qui s'appellent eux-mêmes "coonass" (cul-de-racoon ou de raton laveur)... Le présent gouverneur lui-même, qui est fier d'être Cajun, se nomme, des fois, "un petit coonass gouverneur". Alors, il y en a qui se choquent et d'autres qui rient de tout ça : et c'est ça que le Cajun aime : se faire fâcher et se faire rire.» Revon REED, *Lâche pas la patate, portrait des Acadiens de la Louisiane*, Montréal, parti pris, 1976, (20), (*Chien d'Or* n°6). L'expression "petit coonass" est, vraisemblablement, restée au Québec sous la forme de "ticoune" qui est d'usage populaire. Dans le *Dictionnaire de la langue québécoise* de Léandre Bergeron, on retrouve justement "Ti-coune" n.m. — Sobriquet pour jeune homme viril.

<sup>14</sup> Le mot est de Gérard GODIN, «Le "putch" de Pierre Elliott Trudeau», *La Presse* 16-17 octobre 1980, dans *Écrits et parlés I, 2. Politique*, Montréal, l'Hexagone, 1993, (237).

<sup>15</sup> «1977—Le gouvernement du Parti Québécois adopte la Charte de la langue française [loi 101]. Celle-ci affirme la primauté du français, interdit l'affichage bilingue et restreint l'accès à l'école anglaise. Regroupés dans Alliance Québec, un groupe de pression largement financé par Ottawa, des anglophones contesteront la loi devant les tribunaux et réussiront au cours des ans à en faire invalider d'importantes sections. 1979—13 décembre : La Cour Suprême du Canada déclare inconstitutionnelle les clauses de la loi 101 qui font du français la seule langue de la législation et des tribunaux». Source : [www.independance-quebec.com/partiquebécois/desaccords.html](http://www.independance-quebec.com/partiquebécois/desaccords.html)

<sup>16</sup> Denys ARCAN, «Parti pris et après», *La Barre du Jour*, «Parti pris», hiver 1972, (68).

<sup>17</sup> Hubert AQUIN, «Le joual-refuge», *Maintenant*, no 134, mars 1974, (20). Texte repris dans *Blocs erratiques*.

LE TERME *CONFÉDÉRATION* EST ÉTRANGEMENT FAUX

22. Dans son livre *Capitalisme et Confédération*, Ryerson remarque que «[l]e terme de *Confédération* est étrangement faux». Et il poursuit en posant la question suivante : «Son choix est-il attribuable à un instinct politique qui poussait à subtiliser un thème de l'opposition (les *Rouges* réclamaient une forme d'union plus souple qu'ils appelaient *confédération*) ou à exploiter la sympathie notoire des conservateurs pour la Confédération sudiste?<sup>18</sup>». En fin de compte, c'est plutôt en un gouvernement pleinement "fédéral", "celui qui possède la pleine souveraineté", que le Canada se serait constitué. L'ambiguïté surgit dans un mot de Sir Georges Étienne Cartier, un des seuls Canadiens-français à avoir été présent au débat, qui affirme que «dans notre fédération, le principe monarchique en sera le principal caractère, pendant que de l'autre côté de la frontière le pouvoir qui domine est la volonté de la foule, de la populace enfin» (R-451).

23. Plus tôt, l'essayiste affirme, en effet, que

Ce mépris de l'électorat, jusqu'à ce que l'union soit devenu un fait accompli (dont l'acceptation, au Bas-Canada, fut d'ailleurs extorquée grâce aux avertissements prononcés par les évêques du Québec à l'intention des électeurs), correspond parfaitement aux méthodes antidémocratiques du colonialisme. [R-441]

Colonialisme que, d'ailleurs, Peter ne nomme jamais en tant que tel, se limitant à le confondre avec le «pauvre nationalisme britannique» (T-175), et cela tout comme si la merveilleuse "Confédération" en avait tout bonnement chassé le spectre agressif. Mais cela ne saurait être aussi merveilleux, puisque c'est ce nationalisme-là qui, selon lui, «engendra, comme c'était inévitable, le nationalisme canadien-français» (T-173) qui se termine avec la fin du règne de Duplessis par sa mort en 1959.

---

<sup>18</sup> En note, on peut lire : «Dans une confédération (angl. : confederacy), les États qui la constituent délèguent certains pouvoirs à un gouvernement central à souveraineté limitée. Par contre, le gouvernement central d'un État fédéré possède la pleine souveraineté, les États constituants n'ayant qu'une autorité limitée, ou tout au plus une autorité parallèle dans certains domaines. W.P.M. Kennedy est porté à croire que l'usage des deux termes aux débats de 1865 «sur la Confédération» avait pour but de semer la confusion. (The Constitution of Canada) Stanley-Bréhaut RYERSON, *Le Capitalisme et la Confédération*, (445). Les citations qui suivent proviennent de ce même document sous le sigle (R) suivi du folio. Sigle que l'on distinguera alors du (T) désignant le texte de Trudeau et de (A), celui de d'Allemagne.

24. Nationalisme de minoritaire qui «pris les formes de ce qu'André Laurendeau baptisa admirablement du nom de "théorie du roi nègre"<sup>19</sup>» (T-172) et, par conséquent, sur lequel il était alors tout à fait légitime de frapper puisque, bien évidemment, ce type réactionnaire et conservateur de nationalisme était résolument "contre-révolutionnaire". Cependant, il n'est pas si étonnant qu'au tournant de l'année 1962 une confusion se fasse sentir entre les tenants de ce nationalisme-ci et ceux-là d'un néonationalisme typiquement "québécois" (§24n.32) qui, pendant ces années de "discussion de chapelle" de la revue *Cité libre*, se développe en douce pour, un bon jour de l'été 1963, éclater avec la première bombe du FLQ (IV §6). Bref, pour en finir avec cette idée du «fédéralisme que l'on a tant chanté» et qui «n'est pas celui qui correspond à un État binational» mais bien à une «illusion d'optique» (R-450) ou à quelques «stratagèmes grâce auxquels la démocratie en vint à signifier le gouvernement par la minorité» (T-171) voici la version de Ryerson :

L'erreur des artisans du fédéralisme de 1867, ce n'est pas de ne pas avoir prévu les changements dans la répartition des responsabilités gouvernementales que l'urbanisation et l'industrialisation allaient imposer plus tard, *c'est d'avoir écarté la réalité binationale*. Leurs efforts pour réduire la nation à un étroit particularisme religieux et linguistique, leur refus de la considérer comme une entité organique dont on ne peut détacher arbitrairement l'élément culturel du contexte socio-économique, leur évitaient de songer à une authentique fédération binationale fondée sur le droit à l'entière autodétermination pour les deux peuples. D'ailleurs, une telle idée leur aurait semblé fantaisiste et inspirée de théorie démocratiques, voire du républicanisme des *Rouges*. [450]

#### LE COLONIALISME AU QUÉBEC ET LA REVUE *CITÉ LIBRE*

25. Cette idée d'une réelle confédération binationale avait, en effet, été proposée une dizaine d'année précédant 1867 par le penseur patriote Jean-Baptiste-Éric Dorion dont le manifeste électoral<sup>20</sup> de 1851 a été publié dans le journal *l'Avenir* la même année. Ainsi s'explique, comme l'affirme d'Allemagne en parlant du «groupe de la revue *Cité libre*» qu'«[i]ls [et Trudeau particulièrement] voyaient un fait national dans ce qui était un fait colonial» (A-105). Et, pour remettre enfin les choses en place, il explique la situation de l'époque à laquelle le mouvement «parti pris» tentera de remédier en lançant au visage des notables la bombe de la "terreur joual" (V §82). En effet, selon d'Allemagne, ces gens de *Cité libre* ont tout l'air de

<sup>19</sup> Ne pas confondre ici cette théorie avec l'appellation consacrée de Vallières des "nègres blancs d'Amérique" qui est d'abord inspirée par les mouvements contestataires afro-américains, voir l'intro à *Nègres blancs d'Amérique*, (Typo, 1994).

<sup>20</sup> Ce manifeste est publié en annexe (3) dans le livre de Jean-Paul Bernard, *Les Rouges, libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, PUQ, 1971. (341-374).

perpétrer, malgré eux sans doute, cela même à quoi ils s'opposaient, c'est-à-dire, le vieux nationalisme canadien français (héritier, selon Trudeau, du nationalisme britannique) qui veut que ce soit le colonisé en tant que tel qui, en prenant la place du colonisateur anglais, agisse (par une sorte d'identification en négatif, ou sinon un mimétisme propre au schéma dominant/dominé) en tant que colonialiste. Les colonialistes<sup>21</sup>, de simples colonisés commandités par le régime, une "phalange" de pions du système (lire : de la con-fusion) "confédéral(e)", «ce sont donc des Québécois», ceux-là même «qui maintiennent le régime colonial» que ce système instaure<sup>22</sup>. «Ce sont eux qui se font les plus irréductibles ennemis de l'essor et de la libération de leur peuple». Voici, dans une perspective décolonisatrice, le verdict que l'essayiste pose à l'endroit des "hommes abstraits" de *Cité libre*. Verdict qui, ai-je besoin de le souligner, rejoint en plein le constat que fait Aquin dans son texte qui cherche justement à prendre le contre pied de la dite "trahison des clercs" (suite III §32) :

Par suite de sa faiblesse et de son sentiment de vivre en perpétuel danger, le peuple québécois cherche donc à se protéger en se repliant sur lui-même, dans une réaction d'hostilité envers le reste du monde. Cette réaction collective a son pendant sur le plan individuel. Le Québécois colonisé se renferme sur lui-même et cherche à se décollectiviser, à se dissocier de son groupe national auquel il reproche sa faiblesse. Il se livre alors à une dépréciation masochiste de ses compatriotes. Toute une école de pensée s'est même fondée sur cette réaction psychologique : le groupe de la revue *Cité Libre*. Axant son activité sur la lutte contre le gouvernement Duplessi (lutte à laquelle d'ailleurs s'ajoutaient des revendications sociales valables) ce milieu réclamait "l'intégration lucide"<sup>23</sup> au Canada anglais et prônait la centralisation fédérale. Le gouvernement colonisateur d'Ottawa était alors présenté comme l'incarnation de l'honnêteté, de la démocratie et du progrès, en face d'un Québec considéré globalement comme statique et arriéré. Ces gens-là, d'ailleurs, ne se trompaient pas tellement dans leur constatation mais dans leur analyse des causes de la situation. Ils voyaient un fait national dans ce qui était un fait colonial. Ils faisaient du racisme en adoptant à l'égard du peuple québécois les jugements et les préjugés du colonisateur. Le groupe de *Cité Libre* n'a pas débouché sur l'action; il s'est borné à des

<sup>21</sup> «...au Québec les piliers du colonialisme ne se trouvent pas chez les colonisateurs, mais chez les colonisés : se sont les colonialistes». André D'ALLEMAGNE, *Le colonialisme au Québec*, (143).

<sup>22</sup> «Marquant la fin de l'impérialisme britannique, la Confédération a inauguré l'ère du colonialisme pan-canadien». André D'ALLEMAGNE, *Le colonialisme au Québec*, (129). La citation qui précède et celle-là qui suit proviennent de la page 144.

<sup>23</sup> À propos de ce type de lucidité, d'Allemagne parle un peu plus loin (146) de M. André Laurendeau (autre citélibriste, co-fondateur avec Trudeau), un des commissaires du "BB", qui en 1965, dans le *Rapport préliminaire d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*, affirme que «le risque de la lucidité est aujourd'hui moins périlleux que le risque du silence...» «Et M. Laurendeau n'a pas hésité à préciser que ce choix avait été fait en fonction de l'impératif idéologique de "l'unité nationale", c'est-à-dire pan-canadienne. La vérité ou le silence», et d'Allemagne de poser la question : «est-il meilleur exemple de fanatisme intellectuel?» (146) La question est d'un intérêt majeur lorsqu'on sait que le régime "occidien", par le *Défi* qu'il représente dans le contexte global du régime fédéral, propose à l'interprète un genre de fanatisme qui "incohère" dirais-je avec Aquin (ou encore qui "divague") dans le but de s'extraire concrètement et, non pas seulement intellectuellement, de ce genre de casuistique enferrée dans la gangue d'un dualisme qui sent l'Inquisition à plein nez.

déclarations et des discussions de chapelle sans chercher à établir de contact avec un peuple qu'il méprisait. Il est remarquable que cette pseudo-gauche, en même temps qu'elle préconisait l'assimilation du Québec au système colonial d'Ottawa, se réclamait d'un internationalisme socialisant, et défendait la cause de l'indépendance algérienne et de la décolonisation à travers le monde. [105]

LA DÉCOLONISATION SELON «PARTI PRIS» OU UNE NOUVELLE "IRRUPTION PECCAMINEUSE"

26. Ces quelques remarques sont intéressantes au plus haut point puisque *parti pris*, la revue qui cherche le plus concrètement du monde à s'opposer à ce schéma colonial, s'est justement scindée au moment où les deux parts, qui la constituaient à la fin, n'ont pas réussi à se concilier. Brièvement, ces dissensions (qui visent essentiellement à la distinction du caractère "politique et culturel" devenu, avec le temps, la marque de commerce de la revue), sont dues à l'incompatibilité de deux tendances au sein du dernier comité de rédaction : l'une, marxiste, "socialiste internationaliste" (type citélibriste?) qui, parce que plutôt porté sur la pratique que la théorie, critique la mascarade (V §81-84) de l'autre, existentialiste et "décolonisatrice" ("nationalitaire" dira Godin<sup>24</sup>), qui se poursuivra dans les Éditions. Aussi, «parti pris», sera critiqué pour n'avoir pas su communiquer aux masses l'élan créateur dont elle a elle-même été l'instigatrice (V §71).

27. Finalement, il est possible d'affirmer que «parti pris», à partir de la "contre-langue" qu'il façonne, est à l'image de cette "irruption peccamineuse" (§9) du nationalisme qui, dans la logique forcément (et sinon même féroce) ironique de l'essayiste, justifierait ainsi l'attention soutenue que reçoit malgré tout le terroriste adolescent de la part des colonisateurs qui ont tous, sans doute, passé "l'âge ingrat"... des attaques d'acné. Ainsi, puisque cela gêne le portrait de famille royale, il existe des traitements qui permettent au petit frère québécois de se sentir mieux dans sa peau.

Ce traitement, c'est justement, comme le remarque Aquin, le «système d'acceptation et de grandeur que proposent leurs leaders, apôtres de la compréhension, de l'union, des grands ensembles, de l'urgence des grands

<sup>24</sup> Gérald GODIN, *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II* : «nationalisme d'un peuple qui veut se libérer.» (79) Pour plus de renseignement sur la position respective des deux factions "unitaire" et "pluralitaire", voir la dernière livraison de *parti pris*, V, n° 8-9, été 1968, «Québec '68 débat-forum» (21-47) ainsi que Luc RACINE & Roch DENIS, «La conjoncture politique québécoise depuis 1960», *Socialisme québécois*, «Québec 70 : la réaction tranquille», no 21-22, avril 1971, (17-79). Le sens que Godin prête au terme "nationalitaire" prend, ici, le contre-pied de ce que Groulx lui attribuait quelque trente années plus tôt. Voir Lionel Groulx, *Une anthologie*, s.l., BQ, 1998, (105).

problèmes du monde ou de la religion» (315) qui ne sont pas de moindre défis, même pour les boutonneux joualophones. Parce que c'est, en réalité, à cette "efflorescence vulgaire"<sup>25</sup> que le système confédéral cherche à s'attaquer, puisque ce "bourgeoisement" «qui surgit épisodiquement, avec une puissance inégale, en chacun de nous» (315) est pris comme une "boutade" à l'unité harmonieuse de la physionomie nationale pancanadien qui ne poursuit, bien entendu, son «entreprise, inconsciente sûrement, de "déréalisation" du Canada français dans sa globalité» (316) que pour l'empêcher de trop se vautrer dans le «cloaque de la vanité et de la "dignité" nationales» (T-180).

28. En effet, la question se pose : comment peut-on être fier d'une culture nationale qui est par «trop anémiée culturellement, trop dépourvue économiquement, trop attardée intellectuellement, trop sclérosée spirituellement» (T-173) et, pour tout dire, beaucoup trop fatiguée ontologiquement<sup>26</sup>? C'est là la raison pour laquelle Aquin affirme qu'«[i]l serait, [ainsi,] sans aucun doute, beaucoup plus reposant de cesser d'exister en tant que culture spécifique; et de vendre une fois pour toute notre âme au Canada anglais pour une bourse du Conseil des Arts ou une réserve paisible sous la protection de la gendarmerie royale» (315).

#### FIGURE DU CYCLOPE, UN SUJET "LOUCHE" DE LA COURONNE

29. Ainsi, lorsque le système impose, de façon aussi antidémocratique, un régime en lequel «l'existence du groupe canadien-français ne peut se justifier que si il «demeur[e] greffé à sa majorité anglophone» (317), sans doute, ne lui reste-il plus qu'à vivre et à fonctionner à la façon d'un éborgné? En effet, le Canadien français en voie de devenir Québécois, ébloui devant toute la machination du "joul de Troie" (III §42—V §96/109) que lui concocte de "très libéraux" Ulysses travestis en linguistes, ne peut que prendre la figure du Cyclope<sup>27</sup> ou, à tout le moins, d'un

<sup>25</sup> L'acné "juvénile" porte aussi le nom d'acné "vulgaire".

<sup>26</sup> Frantz FANON, dans *Peau noire, masques blancs*, parle de l'ontologie blanche à laquelle le noir ne peut que se buter. «Il y a, dans la Weltanschauung d'un peuple colonisé, une impureté, une tare qui interdit toute explication ontologique. [...] L'ontologie, quand on a admis une fois pour toute qu'elle laisse de côté l'existence, ne nous permet pas de comprendre l'être du Noir. Car le Noir n'a plus à être noir, mais à être en face du Blanc. Certains se mettront en tête de nous rappeler que la situation est à double sens. Nous répondons que c'est faux. Le Noir n'a pas de résistance ontologique aux yeux du Blanc» (88-89).

<sup>27</sup> En mélangeant les fables une fois de plus (II §3n.9), on voit bien ici que la "ruse" (*mètis*) d'Ulysse, du fait de sa généralisation, vient, en effet, de "Personne" (*Mè-tis*) et qu'il ne s'agit pas tout à fait de ravir son

sujet "louche" de la Couronne. Sujet auquel on consacre une attention particulière, remplie de sollicitude, mais cela dans l'espoir de mieux pouvoir l'ébourgeonner, c'est-à-dire le "dépouiller" (tel un arbre fruitier qui ne porte pas les bons fruits) de ses yeux<sup>28</sup> inutiles qui sont autant de chancres infectieux ou sinon même vénériens qui menace la santé abstraite et puritaine du pharisien que représente "l'homme universel". Le système, qui reprend en cela (en moins radical) l'adage pluriséculaire de Jésus<sup>29</sup>, s'occupe simplement de se désempêtrer de cette sourde lucidité, de ce regard gênant, en émondant de son territoire toutes les immondices laissés par cet "idiome barbare" et déficient.

#### COSMÉTIQUE DE LA CONFÉDÉRATION

30. Comme on le voit, la Confédération pourvoit à la santé de tous les Canadiens dans ce meilleur des mondes que représente le Canada uni. Il invente même une cosmétique qu'il appellera le bilinguisme (et par la suite le multiculturalisme) afin que tout le monde puisse participer pleinement à la parade annuelle en se faisant un petite beauté. On comprend donc que c'est, sans aucun doute, par le truchement d'un "idéal plus large et plus humain", par souci de coquetterie mondaine envers les investisseurs étrangers, que les Lois et mesures de guerre ont dû être déclarées dans l'enclos terroristes des Jouaux. Et tout cela, non pour leur nuire en tant que tel, mais tel de bons pharisiens à la solde de l'Empire, seulement

---

fromage au Cyclope, mais bien plutôt de le faire chanter ou encore de le faire se soûler de paroles afin que "Polyphème" (celui, en effet, qui "parle beaucoup") en vienne, dans l'ivresse de quelques "compensations mythiques" (c'est-à-dire, encore, de "paroles"), à oublier ce qu'il a déjà si bien su, à savoir : fabriquer son propre fromage, c'est-à-dire travailler à sa liberté. La figure du Cyclope est chère à Gauvreau, le "moniste libertaire", à laquelle il s'identifie, par exemple, dans le texte en liminaire des *Écrits sur l'art*, Montréal, l'Hexagone, 1996, intitulé «L'épopée automatiste vue par un cyclope». À la lumière de ceci, n'est-il pas possible de voir que l'existence même de la poésie exploréenne donne, hui, au Cyclope l'opportunité de chanter "en beau joual vert"!? Et qu'à l'instar de ce grand-dire, le gros livre des *Occ* représente finalement la vengeance de Polyphème et, par le fait même, de la "part restante" qu'il signifie clair-obscurément? (V §96).

<sup>28</sup> L'"œil" est aussi un terme d'arboriculture qui signifie "bourgeon naissant" (II §26n.57).

<sup>29</sup> Le «tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu» de Matthieu, II, 10, prendrait ainsi l'allure de «tout arbre qui ne consacre pas ses fruits à la poursuite de la destinée commune (canadienne) sera déraciné». Autant dire: «si tu ne parles pas anglais tu n'arriveras plus à t'intégrer à la culture mondiale (et seras confiné en cette réserve micro-tribale où seul le folklore florissant te donnera lieu de culture... abominable). Tel qu'en fait mention Raoul Roy dans son livre sur l'histoire de Jésus, la situation des Canadiens français envers le Canada uni ressemble à celle des Palestiniens envers Rome : «Les Romains finiront par désigner tout le territoire des Palestiniens sous le nom de Judée. C'était le nom de la province la plus pauvre de Palestine, celle à laquelle ils auraient bien voulu réduire le territoire des Palestiniens, et les y confiner, de manière qu'à l'extérieur de la Judée ils se seraient sentis étrangers». *Jésus...*, (21). La citation qui suit vient du folio 121, le passage est intitulé «Les étranges sacrifices humains de l'ancien monde».

pour tenter de les «arracher à leurs superstitions... afin d'améliorer cette race abominable» (*dixit* Antiochos IV, dit Epiphane ou Epimane) et de poursuivre, dans la bonne conscience (I §1n.1), la révolution amorcée "tranquillement" depuis la victoire libérale de 1960 jusqu'à la réaction qui sévira dès 1965 en s'étendant jusqu'à Octobre 70 qui sonne le glas des activités politiques "antidémocratiques".

31. La campagne de séduction du premier ministre Trudeau (connue sous le terme de "trudeumanie"), malgré qu'elle ait servi à distinguer le Dominion loyaliste de la politique (et, pourtant si peu, de l'économie, de la culture et de la religion) impériale américaine (IV §31), n'aura été qu'une coquetterie de plus qui donne aux Canadiens français la chance de se faire valoir comme les "meilleurs des Canadiens". Mais cela est perfide, surtout lorsque la foi-loyauté envers cette nation (extranationale : puisqu'il faut de chaque nation expier son propre nationalisme) prend la forme d'une dénégation universaliste qui sert de modèle «pour façonner la civilisation de demain<sup>30</sup>». En effet, «[c]ette exhortation à la supériorité individuelle est présentée comme un défi inévitable qu'il faut relever» et cela afin de «gagner individuellement des luttes collectives» (316). Le Canada, dans cette perspective, deviendrait ainsi une simple fabrique de héros en lequel les Canadiens français, puisqu'ils sont si peu eux-mêmes, deviennent les hérauts de luttes perdues d'avance (V §54).
32. (suite de III §25) Godin : «Mon père était un duplessiste. J'ai, moi, considéré comme mes dieux des gens tels Pelletier et Trudeau qui s'opposaient à la stagnation, avant que nos maîtres à penser anti-duplessistes ne nous lâchent à nouveau et nous obligent, une fois de plus, à tout réinventer» (*Traces pour une autobiographie, Écrits et parlés II*, 67).
33. Voir l'article de Godin, «Une "call-girl" nommée Québec et un "pimp" nommé Trudeau», *Québec-Presse*, 12 septembre 1971, dans *Écrits et parlés I, 2. Politique*, Montréal, l'Hexagone, 1993, (62-63).

---

<sup>30</sup> Pierre Elliott TRUDEAU, «La nouvelle trahison des clercs» dans *Le fédéralisme et la société canadienne-française*, (188).



## LE RÉGIME "OCCIDIEN", ROMAN DE L'INDÉPENDANCE

34. «La coquetterie est sans pouvoirs : elle ligote ceux qui déjà ont les menottes aux points<sup>31</sup>». Gauvreau ne s'y trompe pas qui mise tout sur un programme (ou sinon même un régime) de création foncièrement décolonisateur en lequel chaque individu est appelé à travailler à sa propre nation-naissance, comme à son propre roman<sup>32</sup> qui soit sa langue particulière et pas non à expier son nationalisme ou son fédéralisme. Gauvreau est, en cela, lui-même un drôle de héros national. Drôle, c'est-à-dire, étrange, ou plutôt ambigu, puisqu'il n'invente aucun système politique, mais érige, depuis les tréfonds mêmes de l'être humilié et déjeté dans la dérélition la plus absolue, cet "asile de la pureté", c'est-à-dire la mort (§15), qu'il brandit en lançant ainsi un souverain défi aux mots d'ordre et aux impératifs qu'imposent la loi universelle et "catholique"<sup>33</sup> de la majorité confédérée.

Pour tout dire, à cette religion d'État qui, hier rassemblaient les "p'tits Juifs" (antisémites!) de la Laurentie (V §36n.37), et qui rassemble de nos jours ses ouailles au visage pâle sous la loyauté féodale d'une nation abstraite (tirée—extraite—à même l'expérience vécue des premiers colons-métisses du Québec! IV §31), sous l'idéal "civilisateur" du Commonwealth en lequel l'homme universel convertit partout la "barbarie" nationaliste; la mort, en effet, son expérience, ne peut être qu'un souverain défi lancé à ces séducteurs mondains, à ces pharisiens scrupuleux et puritains qui, par souci du bien d'autrui, bien sûr, pour donner l'exemple à suivre, s'investissent dans la course aux honneurs rentables tout en jetant l'anathème sur le terrorisme des «condamnés à mort<sup>34</sup>» (IV §23).

Les grands promoteurs de la Confédération se reliaieront donc jusqu'à la Révolution tranquille, jusqu'aux deux référendums (1980-1995) pour, tout

<sup>31</sup> *Beauté baroque*, (422).

<sup>32</sup> «Non seulement chaque pays, mais chaque être, doit être indépendant. Le jour où chaque être humain sera un pays indépendant. [...] Si chaque être humain faisait son roman, ça ferait une situation fantastique, non?» Gérald GODIN, *La Presse*, 11 mars 1967, repris dans *Traces pour une autobiographie, Écrits et parlés II*, Montréal, l'Hexagone, 1994, (69).

<sup>33</sup> Trudeau, qui universalise la religion d'État en l'étendant sur tout le Canada (V §109), deviendrait ainsi un espèce de Saint Paul de «l'évangile québécois» (J. É.-Blais).

<sup>34</sup> *Beauté baroque* (431). L'évocation du «calme sans traction des mystiques de l'Inde» à quelques paragraphes plus haut donnerait à la «lucidité des condamnés à mort» (de l'Amour, la thanato-érotique) un aspect rédempteur auquel je tenterai plus avant de donner prise.

récemment, révéler toutes leurs manigances dans ce qu'on a tout dernièrement appelé le "Scandale des commandites" (2004-2005).

35. Révolution qui voit surgir une nouvelle génération de penseurs et d'intellectuels qui, inspirée par les luttes de décolonisation internationales, fournira au Québec le texte-scénario dont avait manqué les Rebelles de 1837-38. Si, poussé par son option politique "progressiste", Trudeau accuse ces jeunes rebelles iconoclastes et blasphémateurs d'être des traîtres et des contre-révolutionnaires, c'est manifestement parce que cette "jeunesse du Québec en révolution"<sup>35</sup> vient d'un milieu plus pollué par l'enfermement urbain, d'un climat mental étouffant et, par conséquent, plus propice à la révolte<sup>36</sup>. Ces jeunes "nègres blancs" sont, en effet, issus des milieux petits bourgeois, mais se sentant complices de l'exploitation éhontée que subit le peuple qui a pieds et poings liés, ils n'ont de choix que de prendre parti pour "les damnés de la terre" avec lesquels ils deviennent ainsi solidaires (V §75-76). Conscients, pour certains, que l'urbanisation provoque, dans la population québécoise, des méfaits encore pires que ceux provoqués par la Conquête, la "terreur jouale" servira d'arme pour renverser la vapeur du train d'enfer produit par la Confédération. Mais ce militantisme tombe à plat puisque, comme Aquin et Gauvreau le remarqueront par la suite, cette méthode utilisée pour éviter le joug d'un «impérialisme envahissant» (II §1) ne peut mener qu'à la sclérose culturelle et à la mascarade politique (§24n.32—V §82-89).

#### DU JOUAL-REFUGE À LA COSMÉTIQUE EXPLORÉENNE

36. Avant d'enchaîner avec la cosmétique exploréenne, il convient de distinguer le terrorisme "politique et culturel" spécifique des intellectuels du mouvement parti pris, la "terreur jouale" des années 1964-65, qui cherche à pousser jusqu'au socialisme, les réformes néolibérales et néonationalistes entreprises au Québec depuis la fin des années cinquante par les libéraux de *Cité libre* auquel collabore notamment Trudeau. Le terrorisme poétique et "tératologique", dirai-je, qui émane de l'œuvre "monstre" de Gauvreau (mais pourtant restée à quatre-vingt-dix pour

<sup>35</sup> Jacques Lazure, *La jeunesse du Québec en révolution, essai d'interprétation*, Montréal, PUM, 1970.

<sup>36</sup> Cet état coïncide pourtant avec une plus grande diffusion médiatique que permet la télé, la radio et les différents organes de presses internationales qui, malgré tout, ont droit de cité au Québec comme partout ailleurs, dans les régions industrialisées.

cent inédite jusqu'en 1977), lui, se réclame de l'œuvre morale et sociale instiguée par la publication-choc du brûlot *Refus global* en 1948. Afin de marquer ce qui distingue ces deux formes de terrorisme littéraire (qui sont distinctes, mais qui deviennent, par la suite, complémentaires), je me contenterai de quelques remarques qui proviennent d'autres textes de Aquin ainsi que d'un pamphlet de Gauvreau lui-même, publié à l'occasion de la représentation de *La charge de l'original épormyable*<sup>37</sup> (II §1-2) en 1970 par le groupe Zéro<sup>38</sup>.

37. Pour commencer, le joul apparaît être l'enfant terrible de la résistance muette du clergé et des élites socio-culturelles dont le pouvoir, tombé en désuétude, ne permet plus de représenter le caractère global et organique de la culture nationale du Québec; culture qui, il faut le dire, n'est jamais bien indistincte du politique et du religieux. Selon Aquin, en effet, «[l]e joul est un maquis linguistique» et, c'est ainsi, tout d'abord qu'il est «sécessionniste par rapport au français<sup>39</sup>». Mais «[u]ne analogie apparaît entre le joul et le souverainisme», c'est-à-dire le néonationalisme de la revue et des éditions «parti pris» qui parle spécifiquement de "joul politique" (IV §16), en ce qu'il se présente sous la forme d'un «projet politique qui se définit contre la confédération canadienne ou, grosso modo, contre les Canadiens anglais». Ainsi, le joul servirait de rempart qui servirait à contrer «deux dominations : celle de la langue française et celle du gouvernement fédéral». C'est, par conséquent, «doublement colonisés... par deux entités colonisatrices qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre», que «[l]es forces vives de la nation se trouveraient donc écartelées». Le joul, par conséquent, peut ainsi être perçu comme le symptôme viral de la "fatigue culturelle" qui, cela est indéniable, se répand sur toute la planète comme un feu de poudre.

---

<sup>37</sup> *La charge*... est une «fiction dramatique en quatre actes», écrite durant l'été de 1956, et qui relate l'expérience de la folie et de l'enfermement qu'a subi Gauvreau à partir de l'année 1954. Il est à noter que le premier séjour de Gauvreau à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu survient suite à une «chicane de famille» le 18 novembre 1954 qui le mène à la prison de Bordeaux pour ensuite, le 27 du même mois, entrer en clinique pendant un séjours de cinq mois, soit jusqu'au 15 avril 1955. Le deuxième séjour survient, quand à lui, suite à une altercation avec une serveuse de la "Hutte suisse" qui refusait de le servir sous prétexte qu'il était fou, en 1956, il s'échelonne sur une période de treize mois, soit du 1<sup>er</sup> juin jusqu'au 26 juillet 1957. Voir la «chronologie» dans *LPÉB*, (66-69).

<sup>38</sup> «La représentation... qui devait se poursuivre jusqu'au 16 mai, est interrompue après la troisième représentation» *LPÉB*, (81) . Il n'y aura eut que deux représentation complète, soit le 2 et le 3 mai 1970.

<sup>39</sup> Hubert AQUIN, «Le joul-refuge», (18). Les citations qui suivent proviennent du même folio. Texte repris dans *Blocs erratiques*.

38. De plus, «[I]e joul, parler français spectaculairement contaminé par l'anglais, constitue aussi une sorte d'immunisation contre l'anglicisation» (19). En effet, c'est parce qu'il «manifeste, d'une manière ambiguë, une résistance farouche contre l'anglais» que le joul devient «un rempart contre l'anglicisation dans la mesure où il a absorbé le poison de l'anglais<sup>40</sup>» (19-20). Cet "idiome barbare" dont parle Trudeau, c'est donc la langue des maquisards, des parias et/ou des sous-prolétaires, «contre-langue» qui «ne peut être révolutionnaire que si le Québec reste toujours dans un état colonisé» (20). En effet, «[o]n ne fonde pas une langue sur l'existence forcément provisoire d'un régime politique colonisateur». Et cela s'explique puisque «quand le régime en question sera renversé, la langue "combattive" [sic] deviendrait un archaïsme contre-révolutionnaire» (20). Pour finir, après avoir glissé quelques mots sur la situation des immigrants, Aquin affirme donc que «[d]ans ce contexte, rêver d'instaurer une langue nouvelle –le joul–équivaut à capituler d'avance en nous réfugiant dans une forteresse linguistique inexpugnable et indéchiffrable» (21).

Il parle, évidemment, de la situation loufoque qui apparente tous les immigrants néo-canadiens aux Canadiens-français. Selon, lui, en effet, les immigrants «ignorent avec morgue les droits acquis par les Canadiens français» parce que, ceux-ci, «perçoivent les Canadiens français comme des immigrants... et... refusent [ainsi] avec agressivité de s'intégrer à un groupe autonome et qui se veut souverain» (21). «Les immigrant bafouent, par leur attitude, la confédération canadienne, ce qui indique, selon moi, qu'ils sont venus s'établir non pas au Canada (dont ils refusent la réalité), mais dans un pays qui n'est que l'anti-chambre des Etats-Unis» (21).

#### "PROFESSION : ÉCRIVAIN"

39. Un texte d'Aquin, publié dans la revue *parti pris* en 1964, donne un aperçu de ce refus absolu qui permet à l'écrivain de s'extraire pour de bon de l'arène du *ludus* "éditorial" : Aquin parle, en effet, (et je souligne) d'un

au-delà de la littérature qui n'est pas une métalittérature, ni un nouveau déguisement de la vieille ambition, mais qui est la destruction du conditionnement historique qui fait de moi un dominé. En rejetant la domination, je refuse la littérature, *pain* [et jeux!] par excellence des dominés, production symbolique dont on concède le monopole au dominé ce qui entraîne inévitablement

<sup>40</sup> C'est de cette façon que «le joul joue le rôle de *pharmakon*: il apparaît tout à la fois comme le mal culturel et comme le remède au mal». Claude FILTEAU, «Poésie et oralité dans les années soixante. *Les cantouques* de Gérald Godin», dans André GERVAIS (dir.), *Emblématiques de l'«époque du joul»*, (95).

une surproduction. [...] À défaut de réalités, on surproduit des symboles. [...] *Faire la révolution, c'est sortir du dialogue dominé-dominateur; à proprement parler, c'est divaguer. Le terroriste parle tout seul. [...] Le révolutionnaire rompt avec la cohérence de la domination et s'engage inconsidérément dans un monologue interrompu à chaque parole, nourri d'autant d'hésitation qu'il comporte de distance avec la raison dominante. [...] L'incohérence dont je parle ici est une des modalités de la révolution, autant que le monologue en constitue le signe immanquable.*<sup>41</sup>

On comparera avec profit cette perspective résolument révolutionnaire avec l'opinion qu'émet Pierre Nepveu, dans son commentaire (provisoire), sur les *Occ* de Gauvreau (I §39n.28).

40. a) Déjà, Marcassilar, dans une pièce écrite en 1953 affirmait péremptoirement cette logique de l'extraction de la cohérence qui fonde le dynamisme du "dialogue dominé-dominateur" : «L'asile de la pureté, c'est la mort» (§15—I §9). C'est aussi, à la même page, que le défi est lancé à tous les «saints et rois du délire pieux!» (les conjoints confédéraux) :

Nous fuyons, devant votre odeur de sirop. / Nous fuyons, et nous creusons des trous. / ... Et nos trous vous défont, car vous ne pouvez nous y écraser... Défi! Défi! Défi! Nous vous défions de nous égratigner dans notre asile. Nous vous défions. Car nous avons inventé l'asile de la pureté.

Autrement dit, "nous" (Donatien Luel—§16b) avons repris possession de notre mort. Il s'agit là, à proprement parler d'une cosmétique, mais d'une cosmétique qui demeure fidèle à la loi de l'univers (I §42n.31)... Loi dont tout un pan de ce qu'on a appelé la "nouvelle littérature" se revendique (II §7n.13).

Voici, en rapport avec la nécessité d'une telle mort, deux passages. L'un de Gauvreau, qui provient de *l'Asile de la pureté*, 1953 et l'autre, plus récent, est l'un des tout premiers textes de Paul Chamberland, publié dans *parti pris* en octobre 1963. Voici Donatien confronté à Catherine Tayet :

D. MARCASSILAR—Édith n'est plus... Je suis. Il faut que je sois pour deux.

C. TAYET—Sa mort ne détermine pas la tienne. Puisqu'elle est morte, reste pour la chanter.

D.—Es-tu jalouse?

C.—Encore!

D.—Es-tu jalouse de notre grandeur, toi qui ne peut concevoir que dans la petitesse?

C.—Tu divagues.

D.—Je divague.

Et puis? As-tu songé à quelle densité, à quelle vibration essentielle, à quelle profondeur noirâtre la divagation se référerait?

C'est le fond de mon corps, c'est le fond de mon être, que je livre. C'est le fin fond.

Vous n'avez que des oreilles de bourgeois. Il faudrait des ouïes d'ange, il faudrait des auditions de séraphins perlés et luminescents.

Je meurs! Je meurs! Je meurs! Je meurs! Je meurs! comme un dieu lassé de ne pas exhiler.

<sup>41</sup> Hubert AQUIN, «Profession : écrivain», *parti pris*, I, no 4, janvier 1964 (27).

C.— Donatien Marcassilar! Le peuple n'est pas derrière toi.  
 Donatien, les artistes vont t'abandonner.  
 Donatien, nul ne comprend la ferveur de ton sacrifice. Tu es nul, ton holocauste est nul.  
 Tu meurs pour rien. Ni Édith, ni toi, ni moi, ne bénéficierons de ton séjour sur le grill tiède.  
 Cède. Cède à la raison. Cède à la fécondité qui te tend la main.  
 La noirceur et le froid sont stériles.

[...]

D.— Je veux de la lucidité. Et j'en ai, pour nourrir toute les nations. Pour diluer toutes les nations dans une salive de lucidité, une salive baveuse et colleuse, une salive amolissante, astreingente, dulcificatrice, unifiante, égalisante, amollissante, adhésivissime.  
 Je veux pétrir, dans une pâte d'adoration et de prosternation enivrée, toutes les âmes rétives au beau. Rétives au sublime qui n'est pas le du-du du rond de cuir.

*l'Asile de la pureté (546-48)*

b) Et maintenant, voici l'autre texte :

L'esclave se donne la conscience de son être total dans l'angoisse devant la mort qui le menace et dont le pouvoir s'est incarné dans le maître. Il décide de la mort du maître parce que lui-même a tremblé devant sa propre mort. La révolution déploie le mouvement de la négativité humaine à travers des situations historiques concrètes : elle réalise, dans les faits, la libération de l'homme. [9.../] Le révolutionnaire se dépasse comme pure négativité face à l'opresseur et à son ordre de valeurs. [10.../] La révolte [au contraire] est essentiellement individualiste. Et l'individulisme [*sic*] marque un échec de la liberté : c'est la liberté de l'homme "privé", privé de son rapport humain à l'autre homme. De même que le sujet ne peut exister comme tel que par son rapport à l'objet ainsi l'individu ne peut accéder à sa liberté qu s'il se lie à l'autre—et chacun à tous—s'il reconnaît l'autre comme liberté. La révolution est intersubjectivité. [11]

«Aliénation culturelle et révolution nationale»,  
*Un parti pris anthropologique*,  
 Montréal, parti pris, 1983.

41. Bref, la génération de «parti pris» et des autres groupes parallèles et plus ou moins légaux, sera la «génération sacrifiée» (Piotte, *La communauté perdue*).

LE "GIBRALTAR DES LETTRES QUÉBÉCOISES" VS LE "JOUAL DE TROIE"

42. Tout ce laborieux procès de la culture québécoise culmine en effet avec l'édition des *Œuvres créatrices complètes* de Claude Gauvreau. Véritable pièce maîtresse de la "petite maison d'édition". Le «Gauvreau», comme on l'appelle, est l'ultime ouvrage en lequel vient se condenser tout le mythe rédempteur partipriste (IV §33n.44) en offrant à l'explorateur la clé qui permet finalement d'en sortir. C'est effectivement en lançant ce "Gibraltar des Lettres québécoises" que Godin répond à l'extraordinaire popularité du "joual jubilatoire" qui ruine en quelque sorte, en le récupérant, tout le travail politique du "joual stratégique" qui, lui, visait tout simplement à dénoncer le pourrissement de la langue populaire plutôt qu'à en faire

l'éloge, par ailleurs inconséquent (V §78n.104). Cet éloge ne pouvant mener éventuellement qu'à l'abominable «processus d'instauration de cette "langue"<sup>42</sup>» ayant pour emblème un cadeau grec: ce fameux "joual de Troie" (V §96/109) qui, au comble du ridicule, consacrerait au rang d'idiome national une «singularité qui n'en est pas une puisqu'elle n'a pas été de notre libre invention<sup>43</sup>» (V §80).

43. C'est donc dans l'idée de poursuivre dans la lancée politique du "joual stratégique" alors mort de sa belle mort que Dostie (dans les faits, mais Godin tout d'abord—on est alors en 1978—II §1n.1 & 4) accepte de "relever le défi de Gauvreau". Tout un Défi, en effet, puisque, tout en consacrant "parti pris" en tant qu'institution culturelle exceptionnelle au Québec, le contrat hors pair que Gauvreau signe avec son éditeur ne manque pas de précipiter la coopérative d'éditions dans le borbier infernal de la terreur d'où elle provient. Finalement, avec ce Gibraltar, c'est toutes les Lettres québécoises nouvellement constituées qui, semble-t-il, partent en fumée, retournent au rang d'un terroir canadien-français mal défriché où toute nouvelle culture ne cesse de s'embourber comme si toute cette coprographie jouale (IV §37-38) avait finalement été échafaudée sur des sables mouvants (VI §20). Ainsi, comme on le voit, le fameux "Gibraltar" n'offre aucun soutien aux "Lettres québécoises", il creuse plutôt le concept même de littérature nationale jusqu'à jeter un éclairage en négatif sur celles-ci (I §6).

Alors plutôt que du Gibraltar, pour être plus exact, il serait plus propice de parler ici du "Cerbère des Lettres québécoises". L'explorateur, locuteur natif (en l'occurrence «Moi! Moi! Moi! Le livre...» I §34), en passant à travers ce "désœuvre", accomplirait donc une forme toute compostmoderne de *katabase* (IV §37), s'initierait aux sous bassement marécageux et, surtout, infernal de sa toute rutilante culture nationale.

#### UNE FORME TOUTE COMPOSTMODERNE DE *KATABASE*

44. Ce voyage initiatique provient de cet entretien inouï (mystique ou silencieux, §29) avec ce que j'appellerai, en pastichant Barthes, le "point zéro de la culture" (II §7n.13) qui permet une reterritorialisation de l'expérience littéraire partipriste vers

<sup>42</sup> Hubert AQUIN, «Le joual-refuge», *Maintenant*, no 134, mars 1974, (19).

<sup>43</sup> Jean MARCEL, *Le joual de Troie*, Édition du Jour, 1973, (144).

son contexte d'origine (mais que l'on retrouve à la toute fin de son expérience) : l'automatisme que, merveilleusement, Gauvreau réussit à traduire en une plastique littéraire ingénieusement... plastiquée.

45. C'est, en particulier dans l'exploréon ainsi que dans la prose sordide de Gauvreau que la mystique "ignoble" (c'est-à-dire "inconnaisable" V §74-75) de la "part restante" du peuple à le plus de chance de se retrouver. Sans aucune espèce de velléité de faire "peuple" (IV §13) et malgré la «plébéienne aristocratie<sup>44</sup>» de son auteur, l'œuvre occidienne, en creusant comme une sorte de trou dans la culture, rejoint les masses incultes<sup>45</sup> et «sans espoir<sup>46</sup>» et agit comme un agent coagulant sur "cette blessure qu'est notre langue"<sup>47</sup>.

---

<sup>44</sup> Claude GAUVREAU, «Les affinités surréaliste de Roland Giguère», *Études littéraires*, vol 5, n°3, décembre 1972, (505).

<sup>45</sup> Un mot de Fernande SAINT-MARTIN publié dans la revue *Situations* dix ans après la publication du manifeste *Refus global* : «...le manifeste "Refus global" offre une... originalité extrêmement importante, qui aurait pu être notre salut, même si en fait elle ne fut pas véritablement fructueuse : il donnait aux masses même peu instruites, les moyens d'accéder à une culture, à l'art et à un épanouissement sensible, que seule une longue éducation permet d'habitude à quelques-uns d'entrevoir. [...] La révolution sensible qu'évoquait Borduas n'était pas un mouvement aristocratique faisant appel aux classes cultivées... le destin des classes privilégiées lui semblait au contraire à jamais scellé par son idéalisme imperméable au réel». Dans *Situations*, «Enquête sur l'automatisme : Nous nous en reparlerons dans dix ans», vol. 1, n°2, février 1959, (17).

<sup>46</sup> Ces deux mots proviennent, lui, du texte de BORDUAS publié dans la même revue : «J'avais foi en cette tendre jeunesse, en l'évolution morale et spirituelle des foules. Un voyage en Sicile, entre autres, aurait suffi à lui seul à me guérir de cette détestable sentimentalité d'esclavage. Certes, je brûle d'amour, à ma limite, pour la Terre entière et ses habitants. Mais je n'ai foi qu'en peu d'hommes. Plus urgent apparaît la reconnaissance dans la foule des âme ardentes susceptibles de transformer profondément l'aventure humaine que de se lier aux quantités sans espoir». Paris, 11 novembre 1958, dans *Situations*, «Enquête sur l'automatisme», vol. 1, n°2, février 1959, (34).

<sup>47</sup> Je calque cette expression sur le texte d'André Belleau, «Notre langue comme une blessure», dans *Liberté*, vol. 6, n° 2, mars-avril 1964, «Le Québec et la lutte des langues».



## DE LORD DURHAM À L'ÉPOPÉE DE «PARTI PRIS»

### L'ALPHABÉTISATION DU "PEUPLE ÉLU"

1. L'histoire de l'édition, libérée du zèle conservateur des «élites socioculturelles<sup>1</sup>», précède à peine d'une vingtaine d'années la Révolution tranquille. En effet, en réaction aux dénégations de Lord Durham qui font suite aux insurrections de 1837-38, ces élites, dépourvues d'appuis tant économiques que politiques, élaborent, par le biais de la culture, un projet national qui, en aménageant un «espace socioculturel favorable à leurs aspirations<sup>2</sup>», vise à attribuer une vocation hors du commun<sup>3</sup> à ce "peuple sans histoire ni littérature". L'échec de la Rébellion, qui place le Québec dans une situation accrue de dépendance par rapport à ses voisins immédiats rongés par «le ver d'un matérialisme bestial<sup>4</sup>», provoque une recrudescence de l'idéologie conservatrice du clergé. Celui-ci, dans le but de fonder la légitimité de son pouvoir auprès du peuple laissé pour compte, idéalise sa culture jugée trop pauvre afin que celle-ci «devienne l'égale du matériau européen<sup>5</sup>» et maintienne ainsi intact l'héritage ancestral de ses origines françaises et catholiques.
2. La création sur mesure d'une culture populaire et exclusivement rurale servira à consolider la culture savante en continuité d'esprit avec l'Ancien Monde déchu. Cette conception de l'idéal paysan sert à étayer la pureté de la "race" canadienne française tributaire des mœurs, de la langue et de la religion d'une France mythique que la "Terre promise" du Québec, en constituant une ère culturelle distincte et homogène, préserve de l'avilissement des valeurs modernes. De

---

<sup>1</sup> «Sous le vocable d'élites socioculturelles ou de bourgeoisie professionnelle sont regroupés ici aussi bien les membres du clergé que des professions libérales au sens large...». Gérard BOUCHARD, «Une nation, deux cultures», *La construction d'une culture, Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL, 1997, (7).

<sup>2</sup> Maurice LEMIRE & Denis SAINT-JACQUES, *La vie littéraire au Québec*, tome III 1840-1869, 1996, (473).

<sup>3</sup> «L'idée biblique de peuple élu, reprise par l'Église et appliquée à ses fidèles, était... transmuée en vocation des Canadiens français catholiques, nouveau "peuple-apôtre"». Yves COUTURE, *La terre promise, l'absolu politique dans le nationalisme québécois*, Montréal, Liber, 1994, (53). «...préserver avant tout dans notre avenir, une culture latine et chrétienne, la vocation d'une race apostolique...». Lionel GROULX, *Notre maître le Passé*, Montréal, L'action française, 1924, (10).

<sup>4</sup> Joseph ROYAL, *L'écho du Cabinet de lecture paroissial de Montréal*, 15 avril 1859, (123), cité dans *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy, PUL, 1996, (473).

<sup>5</sup> Gérard BOUCHARD, «Une nation, deux cultures», (15).

façon paradoxale, à partir de la fin des années 1840, tout un mouvement culturel (la littérature nationale du terroir) voit le jour qui redonne libre cours au vieux mythe du "peuple élu"<sup>6</sup>; peuple dont il faut cependant combattre et épurer la culture au moyen de la diffusion de nombreux périodiques qui, en plus d'accaparer l'opinion publique, servent de relais à une alphabétisation grandissante des masses populaires.

#### L'UTOPIE DE LA CULTURE POPULAIRE-SAVANTE

3. Le conflit qui sévit à l'époque entre les factions libérales et conservatrices des élites contribue de part et d'autre à faire de la culture frustrée et négligée du peuple un terrain en friche (V §66) où chacun s'emploie à semer le grain de son idéal importé d'Europe. Ce conflit, qui se résoudra, vers 1860, en faveur du clergé, laisse cependant intact la culture débraillée des classes populaires qui, malgré le travail de pionnier accompli par ces colons de l'esprit, poursuivent inéluctablement leur intégration en terre d'Amérique. En effet, l'action culturelle menée par l'élite n'aura que très peu d'effet sur le peuple réel et sa culture "corrompue" depuis ses premiers contacts avec le continent. Bien davantage, l'œuvre nationale de l'élite consacre une distance qui rendra son rapport malaisé avec le peuple qui ne s'identifie que bien peu aux modèles proposés. Un important clivage s'instaure ainsi entre ces deux sphères culturelles, clivage qui explique cette "dualité permanente" qui s'est depuis installée au sein de l'identité collective partagée entre une "part élue" et une "part restante" : «en haut, une culture un peu artificielle tissée par les élites, une culture qui nie» et, «en bas, une culture robuste métissée par l'histoire, une culture qui renie<sup>7</sup>».
4. En fin de compte, renégate, la culture populaire n'est jamais considérée en tant que telle par l'élite qui ne s'en sert qu'en tant que repoussoir pour étayer sa propre culture.

---

<sup>6</sup> «Cette "bonne part" du peuple français qui, devançant, sans doute pour l'avoir pressentie [*sic*], la tempête révolutionnaire, s'est détachée du sol natal, pour venir en conserver les valeurs fondamentales en cette terre nouvelle, soustraite à l'Histoire et à ses déchirements, que Dieu lui avait assignée en partage en Amérique». Michel MORIN, *L'Amérique du Nord et la culture, Le territoire de la culture, II*, Montréal, HMH, 1982, (191-92).

<sup>7</sup> Gérard BOUCHARD, «Une nation, deux cultures», (38).

5. La culture savante, en effet, construit à sa mesure une représentation du peuple qui exclut toute forme de contraste et de disparité. Le programme de culture nationale élaboré par l'élite proclame la différence fondamentale de la nation canadienne française. Distincte de ses voisines, homogène, on postule que, bien que fidèle à ses racines françaises, cette culture est pauvre et américanisée et cela justifie la nécessité de constituer une nouvelle culture à partir de modèles qui, parce peu accessibles, inhibera pendant longtemps l'élan créateur des classes populaires. Comme le remarque Gérard Bouchard, «[e]n prétendant décrire et réhabiliter la culture du peuple, c'est évidemment la culture savante qui se constituait elle-même<sup>8</sup>».
6. Le concept de culture populaire est donc une imposture qui n'aura servi qu'à bâtir l'unité de la nation canadienne-française en réduisant dans une image idéalisée «cette altérité gênante que représentait la culture du peuple<sup>9</sup>». Et de poursuivre ailleurs Bouchard :

À tout prendre, cette culture savante était finalement plus isolée et plus pauvre que ne l'était la culture populaire, nourrie à même l'espace vécu, sans entraves ni frontières artificielles, si ce n'est celles qu'imposaient les élites<sup>10</sup>.

Celles-ci, en effet, en sont venues à créer «pour elles-mêmes un univers culturel piégé dont elles se trouvèrent ensuite captives, accentuant du même coup l'ambiguïté de leur rapport avec la culture des classes populaires<sup>11</sup>».

Tôt ou tard, la culture savante serait confrontée avec ce qu'elle avait rejetée dans "les marges de la culture légitime"... et elle devrait alors renégocier ses liens avec la culture populaire. On sait que cette échéance a coïncidé avec la Révolution tranquille et l'évolution qui a suivi. L'utopie des lettrés aura donc vécu un siècle environ<sup>12</sup>.

#### CONTRE-CULTURE, LE REFUS DU PEUPLE

7. C'est donc la présumée pauvreté même de la culture populaire qui sert de fondement en négatif au discours élitiste en manque de légitimation. Dépourvue

<sup>8</sup> Gérard BOUCHARD, «L'ethnographie au secours de la nation», dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Sainte-Foy, PUL, 1995, (36).

<sup>9</sup> Gérard BOUCHARD, «L'ethnographie au secours de la nation», (37).

<sup>10</sup> Gérard BOUCHARD, «Une nation, deux cultures», (35).

<sup>11</sup> Gérard BOUCHARD, «Une nation, deux cultures», (34).

<sup>12</sup> Gérard BOUCHARD, «L'ethnographie au secours de la nation», (37).

d'assises viables à partir desquelles bâtir une histoire et une littérature à l'image de son idéal, la culture cléricale relègue la culture populaire au rang de contre-culture. C'est ainsi que muselée, «la culture populaire n'obtiendra jamais le pouvoir de s'imposer dans l'espace hégémonique, en raison de sa dimension identitaire "d'impureté"<sup>13</sup>». À la part élue du peuple, qu'on représente en modèle incontestable sous l'image du paysan docile et pieux réduit aux limites de sa paroisse et de sa langue (II §9n.23), vient alors s'opposer l'image de l'aventurier, de l'explorateur et du robuste et irrévérencieux coureur des bois qui, lui, correspond davantage à la part restante (part qui, pour tout dire, demeure foncièrement irreprésentable, V §99). Occultée par le projet de culture nationale, restée sans voix, parce que disséminée sur la vaste étendue du continent, cette part impensée menace effectivement, tant de l'intérieur que de l'extérieur, la revanche envisagée par l'élite sur le double échec de la nation canadienne-française à se constituer historiquement.

8. C'est donc, vraisemblablement, cette "part restante", depuis toujours affranchie de la doctrine d'assainissement moral, linguistique et identitaire perpétrée par l'élite, qui, lors de l'accession du Québec à la modernité durant la Révolution tranquille, refait surface dans ces spectaculaires éclats de violence qui laisseront pantoises les classes dirigeantes. En effet, après quelques années de progrès politique et économique, la Révolution tranquille se voit aux prises avec la résurgence d'un procès "politique et culturel". Procès que, semble-t-il, seul l'état de siège des "Lois et mesures de guerre" d'Octobre 70 parviendra à neutraliser en cherchant, bien entendu, à préserver les néo-nationalistes Québécois de se porter atteinte à eux-mêmes. En d'autres termes, il s'agit plutôt de les empêcher de mettre, une fois pour toute, un terme définitif à cette "dualité permanente" entre les deux parts "élue" et "restante" qui fait de cet énergumène (l'agent-double *canadian-français* ou le Juif antisémite! — V §13-21) son pire ennemi. Ou, pour parler grec, un *heautontimoroumenos*.

#### L'AMERICAN DREAM DU NÈGRE BLANC

<sup>13</sup> Louise VIGNEAULT, *Identité et modernité dans l'art au Québec*. Borduas, Sullivan, Riopelle, Montréal, HMH, 2002, (62).

9. Voilà brièvement esquissé, le tableau de la situation. C'est l'exode massive de la population rurale vers les milieux urbains à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la crise de 1929 contribue à déstabiliser la doctrine du peuple élu. Parce qu'elles sont venues se perdre dans les affres du monde industriel pour échapper à la dure réalité paysanne, les masses prolétarisées, dans l'espoir d'accéder au standard de vie moyen de l'*american way of life*, subissent dans la métropole un pernicieux procès d'acculturation qui, à l'opposé de l'image noble que leur projetait le paternalisme clérical, les relègue au rôle bien peu reluisant de "nègres blancs d'Amérique"<sup>14</sup>. Cette fâcheuse situation pour les Canadiens français se maintient jusqu'aux abords des années 1960, moment où une réelle restructuration socio-politique favorise la modernisation d'une société que le traditionalisme infantilise à outrance.
10. Tout d'abord, et paradoxalement, c'est l'effervescence provoquée par la deuxième guerre mondiale qui, en déléguant au Québec le rôle culturel dévolu à la France, favorise l'émergence de nouvelles factions critiques qui stigmatisent l'idéologie d'arrière-garde prônée par l'élite politique et cléricale au pouvoir. De plus, ce courant est relayé par une plus grande diffusion médiatique (radio, télévision, éditions, presse internationale) qui favorisera une conscientisation massive aux différents enjeux planétaires (V §117). Suite à cela, aux abords des années 1950, plusieurs journaux, revues<sup>15</sup> et maisons d'édition voient le jour et facilitent ainsi la constitution d'un discours, sinon même d'un mouvement, proprement contestataire. Une nouvelle culture prend forme et une nouvelle voix s'élève envers la traditionnelle rengaine nationaliste et conservatrice.
11. «D'un nationalisme de conservation et de survivance, on passe à un nationalisme de rattrapage, d'affirmation et de modernisation<sup>16</sup>». Au retard qui oppose les Canadiens français au reste du Canada, de l'Amérique du Nord et, pour tout dire, du monde occidental, s'impose alors l'idéologie de rattrapage qui permettra à ces derniers de s'affranchir de leur «condition actuelle de citoyens exploités, sous-

---

<sup>14</sup> Pierre VALLIÈRES, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, typo [parti pris], 1994 [1968].

<sup>15</sup> Voir Lise GAUVIN, "*Parti pris*" : littéraire, Montréal, PUM, 1975, "Les revues contemporaines", (28-32).

<sup>16</sup> Paul-André LINTEAU, *Histoire du Québec contemporain*, 1989, (358).

scolarisés, socialement et politiquement déclassés<sup>17</sup>». Cependant, dès les premières années de la Révolution tranquille (1960-64), ce mouvement de réforme se heurte à un secousse de violence qui vient considérablement gêner le processus d'intégration du Québec au mode de production capitaliste (I §3).

#### ESQUISSE DE LA RÉVOLUTION QUÉBÉCOISE OU LE RENVERSEMENT DE LA RHÉTORIQUE DU PEUPLE ÉLU

12. En effet, à partir du moment où l'hégémonie cléricale est contestée, c'est la liberté de parole en essor qui permet une conscientisation globale de l'aliénation du peuple canadien-français. Ainsi, en marge de la mouvance des nouvelles réformes libérales et nationales, un groupe surgit, qui n'entend pas faire l'économie des voies légales et supposément "démocratiques" (c'est-à-dire électorales) pour atteindre ses objectifs de libération nationale. C'est donc, armes en mains que le *Front de Libération du Québec (FLQ)* revendique «l'indépendance totale des Québécois réunis dans une société libre et purgée à jamais de sa clique de requins voraces, les big boss patroneux et leurs valets qui ont fait du Québec leur chasse gardée du *cheap labour* et de l'exploitation sans scrupules<sup>18</sup>».

C'est au moment même qu'éclate la première bombe du *FLQ* à Westmount, en 1963, que surgit alors la revue *parti pris*. Cette revue entend alors défendre et justifier théoriquement le bien-fondé d'un tel recours à la violence. En effet, dans le contexte d'alors, cette violence se veut une réponse légitime au terrorisme d'État qui relègue la collectivité québécoise à un immobilisme mortifère. Au moyen de l'organe de propagande qu'est la revue, c'est dans une optique marxiste et existentialiste que «Le Front Intellectuel de Libération du Québec<sup>19</sup>» s'attarde à analyser la situation particulière du Québec actuel ainsi qu'à proposer les moyens pratiques à prendre pour rendre effective sa décolonisation (V §82).

<sup>17</sup> Paul-André LINTEAU, *Histoire du Québec contemporain*, (352). Ces propos sont empruntés à Pierre Elliott Trudeau, plus précisément de son introduction à *La grève de l'amiante* (1956).

<sup>18</sup> Front de libération du Québec (FLQ), *Manifeste*, octobre 1970. Tiré de Andrée Ferretti & Gaston Miron, *Les grands textes indépendantistes, écrits, discours et manifestes québécois, 1774-1992*, Montréal, l'Hexagone, 1992, (183).

<sup>19</sup> Pierre MAHEU, «De la révolte à la révolution», *parti pris*, vol.1, n°1, octobre 1963, (15b).

13. Au fil des mois qui suivent, *parti pris* tend à prendre la forme d'un réel mouvement social à fortes prétentions populaires. Ce mouvement (dans toutes ses répercussions sociopolitiques : «parti pris») exerce à l'époque un attrait considérable sur l'intello politisé des classes moyennes qu'il parvient à constituer en masse critique dans son combat pour un Québec indépendant, laïc et éventuellement socialiste. À l'inverse, elle provoque un mouvement d'hostilité chez les bonzes de l'État, dans la classe dirigeante et bien pensante qui, comme c'était prévisible à l'époque, forme la majeure partie de son lectorat. Ainsi, paradoxalement, il semble que le schéma esquissé plus haut, au sujet de la nouvelle culture nationale des élites socioculturelles du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, se reproduise dans le phénomène médiatique «parti pris». Cependant, ce qui l'en distingue, c'est qu'au lieu d'élaborer une culture populaire "revue et corrigée", les maîtres d'œuvre de la culture populaire partipriste prennent le parti adverse de produire, non pas "*sur mesure*" exactement, mais plutôt "*à mesure*", au fil du quotidien, une culture qui expose à la face des notables toutes l'obscénité des masses urbaines qu'endigue un pernicieux procès d'acculturation au mode d'exploitation de l'industrie capitaliste. À l'utopie des lettrés du siècle passé, qui n'aura servi qu'à constituer leur propre culture sur le champ en friche du peuple (IV §5), «parti pris» répond par une contre-utopie qui, en prenant sur soi de représenter le quotidien misérable des "damnés de la terre" québécois, sert à faire valoir ses propres références, encore une fois, peu accessibles au peuple (V §71) que la culture de masse américaine accapare de plus en plus (V §84 & 119).
14. Il semble, par contre, que ces jeunes auteurs cherchent à donner le change au peuple trop souvent trahi par ses élites dans une production qui exacerbe la vie réelle et irreprésentable de la "part restante" (ici, exclusivement urbaine!) si promptement occultée de l'entreprise nationaliste traditionnelle. Cette culture populaire, qui avait au siècle passé subi un procès de purification de la part des élites socioculturelles afin de former la base d'une culture nationale, «parti pris», en en prenant l'exact contre-pied, tente à son tour de la réhabiliter, mais cette fois en la mettant au service de la décolonisation. Cette réhabilitation, elle passera principalement par l'usage d'un langage qui traduit directement la laide réalité

socio-politique des masses populaires prolétarisées<sup>20</sup>. En objectivant leur situation de "nègres blancs", ce procès culturel est censé offrir une alternative salvatrice à la lente agonie qui menace leur survivance en tant que groupe minoritaire vraisemblablement menacé d'acculturation dans l'ensemble nord-américain majoritairement anglophone et protestant.

15. Cependant, une nuance s'impose ici. En effet, la difficulté majeure à laquelle fait face «parti pris» à ses tout début réside dans le fait que leurs références (existentialisme, marxisme et socialisme décolonisateur), par trop intellectuelles pour les masses populaires auxquelles il souhaite s'adresser, les relègue dans le rôle de simple "représentant" de cette "irreprésentable" part restante (V §99) auprès des élites en place auxquelles, en dernière instance, s'adresse la revue. Les fins proprement politiques de *parti pris* les incitent donc à canaliser l'élan littéraire de leurs écrivains au sein des éditions "parti pris" (*sic*) qui voient le jour un ans à peine après la création de la revue. C'est dans l'usage littéraire d'une langue aux accents proprement vindicatifs que "parti pris", en effet, compte œuvrer à la «rédemption du joual et de ceux qui le parlent<sup>21</sup>». Cette avant-garde intellectuelle, c'est en faisant un usage proprement politique de ce «langage pourri de notre peuple» qu'elle compte ainsi procéder au rachat de ce dernier sur la base duquel seule peut être envisagée la Révolution québécoise à venir. De cette façon, «parti pris», tel un Ti-Jean-Baptiste d'obéissance marxiste, prépare le terrain au rédempteur qui surgira dans le Parti révolutionnaire issu du peuple enfin délivré des mystifications du passé<sup>22</sup>. (On se souvient que la majeure partie des espérances nationales sera investie dans l'édition des *Occ*—I §27. N'est-ce pas la tête du Batinse national que, telle Salomé, "parti pris" offre alors au Québec péquiste de 1977? V §30).

<sup>20</sup> Voir la citation de Denis Arcand (V §22n.27).

<sup>21</sup> Gérald GODIN, «le joual et nous», *parti pris*, vol. II, n°5, janvier 1965, (19b). Article repris dans *Écrits et parlés I*. 1 Culture, Montréal, l'Hexagone, 1995, (34).

<sup>22</sup> «...l'effort de démystification de la société doit se conjuguer "à une praxis révolutionnaire cohérente et généralisée, ce qui relève d'un Parti puissant et audacieux. Un peu comme Jean-Baptiste, Parti Pris n'aura eu de sens que parce qu'il préparait autre chose". [IV §31] L'attente du parti-messie est vécue en conformité avec les grands exemples passés, russe, chinois, cubain. On met particulièrement l'accent sur le rôle moteur et directeur des intellectuels progressistes dans la constitution de l'outil de libération collective». Yves COUTURE, *La terre promise*, 1994, (122). La citation incluse dans le texte cité est de Chamberland, *Un parti pris anthropologique*, parti pris, 1983, (31).



LE JOUAL : DE L'ALIÉNATION DE LA "PART ÉLUE" OU DE L'ÉLÉGANCE DE LA "PART RESTANTE"

16. Les partipristes ont trouvé et tiré profit d'un matériau littéraire autrement plus représentatif de la crudité du parler populaire que les canadianismes propres qui truffent la littérature du terroir du siècle précédent. En effet, les oeuvres partipristes envisagent, pour la première fois, dans un contexte urbain et prolétarisé, l'usage d'un langage qui traduit directement l'aliénation globale du type "québécois". Loin de pouvoir se comparer à l'exotisme régionaliste des oeuvres du terroir, le joul qu'articulent les romans et les nouvelles édités chez "parti pris" a une fonction politique claire et précise : "dévoiler" la réalité de l'homme québécois afin qu'une prise de conscience de son aliénation puisse lui permettre d'agir envers celle-ci et, par là, de la dépasser. En effet, comme l'indique Robert Major :

Le joul, [...] dans une première étape, est la langue de la dénonciation, le hoquet de l'homme aliéné, la parole laide et grotesque du Québécois colonisé (...). Mais le joul n'est pas une réalité univoque et statique pour *Parti pris* : il est dialectique. Il est aussi le signe évident d'une québécity; il est notre peau noire : au départ malédiction, il peut aussi, par contre, être la langue d'une profonde vérité, atteindre des accents inoubliables, signaler le départ d'une reconquête de l'homme québécois et être l'indice ambigu d'une présence [IV §36/42] québécoise en littérature<sup>23</sup>.

Indice ambigu (V §79-81), en effet, puisque cette langue renégate, cette «contre-langue» comme dit Aquin, qui s'oppose à la doctrine du peuple élu, étrangement, trouve ses élégances (et sa noblesse) dans une mystique (V §76) de la négation de l'«écriture et [du] phénomène de l'imprimerie». Et cela, vraisemblablement, pour faire «comme si cela se passait entre analphabète<sup>24</sup>». Devant ceux qui refusent la nouveauté de ce nouveau genre de pratique littéraire au Québec en l'assimilant à une forme de régionalisme à caractère populiste ou sinon même misérabiliste, Godin précise que «[l]'utilisation du joul n'a jamais été avant

<sup>23</sup> Robert MAJOR, *Parti pris : idéologies et littérature*, Montréal, 1979, (281-82).

<sup>24</sup> Hubert AQUIN, «Le joul-refuge», *Maintenant*, n°134, mars 1974, (21). Texte repris dans *Blocs erratiques*, (142). Les deux passages précédents proviennent respectivement des folios 18 et 21 (III §37-38).

maintenant une attitude revendicatrice et de rébellion ouverte contre les canons d'une société dont nous ne rejetons pas d'ailleurs que les coutumes littéraires<sup>25</sup>».

Ce «joual qui se présente souvent comme la phonétisation laborieuse d'un français délibérément sacrifié», associé à l'"ascèse politique" du mouvement «parti pris», prend alors la figure terrible de «la seule religion du déclin occidental<sup>26</sup>».

#### UN TERRORISME LITTÉRAIRE

17. La répercussion proprement violente de ce type de «terrorisme littéraire<sup>27</sup>» dans les milieux "bien pensants" de l'élite d'alors apparaît dans cette phrase lapidaire : «[c]es écrivains [québécois]... ont assassiné lecteur sur lecteur<sup>28</sup>» (IV §34/45). Et pour cause, puisque le lecteur, plus qu'un hostile destinataire, prend littéralement la place d'«un adversaire à vaincre» (10a). La littérature québécoise naissante, lancée par "parti pris", parce qu'elle est aussitôt contestée par le pouvoir en place, parce qu'elle s'adresse «soit à une absence, soit à des sceptiques, soit à des opposants» (10a), semble ainsi condamnée à ne pas dépasser «l'étape de la défécation» (10b) qui correspond à la première étape, dénonciatrice et laide, de la dialectique préconisée par les auteurs joualisants. Cette étape, Girouard la résume en ces termes :

Le roman me force à demeurer les deux pieds dans mardo. [...] ...plusieurs me font remarquer que nos écrits sont facilement excrémentiels. [...] ...il nous a été plus facile de prendre possession de notre mardo pour la lancer à la face des bourreaux. Comme des enfants<sup>29</sup>. [9b]

18. Il importe, en effet, de faire grand cas de la question du joual, puisque c'est en elle que se joue le procès de recréation et de reconquête de l'homme québécois, procès qui doit cependant nécessairement passer par celui de la décomposition.

<sup>25</sup> Gérald GODIN, «le joual politique», *parti pris*, vol. II, n°7, mars 1965, (58b). Article repris dans *Écrits et parlés I. Culture*, (38).

<sup>26</sup> Paul CHAMBERLAND, préface à la réédition de *Genèses*, Montréal, l'Aurore, 1974 [1962], (9). C'est la «passion politique» (associée ici à ce type particulier de joual — "politique") qui devient «la seule religion du déclin occidental». Voir la citation en V §100. La citation qui précède provient du texte d'Aquin (21).

<sup>27</sup> Gérald GODIN, «Le joual, une arme politique», *Échos-Vedettes*, 9 octobre 1965, dans *Écrits et parlés I. I Culture*, (42).

<sup>28</sup> Laurent GIROUARD, «considérations contradictoires», *parti pris*, vol. II, n°5, janvier 1965, (11a). Les citations qui suivent proviennent de ce même article.

<sup>29</sup> Le numéro dans lequel apparaît cet article cinglant est justement consacré à la littérature québécoise. Il s'agit d'une mise en perspective du chemin parcouru depuis bientôt deux ans d'actions politiques en littérature.

19. Le joual est ainsi une langue déchuée, c'est une langue qui est ainsi «politique avant d'être littéraire», puisqu'il est donné à chaque écrivain joualisant de l'assumer et ainsi de la transformer à sa façon tout en se transformant lui-même dans et par l'action qu'il exerce sur celle-ci. C'est ainsi bien à propos qu'André Brochu, critique littéraire du groupe<sup>30</sup>, dira qu'il s'agit d'«une langue en décomposition», et que chacun chez *parti pris* l'utilise «dans un but essentiellement critique, dans le but de dévoiler un état de désagrégation de la langue, analogue à celui de la société<sup>31</sup>». Chamberland, lui, poète et théoricien du "mal écrire", parlera de

la boue, qui est aussi *limon d'origine*, matière de la création (...). Mal écrire, ajoute-t-il, c'est descendre aux enfers de notre mal vivre, en tirer l'Eurydice de notre humanité québécoise. [...] Nous sommes tout à la fois, Orphée et la brute. Nous devons d'abord nous convertir à l'horizon de boue qui circonscrit notre seule vie afin de tirer de cette boue l'homme qu'il nous tarde d'être, un visage ressemblant, imprégnable aux radiations de l'univers, des autres<sup>32</sup>.

"BOURBIER COMMUN" : MATRICE NATIONALE DE L'HOMME QUÉBÉCOIS

20. L'image de la boue chez Chamberland, celle de la "marde" chez Girouard, celui de la pourriture chez Godin et celle de la décomposition chez Brochu indique assez clairement que la langue joual est perçue comme un borbier et que le peuple aliéné qui la parle s'y embourbe inéluctablement. Le «bourbier commun» (35a) est ici l'expression qui désigne la situation globale en laquelle l'homme non-advenu, «ce monstre qu'est le Canadien-français» (34b), s'enlise comme en des sables mouvants (III §43), sables qu'il s'agit de figer dans cette nouvelle pratique littéraire qui se propose d'objectiver, de montrer ce merdier au moyen de la maison d'édition afin qu'il devienne possible de s'en extraire... telle une nouvelle pousse (néophyte) qui pratique une faille dans le bloc de béton du grand moulin mass médiatique américain. Moulin qui broie déjà les grains bigarrés de sa multitude<sup>33</sup> en une seule et même farine qui sert à gaver la populace oisive du "village global" de pains et de jeux *made in U.S.* (V §118).

<sup>30</sup> Voir l'article «La nouvelle relation écrivain—critique», *parti pris*, vol. II, n°5, janvier 1965, (52-62).

<sup>31</sup> André BROCHU, «d'un faux dilemme», *parti pris*, vol. II, n°8, avril 1965, cité par Robert MAJOR, *Parti pris...*, (83). Les citations précédentes viennent respectivement des folios 82 et 83.

<sup>32</sup> Paul CHAMBERLAND, «dire ce que je suis—notes», *parti pris*, vol. II, n°5, janvier 1965, (36-37). Les citations qui suivent proviennent de ce texte.

<sup>33</sup> «C'est le pays de mes Cajuns, mon monde, avec toutes leurs drôles de manières et avec une capacité d'être une des seules poches bilingues en Etats-Unis qu'ont gardé jalousement leur traditions depuis 220

21. Ainsi, ce travail littéraire, qui se veut la traduction la plus authentique de ce "bourbier commun", la façon la plus directe d'«*incohérer*» (36b), devient le lieu par excellence où célébrer une manière de rituel funèbre qui mette en forme un possible dépassement dialectique de ce mal-être causé par la triple sujétion coloniale française, canadienne et yankee. Une manière de mourir donc, de muer (changer de voix-peau symbolique), afin que, du non-être Canadien-français, le Québécois advienne à lui-même. Mais cela implique qu'il aille au bout de son aliénation, qu'il "incohère" totalement, puisque c'est seulement ainsi, en secouant violemment son joug (linguistique, métonymie du joug économique et politique), jusqu'à en briser toutes les mailles, qu'il lui devient possible d'agir personnellement et collectivement cette «révolution qui est *reconquête* et *natalité*<sup>34</sup>».
22. En effet, le borbier de la langue, une fois figé dans l'écriture, c'est tout le sombre et intraduisible passé d'un peuple malade qui remonte à la surface et qui s'arrête tout d'un coup pour s'annuler de lui-même et, ainsi, lever l'hypothèque du présent. C'est alors, en ces termes, que Chamberland parle d'un poème de Miron<sup>35</sup> (V §59/61-63) :

Dire, pour Miron, c'est détruire déjà les sources empoisonnées de notre conscience, de notre existence. Et c'est pourquoi il devient possible de nous envisager du point le plus sombre de notre condition, parce que déjà nous ne nous y tenons plus. [58-59]

#### DE LA PART RESTANTE

##### L'"ASCÈSE POLITIQUE" DE «PARTI PRIS» : UN ÉDITORIAL BLASPHEMATOIRE

23. Ainsi, cette nouvelle littérature réaliserait la «rédemption du joul et de ceux qui le parlent» (IV §15n.21) et cela, parce que c'est en son sein qu'il est donné au

---

ans sans se faire bouillir et fondre dans la "grande chaudière américaine" qu'a essayé de tout refondre les immigrants qui la composent aujourd'hui». Devon REED, *Lâche pas la patate, portrait des Acadiens de la Louisiane*, Montréal, parti pris, 1976, (*Chien d'Or*, n° 6), (17).

<sup>34</sup> Paul CHAMBERLAND, «de la damnation à la liberté», *parti pris*, vol. I, n°9-10-11, été 1964, (58b). Un numéro double qui s'intitule "Portrait du colonisé", tandis que le numéro précédent annonçait plus précisément : "un numéro double sur la sexualité et la psychologie du colonisé québécois". La citation qui suit provient de ce texte.

<sup>35</sup> Il s'agit d'un extrait de *La Batèche* publié dans la revue *Liberté*, n°27, mai-juin 1963. Chamberland cite la troisième strophe du poème "Le damned Canuck"; voir *L'homme rapaillé*, (75). Il est à noter que Miron lui-même ne partage pas les vues partipristes sur l'usage littéraire du joul, voir les textes en prose rassemblés à la fin de *L'homme rapaillé*, "Circonstances" & "De la langue" (181-243).

lecteur de mourir à lui-même afin qu'émerge de cette mue symbolique de nouveaux accents propres à enrichir le terreau d'une nouvelle identité nationale et moderne. Au cœur de cette littérature, de cette culture politique qui se veut révolutionnaire, on voit donc que c'est tout le drame de la dépossession globale qui se joue et qui, une fois figé dans et par le rituel scripturaire, permettrait le dépassement de l'enfer canadien-français à travers une œuvre proprement purgative (IV §37—V §71/78) qui cherche à faire passer le sous-homme canadien-français de l'état de damné à celui d'homme libre québécois :

/ j'écris l'éditorial d'hommes futurs et terribles l'éditorial des hommes libres... [...] / nous pénétrons l'âpre délire de la mort / que nous voici d'écorce et de résine et de labours / alors nous apprenons l'amérindienne colère / nous apprenons la férocité de nos racines / nous sommes délinquants nous sommes criminels / nous sommes libres de vos lois [V §26]/ nous sommes Riel et Chénier<sup>36</sup>.

24. La liberté, en effet, on la retrouve ici dans le crime (et encore même dans la terreur) et cela parce que celui-ci s'oppose farouchement à ces lois (du capitalisme) dont le Québec a, depuis l'insurrection des Patriotes, été évincé, semble-t-il, à tout jamais. Mais, ces criminels ne sont que virtuels ("nous sommes Riel et Chénier") puisque c'est sans plus de tête (*capita*—), acéphales, que "nous pénétrons l'âpre délire de la mort". Ainsi l'identification à cette ultime tentative de contestation, à ces martyrs politiques qui ont été sacrifiés en exemple face à l'éminence de l'impérialisme, libérerait ainsi tant du joug du capitalisme que du cléricisme! Mais n'en est-il pas comme Jean Baptiste (V §30), une fois décapité(e), que la foi inébranlable du révolutionnaire se laïcise ici et justement, en prenant la forme d'une auto-immolation qui ne garde du *religieux* que ce qui le *re-lie* («au-delà des frontières de l'âge»—V §23!) à ces figures de martyrs qui, bien évidemment, sont ceux que sanctifie «la passion politique [...qui] est la seule religion du déclin occidental» (IV §16n.26).

En effet, cette identification, sa pratique, tout en permettant l'anticipation de son rôle(-fonction) de (robot-)bouc émissaire du système, précipite ainsi le "catéchumène" révolutionnaire dans l'inéluctabilité de sa propre mort (III §40b).

<sup>36</sup> Paul CHAMBERLAND, *L'afficheur hurle*, dans *Terre Québec*, Montréal, Typo [parti pris], 2003 [1965], (143-45). Le folio des citations ultérieures réfère à cette édition.

C'est ainsi le libre et volontaire recours à une telle pratique (*praxis*) révolutionnaire qui donnerait assise au mythe séculier d'une société réellement fondée sur le socialisme. Chaque artiste prolétaire prendrait ainsi la figure d'un hérétique (hyperéthique, §9) qui, pour sauver l'humanité pécheresse qu'il porte en lui, devra s'immoler et ressusciter dans et par son œuvre<sup>37</sup> (son roman?<sup>38</sup>) à travers laquelle s'affirme sa foi renouvelée en une espèce humaine libérée à tout jamais de l'exploitation (c'est-à-dire du capitalisme et de sa morale). «Bien qu'on le dénie, tout part de l'idée que le prolétaire, martyr et sauveur de l'Humanité dans une eschatologie "matérialiste", est un être d'une essence supérieure en qui se combine science infuse et goût esthétique sûr et natif<sup>39</sup>».

25. L'écrivain-prolétaire partipriste est ainsi un "musicien" au sens le plus lourd du terme, c'est-à-dire qu'il est autant poète que savant (*musicos aner*). Et il est savant, dirait-on, par le sens inné qu'il a de la poésie, de la création verbale, discursive, à travers laquelle il nomme et ainsi con-naît le monde tout en le "mettant au jour", en l'"éditant" (*edere*). Ce sens inné le libère ainsi des entraves qui limitaient son existence à la résistance, sa vie à la survivance et, son expression, à celle-là édictée par le dogme catholique. Ainsi, la formule "j'écris l'éditorial..." pourrait tout aussi bien se lire au sens de "je mets au jour", ou bien j'"accouche" (*edere*), et ainsi me libère "d'hommes futurs et terribles". Formule obstétrique, gynécologique (II §4), qui prend un sens tout particulier dans le contexte materné ou, à tout le moins, efféminé, d'un Québec où, à l'époque, le poète tente désespérément de s'extraire au forceps de la matrice culturelle bourgeoise et cléricale qui le cerne de toute part. C'est peut-être la raison pour laquelle la libération semble ici concerner, non seulement le sujet éditant-accouchant (et qui doit ainsi mourir en couche?), mais ces "hommes futurs et terribles... ces hommes libres" qui viennent après lui et comme *de* lui. Lui qui

<sup>37</sup> En effet, selon Hubert AQUIN, le problème de l'écrivain est de «vivre dans son pays, de mourir et de ressusciter avec lui». «Profession : écrivain», *parti pris*, I, n° 4, janvier 1964, (30b). Voir V §39.

<sup>38</sup> «Nous sommes, Berque ne cesse de le répéter, à l'époque des particularismes. Non seulement chaque pays, mais chaque être, doit être indépendant. Le jour où chaque être humain sera un pays indépendant... Est ce que chaque être d'ici n'est pas aussi important que partout ailleurs? Le reste est affaire de talent, de destruction aussi de ce sentiment anémiant de créer pour personne et pour rien... [...] Si chaque être humain faisait son roman, ça ferait une situation nationale fantastique, non?» Gerald Godin, *La Presse* 11 mars 1967, dans *Traces pour une autobiographie, Écrits et parlés II*, (69).

<sup>39</sup> Marc ANGENOT, *La critique au service de la révolution*, Louvain, Vrin, 2000, (160-61).

aurait ainsi assumé pour eux la mort à laquelle ils étaient inéluctablement promis (II §35).

26. Le thème "éditorial" de l'accouchement revient chez Aquin. Voici un texte qui permet de rendre explicite la logique toute maternelle, et sinon même maïeutique, de l'action "politique et culturelle" menée par les tenants de la libération "nationale" des sages-femmes-en-couche :

J'ai la bouche pleine des imprécations tumultueuses des congrès d'accouchées qui se défont à coups purs de blasphèmes; et d'ailleurs, comment peut-on mieux saluer l'avènement d'un messie colonial qu'en ponctuant les douleurs de son enfantement par six chars de Christ, et six par banc, et qu'en maudissant sa venue crucifiante? [...] L'hostie de petit Christ, tant attendu par les pauvres que nous sommes, est couvert d'avance par une pluie radioactive de saintes interjections qui, dans nos bouches à langues maternelles de feu, sont pure incantation, psaumes à femmes, stances rauques des primipares! Dieu merci, les accouchées accouchent en crachant non seulement des messies grimaçants, mais des poèmes hurlés et plus que parfait... Si la révolution n'est pas un cri, elle est une oraison funèbre, chant aphone et funéraire<sup>40</sup>.

27. L'expression "pousser son premier cri" signifie naître, voir le jour. Ainsi, une filiation sylleptique s'opère ici en lequel le *cri* de la révolution devient la *manifestation* de la prime violence animale, *naissance* symbolique qui, métaphoriquement, représente l'accession collective à la *respiration* autonome, et, par extension, à la libération "nationale" (*natio* : "naissance"). À cette respiration autonome, vient s'ajouter le rythme cardiaque<sup>41</sup> individuel et distinct d'une *altérité* naturelle et zoologique au sein du *même* asphyxiant de la vieille société moribonde qui, inéluctablement, cherche à broyer-unifier tous les éléments qui la composent afin de les mieux pouvoir intégrer à son système digestif (I §21n.15).

Ainsi, on peut voir que ce cri de malaise du respir étouffé qu'on "crache" et "accouche" par la bouche sous forme de "messies grimaçants", ce sont justement des "poèmes hurlés" qui, dans le corps social, pour un moment, viennent briser l'unanimité des "nécrophiles" qui se complaisent en "oraisons funèbres", et cela, parce que «la langue majestueuse et maternelle... a un statut de langue morte!»

<sup>40</sup> Hubert AQUIN, *Trou de mémoire*, Montréal, BQ, 1993 [1968], (107). La citation qui suit provient de ce roman.

<sup>41</sup> Ce rythme cardiaque inaugural et foncièrement "national" est à mettre en rapport avec la "tachygraphie" de l'écriture automatique de Gauvreau dont parle justement André Beaudet (II §4n.10).

(106) Ainsi, avec ce cri-respir malaisé, c'est, dans le calvaire québécois, le cœur de la "nation" qui se remet à battre. Il s'agit là, par l'imposition péremptoire d'un rythme autre, sinon même d'une défaillance, tout simplement, de "souffler" un peu (comme on dit), de "revenir à la vie", ou encore d'"être inspiré". Finalement, il s'agit de re-"spirer" (*spiro*).

28. Déjà, dans le texte en liminaire à son poème-éditorial, Chamberland s'expliquait sur la nature blasphématoire de son écriture embourbée-entravée (V §20/61) :

Le lecteur est "averti"... [/] que le texte de *L'afficheur hurle...* me paraît affecté d'un malaise dans l'écriture, d'un *empêchement* d'écriture, d'où résulte immanquablement un défaut d'écriture. [99]

Les deux textes se recourent et, de l'un à l'autre, on passe comme s'il s'agissait d'une seule et même expérience primipare :

Le poème (la parole), en CECI, *n'a pas de soi* (il n'a pas *sa langue*) : dès sa naissance, il est "dégradé", "incorrect", "illisible". Dans ces conditions, parler, écrire ne peut s'entendre que d'un processus d'arrachement à l'empêchement de parler, à la non-écriture, au mal d'*altérité* (perte de soi) éprouvé dans la langue et le cerveau. Dans ces conditions, *et en cela même qu'il obéit à ses lois spécifiques*, le processus poétique double rigoureusement le processus politique (de libération nationale). [101-02]

DON DE SOI, VERTU DE DÉVOUEMENT, UNE NOUVELLE ÉTHIQUE DU POTLATCH

29. Ainsi, la notion qui se dégage ici du blasphème doit ici être prise, non en dehors de toute référence religieuse, mais de façon à saisir le lien qui relie, tresse le politique avec la foi agissantes (V §47n.55) des militants "politique et culturel" à temps plein (IV §35n.49), sans doute iconoclastes, et en cela très "peu catholiques", mais toujours pas laïcs, puisque cette ascèse, malgré qu'on la qualifie de "politique" (V §100), n'est dévolue qu'à une catégorie d'hommes qui devront d'abord expier totalement pour toute les formes d'exploitation (morale, spirituelle, politique ou culturelle) qu'a subit le peuple québécois meurtri au plus profond de sa nationalité. Et cela, afin d'en libérer complètement, non pas nécessairement les générations qui suivront, mais la communauté (*particulièrement* spirituelle) qui surgira de cet effort "national" de laïcisation. En somme, il est question de la naissance analphabète d'un peuple trop longtemps demeuré prisonnier dans le giron de l'Ancien Monde (III §17—IV 2). C'est, en somme, ce qui explique que la génération de parti pris soit «la génération sacrifiée» comme l'affirme lui-même, a posteriori, l'ex-partipriste Jean-Marc Piotte (III §41). En effet, ce n'est qu'après ce généreux et nécessaire



potlatch, «après le nettoyage» (*dixit* Chamberland), qu'il deviendra possible de parler de laïcité. Ce n'est que lorsque cette amère leçon aura définitivement été "éditée" (c'est-à-dire : absorbée *et* "évacuée") et publicisée dans et par le peuple qui en aura, jusque dans ses propres entrailles, subi toutes les secousses et désagréments, qu'il lui sera enfin possible, comme dit Aquin, de «retrouve[r], dans sa pureté de violence, la langue désaintciboirisée de [s]es ancêtres» (V §46n.54).

Non, ici, selon moi, il s'agit plutôt d'un christianisme refoulé, passé à gauche, en cela "protestant", moins l'éthique (Weber) qui va avec. Il s'agirait donc d'un type poétique et néo-chrétien (V §76) de blasphème qui, à l'appui des répercussions politiques, travaille à libérer la nation-naissance entravée dans un système qui tente d'assimiler tant bien que mal tout élément étranger en le retenant prisonnier en son sein, en le faisant fructifier à sa manière et sous le joug de sa propre loi. Cette façon de voir me permet de saisir que cette fâcheuse posture possède en elle-même un caractère "blasphématoire" : il s'agit d'un crime de lèse-nation pourrait-on dire, qui "nuît", "empêche" et/ou "entrave" non seulement l'exercice plénier de la liberté, mais le simple fait de vivre et d'avoir droit à l'existence.

30. À ce premier blasphème-entrave de type colonial qui s'affiche partout (culturellement dans les médias, la publicité, les relations publiques et/ou privés, etc. et qui, de plus, agit telle une mystique occulte au plus profond du sujet colonisé), il semble alors que les partipristes répondent par un contre-blasphème, révolutionnaire celui-là, auquel l'image du "bourbier commun" (IV §20) servirait ainsi à contester la logique. Dans ce procès éditorial où il s'agit de rivaliser de slogan avec le système omnipotent, de s'afficher et de hurler à tue-tête sa propre aliénation, il s'agit de s'affranchir des prescriptions légales (Canada) et morales (Québec), bref, de s'extraire de l'entrave généralisée. Ainsi, le blasphème serait ce dire-là, cette "parole" (*phèmè*) qui, par l'écriture ("parlécriture"—V §59n.63), se manifeste malaisément dans son entrave même, procède d'un "arrachement à l'empêchement de parler", travaille littéralement à "troubler la raison" (*blaptô*) coloniale qui, elle-même, s'organise dans la même logique (ne serait-ce qu'à un niveau beaucoup plus systématique) du blasphème qui devient alors le signe constant du sacrifice auquel a été forcé de s'identifier le type canadien-français

meurtri par le vieux mythe du berger et de son mouton pure laine. Le joual devient ainsi la manifestation symptomatique d'un «pays sursaturé par l'esprit sacrificiel<sup>42</sup>» qui apprend, ainsi, légitimement à se défendre, c'est-à-dire, à faire bon usage des interdictions du passé.

31. Dans la perspective de la vieille société canadienne-française, l'image renouvelée de ce type de blasphème me fait apercevoir une certaine répétition du schéma évangélique en lequel «parti pris» ferait figure d'un prophète (IV §15n.22) qui menace littéralement l'éthique du protestantisme dans cette instance politique artificielle qu'est le Canada, succursale des Etats-Unis d'Amérique. On peut se demander si les blasphémateurs partipristes se libèrent vraiment, ou s'ils ne maintiennent pas plutôt l'idée (sublimée par la foi, l'ascèse "politique" V §100), d'un peuple apostolique qui viendrait diffuser la Bonne Nouvelle en cette Amérique impie.

#### NÉCESSITÉ DE LA CONVERSION À LA MISÈRE DU PEUPLE

32. "De la damnation à la liberté" comme le dit Chamberland, cela signifie que si l'on veut la liberté, il s'agit de pousser à son extrême limite le procès de damnation qui a fait du type Canadien français un être aussi ignoble et monstrueux. Être qu'assombrit le mythe de la pureté de la race qui l'empêche de se voir et surtout de se dire tel quel «comme des picouilles dans la souombe<sup>43</sup>». C'est à cette fin que servira donc le mouvement littéraire joual qui, dans sa première phase, dite défécatoire (IV §17), est appelé à détruire à tout jamais cette ancienne part élue qui se perpétue dans les hautes sphères de la petite société provinciale, chez ces intellectuels colonisés qui se trouvent une situation bien au-dessus de la masse embourbée : «je dis : / vous ne l'emporterez pas en paradis / nous aurons votre peau / je dis : MERDE» (138-39).
33. C'est, en effet, contre cette *élite* réactionnaire (contre le statu quo de ceux qui *lisent*) que les partipristes se convertissent à la misère du peuple, qu'ils prennent

<sup>42</sup> Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987, (446). «Tout d'abord, il a le passé de ses martyrs que tout bon catéchisme proposait en modèle suprême de l'autosacrifice. Puis, il y a le culte de saint Jean-Baptiste, centré lui aussi sur l'ascèse, la pénitence et le sacrifice de soi pour le tout Autre... [...ainsi que pour] le nouveau maître, l'Autre.»

<sup>43</sup> Gérald GODIN, "Cantouque de la peine", dédié à Gaston Miron, *Cantouques et Cie*, Montréal, l'Hexagone, [parti pris], 1991 [1971], (45 [18]).

sur eux l'heureuse faute (*felix culpa*) de la chute joual (IV §48—V §41) et cela dans le seul et unique but de travailler à créer l'unanimité (II §1) des damnés qui procèdera à son inévitable liquidation. À ce propos, Godin dira à la même époque:

Choisir le joual équivaut pour un certain nombre d'entre nous à un témoignage de culpabilité. Nous sommes coupables d'être d'origine bourgeoise et comme tels, d'avoir échappé au mal commun de "joulisation" de notre langue, grâce surtout à l'accès que nous avons eu au cours classique. Ne serait-ce que pour nous faire pardonner l'exclusive dont nous avons bénéficié arbitrairement, il était nécessaire que ce soit nous qui opérions la rédemption du joual<sup>44</sup>.

34. On comprend, dès lors, un peu mieux les raisons pour lesquelles «[l]es écrivains des dernières années ont assassiné lecteur sur lecteur» (IV §17/45). C'est donc à cette classe parasitaire que s'adresse, en dernière instance, ce type de littérature et non au peuple qui, même sachant lire, ne se reconnaîtrait pas dans ce singulier miroir déformant<sup>45</sup>.

"[P]orte parole du peuple et pourtant exclus de lui par la conscience de leur condition et de leurs études<sup>46</sup>", ces romanciers [et poètes] sont des déclassés, le savent et en assument le tragique ou l'ironie, de même qu'ils connaissent ce vivant paradoxe qui est de créer, en marge du réalisme et des préoccupations formelles du nouveau roman, une écriture de la parole qui ne se propose pas en Littérature.

35. Il n'en pouvait être autrement : cette prose renie, conjure et défigure littéralement l'élite colonisée. C'est à ses fameux chefs, à ses *leaders*, à cette caste d'honorables toujours suspecte de trahison, que s'adresse l'écrivain prolétaire, nouveau représentant du peuple, du "bourbier commun". Mais, si justement "les écrivains... ont assassiné lecteur sur lecteur", cela tient en ce que ceux-ci s'adressent à l'élite à *partir* du peuple, c'est-à-dire qu'ils s'aliènent d'abord à celui-ci afin de légitimer leur posture idéologique qui veut que «seuls les québécois [*sic*] qui sont et auront été victimes de la mise à mort de notre langage et de son remplacement par des apports étrangers... [puissent] percer les mystères de nos livres<sup>47</sup>».

<sup>44</sup> Gérald GODIN, "le joual politique", (57a). Voir *Écrits et parlés I*, t.1 Culture, (36).

<sup>45</sup> Les écrivains partipristes sont des «[d]éclassés... parce que le "peuple" dont ils parlent la langue ne lit pas ou ne lit que fort peu, et préfère peut-être se retrouver dans un français académique, celui qu'il a appris à l'école; déclassés enfin parce que le public bourgeois auquel ils s'adressent accepte plutôt mal d'être constamment provoqué». Lise GAUVIN, «Les romans de *Parti pris* ou le difficile accès à la parole», *Voix et images du pays VII*, Montréal, PUQ, 1973, (110). La citation qui suit provient du même folio.

<sup>46</sup> André BROCHU, «la nouvelle relation écrivain—critique», *parti pris*, vol. II, n°5, janvier 1965, (58b).

<sup>47</sup> Gérald GODIN, "le joual politique", *parti pris*, vol. II, n°7, mars 1965, (58ab). Article repris dans *Écrits et parlés I*, t.1 Culture, (37).

Mystère, en effet, puisque, en se faisant, seul ce petit groupe d'écrivains (et de mystagogues, V §75-76) se désembourbe (V §80) ou, autrement dit, s'extrait de la fange sénile canadienne-française. Aliéné au peuple sans doute, mais bien au-dessus de la masse des laissés pour compte, ce groupe se retrouve alors dans une impasse puisque, dans le *no man's land* où il vocifère, il en vient, bien involontairement, à faire écran entre la nouvelle élite gouvernante et le peuple (V §68-71). Et c'est de cette façon qu'il en vient inéluctablement à appuyer tactiquement<sup>48</sup> le parti de la nouvelle petite bourgeoisie libérale et néonationaliste, ce qui provoquera la scission du groupe en 1968 pour insuffler vie au nouveau parti salvateur du Québec (IV §15n.22) qui, dès lors, institutionnalise la pensée partipriste pour en faire le programme politique du *Parti québécois*<sup>49</sup> (V §67-68).

36. Cette situation d'entre-deux représente l'imposture de la Révolution québécoise qui demeure "tranquille" parce qu'elle n'agit—ne réagit—qu'au niveau du mythe<sup>50</sup> (de la "parole"-miroir<sup>51</sup>) que la "terreur joual" sert justement à faire voler en éclats, tel qu'il ne sera plus possible d'y contempler son visage qu'en décomposition. Le Ti saint Jean-Baptiste canadien-français<sup>52</sup> ne baptise plus son

<sup>48</sup> Sur la question de l'"appui tactique", je renvoie à deux textes : Luc Racine & Roch Denis, «La conjoncture politique québécoise depuis 1960», *Socialisme québécois*, «Québec 70 : la réaction tranquille», no 21-22, avril 1971, (56-79) & Roch Denis, *Lutte de classes et question nationale au Québec, 1948-1968*, Montréal, Paris, 1979, Presses socialistes internationales, Études et documentation internationales, (375sq).

<sup>49</sup> «Un mouvement social se distingue d'un parti politique dans la mesure où ce dernier réussit à institutionnaliser les idéaux d'une certaine jeunesse, à lui assurer une certaine permanence. Le Parti Québécois institutionnalise le mouvement indépendantiste des années soixante et se démarque de ses manifestations, de ces discours les plus radicaux. Contrairement aux jeunes... qui militaient dans le R.I.N. et le F.L.Q. [...] Le P.Q. ne propose plus qu'un militantisme à temps partiel...». Jean-Marc PIOTTE, *La communauté perdue. Petite histoire des militantismes*, Montréal, vlb éditeur, 1987, (29).

<sup>50</sup> Dans le cas spécifique de «parti pris», il s'agit bien des «compensations mythiques» dont parle Aquin puisque, sans les subventions du Conseil des Arts, la revue n'aurait jamais pris l'envergure qu'on lui connaît. Voir Hubert Aquin, «La fatigue culturelle du Canada français», *Liberté*, n°23, mai 1962, (312). Repris dans *Blocs erratiques* (86).

<sup>51</sup> «...j'ai cassé le miroir du poème...» affirme Chamberland dans *Terre Québec* (1964), «Le temps de la haine» (49).

<sup>52</sup> Concernant le mythe de la figure ambiguë de St. Jean-Baptiste et l'importance idéologique qu'il acquiert au Québec depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, voir Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987, (431-457).

hôte parasite, le Messie canadien<sup>53</sup>, mais, telle une victime propitiatoire à la "Terre Québec", s'immole dans son *hostie* de "lousy french" afin de défigurer à tout jamais le monstrueux portrait de famille canadienne-française, afin d'affirmer sa présence (ontologie nègre, III §28n.26—IV §16/42) et ainsi fonder l'assise sur laquelle il devient alors possible d'ériger un nouveau portrait à partir de ce nouveau tissu social fangeux qu'est le joul. Ainsi, au niveau mythique où se situe le combat de «parti pris», comme l'affirme Ti-Jean dans *Le Cassé* de Jacques Renaud : «Naître c'est se suicider» (II §36). Et «Nous nous suicidons tous<sup>54</sup>» (V §55-58).

#### LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE JOUAL : DE LA COPROLALIE À LA COPROGRAPHIE

37. Malgré un effet incontestable sur l'état de la société d'alors, je m'occuperai maintenant simplement d'indiquer que l'effort des écrivains partipristes s'avère à posteriori inefficace puisqu'il s'acharne à montrer ce que, nécessairement, le joul demeure impuissant à produire, à créer (V §80). Le paradoxe du mouvement littéraire joul tient essentiellement dans l'impossibilité d'offrir une traduction adéquate de l'aliénation de la langue en laquelle le peuple étouffe et s'asphyxie. La monstruosité du joul, en effet, la langue française ne peut seulement en offrir qu'un pâle reflet puisqu'elle se tient à l'orée de cet Enfer de l'oralité qu'elle désigne depuis le Purgatoire de l'écrit (IV §23—V §71/78). En fin de compte, c'est l'écriture (son aventure) qui, telle la remontée d'une *katabase* (III §43), hisse l'écrivain orphique hors du dédale infernal de sa nation damnée. Il s'agit donc moins du joul en tant que tel que d'une phonétisation analphabète<sup>55</sup> (V §95) du français et c'est de cette équivoque que naîtra la "langue" québécoise: demi-civilisée parce que moitié écrite, moitié orale. Ainsi on pourrait dire qu'avec le

<sup>53</sup> «...des hommes comme Mgr Plessis, non content de prêcher dans l'esprit de saint Paul la soumission à l'autorité civile établie, présentent l'Autre [le canadien], non comme un étranger, encore moins comme un ennemi, mais comme ami, comme messie rédempteur». Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec*, (446).

<sup>54</sup> Jacques RENAUD, *Le Cassé et autres nouvelles suivi de Le Journal du Cassé*, parti pris, coll. "projections libérantes"(!) n° 2, 1977 [1964], (77). Le passage va comme suit : «Le suicide n'est ni une question de lâcheté ni une question de courage. Ce n'est même pas une question. Ce n'est même pas un problème. C'est un acte. Naître c'est se suicider. Nous nous suicidons tous. Faites le tour des usines, faites le tour des clubs de nuits, les très riches et les très pauvres, faites le tour des journaux et des milieux d'artistes et d'intellectuels, regardez-les se déchirer les uns les autres, regardez-les s'auto-détruire aussi».

<sup>55</sup> Hubert AQUIN, «Le joul-refuge», *Maintenant*, no 134, mars 1974, (21).

mouvement littéraire joual "parti pris" se retrouve, à proprement parler, à *cheval* sur la culture orale et urbanisée du peuple et la culture lettrée de l'intelligentsia locale et européenne. Par conséquent, il a l'air du peuple, mais la chanson, elle, malgré tout, demeure savante.

38. Durant cette période de "terreur jouale", des contributeurs de *parti pris*, seul Jacques Ferron<sup>56</sup> semble avoir saisi l'importance du statut oral d'un tel charabia. En effet, selon lui : «le joual, ça ne s'écrit pas. S'il a une dignité, ça sera de servir de jargon à une conspiration<sup>57</sup>». Conspiration qui, dans le contexte de la revue, prend aussitôt un aspect élitiste (mythologique, V §76) que n'hésitera pas à lui contester la revue *Révolution québécoise*<sup>58</sup>.

#### UNE "TENDANCE MORBIDE" VINDICATIVE ET DÉSOBÉISSANTE

39. On remarque donc que la décomposition du langage, le "mal écrire", auquel s'intéressent ces auteurs n'est autre qu'une traduction-trahison (II §34b) scripturaire de la coprolalie qui, d'une «tendance morbide à utiliser des mots orduriers ou scatologiques» (*Robert*) contextuelle de l'acculturation des masses récemment urbanisées, tend à prendre la forme d'un nouveau rite de passage dans une société de type féodale en voie de laïcisation (IV §29).

Au niveau du peuple, la coprolalie jouale, je dirai qu'elle se caractérise principalement par l'usage combiné de jurons, de sacres sinon même de blasphèmes proférés dans une litanie de grossièretés verbales. Essentiellement vindicative, cette perversion de la langue trahit le ressentiment du Canadien français qui éprouve au quotidien ce décalage global avec l'*autre* monde ("mémifiant") qui l'environne et duquel il se venge en persistant dans son

<sup>56</sup> En plus de produire des articles pour la revue (p. ex. avec ses "contes du pays incertains"), dès 1965, Ferron fournit le roman *La nuit* (réintitulé, par la suite, *Les confitures de coings*) aux éditions, et enchaîne l'année suivante avec *Papa boss*.

<sup>57</sup> Jacques FERRON, «Le langage présomptueux», *Le Devoir*, 30 octobre 1965, cité dans Chantal Bouchard, *La langue et le nombril, une histoire sociolinguistique du Québec*, Fides, 2002, (242).

<sup>58</sup> «Je trouve paradoxal qu'on fasse "profession de foi" au "joual" en ayant recours à Orphée et à Eurydice [IV §19n.32]; on aurait pu penser au "bonhomme sept heures"... [...] Ne serait-il pas temps qu'on situe notre aliénation là où elle se trouve vraiment : la dépossession, c'est-à-dire le fait que notre travail profite uniquement à d'autres. Toutes les autres dépossessions... que ça se prête moins bien au lyrisme ou non, sont les conséquences de cette dépossession fondamentale». Charles GAGNON, «Quand le joual se donne des airs», *Révolution québécoise*, vol. I, n°6, février 1965, (18 & 23). Cité par Lise Gauvin, «*Parti pris* : littéraire», Montréal, PUM, 1975, (196).

charabia incompréhensible aux boss. Dégradé par rapport à l'ensemble nord-américain, en effet, le prolétaire<sup>59</sup> canadien-français vit sa dépossession au jour le jour dans la lente dégénérescence de sa langue. Hors de l'environnement rural qui servait de rempart à l'assimilation, ce reste de culture française et catholique transplanté en ville devient le seul habitat général (V §92) qui résiste un tant soi peu à la «mitraille d'interférences<sup>60</sup>» de la langue des conquérants. Ainsi, en parlant mal, le prolétaire se venge du faux Messie canadien qu'il n'arrive plus à avaler et, par le fait même désobéit aux sévères codes d'éthique catholique de l'élite (la part élue) de laquelle il cherche ainsi à s'affranchir (du mythe).

40. C'est, à mon sens, ce qui se passe dans le cas de «parti pris». Leur pratique politique de l'écriture passe par une forme de terrorisme qui met aux prises les auteurs partipristes et le lectorat bourgeois, représentant du statut quo de la société d'alors. Voici donc un extrait du roman de Jacques Renaud, *Le Cassé*<sup>61</sup>, qui illustre à merveille le fonctionnement de la katéchèse joule, ou autrement dit, la violence de "se dompte on parle" :

La politique, j'aimais ça aussi, mais c'est ben sale... Pas mal écoeurant... Y a même un gars qui m'avait accroché dans une taverne pour me dire qu'y fallait militer comme y disait.

Militer c'est un mot que ch'connais, j'y ai dit ça. Depuis ben longtemps... J'aimais ça ce mot-là... A l'école, le maître nous en parlait de militer... Lui, y'était dans l'Église militante... Y disait que c'était nous autre ça, c'était les hommes vivants pis les femmes aussi, tout le monde dans le même bateau... Mais j'voyais personne militer comme le maître le disait, personne dans mon bout... J'nous voyais quand même militer dans ma tête... Ça c'était quèqchose... On parlait en gagne pis on montrait au monde qu'on avait du cœur au ventre, on donnait le bon exemple... On s'fiait à l'évangile, on contait pas d'menteries, on faisait comme Jésus-Christ disait de faire, on s'crossait pas, on fourrait pas de femme avant le mariage, on riait pas des autres, tu voés l'affaire?

Moé j'étais ben prêt à tout faire ça... Ça fait que j'ai essayé... Mais j'étais l'seul dans gagne à faire comme Jésus-Christ... J'me suis tanné vite... Les autres y niaisaient... Ou ben donc y parlaient, y parlaient pis y faisaient jamais rien... Dans le fond y voulaient mettre leur gros cul su l'Christ pour sauver leur âme pis leur avenir comme on disait quand on allait à l'école... Y faisaient semblant d'être ben chrétiens mais dans l'fond, c'était des chiens sales... Des fônés...J'me suis tanné en calvaire. J'ai colissé ça là. C'est de même. Y a toujours un maudit bout' d'être tout seul dans l'affaire... J'ai jamais aimé ça m'faire niaiser... *J'ai dit à Jésus-Christ d'manger d'la marde longue de même pis j'ai commencé à m'crosser en pensant à Marie Madeleine...*

<sup>59</sup> «Pour lui, prendre conscience de sa condition de prolétaire, c'est prendre conscience de l'infériorité de sa langue. Et il est peut-être le seul au Canada, à cause de sa langue, à pouvoir se sentir vraiment prolétaire». Fernand OUELLETTE, «La lutte des langues et la dualité du langage», *Liberté*, vol. VI, n°2, mars-avril 1964, «Le Québec et la lutte des langues», (106).

<sup>60</sup> Fernand OUELLETTE, «La lutte des langues et la dualité du langage», *Liberté*, (104).

<sup>61</sup> Jacques RENAUD, *Le Cassé et autres nouvelles...* (74-75). J'ai souligné l'unique phrase à caractère blasphématoire.

41. On voit ici s'affirmer tout le mouvement de proscription que vient souligner le caractère blasphématoire de quelques formules-choc qui classe le narrateur du roman parmi les parias de la société : les blasphémateurs. Comme l'affirmera lui-même Renaud : «*Le Cassé* est une œuvre maudite. C'est de l'art, mais à rebours... C'est de l'art... Mais en même temps ça nie l'art. *Le Cassé* est nihiliste. C'est un moment de ma vie. Et quant au joul, sur lequel on a beaucoup glosé, ce n'est surtout pas un style mais un mode de penser, un mode d'être. Le joul, c'est plus que le seul langage du *Cassé*, c'est sa condition de paria. Le joul est le langage à la fois de la révolte et de la soumission, de la colère et de l'impuissance. C'est un non-langage et une dénonciation<sup>62</sup>».
42. En effet, Renaud décrit bien ici le statut ambigu et contradictoire du joul en le définissant avant tout, non comme un style d'écriture, mais un "mode de penser" et "d'être" (IV §16/36). C'est à partir de ce constat qu'il devient possible de saisir à la source le mouvement joul qui cherche publiquement à se désolidariser de ses grands-frères et à s'extraire sauvagement de l'économie générale de la vieille société promue par les campagnes de bon parler.
43. C'est en faisant un usage abusif de ce "non-langage", de cette scripture sacrilège, qu'ainsi l'écrivain défigure et souille littéralement le lectorat bourgeois et combien catholique.

Dans quel monde vivons-nous, mon Dieu, pour que de pareils livres paraissent, nous giflent à ce point et soient vrais? *LE CASSÉ* n'est pas un roman, c'est un coup de poing en pleine figure. Il est entièrement écrit en sous-joul et on doit le lire à voix haute pour comprendre. [...] On ne peut qu'avoir pitié et se dire que cela est impossible. Et pourtant, les accents de M. Jacques Renaud sont trop vrais. Tout cela hurle qu'il en est ainsi, parfois, pour d'autres qui ne sont pas nous, mais des étrangers, pas des frères. Mais ces déclassés, réduits au rang des bêtes, ils existent, ils sont là, à côté de nous et nous ne les voyons pas. Nous refusons de les voir<sup>63</sup>.

44. Est-il possible de faire état d'un décalage discursif aussi patent! Depuis le petit juron, "mon Dieu", jusqu'aux emplois des pronoms "nous... nous" de la fin de l'extrait, on remarque bien dans quelle posture hiérarchique le critique se situe. En effet, c'est peu dire qu'il est bien loin de "ces déclassés, réduits au rang des bêtes", de ces "étrangers" qui ne sont "pas des frères", et encore plus loin de

<sup>62</sup> Entrevue de Jean Bouthillette, *Perspective*, 11 novembre 1967. Cité dans Jacques Renaud, *Le Cassé et autres nouvelles*, (159).

<sup>63</sup> Jean ETHIER-BLAIS, *Le Devoir*, 31 décembre 1964, cité en quatrième de couverture de Jacques Renaud, *Le Cassé et autres nouvelles*. Les citations qui suivent proviennent de cette édition.



renier (IV §3) son baptême! En effet, ce petit texte permet de mesurer la décharge d'une telle publication en 1964 et de saisir comment celle-ci pouvait terroriser l'élite civique qui, tout en sacrant un peu comme tout le monde, n'ose pourtant pas encore faire éclater le joug de la société cléricale. En cette période de "terreur joual", ce qu'on remarque, c'est que cette élite socioculturelle se retrouve prise en sandwich entre la domination d'une religion despotique et le "nouveau pouvoir" (V §120) de la classe montante qui, en prenant appui sur la damnation progressive des classes urbaines défavorisées, menace de faire s'écrouler la structure fortement hiérarchisée de la société.

#### UN NOUVEAU CONTRAT : LE BAPTÊME VINDICATIF (V §58-63)

45. Pour rendre encore plus explicite le degré de terrorisme qui menace l'équilibre vacillant de la vieille société, je poursuivrai avec un mot de Girouard<sup>64</sup> qui fera saisir toute l'ampleur de la déstabilisation qui frappe la société québécoise d'alors et qui permettra de rendre plus explicite la raison évoquée plus haut selon laquelle «les écrivains des dernières années ont assassiné lecteur sur lecteur» (IV §17/34):

André Major parle de vengeance dans sa présentation du recueil de nouvelles de Jacques Renaud. Les critiques officiels vont crier à l'imposture, gueuler la mort de notre littérature. [...] Et oui, la littérature sac' le camp. Nos exégètes se font baiser une fois de plus. Ça les dépasse. Tant de cruautés, tant de blasphèmes, tant de colères. Vous charriez, jeune et intelligent et talentueux Renaud. Passez l'adolescence...

[...]

Va falloir apprendre à lire, à écouter et à se fermer si on se sent déconner. Nous avons jamais été géniaux pour découvrir nos écrivains valables. [...]

Mais chose curieuse, on n'assassine plus un écrivain comme dans le bon vieux temps. Il sait aujourd'hui qu'il faut frapper le premier. [170]

46. En réalité, la situation est telle puisqu'elle se trouve à mettre en opposition directe, dans un cadre urbain et prolétarisé, les deux parts (élue et restante) qui constituaient anciennement la structure manichéenne de la société rurale. C'est essentiellement en raison de la toute récente et inhabituelle proximité de ces deux

<sup>64</sup> Laurent GIROUARD, «en lisant "Le Cassé"», *parti pris*, II, no 4, décembre 1964.

parts inconciliables<sup>65</sup> au sein d'un même milieu qu'une *cassure* survient dans la structure sociale qui se vit comme un enfer auquel les partipristes tenteront de remédier en pratiquant une écriture qui se veut rédemptrice. Il n'est donc pas surprenant de voir que c'est alors sous le signe de la vengeance que s'ouvre le mouvement littéraire joual. Ainsi le roman de Renaud, selon les dires de Major, prend la forme d'un règlement de compte :

...ce livre est une vengeance...Si vous êtes un cassé... [...] pas une cenne dans les poches et pas une seule et sonnante Vérité à taper sur la gueule des gens. Si vous êtes comme ça, vous serez, pour un moment, délivré de la vengeance parce que Renaud se charge de se venger et de vous venger par la même occasion. Entre cassés...<sup>66</sup> [166]

47. La vengeance, en effet, procède de la dénonciation de cet état de fait qui, par conséquent, devient rédemptrice puisque, suprême blasphème, tel le Christ, Renaud en viendrait à se sacrifier lui-même sur la croix de cette "scripture" mixte ("parlécriture" d'un peuple analphabète) qui, à la limite, devient carnavalesque à force de confondre culture savante (écrite) et culture populaire (orale). Et Jean Éthier-Blais n'a pas du tout tort lorsqu'il qualifie ce langage de "sous-joual qu'on doit lire à voix haute pour comprendre". C'est, bien entendu, en raison de son imposture écrite que ce joual apparaît ainsi sous-qualifié. En effet, ce critique a bel et bien *compris* l'enjeu et le paradoxe d'une telle entreprise (éditoriale) de "libération", et cela essentiellement parce qu'il *n'y est pas compris*, parce que, depuis sa position hiérarchique, il est libre, lui. Libre de gloser et d'expliquer, libre de "lire à voix haute pour comprendre" (IV §35n.47); et pour comprendre quoi? Finalement et simplement, que ces "étrangers", "ces déclassés, réduits au

---

<sup>65</sup> Pour schématiser, je dirai que l'une, "élue", est catholique, cultivée, efféminée et, par conséquent, infantile et que l'autre, "restante", est profane, inculte, virile et, par conséquent, mature, c'est-à-dire adulte, mais, par contre, émasculée et infantilisée par tous les bouleversements sociaux. À l'inverse, la part "élue", elle, prend de plus en plus le caractère de son opposée. C'est, en somme, à partir de cette mixture même qu'il devient possible de parler de cette contradiction qu'est le joual: «langage à la fois de la révolte et de la soumission, de la colère et de l'impuissance» comme le souligne Renaud. Jean Éthier-Blais va jusqu'à affirmer qu'«il n'est pas ici question de classe sociale. [...] Prolétariat et bourgeoisie se rejoignent dans la bassesse. L'univers de M. Jacques Renaud est clos et la dégradation triomphe.» (108) Dégradation dont «procèdent [-] le blasphème et l'incorrection du langage» (109) Citation tirée de l'article «Une nouvelle littérature», *Études françaises*, 1<sup>re</sup> année, n°1, février 1965.

<sup>66</sup> Préface d'André MAJOR, 14 septembre 1964.

rang des bêtes" qui n'ont que la mort pour toute réalité «ne sont pas coupables», et pour cause, «car les véritables assassins, c'est nous<sup>67</sup>» (suite V §36).

48. Finalement, comme on le voit, toute l'histoire des relations Canada-Québec est échafaudée sur la négation ostentatoire d'une telle responsabilité-culpabilité. La "responsabilité entière" que revendique *Refus global* dès 1948, c'est un peu, à sa façon colonisée ce que perpétue le "joual politique" et, ensuite, (mais dans les fait quelque vingt ans plus tôt!) de façon beaucoup plus affirmée, l'exploréen. C'est une responsabilité devant la Chute dans le corps, la part de péché, de la langue (V §41). Chute que réalise et le joual politique et l'exploréen de façon d'autant plus magistrale qu'il en devient la condition d'entendement, cela même qui porte l'expérience partipriste à sa limite tout en permettant, en dernière instance, d'accomplir sa visée rédemptrice.

---

<sup>67</sup> *Le devoir*, 31 décembre 1964. Le dernier paragraphe d'où provient cette phrase ne figure pas sur le quatrième de couverture, mais en page 172 du roman de Renaud précédemment cité. Il va comme suit : «C'est qu'il y a des hommes et des femmes au milieu de nous pour qui il n'existe plus qu'une réalité, et c'est la mort. La sienne ou celle des autres. Et ils ne sont pas coupables car les véritables assassins, c'est nous».

## MARÉCAGES

1. Et c'est ainsi, sans même lever le petit doigt, qu'on relègue cette *seconde nature* (II §7n.14) "barbare" au rang des premières nations "folklorisées", et d'autant plus qu'elle demeure prise entre la "civilisation" canadienne et les multiples "réserves micro-tribales" autochtones pour ne montrer sa tête (ses épaules et ses seins) de jeune adolescente d'ascendance royale (tout comme Salomé, la fille de l'adultère Hérodiade!) que dans des «congrès d'accouchées qui se défoncent à coups purs de blasphèmes» pour que la révolution soit cri de naissance (IV §26-27). Cependant, bien avant cette naissance, il y a le cri féminin, «psaumes à femme, stances rauques des primipares!» qui donne voie-voix au cri de naissance, à la première bouffée d'air, au premier respir (IV §27). «Les taillades de ma respiration<sup>1</sup>» d'avant la mort (la folklorisation micro-tribale, V §22n.26) à venir dans la langue «oraison funèbre, chant aphone et funéraire<sup>2</sup>» (suite V §28).
2. Oui, dès ses tous premiers jours, l'enfant qui apprend sa langue maternelle, cet "idiome barbare" (III §12/20), il le porte telle une marque au front. Et tel Caïn (II §8), cette marque, tel un passeport, le protège de la main (la domination) de tout autre<sup>3</sup> (II §13). Le Québécois, parqué à l'est d'Éden, est-il, lui aussi, appelé à fonder la nouvelle civilisation humaine? Ici, se "retirer de la face de Dieu" (II §13—de l'éthique pancanadienne), c'est quitter "la commune mesure" (*Projections libérantes*), c'est, en fait, prendre "la responsabilité entière" (*Refus*

<sup>1</sup> «AU CŒUR DES QUENOUILLES», (84). La scène concerne justement le "passage" au milieu d'un ruisseau qui, tout comme le paradis terrestre, est, après la Chute, gardé par «un ange avec une épée» (81). Il s'agirait vraisemblablement d'un retour à l'innocence qu'accomplit "l'homme" et cela par le seul recours de l'évasion, puisque, ce faisant, il est criminel, il viole la loi qui maintient chacun sous le joug du général; l'acte est hyperéthique par excellence (Kierkegaard n'est jamais bien loin, §9) : «Je vois ce que j'ai vu et j'avance comme une colonne de plâtre qui ne s'apprivoise pas, j'avance comme une ombre de main sur un mur blanc. Je vois les jambes écartelées qui livrent jour au corps nu. Les taillades de ma respiration.»

<sup>2</sup> Hubert AQUIN, *Trou de mémoire*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993 [1968], (107). Les citations précédentes proviennent de ce texte.

<sup>3</sup> La Bible n'est évidemment pas très spécifique quant à ces autres qui dominent la terre en dehors d'Éden. Quand à la marque, le texte de *Genèse*, IV, 13-16 va comme suit : «Caïn dit à Yaoué : "Mon tort est trop grand pour être porté. Voici, aujourd'hui tu m'as expulsé sur les faces de la glèbe. Je me voilerai face à toi. Je serai mouvant, errant sur la terre : et c'est qui me trouvera me tuera." Yaoué lui dit : "Ainsi, tout tueur de Caïn subira sept fois vengeance." Yaoué met un signe à Caïn, pour que tous ceux qui le trouvent ne le frappent pas. Caïn sort face à Yaoué et demeure en terre de Nod au levant [à l'orient] de l'Éden». (Chouraqi, croisé avec Roy pour le tétragramme).

*global*), c'est-à-dire, devenir soi-même... et non pas l'artiste-bouffon auquel toulmonde s'attend... (suite V §16).

3. *Beauté baroque*, l'unique roman (moniste) qu'ait écrit l'auteur, raconte le roman de la vie de Muriel Guilbault, mais il s'agit davantage que d'un simple roman. Il s'agit, selon moi, d'une somme d'où l'on peut tirer, sous une forme nettement poétique, toute une éthique et une politique de création nationale-éditoriale de soi. En effet, chez Gauvreau, le nationalisme est une affaire individuelle, mais l'individu qui œuvre ainsi à sa réalisation, celui qui "naît" à lui-même, laisse en quelque sorte un legs inestimable à la postérité (IV §29). Le Défi «Gauvreau» veut que l'on se méfie de toute nation qui ne soit pas naissance à soi, devenir soi-même. Un tel Défi, c'est par le moyen (et non le but) de l'Amour qu'il peut être surmonté:

Deux devoirs m'écartelaient : habité par l'obsession d'un seul être, je devrais extraire en plus le meilleur de moi-même.

La campagne... Site d'or où, caché, j'étais une présence incandescente.

Une colonne dorée qui lance des éclairs de feu : mes chairs se consumaient d'exaltation et de détresse.

J'étais du fer rougi, une brûlure incarnée.

Loin d'elle, mon seul subterfuge pour peupler d'ombre chinoise le vide entre deux absences : lui écrire.

Écrire? Écrire à la femme que l'on aime... était-ce faire des phrases? Était-ce combiner des ponctuations normales, était-ce faire pipi dans le lavabo du grammairien?

Non. Les mots sentis sont les rougeurs qui sortent du Vésuve. L'heure vécue est une architecture de cheminements étonnants.

Devant elle, nu comme une écorce d'arbre. Une pensée sans vêtement; un jaillissement sans halo.

Humour, douleur, appétit. Songe, affaissement, extase. Toutes ces entrailles palpitantes furent lancées vers elle comme un hommage baroque et en vie.

Elle était une beauté baroque. Elle était un esprit éperdument baroque. Elle reçut cette comète de mots comme un bienfait des espaces.

Disponible à la réalité qui vibre, elle eut de la reconnaissance.

*Beauté baroque* (423-424)

4. On apprend, par ailleurs<sup>4</sup>, que les objets dramatiques que Gauvreau intitule *Les entrailles* étaient destinés à être lus par Muriel qui, au dire de l'auteur, en aurait été émue. Le narrateur du roman ajoute quelques pages plus loin : «La possession intégrale fut et sera toujours mon espoir véritable». Et, un peu plus bas encore :

<sup>4</sup> Dans un passage de la *Correspondance* avec Jean-Claude Dussault, Gauvreau affirme, en effet, que *Les entrailles* ont été écrites pour cette comédienne qu'il avait rencontrée au théâtre avec sa mère lorsqu'il avait quelque 13 ans.

En réalité : sans une diminution d'élan, je serai, à l'accoutumée, l'irréductible aspirant à la possession intégrale et constante. [/] De cela, je suis responsable : de mon intarissable persévérance. Je ne suis pas responsable des réponses d'autrui. Je suis disponible à ce qui est possible : mais les responsabilités de l'impossible transcendent ce possible.

Ainsi, Claude, parce qu'il «n'accepte pas de n'être que [s]on ami» (426), «qu'elle [l]e scinde d'elle» (443)... (suite V §7).

5. Ainsi, dans une telle conjoncture, il ne resterait plus, à ceux qui ressentent au fond de leurs entrailles l'effet étrange que pourrait avoir le fait d'avoir «une couronne française sur une tête jouale» (GODIN, «le joul politique», 57b), qu'à prendre maille à partir du maquis occidien. Mais «où te trouver dans la virginité de la forêt?» demande Corvelle dans LES REFLETS DE LA NUIT. Corvelle ("volonté du cœur" de la corneille? I §34n.23) qui s'est «donné[e] rendez-vous dans la forêt» entend «les voix de la forêt» qui disent : «Je chante la voix de Frédéric Chir de Houppelande qui a dit : "Je berce le jeune fille comme le lac berce le ciel"» (20). Et Corvelle de répliquer à cette voix : «Je veux être les copeaux de la voix du poète». Et un peu plus loin : «Éternellement en moi cliquettent les échos de Frédéric Chir de Houppelande» (21).
6. Il s'agit de croire pour plonger. Le baptême de la Confédération (III §20) qui coupe la tête au Jean Baptiste, saint Patron des Canadiens français, ne saurait nourrir un peuple qui, on le sait, ne se nourrit pas que de pain et de jeux. La nourriture spirituelle que l'on retrouve au sein des *Occ* serait donc à la mesure du peuple de décapité (III §11) que sont les Canadiens français de l'époque. Le malheur c'est qu'en cette période d'entre-deux (c'est-à-dire entre 1963 et 1970 environ) Gauvreau est mis de côté (voir Préface, p.14n.24) par la vague "politique et culturelle" des révolutionnaires qui prennent la ville d'assaut. Et cela n'impliquant la critique de Marchand que dans une autre perspective selon laquelle, en effet, Gauvreau aurait «misé sur les pulsions peut-être les plus régressives de notre inconscient collectif pour cultiver son mythe personnel» (II §25n.53), mais là où il n'y a justement plus "personne" (voir le «dédoublément radical»—§3n.5) que le mythe (le "grand-dire") de la nation-naissance «d'une autre société, d'une autre civilisation» à venir (§13—II §35).
7. (suite de V §4) «Comme le Juif éborgné [III §29] entrant en Palestine, mon cœur stupéfié découvrait sa nation [IV §27]», *Beauté baroque*, (409). Pour sauver

Muriel de l'ignominie de la stérilité<sup>5</sup>, Gauvreau s'en serait fait le fils!/? Enfant de la femme-enfant<sup>6</sup>, il lui aurait offert de devenir son œuvre à elle!/? Mais comment s'étonner de ce genre d'affirmation lorsque l'on sait pertinemment que c'est cela justement ce que son œuvre (le *labeur vital*—II §5-8—des "entrailles" n'en mon(s)trent-ils pas l'évidence?) fait de chaque interprète? Ses «gazouillements de poète authentique» (I §22n.16) sont la langue d'une nouvelle nation, celle-là que le poète lui-même assume en se "mettant" lui-même "au jour", tout comme l'interprète qui vient après et en passe "les entrailles". Trop d'images en référence à l'accouchement de la mère se rapportent à la conception résolument "éditoriale" de l'écriture chez ce grand poète pour qu'il soit permis d'en douter.

8. Si, comme au temps de Jésus, «[u]n homme qui ne procréé pas est comme un meurtrier<sup>7</sup>», lorsqu'il s'agit d'une femme alors, c'est une génocidaire! Je n'oublie pas que tout ce tohu-bohu de création a lieu en des années relativement néfastes et stériles en soi. Années qui ont, sans aucun doute, marqué la morale de cette histoire si peu "catholique" dans l'unicité qu'elle génère depuis «les voyages dans la quatrième dimension» (I §36) (de l'Amour?) pour s'expulser au plus sacrant du giron catholique. Alors, l'homme qui, en cette période de «famine spirituelle» (Lettres à M. Lortie), veut racheter cette ignominie se sacrifie pour lui faire don d'un enfant qui soit un autre lui-même, une sorte de double, une image du souffle, de l'inspiration (toute nationale!—IV §27), qui l'anime pour elle (I §36). LES VOIX DE LA FORÊT : «Il est un nouveau Chir de Houppelande». Par conséquent, l'œuvre, le travail qu'elle a elle-même "inspiré", même s'il est détaché d'elle comme «l'enfant... de sa mère» (*Corr.* 38), porte nécessairement le signe d'une inspiratrice. Il est nécessaire de noter qu'ainsi Gauvreau, dans l'imaginaire «sursaturé par l'esprit sacrificiel» (IV §30) qui caractérise si bien le

<sup>5</sup> *Beauté baroque* serait, en quelque sorte, le long et pénible récit d'une femme promise à une extraordinaire fécondité, mais qui désespère lorsque qu'un premier avortement la rend définitivement stérile. C'est aussi cette ignominie à laquelle le poète Gauvreau tente alors de remédier (venger) en écrivant "le roman de sa vie".

<sup>6</sup> Voir I §35 où, inspiré du livre de Chamberland : *Émergence de l'adulte-enfant*, je mentionne le néotype de l'homme-femme-enfant. Voir LPÉB (21 septembre 1954) sur le rôle de la femme-enfant qui préoccupait drôlement Gauvreau depuis la lecture d'*Arcane 18* d'André Breton.

<sup>7</sup> Raoul ROY, *Jésus, guerrier de l'indépendance*, (140).

Québec, fait de sa «Muse incomparable» une nouvelle Mère. Un type de "jeune fille"-*parthénos* (à l'image de Corvelle par exemple, I §35—II §27n.62) qui, parce que «souillé[e] par d'objets moralisateurs de diverses discipline», trouvera en Gauvreau (alias LE SOLDAT CLAUDE) celui qui se chargera de «laver sans réplique possible cette ignominie» (§1-2).

9. Le rapprochement avec le personnage-type de Corvelle est surprenant en ce que, dans l'objet intitulé LES REFLETS DE LA NUIT, il est l'élément à partir duquel Hurbur, le danseur (son séducteur-amant), peut enfin affirmer : «La nuit prend fin». Fin de la nuit qui, dans le contexte de "famine spirituelle" en laquelle est rédigée la piécette (1944), suggère fortement les lumières de la connaissance (Hurbur n'est-il pas un amateur de liqueur sélénel? qui, selon certains mythes anciens, posséderait un attribut lié à la connaissance—voir, à titre d'exemple, les rites dédiés aux divinités ouraniennes dans *l'Histoire des religions* de Mircea Eliade) auxquelles l'enseignement traditionnel (dans les Collèges classiques), ne permettait pas d'atteindre sous prétexte qu'elles étaient *dangereuses* (I §16-17).
10. La foi catholique, avec la figure d'un décapité prônant les valeurs d'un obséquieux pacifisme pour saint Patron qui, bien que cette image colle mal avec un des lieutenants de Jésus, préserve néanmoins celle qui, d'ascendance royale, couronnée, se tapit depuis 1867 sous le masque de la Confédération : Salomé.
11. En se manifestant («sa main pantelante est le spectre des nuits coagulées», Chir de Houppelande), en se dédoublant (§3n.5) ainsi via tout un programme de création dramatique, Gauvreau devient lui-même cet autre toujours en avance d'une lune sur tout le monde<sup>8</sup>. Il est vrai qu'il prétendait être lui-même, à l'image de Chir, «le plus grand poète<sup>9</sup>». Chir "de Houppelande" (*hop-pâda*) désigne justement en ancien anglais un "pardessus", ou encore quelque chose de "par-

<sup>8</sup> Les témoignages en ce sens sont nombreux. Gaétan Dostie dit que Gauvreau était un espèce d'intouchable intellectuellement parlant. Jean-Guy Pilon affirme quand à lui que «[à] l'exception de Gaston Miron[, i]l était en marge, non seulement de l'Hexagone, mais de tout. En marge, par choix, orgueil et souvent, il faut bien le dire, rancœur assez difficile à bien saisir, mais qui s'expliquait à la fin». *La Presse* du 17 juillet 1971.

<sup>9</sup> Pour être plus exact on devrait dire «Le plus grand poète local, de l'Amérique du Nord, du monde entier et de tout l'Univers». Claude répond à une question d'un "nochecero" de la *Nuit de la poésie* (cité de mémoire). Voir le film de Jean-Claude Labreque, *Claude Gauvreau : poète*, ONF, 1970, où on le voit affirmer cela dans le hall du Gesù.



dessus". Et ce quelque chose qui domine, c'est tout simplement la "main" (*kheir-chir*) du poète. Il est donc question de quelque chirurgie sélénale.

12. La perspective matérialiste du livre de Roy permet de mieux saisir l'ensemble des rapports que peuvent être ceux échangés dans la «République de l'hyperesthésie» (1368) dont parlent *Les Oranges...* Seulement par le titre, *Les oranges sont vertes*, on comprend que «[l]e *Manifeste* use d'un langage codé comme il se doit pour un texte révolutionnaire» (169).

LE JUIF ERRANT, CAÏN, LUCIFER ET SAINT JEAN-BAPTISTE : LE "DROIT À LA MORT"  
PAR DÉCOLLATION, UNE LECTURE DE SALOMÉ

13. Étrangement, il est ici question d'une mystique, ou plus précisément d'une mystification. Le Canada en entier, qui a souffert du bilinguisme et de la politique progressiste de Trudeau en matière de langues officielles (auquel on doit l'image d'un pays qui se distinguerait du *melting pot* américain) a eu tendance à voir dans l'élan national ("politique et culturel" où le culturel est forcément politique) des néonationalistes une engeance national-socialiste qui les ont fait assimiler à des nazis (V §15), des antisémites, et puis quoi encore!? Ce qu'il n'ont pas compris, c'est que le combat national et, par conséquent politique, au Québec prend un aspect religieux qui, depuis longtemps, assimile le peuple québécois au peuple Juif. De Lionel Groulx jusqu'à Mononc' Serge, le bouc émissaire pâtit en prenant, là, un ton solennel, et ici, un ton ironique, sinon même autodérisoire. Ton qui correspond en quelque sorte à celui qui voudrait bien être soit antisémite, soit Juif, mais qui, de part et d'autre, n'en possède pas les moyens et doit se contenter d'une petite schizophrénie individuelle et collective qui, finalement, aboutira à une réelle mystique de pauvre (ignoble, V §75) avec l'avènement du mouvement littéraire joual (IV §37) qui rassemble tout les laissés pour compte comme en une seule et même synagogue<sup>10</sup> imaginaire. Ces laissés pour compte font partie de l'irreprésentable part restante. C'est, «v'nez-vous-en la gang à St-Esprit avec vos langues de feu» (V §100), le début d'une nouvelle

<sup>10</sup> Denis Vanier, par exemple, thématise l'aspect judaïque de sa québécity meurtrie dans *Pornographic delicatessen* en parlant de «synagogues droguées», *Œuvres poétiques complètes*, VLB/parti pris [estérel], 1980 [1968], (74).

civilisation que fonde le Caïn des Lettres québécoise, le Juif Errant de la littérature Canadienne; et Juif Errant, d'autant plus parce qu'il refuse de venir en aide (Trudeau parle de «se rendre indispensable à la poursuite de [l]a destinée [de l'État canadien]», (175—III §3n.2—V §18/22) à la mascarade sacrificielle du Canada. Pour cela, il erre éternellement sans pouvoir ni mourir ni naître, interdit qu'il est de tout dans l'espace vaporeux de son cerveau poreux qui absorbe-résorbe tout pour faire éclater cette impossible contrainte de vivre à moitié civilisé (supersticieux comme un Juif—III §30), à moitié sauvage (antisémite/autochtone) et à moitié folklorisé (Québécois-Canadian). Cette errance dans l'interdiction d'être, dans l'entrave (blasphème) et l'outrage à l'être, débouche ainsi sur la *coproduction* (I §5n.2) d'une culture qui n'en est pas une, mais qui, non plus, n'est pas tout à fait une contre-culture. Il s'agit plutôt d'une mystique "nationale" (tout autant que "funèbre"—IV §29) en laquelle le mystagogue cherche une voie qui le libère de sa propre oppression schizoïde : «Écrire comme on assassine. [...] Que l'écriture retentisse cet acte fondamental : tuer. Créer la beauté homicide<sup>11</sup>».

14. Et cela, non pour assassiner son voisin qui tremble comme la feuille d'érable sur son drapeau, mais uniquement pour sortir, s'expulser, de l'ordre homo<sup>12</sup>. C'est pour cela, uniquement, qu'il devient homicide. L'homme générique Canadian, c'est en lui-même qu'il l'assassine pour enfin pouvoir s'ouvrir, sans foi ni loi, mais de force (I §43), un accès à l'universel, et cela, en partant de l'extrême particulier.

15. Jacques Ferron, Appendice aux *Confitures de coings* (105) :

Frank Archibald Campbell dont j'ai beaucoup écrit, mais toujours avec une révérence et une sorte d'amitié, non seulement dans «La Nuit» mais aussi dans la «Charrette» et «Le Ciel de Québec», n'est plus pour moi qu'un ridicule épouvantail à corneilles, une manière d'imbécile presque aussi méprisant que ce Hugh MacLennan qui, lors des événements d'octobre, projetant sa Rhodésie sur nous, a déclaré des garçons qui furent braves et donc l'action terroriste, peut-être un peu brouillonne, qui fut coiffée d'une entreprise de terrorisation sociale disproportionnée, invraisemblable à moins d'avoir été soigneusement préparée, annoncée d'ailleurs par le Très-Honorable Pearson, a déclaré qu'ils étaient d'authentiques nazis alors qu'on sait bien que le pouvoir se prend par le pouvoir, que ces garçons

<sup>11</sup> Hubert AQUIN, *Journal*, 1948-1971, s.l., Léméac (BQ), 1992, (263). Troisième carnet, mardi le 4 août 1964.

<sup>12</sup> C'est-à-dire, de l'ordre du Même, des "semblables" ou, pour ainsi dire, des Bar-Abbas confédérés : réunis sous une seule et même loyauté toute pharisienne.

étaient seuls et démunis, et que c'était les auteurs de la terrorisation sociale, tous amis de MacLennan, qui imitaient Hitler.

16. (suite de V §2) *Felix culpa!* Le Juif antisémite québécois qu'on relègue au domaine de l'art et de la culture<sup>13</sup>, l'artiste, le bouffon de la Confédération, se trouve être à l'origine de tout ce procès de distinction et de différenciation qui, «[m]ieux que le *melting pot* américain... suffit... à dévaloriser l'hypothèse d'un Canada annexé aux Etats-Unis» (Trudeau, 188—V §109). Ne pas oublier que, selon ce dernier : «La victoire est promise à la nation qui, ayant renoncé à son nationalisme [et à sa culture, son art, sa littérature!], aura enjoint à chacun de ses membres d'employer ses énergies à la poursuite de l'idéal le plus large et le plus humain» (III §3).

N'est-ce pas demander la lune?

17. Au fait, la lune, c'est ce qui descend tout d'un coup sur terre, avec l'œuvre occidienne, le régime sélénel du désœuvre *national* et *éditorial* (qui, ici, dans le contexte, sont synonyme).

18. Le Juif Errant (Ahasvérus) québécois est condamné à vagabonder *ad vitam aeternam* puisqu'il est un traître, un clerc contre-révolutionnaire qui est coupable d'avoir enfreint la seule et réelle révolution possible au Canada, le «sacrifice total<sup>14</sup>» à la néo-libérale qui, c'est l'essence de son équivoque, devra tuer, étouffer

<sup>13</sup> Comme les Juifs ont été relégués au domaine commercial, du prêt et de l'usure, il semble évident que les Québécois (qui, comme eux, n'ont pas de nation propre) paraissent dangereux de par la force ou la puissance culturelle-artistique qui émane de leur propension (subventions à l'appui) à "compenser" le manque à être de façon "mythique", c'est-à-dire "à l'aide de la parole", parole qui doit être prise ici comme métonymie de toute expression qui émane de ce que Havelock appelle si bien "*a global state of mind*" : tout état de pensée et d'être donc qui, comme le joul par exemple (IV §42), manifeste péremptoirement la globalité de la culture spécifique d'un Québec en voie de se frayer un passage à l'universel.

Il convient de dire que le Juif antisémite, ici, (le Juif "Erreur!") qui malgré tout est condamné par la mascarade christico-fédéraliste canadien (le sacrifice de son propre nationalisme britannique, III §3), est celui qui se refuse au domaine propre (I §43n.30) auquel le système entend le reléguer. C'est ce qu'affirme de façon virulente un très beau texte de Hubert Aquin publié dans la revue *parti pris* en janvier 1964 (vol I, n° 4), «Profession : écrivain» : «Au fond, je refuse d'écrire des œuvres d'art, après des années de conditionnement dans ce sens, parce que je refuse la signification que prend l'art dans un monde équivoque. Artiste, je jouerais le rôle qu'on m'a attribué : celui du dominé qui a du talent. Or, je refuse ce talent, confusément peut-être, parce que je refuse globalement ma domination» (25).

<sup>14</sup> «Les deux dernière guerre furent nécessaire à la réalisation de cet état absurde [de l'exploitation rationnelle du monde]. L'épouvante de la troisième sera décisive. L'heure H du sacrifice total nous frôle». *Refus global*, 1948, P.-É. Borduas, *Écrits I*, (339). Ce qui s'oppose de l'inévitable "sacrifice total" rationnel et calculateur qu'est l'état de guerre permanent, c'est le risque total : «À nous le risque total dans le refus global» (347). Ce sacrifice est perçu dans l'ordre d'une fatalité anthropologique parce que, «Le salut ne pourra venir qu'après le plus grand excès de l'exploitation» (346).

dans l'œuf, tout l'essor néo-nationaliste qu'elle a elle-même fait ressurgir comme une ancienne et honteuse faute (V §41) de laquelle, à partir de 1964<sup>15</sup>, elle tente soudainement de se repentir. Ces contre-révolutionnaires, qui ne se sont pas «rendu indispensables à la poursuite de sa destinée», (c'est-à-dire à la destinée de l'autre, Canadian—V §13) devront donc purger leur peine en demeurant au sein de la Confédération, macrocosme qui refuse de leur attribuer quelque grâce que ce soit, mais veille plutôt à leur toute "progressive" assimilation. Par contre, personne n'attendra plus quelque décret de sa Majesté pour s'expulser<sup>16</sup> *sua sponte* de cet ordre des choses et pleinement réaliser la figure rédemptrice qui se tapit sous les traits du Juif Errant. Juif auquel Caïn donne une ascendance mythique<sup>17</sup> qui le rapproche de Lucifer (Belzébuth<sup>18</sup>—IV §20), sans jamais non plus trop s'éloigner de Jean-Baptiste et finalement, bien entendu du Christ lui-même.

19. La figure fascinante (et je dirais même terrifiante, par l'incertitude même d'une identité constamment mouvante et changeante) du Juif Errant colle à merveille avec celle-là, remplie d'incertitude et de doute, du type Canadien-français, ce monstre bicéphale, ce ticoune (III §20n.13) dédoublé par lui-même, schizo, qui, peu à peu, achemine sa thérapie individuelle et collective dans le devenir québécois.

20. Tout compte fait, le peuple québécois est à l'image du peuple juif en ce que ce peuple représente le mal en soi, la négation de toute vie nationale, l'empêchement, l'entrave (IV §28) à une expression pleine et entière de soi que

<sup>15</sup> Il est à noter que la publication des premiers romans jouals chez "parti pris", correspond directement avec le début de la "Réaction tranquille" : «Le lock-out de La Presse [en 1964-65] marquait le coup d'arrêt brutal de la "révolution tranquille"». B.R. (anonyme), «L'information au Québec : de la politique à la consommation», *Socialisme québécois*, «Québec '70 : La réaction tranquille», no 21-22, avril 1971, (104).

<sup>16</sup> L'expulsion du Collège Ste-Marie est l'occasion pour Claude, alors adolescent, d'une délivrance : «L'expulsion du collège fut pour moi réellement la délivrance. Une délivrance qui me fit saigner comme un coup de couteau chirurgical, mais qui me débarrassa éventuellement de tout mon pus». «...l'expulsion est la seule récompense possible pour l'honnêteté et la liberté de conscience». *Correspondance* avec Jean-Claude Dussault, 1949-1950, (209 & 355). C'est en novembre-décembre 1939, alors qu'il a quatorze ans, que Claude est «[e]xpulsé du Collège Sainte-Marie à cause de textes et de dessins à caractère sexuel jugés scandaleux...». Durant l'année de ses treize ans, en 1938, ce sont «[d]es ennuis pécuniaires [qui] forcent la mère de Claude Gauvreau à le retirer du Collège... pendant une année complète». Gilles LAPOINTE, «Chronologie», *LPÉB*, 2002, (52 & 51). Ces deux années seront donc déterminantes dans la "formation" autodidacte du poète automatiste.

<sup>17</sup> Marie-France ROUART, *Le mythe du Juif Errant*, s.l., José Corti, 1988, (115).

<sup>18</sup> «Baal-Zéboul... signifie rien de moins que Seigneur du fumier». Raoul ROY, *Jésus...*, (120).

ne peut partager celui dont la nation a été avortée. À preuve, la nation juive, heimatlos, erre par toute la planète et sans fin (avant l'établissement controversé d'Israël en 1948) parce qu'elle joue, par excellence, le jeu du peuple "à part" (particulier, I §43n.30); le jeu de celui qui, parce qu'il a (s'est, en quelque sorte, pour lui seul, réservée) la meilleure part, il est la "part élue" de tous les peuples seconds devant leur maudite primauté. Tout comme la nation juive, dis-je, la nation québécoise en formation est prise en grippe *a mari usque ad mare* parce qu'elle prend l'aspect d'un parasite d'un système qui, à cause de la "trahison des clercs", ne peut mener à terme la révolution néo-libérale des pharisiens citélibriste (III §25) amorcée dès le début des années cinquante. Tel une entrave à cette macro économie humaine qui broie, tel un moulin (V §118), toute forme de résistance et l'assimile finalement, le digère telle une machine bien huilée qui fabrique des fonctions et assigne des rôles. En effet, comme l'affirmera Hegel lui-même, c'est le «parasitisme spécifique des Juifs [qui] en fait l'antithèse vivante du reste de l'humanité<sup>19</sup>».

21. «Dans un ouvrage intitulé *Revendication des droits civils par les Juifs d'Allemagne*, il [Frédéric Rühs] développe la théorie de l'État chrétien et affirme le droit, non pas d'expulser les Juifs du pays, mais, au moins, de les humilier et de les empêcher de s'accroître. Il veut bien qu'on les tolère, mais non pas qu'on les traite en citoyens. Rühs proposa même d'exiger d'eux, comme autrefois, le paiement d'une "taxe judaïque" et de les obliger à porter un signe distinctif. Peut-être, disait-il, ces humiliations les décideront-elles à embrasser le christianisme<sup>20</sup>». On voit donc que le cas du Juif, c'est aussi, la Shoa en moins,

<sup>19</sup> Il affirme cela au sujet de la nation juive tout comme Fichte, lui, «affirme la nécessité de la rejeter» (Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. III, 198). La situation des Juifs en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle et celle des Québécois en Canada d'après 1960 ne manque pas d'établir entre elles de troublantes similitudes : «Leur émancipation, décrétée le 11 mars 1812, vivement contestée par Goethe, est liée en Allemagne à la fin d'un ordre féodal», Marie-France ROUART, *Le mythe du Juif Errant*, (96). C'est «Frédéric-Guillaume [qui] promulgua le célèbre édit du 11 mars 1812, par lequel il accordait aux "Juifs domiciliés dans les États prussiens les mêmes droits qu'aux habitants chrétiens". Il les admettait aussi aux emplois académiques, scolaires et municipaux, mais leur refusait provisoirement l'accès aux fonctions de l'État. Par contre, ils étaient astreints au service militaire.» Pour plus de détail, voir [http://perso.orange.fr/fdomi.fournier/Generalite/H\\_Juifs/H\\_Juifs\\_32.htm](http://perso.orange.fr/fdomi.fournier/Generalite/H_Juifs/H_Juifs_32.htm)

<sup>20</sup> «Son exemple ne tarda pas à être suivi par Frédéric Fries, médecin et professeur des sciences naturelles à Heidelberg. Fries publia un ouvrage, *Influence dangereuse des Juifs sur le bien-être et le caractère allemands*, où il n'hésitait pas à conseiller l'extermination de la race juive. Voir Chapitre XV — Le

celui du prolétaire québécois qui n'est qu'un citoyen de seconde classe dans un pays qui appartient aux autres (IV §39n.59). Son signe distinctif, c'est sa langue, le joul, avec laquelle il paie sa taxe de p'tit Juif... Errant.

22. «Parti pris» est le mouvement de prédilection au Québec parce que c'est en son sein<sup>21</sup>, le plus concrètement du monde, que se rassemble la jeunesse militante politisée et intellectualisée à-la-va-vite dans le raz-de-marée médiatique de la fin des années de "Grande noirceur". Étrangement, cette jeunesse survoltée du baby-boom ne correspond pas exactement à cette part restante dont j'ai parlé. Cependant, cette "jeunesse en révolution"<sup>22</sup>, ces fils et ces filles de l'élite libérale, devient le porte-parole officiel de la part des sans voix, les honorables représentants (longtemps restés sans honoraires<sup>23</sup>) de la part restante des pas-du-monde. Cette part-ci, qui n'est pas de taille à affronter l'écran, l'ombre de l'autre part (non pas la part élue, mais celle-là qui, d'une certaine façon, trouve le moyen de s'élire—comme on "fait élection"<sup>24</sup> (V §84)—du reste, de sa colère, de ce qui, par principe, ne peut se dire en soi<sup>25</sup>) qui prend parti et qui milite à temps plein comme le "meilleur des Québécois" (The Best of the Canadian); cette part elle-même mise à part (avant d'être mise à prix—les gars du *FLQ*) est, plus exactement, cette part-là qui prend les armes (symboliques ou pas) et se révolte directement contre le système (fonctionnarisme). La part sauvage<sup>26</sup>, celle-là qui, empêtrée dans sa langue et, par conséquent, dans son être même, c'est celle-là même qui est la plus *aliénée*, puisqu'elle est justement *altérée* dans son être

---

Sanhédryn de Paris et la Réaction—(1806-1815). [http://perso.orange.fr/fdomi.fournier/Generalite/H\\_Juifs/H\\_Juifs\\_32.htm](http://perso.orange.fr/fdomi.fournier/Generalite/H_Juifs/H_Juifs_32.htm)

<sup>21</sup> Je pense à "parti pris parallèle", au "Club parti pris" ainsi qu'au "Mouvement de libération populaire" (MLP).

<sup>22</sup> Voir le livre de Jacques Lazure.

<sup>23</sup> *Le travail fantôme*, Ivan Illich.

<sup>24</sup> La dialectique coprolale élaborée par les tenants du "joul politique" (IV §39) fonctionne, par une logique de l'inversement et du détournement, de la même façon que les *Exercices spirituels* ignatiens. L'investissement du retraitant dans les sacrements que lui apprend le catéchuménat joul est le même; pour les résultats, voir *La communauté perdue* d'un des premiers collaborateurs de *parti pris*, Jean-Marc Pottie.

<sup>25</sup> Bataille, la violence est ce qui ment par principe parce que c'est qui manque à la parole qui, pour agir, doit taire avant tout la violence.

<sup>26</sup> La dichotomisation manichéenne dont je fais ici état, bien qu'elle ressorte de la situation particulière du Québec depuis le tout début de la colonie, peut néanmoins être rapprochée des plus communes parts "sauvage" et "civilisée" qui permettent d'expliquer la dialectique socio-politiques des communautés antiques jusqu'à celle, beaucoup plus tragique, d'aujourd'hui. Pour plus de détail voir le livre de Darcy Ribeiro, *Frontières indigènes de la civilisation*, Paris, Union générale d'éditions, 1979.

même. L'insurrection armée des premières bombes du *FLQ* en 1963 jusqu'à la "réaction tranquille" d'Octobre 70 (qui déjà débute avec le lock-out de *La Presse*, V §18n.15), c'est l'affirmation explosive d'un nationalisme qui, dès lors, n'a plus rien à voir avec toute la vieille rengaine de résistance et de survivance. Une volonté collective s'insurge contre cet état d'asphyxie général (IV §12) qui tente de noyer les structures d'ensemble d'une communauté, sa manière d'être quoi, son esprit-respir particulier dont il faudrait se sacrifier pour «se rendre indispensable à la destinée» (V §13) de l'autre (seconde) nation.

Parti pris était un mouvement intellectuel, fait par des intellectuels, pour des intellectuels. Comme tel, il est difficile d'évaluer son impact sur la culture québécoise. La meilleure façon d'y arriver serait probablement par une analyse structurale des modifications récentes du langage québécois. La notion de décolonisation par exemple, et tout le vocabulaire qui s'y rattache, origine de Parti pris. Également l'emploi du joul comme véhicule de création littéraire ainsi que l'utilisation d'expressions grossières et souvent scatologiques dans la formulation d'un point de vue politique. (On retrouve cette influence jusque chez Trudeau lorsqu'il crie à des grévistes de "manger de la marde"<sup>27</sup>).

23. «Gabriels, chantez!» Le mythe du livre chez Gauvreau, la bibliberté comme je l'appelle, lorsqu'on y repère toutes les allusions au domaine éditorial qui le précède chez «parti pris» (IV §25-26), rejoindrait ainsi celui, universel, de la nativité (II §35). Mais cette nativité, drôlement, c'est celle, la moins catholique du monde, de la part restante (ahasvérienne, V §18). Nativité qui concerne cette valeur spirituelle que, peut-être, les hommes de "LA STATUE QUI PLEURE" (V §30) tentent de nommer lorsqu'il prennent soin de la tête décollée : «La réunion des chairs au-delà des frontières de l'âge» (38). Cette "réunion des chairs", qu'est-ce sinon un symbole eucharistique par excellence (V §90). Symbole à travers lequel s'accomplit un type bien particulier de sacrifice. En effet, ce sacrifice devient significatif aujourd'hui puisque (déjà presque trente-cinq ans après la mort –par suicide, s'empressera-t-on de remarquer— de l'auteur) il est naturellement mis en rapport avec la figure du martyr «Gauvreau» condamné à mort par la gang des Bar-Abbas (II §9n.24), alias Érostrate, qui ne se sont pas rendu compte qu'ainsi ils baptisaient dans le sang le mouton noir de la part élue.

24. Sang-chairs auquel je communique symboliquement aussitôt que je coagule avec lui à travers l'émoi provoqué par le transport pneumatique. Transport, métaphore

<sup>27</sup> Denys ARCAN, «Parti pris et après», *La Barre du Jour*, «Parti pris», hiver 1972, (68).

eucharistique qui, une fois laïcisée par le geste très national qu'est la naissance, prend un aspect plus euphorique de césarienne exploréenne qui expulse le catéchumène exploréen hors de la caverne à ciel ouvert (I §4).

25. Selon moi, les *Occ* vengeraient la part restante puisque, plus qu'un simple lecteur, cette œuvre exige quelqu'un qui en souffre et en devienne ainsi le "patient" (*patior*) et qui, dans la "passion" de l'œuvre monumentale, sorte de cette attitude passive et flasque du lecteur et prenne parti dans la texture vocale, la tessiture exploréenne, de façon à ce qu'aucun imposteur ne le puisse imiter.
26. L'exploréen serait-il alors ce sur-joual : hyperbole du franc parler québécois, qui «bascule dans le sur-blasphème avec la ferveur des premiers apôtres» (V §46) et cela, pour fonder sa propre loi à travers toutes les malpropretés du chapelet de grossièretés qui compose sa physiologie nationale. Parce que la langue d'un peuple, celle du peuple québécois en l'occurrence, c'est la loi de sa face (II §13), loi de son corps, loi de tout ce qui le fait exister étant UN et UNE chose, (II §35) père et mère pèle-mèle qui se dédouble pour nommer sa loi; loi qu'il profère comme Adam, mais plutôt tout à l'envers, comme Polyphème (III §29): en ne s'arrêtant jamais de nommer, parce que la langue-loi d'aujourd'hui n'a plus la noble fixité des anciens modèles, et parce que le joual est illégal, criminel et meurtrier. Alors le nomothète se fait poète, et la loi qu'il profère, elle, se retrouve prête à devoir "faire du temps" en prison, dans la constriction typographique de la bibliberté (I §49).
27. La critique sociale de Gauvreau est acerbe et agressive (§9), elle n'a pas manqué de l'écorcher vif si l'on se fie à son témoignage colorié. Claude s'explique dans les lettres à Borduas<sup>28</sup> sur certaines souffrances qui l'on fait –"détenu" et/ou— "détenir" sa poésie comme pour mieux qu'on s'y perde :

Cela semble facile et simple : marcher jusqu'à un siège et s'asseoir, seulement regarder alors que les autres agissent. Être spectateur au théâtre.  
Ce serait très simple, si ma présence n'était une sorte de scandale partout où je vais. «C'est un fou...» «Attention...» «St-Jean-de-Dieu...» «V'là le fou...»  
Cher Borduas, je suis «l'idiot du gros village». Ou, du moins, l'un des idiots...

<sup>28</sup> Le passage provient d'une lettre à Borduas datée du 10 novembre 1955. Claude Gauvreau, *Lettres à Paul-Émile Borduas*, PUM, Montréal, 2002, (165). Les renvois qui suivent proviennent de ce document.



28. (suite V §1) ...et cela tellement que le respir est troublé, qu'il s'embourbe dans le quotidien déréalisé et que la correspondance prend des allure de bouche-à-bouche : «...vos lettres m'aident à vivre, elles me servent en quelque sorte d'oxygène» (LPÉB, 210). Ce qu'on remarque ici c'est l'état carcéral que crée cette ligne d'édition socio-catho qui ne peut que virer au scato pour transgresser et manifester ainsi une certaine dignité qui n'a absolument rien de malsain lorsque l'on saisit son dynamisme "achimique" comme disait Chamberland (V §100). Mais un petit mot au sujet de l'imbécillité s'impose ici pour que l'on saisisse bien d'où revient "l'idiot du gros village" (je souligne) :

S'il y a des imbéciles sur terre, c'est qu'ils sont trop complaisants, car *l'imbécillité ne vient jamais de soi; elle suppose une corrélation entre l'unique et la multitude, entre soi-même et les bipèdes extérieurs*, pour la plupart de parfaits inconnus, des primates dont il convient de respecter l'incognito, trop nombreux pour être démasqués. Certains d'entre eux se distinguent. [...] Quand aux compagnons de hasard, à ces gens inévitable que l'on désigne le plus souvent par le nom d'amis, qui ne sont que les ambassadeurs de la multitude des inconnus, l'autrui parlable avec qui on échange des propos, *dont le discours traditionnel procède des cimetières, de la parenté des corps décomposés et d'un rire antérieur qui n'a plus de lèvres pour cacher ce qu'il a de factice...* [...] On dort beaucoup sur la planète Terre, *les enfants mêlés aux enfants, les parents aux parents, les apprentis de l'amours à d'autres apprentis, sans autres avantages que de passer la nuit*. On a beau faire, chacun reste soi, l'autre reste l'autre. Qu'on abdique par complaisance ou par veulerie, *on ne connaît jamais autrui, assez du moins pour établir une comparaison de lui à soi*. [...] ...on ne vit jamais, malgré qu'on en ait, qu'avec soi seul. *Alors, faute de comparaison possible, pourquoi se prendrait-on pour un imbécile? Comment ne serait-on pas content de sa tête, telle Salomé fascinée par celle de Jean-Baptiste dans le plateau. Sur ses épaules ou pas, c'est une tête sans rechange, unique au monde.*

29. Le docteur Ferron<sup>29</sup> est, par excellence, le témoin privilégié de «cet usine d'assassinat des ferveurs<sup>30</sup>» (LPÉB, 180). Il est un des agents qui contribuera à sa «campagne d'émancipation» (183). Sans doute, avec Borduas, Ferron est une des relations les plus marquantes et riches de renseignements sur le phénomène «Gauvreau» dans le bassin de la culture québécoise. C'est étrange, mais il semble qu'il soit impossible de parler de Gauvreau depuis lui-même tellement cet être est opaque et mystérieux, tellement son *mythe*-sa "parole" me touche dans et par son étrange tangibilité. Alors, le seul moyen à prendre serait d'en parler en négatif, c'est-à-dire, prendre des décalques des auteurs qui l'on connu, cotoyé, aimé-haï, aidé-nui. Avant de parler directement *de* Gauvreau (c'est-à-dire à partir de lui), il est instructif de faire le lien avec Ferron particulièrement.

<sup>29</sup> Jacques FERRON, *Les confitures de coings et autres textes*, Montréal, parti pris, 1977, (15-16).

<sup>30</sup> Dans le cas de Gauvreau, il semble que ce soit l'hôpital psychiatrique qui a joué le rôle normalement attribué à l'école de pétrir en une seule et même pâte les élèves nécessairement distincts les uns des autres.

30. Le docteur rencontre l'artiste à quelques reprises (c'est, en partie, ce que relate *Du fond de mon arrière-cuisine* et une brève séquence de *La conférence inachevée*). La tête de Jean Baptiste dont parle Ferron, qu'est-ce sinon la tête du terroriste, de celui-là qui attend, la nuit<sup>31</sup>, son heure, «peut-être l'occasion de cesser d'être un autre parmi les autres et de courir me rejoindre, à tout le moins de me chercher, nullement sûr de me trouver» (17). Cette phrase me fait penser à un verset des *Entrailles* (je souligne): «Je *partirai* dans la langue de la nuit». "Cette langue dont nul ne parle" (Vanier), langue de la nuit, sabbatique<sup>32</sup>, avec laquelle je parts à ma recherche envers le jour toujours si banal, si catholique; langue séléonale de celui qui joue sa vie dans "les reflets de la nuit" et qui voue un culte aussi, "propitie" précisément, à la «déesse Partout» (II §33n.68—qui ne peut être que la lune, astre mystique par excellence, "mystère objectif" en soi, symbole de la fécondité polymorphe). L'image crue de cette tête (et pas n'importe laquelle!) dans le plateau que porte Salomé résonne aussi étrangement avec la scène finale de "LA STATUE QUI PLEURE" (V §23—en didascalies; je souligne) : «Les hommes ramassent la tête de la statue. Ils mettent la goutte de sang sur le crâne de la statue et ils enveloppent tout cela dans du papier. Ils *partent* avec leur paquet. Les débris de la statue restent par terre au même endroit<sup>33</sup>». Lorsqu'il devient possible de percevoir la trame mythologique qui, partout, se tresse dans les différentes expériences d'écriture toutes aussi incomparables les unes que les autres, je me rends compte que, tout de même, Gauvreau est sans doute l'écrivain majeur de "cette" part restante (part qui, justement, casse le doigt à la fonction phatique), le superlatif des écrivains parce que ni québécois ni rien d'autre que le plus grand et justement parce qu'il réussirait cet *experimentum linguae* dont parle Agamben (V §99) qui révèle, montre la langue tout en s'appropriant sa propre appartenance, tout en s'auto-nationalisant, en écrivant son roman (IV §24n.38) comme toulmonde devrait, dès lors, pouvoir le faire. C'est la philosophie qui descend vers le peuple (I §12), c'est la démocratisation de la *mèlèthè thou*

<sup>31</sup> *La nuit* est le titre initial du roman publié chez "parti pris" en 1965.

<sup>32</sup> Je ne suis pas le seul à remarquer que le sacré, sous toutes les formes lyriques et contagieuses qu'il emprunte, prend l'aspect d'une immense messe noire au Québec par laquelle l'individu se forge à l'extérieur de l'unanimité close et de la chaude fraternité des Ticounes.

<sup>33</sup> *Les entrailles*, (38).

*thanatou*; c'est le "Chien d'Or" qui "jappe à la lune" ou sinon, encore mieux, qui "rongelo" en psalmodiant, "acéphale" : «*Moriar ergo sum!*»

31. Gauvreau est lui-même un témoin ambigu de la révolution tranquille qu'il traverse en silence, interdit, tabou, comme si son époque de gloire était terminée, et qu'il n'avait plus droit de parole dans le nouveau goupe (égrégoré?) partipriste (§24n.32).

32. (...)

33. (...)

34. Rapport à la nécessité de TRANSFORMATION des objets qui proviennent du "trésor poétique" (*Refus global*) avec un passage de la préface à *L'épilepsie de l'éteint*<sup>34</sup> (je souligne) :

Même les manifestes "politiques", ainsi le "Texte de police" de *Comme la peau d'un rosaire* ou la profession de foi introductive de *Lesbiennes d'acid*, traduisent une volonté de dépassement intérieur, une confrontation à l'inconnu, et orientent la révolution, but ultime apparent, vers une revendication de la transcendance qui dresse "notre culture contre leur champs fondus / bible contre cellulite". [ / ] Pour assurer la domination de l'individu sur ce qui limite son action et sa conscience, l'en dégager et mieux affirmer sa précellence, comme pôle opposé et seul mobile, il faut "détruire l'aspect", "dé / faire le quotidien", "détériorer l'irréel dont on nous entoure". C'est la seule attitude possible, ou du moins la seule conséquence. On ne peut posséder, au physique comme au moral, qu'en assimilant, étymologiquement : en rendant semblable à soi, c'est-à-dire autre. "Pour acquérir des connaissances il faut participer à la pratique qui transforme la réalité. Pour connaître le goût d'une poire il faut la transformer en la meangeant". [...Mais] L'impossibilité d'une équivalence intérieure, d'une compensation exacte, oblige à un vain recommencement, comme le montre les vieux mythes poétiques, Orphée, Ixion, Tantale ou Sisyphe. Mis à part les compromis, illusoire mais peut-être acceptables, la seule issue franche et sans retour paraît celle du jeune moine dans le roman de Mishima, qui met le feu au Pavillon d'Or pour résoudre l'équation de son admiration<sup>35</sup>. On tranche le nœud gordien. En poésie, cela donne Denis Vanier, qui communique "par voies de faits" et nous introduit dans la beauté "comme des reptiles impériaux". Une fois trituré et torréfié le réel, le poète rejoint l'inconnu et l'exprime en égal. "La prière débute à la destruction des symboles". [11-12]

35. Dans le *livre de Kells*, des figures humaines disproportionnées apparaissent dans les enluminures. Le corps de ces petits bonshommes apparaît tout tordu, il donne forme au corps de la lettre. Impossible de ne pas croire (ou du moins, de ne pas être touché, pénétré) devant le spectacle d'un tel agencement de finesse et de

<sup>34</sup> Préface (dédié à José Yvon) de Rémi FERLAND Du Club Jack Kérouac. Dans Denis Vanier, *L'épilepsie de l'éteint*, Ottawa, Des Forges, 1988, (11-12).

<sup>35</sup> Ce qui ressemble étrangement au mythe d'Érostrate (§1n.1) qui, lui, aurait incendié le temple d'Artémis à Éphèse en 323 avant J.-C. pour s'attirer une gloire éternelle... la profanation a toujours jusqu'ici été interprété comme un sacrilège qui, dans la poésie survoltée du jeune Vanier devient sacrement, mystère des langues de feu, de «la gang à St-Esprit» (V §100).

grâce aussi déliée et fantasque! Aujourd'hui, je regarde le logo "parti pris" sur tous les livres qui me passent par les mains. Les deux mots se "chevauchent". Déjà, je suis "mordu" comme le moine médiéval; c'est aussi superficiel que ça, en effet, c'est ainsi je "perce les mystères de nos livres" (V §40). Le yoga-joual, c'est une image assez loufoque, mais qui, au fond, ne fait seulement dire que ma langue a sans doute besoin d'exercice pour se libérer de la prison, de la loi de l'Autre, bref du Colisée qui, venant de partout et de nulle part, fait peur, impose son imposture mimétique pour tenter de dissiper la violence partout où elle est le plus présente (I §8).

Besoin de postures et d'impostures pour se dégager du spectacle alphabétique de l'amphithéâtre et pour suivre la voie étroite, frayée, effrayante, à la hache, de ces maîtres-témoins orientaux, sages chirurgiens-obstétriciens coprolales et faripares. Le yoga joual, c'est la synthèse dont parle Chamberland dans sa "relecture" de *Genèses* en 1974 (année de réédition de *je* de Vanier, à l'Aurore, et préfacée par Chamberland) : «le texte marxien fait corps avec le nouveau testament» (V §100). Ainsi, l'"édition" dans la littérature québécoise, c'est maintenant que ça révolutionne et que tous les "accouchements", toutes les naissances (par la métaphore, vieille comme le monde, de la nativité—V §23) viennent qu'à être annoncés par des p'tits "messies grimaçants", nos "poèmes hurlés" à nous-z-autres, la race des pas catholiques, les messiabeatniks apostoliques. C'est-i pas rempli d'images nationales ça?!

#### JEAN ÉTHIER-BLAIS VERSUS JACQUES (HAMILTON) RENAUD

«Il est rare que l'on ait  
affaire avec la police»  
Jean Éthier-Blais

[...]  
ouvriers rocks  
aux croix de sang  
nous nous introduiront dans la beauté  
comme des serpents de la victoire  
des professeurs d'université égorgés  
dans le coffre de nos corvettes

36. (suite de IV §47) Fidèle à lui-même et à la société qu'il représente<sup>36</sup>, M. Éthier-Blais ne blasphème toujours pas en disant cela, mais dans le scénario scandaleux qui fait de Renaud un Christ rédempteur de son peuple damné, le voici qu'il prend la noble figure, à peine un peu païenne, du juste Ponce Pilate. En effet, à défaut de pouvoir réellement juger, dans toute l'impuissance caractéristique de l'élite canadienne-française à laquelle il appartient, il *comprend* et se "lave les mains" en livrant, bien malgré lui, à ce "nous" abstrait et mystificateur<sup>37</sup>, cet assassin collectif, ce blasphémateur qui fait outrage à la langue-loi, défigure notre physionomie nationale. Et, par le fait même, comme c'est le critique universitaire et pis sa "gagne" les «véritables assassins» (IV §47), la nation outragée, défigurée, ne peut plus accueillir l'écrivain Renaud que comme un Barabbas meurtri, un bandit littéraire, un jeune "bomme" talentueux, certes, mais qui passera bien un jour le stade de l'adolescence<sup>38</sup>, et cela à grand renfort de bourses du Conseil des arts<sup>39</sup>.

<sup>36</sup> (1925 Sudbury; 1995 Montréal), Critique littéraire, essayiste et romancier, M. Éthier-Blais fait des études en lettres à l'Université de Montréal (1946-48) où les idées de Lionel Groulx et de Guy Frégault l'ont particulièrement marqué. Il poursuit ses études à Paris (1948-52) pour ensuite entamer une carrière de diplomate. Depuis 1961, paraît dans *Le Devoir* sa chronique littéraire d'ouvrages français et québécois. Il est membre de l'Académie canadienne-française depuis 1971. Finalement, (je souligne) «Jean Éthier-Blais se rattache à la meilleure tradition des moralistes parce qu'il *sait*, en allant au-delà des livres dont il parle, au-delà du langage, nous parler en définitive de nous» (Michel GAULIN). *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* (Fides, 1976).

<sup>37</sup> C'est-à-dire, au César du Caïphe (Jean XIX, 15), ou encore, au peuple-apôtre-judaïque de Lionel Groulx. En parlant de l'usurpation de l'identité "canadien" à celle-là de "canadienne-française" lors de la Confédération, l'Abbé Groulx voit là l'introduction de «la dualité nationale» qui marque le temps «de définir et de diviser, de rendre à César ce qui était à César et à nous ce qui était à nous». *Notre maître le Passé*, Montréal, l'Action française, 1924, (15). Groulx voyait bien que, enclavé au Nord-Est de l'immense Amérique, son petit peuple avait des prédispositions apostoliques et c'est la raison pour laquelle il l'assimilait aussi promptement au peuple élu par excellence, le peuple juif. Voir «Les Juifs de l'Amérique», Lionel Groulx, *Un anthologie*, s.l., BQ, 1998, (93).

<sup>38</sup> «Le nationalisme qui étonne d'abord, comme les premiers cris de l'adolescence, finit par être considéré avec sollicitude, non seulement par les fédéralistes, mais par tous les Canadiens français fatigués à la seule pensée qu'il faudrait faire un effort pour exister en dehors du système d'acceptation et de grandeur que proposent leurs leaders, apôtres de la compréhension, de l'union, des grands ensembles...» Hubert Aquin, «La fatigue culturelle du Canada français», *Liberté*, (315). Texte repris dans *Blocs erratiques*, 1977, (89-90).

<sup>39</sup> Question de vérifier l'orthographe du mot "bum", je cherche dans le *Dictionnaire* [orthophonique!] *de la langue québécoise* de Léandre Bergeron qui me renvoie à : «Bomme n.m. –Individu qui travaille le moins possible et vit des générosités d'autrui. –Voyou. –Robineux. *Être sur la bomme* –Être sans le sous, marcher vers sa ruine». Je constate que ce mot est synonyme de «Cassé n.m. –Un individu sans une cenne noire». Dans le *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, j'aperçois qu'en 1970 «[u]ne deuxième bourse du Conseil des arts du Canada lui permet de partir pour l'Inde à Pondichéry où il entre en contact avec les penseurs de l'Orient et approfondit avec eux ses notions d'écriture». Cela vient me confirmer ce

37. Ce qui semble avoir été le curieux sort de Jacques Hamilton Renaud qui, apparemment, devient, auprès de M. David Lipman (leader du parti Égalité), un chantre de l'idylle libérale pré-second référendum (1995).
38. C'est en fréquentant les textes critiques d'Hubert Aquin qu'il est possible de remonter à la source de ce scénario atavique qui, à l'époque, semble réduire tout artiste canadien-français au pernicieux rôle d'agent double. Et, toujours si l'on suit la pensée d'Aquin (selon laquelle la nation canadienne-française est, fondamentalement, une nation "artistique"—V §16n.13), la fiction nationale, pour gagner quelque validité, devra s'excéder elle-même, c'est-à-dire mourir à elle-même pour ensuite renaître à travers l'exégèse qui la ressuscite. Mais avant de parler de (re)naissance, c'est d'abord à une mort rituelle et symbolique qu'il s'agit de se confronter. Ainsi, toujours selon Ponce (je souligne):

...cette littérature doit correspondre au milieu qu'elle s'apprête à décrire. Elle sera à la fois un *témoin* et une *arme*. L'expression de soi permettra à l'homme canadien-français de désaliéner. Il faut donc lui donner *une image de lui-même qui soit fidèle à ce qu'il est* tout en lui permettant de rejeter cette *image*, pour la remplacer par une autre, plus *noble* et plus *pure*. La littérature réduit et transforme; devant le spectacle de ce qu'il est devenu, le Canadien français devra prendre position *contre* [sic] lui-même. C'est de cette prise de conscience que surgira l'homme nouveau. [...] *Le miroir est fidèle*; c'est ainsi que parlent les humiliés et les offensés, c'est ainsi qu'à chaque ligne ils blasphèment. Il n'en reste pas moins que ce langage est dépassé dans la mesure même où les Canadiens français se transforment. *En l'écrivant*, et puisque pour lui, écrire c'est permettre à l'homme canadien-français de s'épanouir, *M. Jacques Renaud signifie son arrêt de mort*. Plus il s'adonne à ce genre d'écriture, plus il en souligne l'importance fondamentale, et plus il la rend désuète. *Le sujet objectif de son livre est donc en fonction de la disparition de son mode d'écriture*. Voilà l'impasse. Il est impossible de transformer en langue littéraire un langage auquel il est interdit au départ d'exprimer toute la réalité. [...] *Ce livre est le chant ultime de la dépossession*. [...] Sans doute l'école de *Parti Pris* [sic] a-t-elle raison et *seul le spectacle de nous-même, tels quels, nous forcera à nous détruire pour renaître*. Deux jeunes écrivains viennent de nous tendre *des miroirs*; on y regarde ses traits décomposés et le cri se fige dans la gorge.<sup>40</sup> [174]

39. Caractéristique de l'élite canadienne-française, la critique de M. Éthier-Blais explique, met en perspective et comprend, mais, semble-t-il, que la moitié du problème de l'écrivain qui, selon Aquin, est de «vivre dans son pays, de mourir et de ressusciter avec lui<sup>41</sup>» (IV §29). Et c'est justement parce qu'il maîtrise et

---

que j'ai le souvenir d'avoir lu chez Godin à l'effet que Renaud serait devenu «bouddhiste zen» (*Écrits et parlés I*, 1 Culture, 79) et cela, sensiblement au même moment où M. Éthier-Blais devient membre de l'Académie canadienne-française. «Un vrâ homme», *Le Cassé*, (69).

<sup>40</sup> Jean ÉTHIER-BLAIS, «Une nouvelle littérature», *Études françaises*, 1<sup>re</sup> année, no 1, février 1965, dans Jacques Renaud, *Le Cassé et autres nouvelles...* (110). L'autre écrivain dont parle Jean Ethier-Blais est André Major, son roman, *Le cabochon*, a été publié chez "parti pris" en 1964.

<sup>41</sup> Hubert AQUIN, «Profession : écrivain», *parti pris*, vol. I, n°4, janvier 1964, (30b). Les citations qui suivent proviennent du même folio. Voir l'entrevue accordée à Gordon Sheppard dans *HA! A self-murder*

respecte la langue dans «ses structures héritées» qu'il peut continuer à «exer[cer] une hégémonie unilatérale sur les esprits» et, ainsi, parler d'"image... plus noble et plus pure", de "prise de conscience" de l'"homme nouveau", d'"impasse", de "miroir fidèle" par lequel "on (et pas nous! "pas des frères") regarde ses traits décomposés" pendant que "le cri (de qui?) se fige dans la gorge". En définitive, M. Éthier-Blais n'est pas de la caste des parias, et il est sûr de ne pas se faire «planter un tournevis dans le gorgoton<sup>42</sup>»! Néanmoins, le cri (la cassure de cette langue «du reste parfois incompréhensible» qu'il parvient à comprendre «en imitant l'accent de ce milieu», IV §43) se fige dans la gorge. Ainsi, lue à voix haute, la vocifération jouale étrangle, et telle une bête sauvage, elle saisit à la gorge le lecteur, victimise le non-initié jusqu'à le faire passer de la plénitude de son milieu cultivé ("nous") au vide de celui où la «déchéance est absolue» ("on").

40. Étrange procès de séduction en lequel, en effet, comme l'affirme au même moment Godin, «seuls les québécois [*sic*] qui sont et auront été victimes de la mise à mort de notre langue et de son remplacement progressif par des apports étrangers... pourront *percer les mystères de nos livres*<sup>43</sup>». Ici, en effet, il n'est pas question de "comprendre", mais bien de "percer les mystères", parce que cette littérature possède un caractère dogmatique, sinon même mystique, auquel il s'agit pour le (pauvre) lecteur de prendre part (à sa pauvreté) comme on prend parti (pour les pauvres). Ainsi, cette "image fidèle" (et fidèle parce que non-officielle : inédite) que transmet cette "langue *du reste* parfois incompréhensible" (langue de la part *restante*?) se fige dans la gorge et c'est de cette fixation-décomposition spéculaire qu'une "prise de conscience" advient de laquelle "surgira l'homme nouveau" parce que, justement, elle permet au vieil "homme canadien français de se désaliéner", de "prendre position *contre* lui-même". Ainsi, de victime-hôte<sup>44</sup> (*hostia-hospes*) d'un frère ennemi (*hostis*), le paria joual

---

*mystery* (63-82) où Jean Éthier-Blais s'explique amplement sur l'œuvre d'Aquin qui, selon lui, n'a aucune valeur en raison du manque de maturité de l'écrivain.

<sup>42</sup> Jacques RENAUD, *Le Cassé et autres nouvelles...* (79).

<sup>43</sup> C'est moi qui souligne. Gérald GODIN, "le joual politique", *parti pris*, II, n° 7, mars 1965, (59a). Article repris dans *Écrits et parlés I. Culture*, (39).

<sup>44</sup> «*Hostia*, pour les Romains, veut dire "victime offerte aux dieux comme offrande expiatoire pour apaiser leur courroux". [...] Or, l'*hostie* chrétienne, par un renversement total de sens, ne signifie plus l'immolation d'un *Autre* au courroux d'un Dieu, mais l'auto-immolation, l'auto-sacrifice librement consenti

se mue en bourreau de lui-même. Ce que, dans le contexte caïnien (II §13n.29) particulier de cette époque, le critique résume à : «Il tue son rival<sup>45</sup> et continue à errer comme un chien dans la ville, à la recherche d'une autre victime» (172).

41. Tout ici, dans l'optique du critique, témoigne de la "conception" (spirituelle et, en cela, combien chrétienne) de l'homme nouveau, du dépouillement tout néotestamentaire<sup>46</sup> du vieil homme. Ainsi, cette "nouvelle littérature", "par le fait même qu'elle colle au réel, elle agit comme fourrier de la révolution" : elle l'annonce et la prépare ("elle est à la fois un témoin et une arme") et cela parce que "seul le spectacle de nous-mêmes, tels quels, nous forcera à nous détruire pour renaître". Et si l'on parle comme un converti (V §76n.98—ce qui, paradoxalement, ne semble pas être le cas du critique), cette "conception" qui fige symboliquement le corps émacié du joul (l'image fidèle) procéderait de cette circoncision toute spirituelle<sup>47</sup> qui a partie liée avec ce baptême en la mort du Christ qui "détruit le corps de péché<sup>48</sup>" (IV §48—V §58). Corps qui correspond à l'être humain tout entier (de préciser la T.O.B.), auquel, dans le contexte québécois, l'écriture cruciale joul offrirait de sacrifier-libérer celui qui parviendrait à s'y identifier, c'est-à-dire, non à *comprendre*, mais à *y être compris* de façon à ce que la simple lecture devienne dépouillement, et non pas de lui-

---

pour le tout Autre, Dieu et pour les autres mêmes pour les *hostes*, les ennemis. Si Jésus a rendu dérisoire toute autre immolation, il n'a pas aboli l'idée autosacrificielle (faire mourir le "vieil homme") qui est à la base même du christianisme. [...] ...le haut clergé ne demande-t-il pas de recevoir l'Ennemi (*hostes*) en hôte accueillant (*hospes*).» Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec*, (446-47).

<sup>45</sup> Rival immédiat, mais néanmoins ambigu parce que c'est tout de même à un semblable (aliéné et néantisé, tout comme lui-même) que s'adresse l'acte homicide qui, par effet de miroir, prend la signification d'un suicide interposé. Ainsi "Ti-Cul Ti-Jean" ne tue pas vraiment Bouboule, mais comme on le verra, s'offre en sacrifice aux «évangiles à scandales» en lesquels naissent les assassins. «Si y m'prennent, ça va être comme dans *Allô Police*. Y vont publier mon portrait avec un numéro sur la gorge, un numéro long comme le bras». *Le Cassé*, (69)

<sup>46</sup> Et Jacques Renaud d'affirmer : «J'AI ÉCRIT *le Cassé* comme un gars qui écrit son testament. [...] par réaction à tout ce qui était étranger ici». Entrevue de Jean Bouthillette, «le cassé, c'était l'enfer», *Perspectives*, 11 novembre 1967, dans *Le Cassé et autres nouvelles*, (156).

<sup>47</sup> Voir *Colossiens* II, 11-12 : «En lui vous avez été circoncis d'une circoncision où la main de l'homme n'est pour rien et qui vous a dépouillés du corps charnel : telle est la circoncision du Christ. Ensevelis avec lui dans le baptême, avec lui encore vous avez été ressuscités...»

<sup>48</sup> Voir *Romains*, VI, 4 : «Par le baptême, en sa mort, nous avons donc été enseveli avec lui, afin que... nous menions nous aussi une vie nouvelle. [6] ...notre vieil homme a été crucifié avec lui pour que soit détruit ce corps de péché et qu'ainsi nous ne soyons plus esclave du péché. [...] 14] Car le péché n'aura plus d'empire sur vous, puisque vous n'êtes plus sous la loi mais sous la grâce.» & VII, 6 : «...mort à ce qui nous tenait captif, nous avons été affranchis de la loi, de sorte que nous servons sous le régime nouveau de l'esprit et non plus sous le régime périmé de la lettre.»



*même*, mais justement de lui-*autre* (la victime-hôte) et renaissance à lui-même (le *Lazare veni foras* de Blanchot) hors de la tombe-crypte (§7), de la constriction typographique, qui peut déjà être vue comme un cercueil-sarcophage (et, par conséquent, une espèce de matrice en lequel l'homme-"éditeur" se refait lui-même, se re-"met au monde").

42. Chez «parti pris», le critique est vu comme quelqu'un qui ne sait pas encore lire, ou plutôt comme le "vieil homme" qui est encore encombré, embourbé sous le régime de la lettre-loi, comme celui qui extrapole pour dire quoique ce soit parce que justement, à ce niveau, sa voix ne porte pas (elle ne porte qu'aujourd'hui depuis qu'au Québec on ne se nourrit plus que de toutes sortes d'essais métalittéraires qui sont là, dirait-on, pour aplanir et uniformiser la travail national-éditorial à l'oeuvre dans toute expérience artistique authentique au Québec). Par conséquent, le critique, summum de la figure aliénée et fatiguée du lecteur infantile, devient dont le bouc émissaire<sup>49</sup> de l'écrivain prolétaire, et par là même, de ceux qui se convertissent à la mystique du peuple, à sa foi conspiratrice en une langue à blasphèmes toute virile et prompte au péremptoire.
43. À jamais étranger et hostile à cette lancée corps et âmes dans la conquête nat(ion)ale, le critique (Éthier-Blais, lecteur de Groulx, n'est certainement pas si réfractaire à ce que représente l'"Action nationale", mais dans ces années de redressement de la débandade tranquille, tous les *cathos* ne donnent pas dans le *scato*) est tenu en marge tel un voyeur qui ne peut "percer les mystères de nos livres", et victimisé en cela, justement parce qu'il n'est pas et n'a jamais été "victime de la mise à mort de notre langue", parce que ce qu'il lit à voix haute, tel un mystère, devrait se lire tout bas et justement garder le caractère d'un secret (et d'un secret qu'on ne comprend pas, mais dont on "perce les mystères" en intégrant du même coup le parti du nouveau pouvoir—V §120).
44. Ainsi dans le contre-coup qu'il porte à l'oeuvre, comme pour officialiser (contre-signer) l'étrange édition—la mystérieuse publication, pour la rendre plus familière et plus *compréhensible* au discours savant, le critique édulcore sa force

<sup>49</sup> André BROCHU, «la nouvelle relation écrivain—critique», *parti pris*, vol II, n°5, janvier 1965, (60b).

de frappe blasphématoire (le "coup de poing en pleine figure") et répond en charriant long comme le bras une vague antithèse bon-ententiste à la terreur "scolaire" de «parti pris» (V §38) qui, en fin de compte, ne s'adresse peut-être qu'à personne<sup>50</sup>, c'est-à-dire à nous-z-autres, la part restante, les ticounes (III §20n.13) attardés dans un fond de remugle de province nationale.

45. Mais dans le contexte particulier de la fin de la révolution tranquille, ce "chant ultime de la dépossession" ne peut être qu'une adresse en soi, un cri désordonné, une adresse, inavouable et irrecevable, à une enfance québécoise accaparée déjà de propagande demi-civilisée<sup>51</sup>. Enfance qui ne sait pas encore assez lire, écrire et encore seulement parler. Une adresse ignoble (roman analphabète, spectre de la conspiration des jouaux) mais pourtant trop lettrée—trop catholico-messianique (n'accouche-t-elle elle de "messies grimaçants"? IV §26), ou encore juste assez lisible (ne serait-ce que lisab') pour avoir été débité "à voix haute" et, par là, comprise par un des pères de la «société immémoriale du Canada français<sup>52</sup>». Pères qui, déjà qu'il "accepte[nt] plutôt mal d'être constamment provoqué[s]" (IV §34n.45), et qui acceptent alors encore moins d'être *subito presto* renvoyés *ad patres* (comme on dit : "vers" les ancêtres, à mort), et, qui plus est, par la jeunesse violente et insolente qui déroge en ce qu'elle n'a plus cure de respecter les fruits anciens, le digne et précieux "magistère" dévolu à la

<sup>50</sup> Ou encore, à Personne, si on s'imagine que c'est Polyphème qui parle (III §29n.27). Sinon, c'est tel le livre *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche qui est «un livre pour tous et pour personne». Dans le contexte québécois, je dirais plutôt que parti pris représente un livre dédié à tous, pour plus personne.

<sup>51</sup> Renaud dit avoir écrit son roman afin d'offrir un document qui, pour la première fois, médiatise la vie et le quotidien réifié d'une des pires périodes de l'histoire montréalaise : «J'ai écrit le Cassé comme un gars qui écrit son testament. [/] J'ai commencé à écrire par réaction à tout ce qui était étranger ici. Par exemple, quand j'écoutais la radio, j'entendais des chansons américaines ou françaises; on parlait de New York ou de Paris, mais jamais de Montréal. Je ne me reconnaissais pas dans tout cela, et ça m'agaçait.», "Le cassé c'était l'enfer", *Le Cassé*, (156).

<sup>52</sup> Jean ÉTHIER-BLAIS, *Autour de Borduas, essai d'histoire intellectuelle*, Montréal, PUM, 1979, (39). Cet essai est-il le *Borduas et ses Amis*, Montréal, PUM, 1976? Celui-ci même étant un «texte remanié» de la thèse de doctorat ès lettres qu'en gentlemen, M. a présentée en 1970 à l'Université Laval sous le titre : "La formation des idées esthétiques et littéraires de Borduas". (*Dictionnaire des auteurs québécois*, 232b). Si c'est le cas, on en serait alors à la deuxième «mouture», à Québec : «À cette période de quiétude... succédèrent... des reprises successives de ce texte, un allègement du ton, une transformation du genre. Sans doute les pages qui suivent se ressentent-elle de ce chassé-croisé. [...] Ceci ne saurait être une somme, ni y prétendre; mais un essai, dont la cohésion sera celle, douteuse, du genre même», Avant-propos, (10 & 11). Par ailleurs, dans ce livre, notre docteur apostolique affirme que «La vie de Borduas... fait aujourd'hui partie de l'évangile québécois.» (15—I §49)

récolte du «labeur des morts<sup>53</sup>». En effet, ces pépères historiens (témoins-*histôr*, II §2), puisqu'ils représentent le témoignage ancestral de la survie utopique de cette part élue du peuple, témoignent (V §56); mais ne témoignent, par contre, que depuis ce pernicieux procès de folklorisation qui résulte de leur doctrine héroïco-historique. Puisqu'ils s'entêtent à jouer ce rôle de représentants *décapités* dans l'histoire *capitaliste* des autres, ils *sont* officiellement la mort, c'est-à-dire les contre-seigneurs de cette «littérature émolliente de nos protonotaires et de nos archiprêtres» qui, soit dit en passant, «est légalement à notre image et à notre ressemblance<sup>54</sup>». Et la mort au col empesé, bien en forme, la mort partout qui, sous couvert de politesses, s'infiltré *bien comme du monde*; infâme obséquiosité chieuse dirais-je plutôt que seule une virulente vocifération coprolale peut servir à conjurer, et cela, *de la façon la moins du monde* possible :

46. Sacrons au moins ces chieurs officiels de mots morts qui sont sacralisés en tant qu'agents émollissants et aussi en tant qu'ennemis redoutables du blasphème et du sacre! Rendons-leur au moins cet hommage (posthume) qu'ils méritent pour la bonne raison qu'ils ont vécu de l'attendre. Christ dopé à la thalidomide, hurra pro nobis, frère untel, ora pro nobis; frère o'neil (fils de l'accidenté), ora pour les petits nègres... Je bascule dans le sur-blaspème avec la ferveur des premiers apôtres [§9c—I §46]: je me sens investi pas six chars de Christ, six par banc, et par des barges de vierges poudrées qui découpent l'amuse-gueule de Paul-hors-les-murs en hosties pour donner la communion aux fifis. Je ne charge pas, saint crème [sic] fouetté, je décharge à pleins ciboires, j'actionne mes injecteurs de calice à plein régime et je sens bien qu'au fond de cette folle bandade je retrouve, dans sa pureté de violence, la langue désaintciboirisée de mes ancêtres.
47. Mais c'est un peu plus avant, après cette violente imprécation que le lecteur, pris à partie, réalise que finalement, participer à toutes ces actions culturelles pour promouvoir la pureté de la langue-race, le bien parler français au Québec, n'est plus qu'une sordide perversion nécrophile «car la langue majestueuse et maternelle... a un statut de langue morte». Ainsi, «La bien parler, c'est déjà faire preuve de nécrophilie», autrement dit, c'est faire comme toulmonde : entrer dans le commerce de ces héros de la légende, de ces ancêtres morts en faisant de la terre, en défrichant, en colonisant et en faisant croître la race (IV §24). Figures auxquelles aucune langue, si elle n'est préalablement et dûment

<sup>53</sup> «La jeunesse catholique et lettrée a devant elle le plus beau des devoirs. Qu'elle se pénètre bien des principes de l'économie chrétienne pour y prendre la loi du progrès harmonieux. Qu'elle se pénètre aussi des directives de notre histoire puisque rien n'est à continuer que le labeur des morts.» Lionel GROULX, *Notre maître le Passé*, "le patriotisme des jeunes", texte en liminaire de l'édition de 1924, (9-10).

<sup>54</sup> Hubert AQUIN, *Trou de mémoire*, (105-06). Les citations qui suivent proviennent des mêmes folios.

"désaintciboirisée", ne peut véritablement redonner vie que si cette parturition mnémonique s'effectue hors de ce "nous" *comme du monde* et comme du *même* monde, hors de cette unanimité close et catholique, que la défiguration jouale contamine à juste titre. Et cela, comme si, devant ce "nous"-même éclaté (et païen) de l'homme ancien, elle opposait un virulent (et autrement plus chrétien!) "nous"-z-*autre*<sup>55</sup> qui, à travers tout le mouvement décolonisateur, de près ou de loin à «parti pris», cherche le moyen de s'exprimer en tant que tel sous la forme du même qui, durant toute la période des années soixante, échoue à se constituer en un groupe à caractère résolument "politique et culturel". En fait, c'est au jocal "jubilatoire" qu'il échoit de donner forme à la spectaculaire mascarade de l'identité dite "québécoise" (V §81).

48. Cet "alteridentique" qui sort de sa vieille peau de Canadien-français dit d elui-même qu'il est Québécois. Et comme le dit Piote, cet *autre* est "ambivalent" parce que, à la fois objet et sujet de la libération-parturition nationale, il est "nous" et *autre*, c'est-à-dire "nous-z-*autre*" que l'on doit faire soi-même en tant qu'individu, envers et contre tous dans l'exercice dialectique du jocal politique qui agit en tant que repoussoir d'un soi agonisant mais toujours vivant et critique. Et critique en cela qu'il est connu, ce jocal, hui, et que c'est en l'usant de façon stratégique dans nos rapports avec d'autre québécois (de langue anglaise ou autre) qu'il devient une espèce de compost, une trame assez vague de mots, qui puisse servir d'écran paranoïaque à la conversation. Compost en ce que cette langue en procès de décomposition organique, une fois figée en un fond de culture (IV §20), permet ainsi, non pas de l'écrire, mais néanmoins de la mieux parler. Et cela, tout en soutenant et favorisant l'ambiguïté interlinguistique du gallo(p)-jocal. Parce que ce fond de culture offre une référence qui prête un

---

<sup>55</sup> Aussi étrange que cela puisse paraître, le "nous"-z-*autre* partipriste est forcément chrétien en ce qu'il révèle la vérité quant à l'identité en péril des Québécois, vérité que le dogme catholique officiel accuse de vulgarité. Jean-Marc PIOTTE a réfléchi sur le sujet : «Les militants, s'ils ont rejeté la religion de leurs ancêtres, conservent par-devers soi cette vertu [de dévouement]: ils sacrifient leurs vies, non pas aux enfants, à Dieu, à une communauté religieuse ou aux pauvres Africains qu'il faut évangéliser, mais à une cause». En note, le texte poursuit : «Militer, lutter contre une situation sociale et promouvoir un projet de société, suppose un autre —nation, prolétariat, femmes...— qui est, inextricablement liés [*sic*] pour le militant, sujet de la libération espérée et objet à libérer de l'oppression. Cet autre ambivalent, objet et sujet, est le référent universel auquel se consacre le militant». *La communauté perdue. Petite histoire des militantismes*, Montréal, vlb éditeur, 1987. (54-5).

standard qui, pour incertain et ambigu qu'il soit, permet à tout le moins d'étayer la proposition. Cela va s'en dire qu'on perd de moins en moins la face en grimaces interposées de la langue française. Cependant que parler joual peut devenir péremptoire lorsque l'espace de la conversation refuse de se situer dans l'espace que désigne le Joual de Troie (II §3n.9—V §80).

C'est comme si, à ce moment déjà, en 1964, nous-z-autres on commençait à éditer nos premiers romans jouals pour, noblesse oblige, donner en spectacle (à lire) à la face unanime des nécrologues ces quelques gladiateurs qu'hui on ne reçoit plus comme un document d'archive prêt à être administré à la légende, mais plutôt comme un événement face auquel le critique même prend la place du voyeur-profanateur (Érostrate) et qui n'est témoin que s'il peut "percer les mystères de nos livres", c'est-à-dire, que si il est lui-même issu de l'étable des jouaux, que s'il a "été victime de la mise à mort de notre langage et de son remplacement par des apports étrangers" (V §40n.43).

49. En pensant à l'oreille de Van Gogh, le "suicidé de la société" (Artaud)

*(Il saisit sa tête par les cheveux dans sa main droite;  
il la détache de ses épaules et la tient à bout de bras.)*

Tu montreras ma tête à Gauguin, elle en vaut la peine.

RIDEAU

LE SOLDAT CLAUDE, (67)

50. (...)

51. Ces pères, ces ancêtres vivants sans plus de tête sur les épaules, qui tiennent mordicus à leur rôle de représentants du sens du devoir et de la responsabilité collective (el' gros bon sens—bon sang!), formés à la culture cléricale; ces représentants ont, en effet, une mission: «poursuivre (selon l'expression de Groulx dans son livre, *Notre maître le Passé*) "le labour des morts"<sup>56</sup>» (II §15). Et cela, dans le contexte de la révolution tranquille, ils le font, et tout simplement, en reléguant aux archives ces auteurs joualisants ("l'école *Parti pris*"—V §38) afin qu'ainsi ils deviennent, dans le présent, les hérauts inoffensifs du fameux destin collectif "de la société immémoriale du Canada français" (Éthier-Blais). Destin apostolique aussi qui se prolonge ainsi dans le devenir de la culture

---

<sup>56</sup> François CHARRON, *La passion d'autonomie, littérature et nationalisme*, Montréal, Les herbes rouges, 1997 [1982], (30-31).

québécoise pour en constituer le substrat interdit (l'officiel renié) qu'une sorte de boue jouale vient recouvrir pour faire craquer la face de carême de tous les Québécois (V §54 & 66).

52. En effet, le joul, qui a pour effet de désacraliser l'institution du bon parler (défigurer notre mythique physionomie nationale) agirait ici comme le reniement de tout le leg officiel de la culture de nos ancêtres-héros. C'est notre peau noire qui s'y refuse et fait, ainsi, volte-face au giron de la haute culture héritée de la Vieille-France et à toutes les prescriptions morales qui trouvent leurs élégances dans l'ascétisme le plus pieux. C'est l'enfance en reste du peuple québécois qui, dans et par le rite débridé, le saccage, de l'écriture, a vite fait d'être rattrapée dans son bafouillement par l'histoire-la-fameuse-fatalité de ce peuple-apôtre si utopique, et pourtant si présent malgré tout. Réel roman de famille dont les personnages ont ainsi tendance à devenir de plus en plus fictifs<sup>57</sup>.

53. En rapport avec ce rattrapage fatal, je dirai que ce roman particulier, *Le Cassé*, que "parti pris" édite, fait jouer (*edere*), dans l'enceinte culturel du Québec de 1964, accomplit en quelque sorte les thèses de Groulx sur l'indépendance de la nation et la crainte de la trahison de la classe dirigeante.

54. (suite de V§51) Destin qui n'est autre que de s'offrir «en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu<sup>58</sup>» (IV §36n.53) ainsi qu'au maître et sauveur britannique<sup>59</sup>. Mais

<sup>57</sup> Sur la page de garde du roman *Le Cassé* on peut lire la note suivante : «Tous les personnages de ces nouvelles sont de plus en plus fictifs». L'édition originale qui (si je ne m'abuse) ne porte pas tel enseigne, mais seulement celles-là qui lui sont subséquentes. La scène de militantisme apostolique citée ci-haut, loin d'être seulement parodique, devient blasphématoire lorsque Ti-Jean se retrouve à prendre la place du Christ, n'est-ce pas un moyen sublime d'évoquer une rivalité entre les militants eux-mêmes, «les très riches et les très pauvres», qui, quelques pages plus loin (76) «se déchire[nt] les uns les autres... s'auto-détrui[sent] aussi». «On partait en gagne pis on montrait au monde qu'on avait du cœur au ventre, on donnait le bon exemple... On s'faiit à l'évangile, on contait pas d'menteries, on faisait comme Jésus-Christ disait de faire. [...] Mais j'étais l'seul dans gagne à faire comme Jésus-Christ... J'me suis tanné vite...»

<sup>58</sup> *Romains*, 12, 1. C'est-à-dire : en constant acte de macération, "pratique d'ascétisme observée dans un esprit de pénitence" : mortification (*Le petit Robert*).

<sup>59</sup> «La déconvenue des autorités impériales britanniques fut grande lorsqu'on découvrit que les Francs-Canadiens n'étaient pas les petits moutons qu'on imaginait, et qu'il ne suffisait pas qu'un évêque manie les foudres ecclésiastiques et célestes pour qu'ils accourent dans l'armée anglaise. C'est qu'il était possible d'é luder le service militaire en restant tout simplement chez soi. Il est vrai que l'on risquait l'enfer, selon Mgr Briand, mais on y allait que beaucoup plus tard, après la mort, tandis qu'avec les Anglais, c'était l'enfer tout de suite sur la terre, et la mort presque certaine à brève échéance. Les jeunes hommes d'âge militaire choisissent donc de risquer d'aller en enfer à la fin de leurs vieux jours, plutôt que de mourir jeunes pour messieurs les Anglais...». Raoul ROY, *Les patriotes indomptables de La Durantaye, excommuniés en 1775 pour refus de combattre dans l'armée britannique contre les indépendantistes américains*, Montréal, parti pris, 1977, (16).

ici, j'entends dans le présent démythifié, les hérauts-héros inoffensifs du nouveau mythe de l'homme nouveau, Québécois. En effet, qui est-il, ce héraut-héros, précurseur, saint Patron du Canada-français? "Car", on s'en souvient, "les véritables assassins, c'est nous" (IV §47). *Nous*, c'est-à-dire les batinses de batèche de saint Jean-Baptiste! Ainsi la mort, pour ce "nous", ce fameux destin «durement fixé<sup>60</sup>», c'est à perpétuité que son labeur nous travaille. En permanence, tu fais du temps (V §56), tu purges ta peine, ticoune mal léché de "Damned Canuck" (V §59/61-63). N'était-il pas temps qu'un *labeur vital* (II §5-7n.12) me lave, me purge de ce "nous"? «Ayez pitié de ceux qui labourent la vie» puisque, en effet, ce sont eux qui, une fois pour toutes, nous délivrent du vieux et combien pourri "labeur des morts". Et malgré que ce labeur, hui, est celui des morts d'hier, ce labeur demeure vital : c'est «[l]a réunion des chairs au-delà des frontières de l'âge» (V §23) qui me fait le contemporain de ces nouveaux martyrs baptistes (IV §23-24), de ces nouveaux héros nationaux grâce auxquels la mort est devenu possibilité de renaissance (V §39).

55. C'est, en effet, à partir de cette identification à Jean le Baptiste qu'il devient possible de "percer les mystères de nos livres" (V §40). De même que la figure ambiguë du "personnage" du *Cassé* peut être envisagée tant dans une perspective infantile, dégradée et scatologique («Ti-Cul Ti-Jean!», 71), elle peut l'être, dans celle, rédemptrice et élevée, qui annonce la fin des atermoiments du Ti-Jean (Baptiste!) qui assassine, non pas «pour rien» comme l'affirme Ponce, mais pour qu'on l'assassine à son tour et qu'ainsi, par suicide interposé, tous les assassins en puissance parviennent à naître «dans les évangiles à scandales» (je souligne):

56. On va parler d'un maniaque. Le maniaque au tournevis. Ou bien le maniaque à la grosse roche pesante. Ça va intimider les mécaniciens et les maçons. Un maniaque. Le tueur n'aura plus le doit à son existence passée et à venir. Il sera simplement un tueur, essentiellement un tueur. Pour tous ces badauds de la bêtise, l'assassin n'aura existé que le temps écoeurant, sadique, maniaque. Avant? Après? Peu importe. Un tueur, c'est rien qu'un tueur. Il ne faut surtout pas qu'il soit autre chose. Ça compliquerait les choses. *Il est né en tuant, il est né d'un corps qui pourrait déjà*. Il doit mourir tué. Pendu proprement. *Les tueurs, c'est une race*. On veut rien savoir de leur vie avant l'assassinat. *Ils sont nés dans les évangiles à scandales*. Leur pays, c'est la prison [V §54]. Leurs mœurs ne sont pas ceux des babauds [*sic*] de la bêtise. Les assassins et les autres meurent assassinés. C'est écrit dans les évangiles à scandales. Seuls les badauds de la bêtise ne meurent jamais. Ils sont là, ils sont toujours là pour en témoigner. [68-69]

<sup>60</sup> «Notre destin sembla durablement fixé», *Refus global*, Paul-Émile Borduas, *Écrits I*, 1987, (329/33).

57. Les "badauds de la bêtise", lecteurs et, sans doute, rédacteurs des "évangiles à scandales", ce sont donc ceux qui ne prennent jamais part directement au massacre, ceux qui ne prennent jamais parti, parce que, immortels, ils font office de spectateurs omniscients et omnipotents, témoins incontestables du "spectacle de nous-mêmes [qui] nous forcera à nous détruire pour renaître".
58. (IV §48—V §41) Dans cette perspective sotériologique, en laquelle critique et écrivain se disputent la place et de l'assassin et du rédempteur, de façon inédite, c'est le "corps de péché lui-même", c'est-à-dire, l'écriture jouale qui, telle une relique morale, apparaît comme la mue, la carapace cruciale du vieil homme canadien-français, qui fait du Québécois un mutant<sup>61</sup>. Et cela, un peu comme si la révolution s'était tranquillement accomplie au niveau épidermique à travers cette mythique remontée des Enfers en lesquels l'urbanisation a jeté cette "race de tueurs" pour qu'ils puissent finalement se «convertir à l'horizon de boue<sup>62</sup>» (IV §19).

#### "AMIRONNER"

59. «Conscient de cette distance, de ce trajet que l'on ne peut faire à rebours et qui crée une coïncidence désormais impossible entre l'oral et l'écrit, le romancier de parti pris cherche à s'identifier de plus en plus à la parole honteuse d'une classe d'opprimés<sup>63</sup>». Et en note, la critique d'ajouter : «Ce faisant, l'écrivain québécois n'anticipe pas un état homogène de la société où ce langage serait roi, mais accepte de devenir le non-être (ou le non-poème de Miron) afin d'opérer dans un deuxième temps une reconversion de l'intérieur». Reconversion qui prend ici la forme d'un baptême laïc et ainsi d'une naissance symbolique par et à travers l'émergence toute négative d'une culture en laquelle disparaît le "vieil homme" pour laisser place au nouveau. C'est par ce détour que finalement on revient au point où Chamberland, un peu plus haut (IV §22), parlait du poème "Le Damned Canuck" de Miron qui, dans un extrait de *la Batèche*, "conçoit" dès lors «ce qui peut à peine se concevoir» pour un peuple qui a «Saint Jean-Baptiste pour

<sup>61</sup> Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec*, (456).

<sup>62</sup> Paul CHAMBERLAND, "dire ce que je suis—notes", *parti pris*, II, n° 5, janvier 1965, (36-37).

<sup>63</sup> Lise GAUVIN, «Les romans de *Parti pris* ou le difficile accès à la parole», *Voix et images du pays VII*, Montréal, PUQ, 1973, (109).





61. Cette "séquence" de *la Batèche*<sup>67</sup> de Miron, dans le recueil publié quelque temps à peine avant les événements d'octobre, en 1970, est exemplaire en ce qu'elle rassemble tous les thèmes ici développés depuis le début et permet d'entrevoir une conclusion à l'épopée de «parti pris». C'est, en effet, par le "raque des amanchures des parlures et des sacrules", par le naufrage du "moi" et de "nous les raqués" en batèche dans le baptême de la colère assassine ("mes volées de copeaux de haine / de désirs homicides"), que s'épuise l'agonie de l'«homme croa-croa / toujours à renaître de ses clameurs découragées». C'est en opposition au gros "nous" satisfait de la part élue que le "je" de la part restante<sup>68</sup> refuse la condition qui lui est faite : "Vous pouvez me bâillonner, m'enfermer... vous ne m'aurez pas vous devrez m'abattre", et pas seulement "moi le raqué", le brisé, l'épuisé, le fendu, mais moi "avec ma tête de tocson, de nœud de bois, de souche", avec "ma tête de semailles nouvelles"; moi qui «marche à grands coups de tête à fusée chercheuse / avec de pleins moulins de bras sémaphore» (76) et qui, "orphelin" de moi, continuent à montrer, ou, du moins, à vouloir «que le poème soit le chemin des hommes» (77). Que le poème «debout / dans la matrice culture nationale<sup>69</sup>» devienne le passage risqué d'une naissance virile, baptême en batèche : blasphème, c'est-à-dire *incohérence radicale* qui, en «situation coloniforme<sup>70</sup>», «refait l'homme» en séquences «par mottions de mots», homme-poème qui «devient peu à peu post-colonial». Homme-poème-blasphème donc qui, dans le "ressaut" d'une double négativité, fait entrave à l'entrave, dit et nomme l'aliénation, ce qui empêche d'avancer, de naître, ce qui

<sup>67</sup> Dans l'édition de 1970 (2<sup>e</sup> trimestre), une version manuscrite paraît en p.131 qui sera retouchée par l'auteur avant sa mort en 1996.

<sup>68</sup> «Je parle seulement pour moi et quelques autres / puisque beaucoup de ceux qui ont parole / se déclarent satisfaits. / VOYEZ LES MANCHETTES». "Notes sur le non-poème et le poème", *L'homme rapaillé*, (125). Ces "notes" ont été publiées dans la revue *parti pris*, vol. II, n°10-11, juin-juillet 1965, (88-97).

<sup>69</sup> "Notes sur le non-poème et le poème", (126). Les citations qui suivent viennent de ce texte.

<sup>70</sup> «La pratique littéraire, en situation coloniforme, exprime un comportement d'acceptation». «Faire la révolution, c'est sortir du dialogue dominé-dominateur; à proprement parler, c'est divaguer. Le terroriste parle tout seul. [...] Le révolutionnaire rompt avec la cohérence de la domination et s'engage inconsidérément dans un monologue interrompu à chaque parole, nourri d'autant d'hésitation qu'il comporte de distance avec la raison dominante. [...] L'incohérence dont je parle ici est une des modalités de la révolution, autant que le monologue en constitue le signe immanquable». «Profession : écrivain», *parti pris*, I, n° 4, 1964, (26-27).

nuit à "la marche à l'amour". «En conséquence de quoi, je vais jusqu'au bout dans la démonstration monstrueuse et aberrante. [...] Je ne trahis pas la poésie, je montre son empêchement, son encerclement» (IV §29).

62. C'est donc cette «insurrection de la poésie<sup>71</sup>» («pas de temps pour le beau mot, ...le tour noble»), ce blasphème laïc, qui, en situation décolonisatrice, en faisant outrage à la flasque "raison dominante" ainsi qu'à l'obséquieuse "pratique littéraire", exprime un comportement de refus (de l'écriture) qui «exercera une profonde influence sur le groupe de la revue *Parti pris*<sup>72</sup>». Ce besoin d'incohérer, de ne-pas-écrire, c'est, «dans le ressaut pour dire», une façon d'entraver la marche à l'acculturation, un moyen de "troubler la raison dominante" (*blaptô*— IV §30), d'"égarer la logique" de l'assimilation. Pour tout dire, il s'agit d'un «geste actif... comme une plongée dans le vide intérieur, comme une participation passionnée à la plus extrême pauvreté» (Nepveu). Ainsi l'expression-désir de la colère virile ("mon grand sexe claque / je me désinvesti de vous, je vous échappe"), de blasphématoire, elle prend peu à peu la forme d'un tout nouveau et combien vindicatif contrat baptismal où les mots, tels les «loups des forêts de Grand-Remous», mordent «ô morsure de naissance» (123) dans le mouton («mon nom est "sheep"», 132) pour me renommer «avec... les moignons de ma voix» et, à l'image du poète Miron, «amironner», c'est-à-dire me faire une batèche de renommée «à travers la tête éparse» (162) des poètes orphiques, et

dans les têtes flambées de ma tête, à la bouche  
les mots corbeaux des poèmes qui croassent  
je vais mourir vivant dans notre empois de mort.

«LA BRAISE ET L'HUMUS», (91)

63. Le poème, ce vêtement empesé, ce carcan, qui racle la peau, ressemble ici à un cercueil, un sarcophage en lequel le "vieil homme", se *piquant* du poème, se dépouille lui-même de sa vieille peau, de cette croûte de sentimentalité crasse qui le rivait au passé mythique et melliflu du peuple élu. Écorché vif du poème, parce que «[l]e poème ne peut se faire que contre» et «en-dehors du non-poème», le mutant québécois y reçoit pourtant la charge baptismale qui le familiarise avec

<sup>71</sup> "DEMAIN, L'HISTOIRE", «Six courtépointes», *L'homme rapaillé*, (173). La citation qui suit provient de "DOUBLURE D'UN COMBAT", (170).

<sup>72</sup> Pierre NEPVEU, préface à *L'homme rapaillé*, (11).

le contrat vindicatif qui lie désormais inéluctablement les deux solitudes ensemble, sinon à la même culture, du moins à la même "destinée" capitaliste (c'est la tête catholique de Jean-Baptiste qui tombe et non pas le capitalisme anglais—au fait, c'est de lui-même—lui-*autre*—qu'ainsi le Québécois prend sa revanche!). À cette époque, les bombes explosaient pour séparer ce corps binational étouffant, pour tenter d'échapper à cette étreinte qui, tant elle aliène, tend à annihiler tout regard critique sur la situation globale des ticounes (III §20n.13) qui, parce qu'ils ne "lâchent pas la patate", trouvent toujours les mots pour dire les choses même si *y sont pas encore du monde*.

64. chez Chamberland l'«ombre-peuple» et l'«ombre-poème» s'avancent pour dire «je ne sais plus parler<sup>73</sup>».

65. (...)

#### DE LA COPROLALIE JOUALE À LA COPRODUCTION CULTURELLE

66. Depuis, les éditions ne se consacrent plus à la diffusion de la terreur jouale. "Parti pris", tout en intégrant l'homme québécois à "sa" culture propre (nécessaire ambiguïté de la propriété), s'intègre lui-même au marché de la presse, de l'édition en place (IV §5). Le réseau de la presse capitaliste contre lequel il s'est d'abord constitué broie alors, réduit en poudre, son discours contestataire et révolutionnaire, le banalise. Ce discours, en dépit de son contenu *autre*, devient une denrée symbolique au même titre que toutes les autres sur le marché. En effet, parce qu'il s'adresse à un marché, ce (co)produit<sup>74</sup> de "parti pris" devient une marchandise, une sorte d'engrais qui encore ne sert qu'à cultiver le champ en friche de la culture populaire (IV §3). C'est à ce moment que "parti pris" s'institutionnalise. «Plus tard lorsque la maison a commencé à publier des textes non joualisant, celle-ci a cessé d'être marginale pour ne devenir que déviante par rapport aux maisons d'éditions établies<sup>75</sup>». On sort alors de la logique de cette

<sup>73</sup> Paul CHAMBERLAND, *L'afficheur hurle*, Montréal, Typo [parti pris], 2003 [1965], (105).

<sup>74</sup> La coproduction (V §107) nécessitant l'implication du peuple à la co-production de sa culture. Le peuple représenté dans les produits partipristes est co-producteur et copro-ducteur (I §5n.3): c'est lui, par sa langue, qui fournit la matière première au marché en lequel il se reconnaît, en lequel, par conséquent, il accepte de se voir lui-même reconduit en tant que reproduction. Il s'agit de l'improbable (ou sinon même inavouable) "élections" de la part restante.

<sup>75</sup> Laurent GIROUARD, *La Barre du jour*, "Parti pris", hiver 1972, (143).

«contre-langue» qu'était le "joual politique", on quitte le «maquis linguistique<sup>76</sup>» pour ce nouvel espace socioculturel qui légitimise le parler populaire que devient alors depuis peu la langue québécoise (IV §37). Depuis que, sans plus de honte, un peu partout, on se parle joual, depuis que sa marque (telle une cicatrice idéale) touche de plus en plus de gens et que pratiquement plus personne ne le remarque, voici qu'un nouveau visage se dessine sous le masque de terre coprolale qui se craquelle<sup>77</sup> (V §51).

67. «Le joual... hier encore signe d'infamie révélateur d'une aliénation, devient le symbole et l'outil d'une réappropriation de son identité et d'une nouvelle fierté<sup>78</sup>». Vers la fin des années 60, devenu un phénomène culturel de masse, pris en charge par de plus en plus d'artistes, on passe donc «d'un "joual stratégique", signe d'une volonté d'assumer pleinement la condition de colonisé culturel pour provoquer la prise de conscience qu mènera à son dépassement, à un "joual jubilatoire" devenu le symbole de l'affirmation d'une nouvelle identité "kébékoise"». C'est à ce moment précisément que la nouvelle culture nationale, en s'élargissant, cesse d'être la ration exclusive de quelque "gauchistes avertis" de l'intelligentsia pour se diffuser plus massivement et ainsi devenir la denrée qui donnera consistance à l'homme québécois ordinaire issu de tous les milieux. C'est de cette façon aussi que «le joual joue le rôle de *pharmakon*: il apparaît tout à la fois comme le mal culturel et comme le remède au mal<sup>79</sup>». En devenant partie intégrante de l'identité québécoise, le joual ne défigure plus celui qui le parle, mais lui compose un visage typiquement québécois.

68. Tout comme «Le Parti Québécois institutionnalise le mouvement indépendantiste des années soixante et se démarque de ses manifestations, de ces discours les plus radicaux... [en] ne propos[ant] plus qu'un militantisme à temps partiel<sup>80</sup>», le marché environnant tend, de même, par une sorte de mimétisme, à produire une

<sup>76</sup> Hubert AQUIN, «Le joual-refuge», *Maintenant*, no 134, mars 1974, (18).

<sup>77</sup> Ne dirait-on pas que la nouvelle bourgeoisie nationale, s'étant fait un nouveau visage sous ce masque d'horreur, est plus en mesure de s'adresser au peuple dans sa langue? «C'est avec l'émotion dans la voix...» (III §17).

<sup>78</sup> Yves COUTURE, *La terre promise*, (199). La citation qui suit provient du même folio.

<sup>79</sup> Claude FILTEAU, «Poésie et oralité dans les années soixante. *Les cantouques* de Gérald Godin», dans André GERVAIS (dir.), *Emblématiques de l'époque du joual*, (95).

<sup>80</sup> Jean-Marc PIOTTE, *La communauté perdue. Petite histoire des militantismes*, vlb éditeur, 1987, (29).

culture qui n'a plus rien à voir avec «cette dimension du sacré qui provoqu[ait] horreur et terreur<sup>81</sup>» au temps du "joyal politique". Tout comme le politique, le culturel s'assagit tout en élargissant son auditoire de plus en plus perméable à ce genre de nouveauté. Ainsi, la mode culturelle qui émerge après l'expérience «parti pris» sort le joyal de ce cul-de-sac où l'avait cantonné le «nihilisme cathartique» de la première phase coprolale (IV §17). D'une mystique élitiste (IV §13) et livresque qui ne s'occupait qu'à la libération de quelques initiés (artistes et animateurs culturels), on passe à une liturgie populaire et profane qui rassemble régulièrement dans les salles de théâtre, devant le poste de radio ou de télévision, bon nombre de fidèles<sup>82</sup> moyennement cultivés.

69. Faite par tout le monde et s'adressant à tout le monde, la nouvelle culture québécoise fait ainsi retour à ce type de communication orale auxquels les Québécois, pour y avoir été longtemps maintenu, se sentent encore fortement attachés (II §3). Ils associent alors volontiers cette nouvelle vague culturelle à ce type de «communication directe avec l'autre, sans écran et sans intermédiaire inerte<sup>83</sup>» qui a longtemps prévalu dans la petite vie de nombreux villages. Le côté intellectuel et littéraire de *parti pris* était perçu comme une barrière à la libération collective tant souhaitée. En fait, «en 1968, d'anciens partipristes... seront d'accord... pour parler d'une expérience déjà terminée, comme d'un moment ayant accompli sa fonction. On ne pouvait supposer qu'Yvon Deschamps préparait ses monologues dans les coulisses et que, cette même année, *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay allait redonner au joyal une nouvelle impulsion. C'était, déjà, la deuxième génération des joyalisans, redevables aux partipristes mais s'en démarquant radicalement<sup>84</sup>».

70. Un an plus tard, en 1969, Godin affirmera ceci : «Nous disions que le joyal contribuerait à nous faire prendre conscience de notre identité. Le but est atteint: le joyal est partout maintenant. Il n'est plus caché. Cette phase-là va déboucher

<sup>81</sup> Robert MAJOR dans André GERVAIS (dir.), *Emblématiques de l'«époque du joyal»*, (70). La citation qui suit provient du même folio.

<sup>82</sup> Le caractère religieux que prend le renouveau culturel est indubitablement relié à son aspect spectaculaire (II §21n.47).

<sup>83</sup> Marcel RIOUX, *Les Québécois*, Paris, Seuil, 1974, (56).

<sup>84</sup> Robert MAJOR, «Le joyal politique...», dans André GERVAIS (dir.), *Emblématiques de l'«époque du joyal»*, (81).

sur une phase de libération. Quand nous nous serons trouvés, nous saurons de quoi nous libérer<sup>85</sup>».

71. La sordide coprolalie jouale qui reléguait le peuple à une impossible ascèse, ne le sortant de son enfer quotidien que pour le purgatoire sublime (IV §23/37—V §78) des nouvelles Lettres québécoises dont il n'a que faire, n'aura servi qu'à créer un fossé infranchissable entre le peuple et l'élite en place qui, au tournant de la décennie, se retrouve devant un cul-de-sac. Tout comme les élites socioculturelles du siècle passé, la pratique politique du littéraire chez «parti pris» n'aura servi qu'à créer une classe écran entre les masses et la classe dirigeante. À quelques exceptions près, et tardives, comme l'indique Robert Major, bien que les partipristes aient

épousé la cause du prolétariat québécois, [ils] ne se sont jamais penchés sur les possibilités proprement révolutionnaires d'un peuple conçu comme sujet créateur et à qui on donnerait les moyens de le devenir (par la voie des Éditions, par exemple). La "concentration exclusive du talent artistique dans quelques individus et son étouffement dans les grandes masses..., effet de la division du travail" ne leur a causé aucun problème réel, sauf celui de la communication avec ces masses<sup>86</sup>. [suite V §104]

#### LE DEVOIR DE CULTURE

72. C'est là, en effet, que se situe la mascarade du travail "politique et culturel" de «parti pris» qui, entraîné malgré lui dans la cavalcade de l'idéologie jouale, incitera tout le mouvement d'institutionnalisation de sa pensée "typiquement québécoise" par la nouvelle bourgeoisie nationale que constitue le *Parti québécois (PQ)*, créé en 1968, alors même que cesse la publication de la revue aux prises avec des dissensions internes. Ce moment, qui marque la «rupture définitive entre deux tendances qui depuis 1960 coexistaient dans la confusion plus ou moins grande à l'intérieur de mêmes structures organiques<sup>87</sup>», aura tôt fait de précipiter les deux camps dans le champ de compétence qui lui est propre : soit, le politique *ou bien* le culturel. Chaque camp poursuit alors sa vocation en

<sup>85</sup> Gérald GODIN, «Après le joyal, la libération», entretien avec André Major, *Le Devoir*, 14 novembre 1969, dans *Écrits et parlés I. 1 Culture*, (72).

<sup>86</sup> Robert MAJOR, *Parti pris : idéologies et littérature*, (67). La citation que Major inclut à son texte provient de *L'idéologie allemande* de Marx et Engels.

<sup>87</sup> Luc RACINE & Roch DENIS, «La conjoncture politique québécoise depuis 1960», *Socialisme québécois*, «Québec 70 : la réaction tranquille», no 21-22, avril 1971, (70). La citation qui suit provient du même texte.

faisant claquer au vent le pan de bannière de leur "parti pris" respectif. À qui s'empare du politique : la «constitution d'une avant-garde révolutionnaire pour l'émancipation de la classe ouvrière<sup>88</sup>». À qui s'empare du culturel : la diffusion de «l'esprit révolutionnaire sous toutes ses formes<sup>89</sup>» (V §106), ce qui passe nécessairement par l'affirmation d'une conscience proprement nationale où prédomine, bien entendu, la lutte pour l'indépendance politique. Ainsi, il semble qu'une fois le mouvement «parti pris» endigué dans l'organe du *PQ* qui lui assure une certaine permanence, le retour aux sources littéraires se fasse naturellement. La mauvaise conscience du départ qui avait occulté le "littéraire" pour une visée plus générale, "culturelle", et moins répréhensible du point de vue pratique a, dès lors, complètement disparue<sup>90</sup>. La littérature "québécoise" que diffuse la "petite maison d'édition" se mue alors peu à peu en une "arme miraculeuse" (Césaire) "pour gauchiste averti". Enfin, «toute la bibliothèque du parfait décolonisé<sup>91</sup>», auparavant réservée à une caste d'intellectuels avant-gardistes, est prête à être diffusé massivement à un public lettré de plus en plus perméable à la tendance radicale de l'intelligentsia (ce qui, somme toute, ne correspond qu'à une minorité "ciblée" du public!).

73. Depuis ce moment crucial, en effet, le rôle dévolu aux Éditions devient celui de perpétuer l'expérience partipriste portée à sa limite. La diffusion de l'esprit de la revue dans la forme de culture qu'elle a réussi à produire jusqu'à ce jour devient un impératif moral pour Gérald Godin, secrétaire général de la "coopérative d'éditions parti pris" depuis 1965. L'institution qui a, pour ainsi dire, *conçu* la littérature "québécoise" se donne alors pour tâche d'approfondir sa réflexion sur des sujets particuliers afin que l'image du peuple québécois sorte des sentiers battus –et rabattus– par la culture cléricale –et ce jusqu'à chez *Cité libre!* (III §25). En privilégiant un type bien précis de productions (populaires, urbaines et

<sup>88</sup> Ici, l'indépendance est subordonnée à l'impératif d'unir les forces prolétariennes à l'échelle du continent nord-américain. «La lutte nationale devient le prétexte pour rejoindre les masses», Philippe BERNARD, «Québec '68 forum- débat—Présentation», *parti pris*, vol. V, n°8-9, été 1968, , (22).

<sup>89</sup> Gérald GODIN, *La Barre du jour*, "Parti pris", hiver 1972, (144).

<sup>90</sup> Il est à noter que la première livraison de *parti pris* portait en sous-titre la mention "revue littéraire et politique" qui sera changée dès le second numéro pour "revue culturelle et politique".

<sup>91</sup> Gérald GODIN, *Traces pour une autobiographie, Écrits et parlés II*, (78).



vulgaires<sup>92</sup>), cette tâche devient alors ce "devoir de culture" qui consiste à offrir un accès libre à cette culture inédite et à cette identité *autre* dont on a longtemps cherché à préserver le peuple.

Malgré l'évidence de son aspect idéologique et dogmatique, le travail d'édition mené à "parti pris" demeure cependant un effort sans précédent dans le bassin culturel québécois. Une part importante de l'histoire populaire et moderne du Québec s'y retrouve dépeinte qui permet au lecteur d'aujourd'hui d'intégrer moralement cette "part restante" dont il est, aujourd'hui même, toujours malencontreux de rendre compte (même dans les cadres d'une étude qui, comme c'est le cas ici, cherche à faire la part des choses entre une culture qui se veut savante et celle-là qui se veut populaire). «Parti pris» aura ainsi élaboré une culture en laquelle la recherche savante s'articule à partir d'un "idiome barbare" (V §22), mais qui justement, ainsi, cherche à s'adresser à une part restreinte de lecteur (élite—IV §3) et qui, malgré qu'elle soit fortement intellectualisée, n'en invite pas moins les plus démunis à prendre part à ce nouveau type de *savoir historique* (pour l'élite) et de *connaissance éditoriale* (pour le peuple—II §2). Il semble, heureusement, qu'aujourd'hui, avec les progrès de l'instruction générale et de la libre circulation de l'information (sur internet par exemple), un tel effort décolonisateur produise quelques fruits.

#### D'UNE MYSTIQUE IGNOBLE...

74. C'est en se référant au mot de Jacques Ferron (selon lequel «le joual, ça ne s'écrit pas. S'il a une dignité, ça sera de servir de jargon à une conspiration<sup>93</sup>») qu'il est possible de peser le pour et le contre du mouvement littéraire joual.

75. Ainsi la coprolalie jouale, vindicative d'une part (restante) et désobéissante de l'autre (élue), peut être perçue comme une «obscurisation de l[a] langue» qui s'apparente au "jive-talk", "pig-latin", "dog-latin", ou "gumbo" que les Noirs américains utilisent pour «se protéger, se défendre, se séparer du Blanc<sup>94</sup>». J'irai

<sup>92</sup> Pour prendre le contre-pied des productions canoniques du terroir : folkloriques, rurales et catholiques.

<sup>93</sup> Jacques FERRON, «Le langage présomptueux», *Le Devoir*, 30 octobre 1965, cité dans Chantale Bouchard, *La langue et le nombril, une histoire sociolinguistique du Québec*, Fides, 2002, (242).

<sup>94</sup> Gérald GODIN, "le joual politique", *parti pris*, II, n° 7, mars 1965, (59a). Article repris dans *Écrits et parlés I. Culture*, (39).

même jusqu'à dire que, davantage qu'une simple obscurisation de la langue, le joul est une langue, ou plutôt un jargon qui possède sa propre *mystique* puisque seuls les nègres blancs, déshérités du système, *initiés* à la vie sordides des ghettos, s'y retrouvent comme chez eux. Cette langue barbare et inculte effraie d'autant plus l'homme cultivé qu'elle lui semble un temple en ruine (§26—II §9) en lequel la masse grégaire des laissés pour compte se rassemble pour vouer un culte infâme à quelque vengeance à venir. C'est alors que l'intellectuel partipriste, de son côté, non tout à fait cultivé, mais seulement à demi-civilisé<sup>95</sup>, se sentant de la sorte irrémédiablement lié au destin de ces «foules malgré elles ignares» (II §9n.21), se met alors en tête de précipiter cette vengeance en reconstruisant le temple de cette langue maudite.

...ON PASSE À UNE MYSTIQUE NOBLE

76. Mais on se rend compte que cette «période de nihilisme cathartique<sup>96</sup>» de la phase défécatoire (IV §17) correspond plutôt à un ennoblissement dévastateur de la *mystique ignoble*<sup>97</sup> du peuple en laquelle s'immisce le rédempteur partipriste. Celui-ci, au moyen noble de l'écriture, se propose alors de convertir<sup>98</sup> la minorité d'intellectuels colonisés au jargon glauque de la masse embourbée. C'est, en effet, dans ce contexte que Godin remarque que «seuls les québécois [*sic*] qui sont et auront été victimes de la mise à mort de notre langue et de son remplacement progressif par des apports étrangers... pourront *percer les mystères de nos livres*<sup>99</sup>». Désormais lisible, reconnaissable, retraçable à travers la traduction graphique (et donc savante) qu'on en fait, la mystique du peuple est alors prise en charge par une minorité d'intellectuels qui s'initie à son propre jeu mythologique en tentant de s'assimiler un peuple qu'elle envoie en Enfer (faire

<sup>95</sup> Je dirais plutôt qu'il est "au trois-quart-civilisé" afin d'éviter toute assimilation au livre de Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés* publié au Québec en 1934.

<sup>96</sup> Robert MAJOR, «Le joul politique. Sur le cassé de Jacques Renaud», dans André Gervais (dir.), *Emblématiques de l'époque du joul*, Lanctôt, 2000, (70).

<sup>97</sup> Pléonasmie : la *mystique* jouale du peuple est proprement "ignoble" puisqu'on n'en peut rien "connaître" (*gnocere*) que si on en est, que si on est "initié" à l'innommable, c'est-à-dire réduit à l'"ignominie" de la vie de jouaux.

<sup>98</sup> Ce thème de la conversion est particulièrement cher à Chamberland. Un exemple parmi d'autres qui colle au contexte : «Nous devons d'abord nous convertir à l'horizon de boue qui circonscrit notre seule vie afin de tirer de cette boue l'homme qu'il nous tarde d'être...» (IV §19n.32).

<sup>99</sup> C'est moi qui souligne. Gérald GODIN, "le joul politique", *parti pris*, II, n° 7, mars 1965, (59a). Article repris dans *Écrits et parlés 1*. 1 Culture, (39).

son Cours classique!) pour continuer de jouer à Orphée et Eurydice (IV 38n.58). L'obnubilation politique en laquelle ils sont lancés leur empêche de réaliser qu'en offrant ainsi une traduction savante du drame ignominieux du peuple, ils procèdent inéluctablement à son sacrifice littéraire. Par l'écriture, ils croient fermement mettre un terme à l'aliénation, à la souffrance muette (I §39) des leurs, mais voici que c'est le rédempteur lui-même qui met son peuple en croix! Mais qu'on ne se méprenne pas, c'est lui-même ainsi qui se crucifie, l'essence de sa conversion tient de là. La croix, elle, c'est encore la signature du peuple analphabète qu'on tente de laïciser à grands coups de folklore néo-chrétien! (IV §29) Que de martyrs exposés dans «la bibliothèque du parfait décolonisé»! On a l'impression d'un musée à ciel ouvert dans lequel le lecteur traverse le calvaire indispensable à l'émergence de la nouvelle culture québécoise. Ainsi, on aurait troqué la caverne (I §4) pour le musée! (V §79).

77. Au fond, on voit bien que le peuple n'a rien à voir là-dedans. Et cela, principalement parce qu'à cette époque, les vrais prolétaires, les vrais nègres blancs ne lisent pas, parce qu'ils font partie "des absences" auxquelles s'adressent les partipristes (IV §17). Il semble nécessaire, pour être plus juste, de rectifier la remarque de Godin en disant que, chez ces Québécois, seuls quelques initiés (auteurs, critiques littéraires ou autres mystagogues) parviennent à traverser l'enfer muséologique qu'ils décrivent. Ce sera seulement plus tard qu'on se rendra compte qu'en cherchant à assumer, dans et par l'écriture, cet état de décomposition avancée, cadavérique, de la vieille nation déchue, bien davantage qu'un simple miroir du merdier collectif, «le joul incarnait un instinct de mort<sup>100</sup>» qui en est finalement venu à dépouiller le peuple de sa défroque linguistique, de son imaginaire (mal)propre, pour en faire un mythe à l'usage exclusif des lettrés. Durant cette période de "terreur jouale", des partipristes, seul Jacques Ferron semble avoir saisi l'importance du statut oral d'un tel charabia. En

<sup>100</sup> Robert MAJOR, «Le joul politique. Sur le cassé de Jacques Renaud», dans André Gervais (dir.), *Emblématiques de l'«époque du joul»*, (69).

effet, selon lui : «le joual, ça ne s'écrit pas. S'il a une dignité, ça sera de servir de jargon à une conspiration<sup>101</sup>».

78. Par son obsession linguistique, la déflagration littéraire des années 64-65, ère de la "terreur jouale"<sup>102</sup>, a donc eu l'effet d'une bombe sur l'élite en place. Assiégé par l'idéologie joual<sup>103</sup>, le peuple, lui, restait interdit. Privé de sa langue propre, on en a fait un peuple "langue sale", coprolale, non plus *catho*, mais *scato*. Évidemment, «[i]l n'est pas question, pour ces auteurs, de légitimer cette langue, mais au contraire de provoquer une réaction salutaire contre elle, considérée comme un symptôme de l'infériorité<sup>104</sup>». En somme, les partipristes ont voulu terroriser l'intellectuel colonisé afin qu'à son tour il bride son joual à l'immonde traversée que ceux-là entreprenaient et qui, tel un rite d'initiation aussi funèbre que national, devait finalement le rendre à lui-même, lui permettre de surmonter son sentiment d'"infériorité" proprement "infernale". C'est donc l'effet cathartique d'une telle *pratique* littéraire (IV §29) qui, en édifiant sur l'imaginaire collectif un espèce de purgatoire culturel (IV §23/37—V §71), permet à l'intellectuel québécois d'entreprendre une descente aux enfers canadiens-français, pour en sortir le peuple demeuré prisonnier. Tel Orphée, les voici qu'ils partent individuellement pour un voyage initiatique dans les soubassements d'un Québec mythique pour y tirer son Eurydice des bras de l'Hadès. N'est-ce pas dire, comme Aquin en 1962, qu'ils se ruent là-bas afin de «gagner individuellement des luttes collectives» (III §31).

#### QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE?

79. Ce qu'il est possible d'observer dans le procès de formation des "Lettres québécoises" de la première moitié des années soixante, c'est que la nécessité

<sup>101</sup> Jacques FERRON, «Le langage présomptueux», *Le Devoir*, 30 octobre 1965, cité dans Chantale Bouchard, *La langue et le nombril, une histoire sociolinguistique du Québec*, Fides, 2002, (242).

<sup>102</sup> Cette terreur qui réfère à la publication des premiers romans jouals chez "parti pris", il est à noter, qu'elle correspond directement avec «Le lock-out de La Presse [qui, en 64-65] marquait le coup d'arrêt brutal de la "révolution tranquille"». B.R. (anonyme), «L'information au Québec : de la politique à la consommation», dans *Socialisme québécois*, no 21-22, avril 1971, (104).

<sup>103</sup> Pierre VADEBONCOEUR, «un simple bag», dans *Maintenant*, «cheval ou bien donc joual ou bedon horse», n°134, mars 1974, (32-33).

<sup>104</sup> Chantale BOUCHARD, *La langue et le nombril, une histoire sociolinguistique du Québec*, Fides, 2002, (241).

d'"incohérer" comme le dit si bien Chamberland (IV §21) tient davantage à une question de forme qu'à une question de fond. En effet, ce qui "incohère" ici, c'est cette mixture d'écriture orale qui cherche, par tous les moyens, à s'inscrire dans la mouvance de la décolonisation. En s'inspirant des hérauts de l'"Orphée noir" (Sartre, Fanon, Memmi et Berque), les partipristes commettent un impair puisque le supposé miroir de la réalité que leur littérature produit ne reflète, au fond, qu'une rature du réel qui, en offrant une traduction de la "face" ignominieuse (II §13n.29) de cette blanche négritude, ne fait que trahir une culture que l'écriture vide de son sens, épuise, en la coupant de son milieu (mal)propre. En fait, en décontextualisant ainsi le joul de son milieu naturel oral, les partipristes n'auront fait qu'anoblir cette "langue sale" et ignoble pour en faire un matériau digne d'être exposé dans le musée imaginaire des Lettres québécoises. L'interprétation que font les auteurs joualisants de la dialectique littéraire sartrienne porte donc à faux. L'esthétique jouale, en raison de son ambiguïté, de sa confusion, ne "révèle" justement rien. Elle ne peut, par conséquent, permettre le dépassement de la situation aliénée des masses embourbées puisque la littérature jouale est en elle-même un borbier, une aliénation.

80. Comme le dit Jean Marcel<sup>105</sup> :

Le joul est l'expression adéquate de l'aphasie culturelle et politique d'un peuple pris dans l'engrenage d'une aliénation dont il ne peut pas voir comment il s'en sortira : la langue elle-même, censée être un instrument de d'analyse de la réalité, est impuissante à rejoindre cette réalité étant donnée qu'elle est à son tour aliénée et ne peut qu'engendrer une langue... etc. Un cercle vicieux dont certains pourtant réussissent à sortir pour, à leur tour, crier aux autres qu'ils peuvent aussi s'en sortir. Et quand tout le monde en sera sorti, alors fini la miusic et les folies avec! Pour l'instant, cette aphasie culturelle et politique, entretenue comme elle l'est au profit de qui l'on sait, la rend tout aussi allergique à l'anglais qu'au français, nonobstant des ressemblances avec celui-ci...

81. Cet effort des écrivains partipristes pour assumer ce moment négatif ne pourra être maintenu. En effet, le procès culturel entamé par «parti pris» ne parviendra pas (et cela était prévisible) à garder le monopole du rachat de la "part restante". Il n'en constitue finalement que le *masque* qui, avec la récupération institutionnelle qui s'ensuit dans le *Parti québécois (PQ)*, se mue rapidement en

<sup>105</sup> Jean MARCEL, *Le joul de Troie*, Édition du Jour, 1973, (135).

une réelle *mascarade*. Le "joulal politique" se mue alors en une mode culturelle de l'identité québécoise nouvelle vague.

#### DU MASQUE À LA MASCARADE

82. La pratique de la coprolalie jouale comme on le voit cherche à saisir, afin de le mieux extirper, le mal à la racine. L'écriture partipriste paraît ainsi sans complaisance, elle cherche à agir politiquement plus que littérairement afin que la littérature cesse d'être ce moyen d'évasion par excellence. Ce type d'écriture renvoie à la réalité totale qui est le quotidien du peuple du Québec. En donnant voix à cette masse embourbée par le biais des personnages de leurs romans, les partipristes ont conscience de briser le jeu de la diplomatie et de poser un acte politique, sinon même terroriste à l'endroit du public bourgeois. En cela, leurs livres sont la contrepartie symbolique des bombes qui éclatent dans les quartiers riches. Ils sont le relais, la représentation sociale, et ainsi la légitimation, de tout ces actes politiques illégaux fomentés par le *FLQ*. L'oeuvre littéraire est ainsi le masque de l'action politique, de la terreur réelle qui assaille alors la métropole. Le roman joual, lancé à la figure des notables, est un ultimatum, le masque prolétaire qui brûle le visage du lecteur bourgeois, cherche à le défigurer, à le convertir, à lui faire porter, telle une cicatrice, la rédemption du joual.
83. L'action idéologique de ces écrivains est alors d'une étonnante efficacité. Enfin, l'écriture jouale, l'existence d'une littérature aux accents réellement populaires, vient radicalement interroger, sinon même symboliquement dynamiter «les infrastructures sociales qui permettent l'existence d'un tel langage<sup>106</sup>». Mais le problème dans cette action politique des auteurs, c'est que leur sincère conversion<sup>107</sup> au joual, à la pourriture populaire, leur désir d'assomption et de rédemption de la culture abâtardie du peuple, demeurent tronqués. Cela, principalement parce que le peuple dont ils se veulent l'avant-garde, à l'image de la contre-utopique "part restante", est le grand absent de l'entreprise (IV §17).
84. En effet, sous l'effet des pressions environnantes, ce peuple tend, de plus en plus, à se confondre avec la masse toujours plus nombreuses des nouveaux

<sup>106</sup> Robert MAJOR, *Parti pris : idéologies et littérature*, (286).

<sup>107</sup> Paul CHAMBERLAND, "dire ce que je suis...", (35b). Voir V §76n.98.

consommateurs qu'accapare la standard de vie américain pour constituer la nouvelle classe moyenne. Ainsi, fatalement, tout le mouvement proprement révolutionnaire devient propice à la récupération idéologique de la nouvelle élite technocratique (petite bourgeoisie francophone) à laquelle cette classe, formée à la catéchèse jouale, viendra rallier ses secrets espoirs d'élection (V §22) dans un parti indépendantiste.

85. (...)

86. (...)

87. (...)

88. (...)

89. On remarque donc, finalement, que l'intellectuel partipriste, en reconstruisant le temple en ruine de la langue populaire, tout ce qu'il fait, c'est de rassembler les pièces maîtresses qui serviront bientôt à bâtir le "joul de Troie" (suite V §96).

#### RITUEL FUNÈBRE OU MISE À MORT PUBLIQUE?

90. C'est alors que d'une mystique proprement ignoble, mais néanmoins conforme au peuple qui s'y désigne en secret, on passe à une mystique noble, mais factice, littéraire et proprement thanatique en laquelle s'exprime violemment la volonté d'en finir avec cette monstrueuse identité collective. La coprolalie scripturaire n'a donc rien à voir (ou si peu) avec un simple et symbolique rituel funéraire par lequel on compte transformer le "bourbier commun" (IV §20) en un engrais sur lequel cultiver l'espoir de la Révolution à venir. Elle implique plutôt la mise à mort publique, la *damnatio ad ludus* (§6n.12), du peuple qui mettra fin à l'infâme agonie de ce vieux type dégénéré de canadien-français duquel l'intellectuel (colonisé) se distingue, évidemment, à tous égards. Alors, pour en finir avec ce peuple-gladiateur, martyr des temps modernes, il faudra, pour accélérer le long et pénible travail de décomposition organique, se faire anthropophage afin que "sur l'avenir d'un mort"<sup>108</sup> puissent prendre vie et croître les boutures (III §27/29) de la nouvelle culture québécoise. Autrement dit, il faudra consommer cette culture

---

<sup>108</sup> André LAURENDEAU, «Sur l'avenir d'un mort», *l'Action nationale*, XXXIX, mars 1952, (167) dans Guy Bouthillier et Jean Meynaud, *Le choc des langues au Québec 1760-1970*, Montréal, PUQ, 1972, «1952—Des hommes en mal de destin» (615).

telle une nouvelle eucharistie (V §23) afin de faire advenir à lui-même cet homme nouveau rongé par les mythes anciens (comme la légende du "Chien d'Or" par exemple).

91. C'est ici que le lien avec la nature thanatique de l'exploréen se fait. L'exploréen et le joual politique, c'est la même chose : nécessité de purgation du langage dégénéré (pour en venir à la création d'un nouveau langage chez Gauvreau). L'édition/*edere gladiatorium*/donner des jeux: les *Occ* sont le "Gibraltar des lettres québécoises" parce que Gauvreau devient ce mort sur lequel tout le projet partipriste prend finalement forme pour sitôt faire faillite (1984) dans le cadre de la société-entreprise à laquelle le *PQ*, à l'époque, se laisse inexorablement endiguer. (Voir la diatribe de Vallière dans *Scorpions associés*, Montréal, Québec/Amérique, 1978, livre qui constitue un recueil de lettres ouvertes au chef du parti René Lévesque).

92. Giorgio AGAMBEN, *Moyens sans fins, notes sur la politique*, Paris, Rivage, 2002 [1995], (95-96) :

C'est pourquoi le pouvoir établi sur la supposition d'un fondement vacille aujourd'hui sur toute la planète, et les royaumes de la terre s'acheminent les uns après les autres vers le régime démocratico-spectaculaire qui est l'accomplissement de la forme État. ...ce qui pousse les nations de la terre vers un unique destin commun c'est l'aliénation de l'être linguistique, le déracinement de chaque peuple de sa demeure vitale dans la langue. [...] La politique contemporaine est cet *experimentum linguae* dévastateur, qui désarticule et vide sur l'ensemble de la planète traditions et croyances, idéologies et religions, identités et communautés. [/] Seuls ceux qui réussiront à l'accomplir jusqu'au bout, sans permettre que, dans le spectacle, ce qui se révèle reste voilé dans le rien qu'il dévoile, mais en amenant au langage le langage même, deviendront les premiers citoyens d'une communauté sans présupposés ni État, où le pouvoir annihilant et déterminant de ce qui est commun [*juris publici*] sera sacrifié... ceux-là entreront et sortiront indemnes du paradis du langage.

LA COPROGRAPHIE JOUALE : UNE ARÈNE POUR LE PEUPLE-GLADIATEUR

L'AFFRONT DES RÉDEMPTEURS DU PEUPLE

93. (...)

94. On remarque ici que de la coprolalie à la coprographie on passe, d'une simple "tendance morbide" qui n'inquiète aucunement l'ordre établi, à l'affirmation d'une pulsion de mort qui, une fois "évacuée" (*edere*) dans la sphère publique, prend l'effet d'un violent attentat aux bonnes mœurs des parvenus de la société. En fait, toute la différence, on l'a vue, prend acte dans le passage à l'écriture de cette "tendance morbide" strictement orale. Réservée aux parias de la société, la coprolalie, aussitôt vient-elle s'inscrire publiquement en périphérie du réseau



bien ordonné de la culture officielle, provoque un refoulement des éléments hostiles vers le centre, chasse gardée du pouvoir établi. Cette culture de basse-cour, en dressant ainsi une ligne de partage au sein des élites colonisée et colonialiste, procède au départage des deux camps adverses dont l'un prend l'autre en otage<sup>109</sup>. Dans ce passage de la coprolalie à la coprographie, c'est tout le corps uni de la culture officielle qui, tout d'un coup, s'infecte, s'effrite, se gangrène. L'image publique de la nation ainsi souillée est un acte contestataire violent qui menace l'hégémonie du pouvoir de représentation de l'élite en place.

#### ALIÉNATION DE L'ÉCRIT DEVANT L'ENFANCE JOUALE

95. Mais paradoxalement, cette écriture qui change de registre, qui mime l'oralité piaillante dans un graphisme phonétique, c'est d'abord en procédant à une asphyxie de la culture "vivante" du peuple qu'elle en vient à opprimer le lecteur orphique qui, pour lire, doit non plus seulement voir, mais sentir d'emblée cette réalité glauque, descendre lui-même en Enfer et dire, jurer, sinon même cracher littéralement ce langage infâme. Dès lors, pour l'intellectuel colonisé, «percer les mystères de nos livres» (V §40) devient pour lui un jeu d'enfant puisque ce lecteur retrouve là sa (maudite) langue "sale". Mais ce jeu d'enfant (*infans*), cette lecture mystique, sans voix, le terrorise, elle l'opprime et c'est là, en effet, subissant ce viol textuel, que le lecteur s'identifie au peuple souverain, s'y assimile pour s'en faire le rédempteur "acharné" (et justement parce qu'il est témoin du "carnage" des *jeux ludiques* du Colisée du livre—I §2-3). Cette lecture devient alors le signe d'un é-norme sacrifice, puisque cette enfance que le texte oral joul, la coprographie, reproduit à l'aide de l'écriture prend alors le dessus sur l'artifice scribal et donne au lecteur l'illusion de se reconnaître lui-même sur l'arène de la lecture «comme si cela se passait entre analphabètes<sup>110</sup>» (IV §37).

<sup>109</sup> C'est d'ailleurs ce qui se passe, le soir du 8 octobre 1970 lorsque le Manifeste du *FLQ* est lu à la télévision de Radio-Canada.

<sup>110</sup> «Le joul se présente souvent comme la phonétisation laborieuse d'un français délibérément sacrifié. À tout phonétiser, on donne l'impression de nationaliser le français (qui ne nous a jamais été imposé d'ailleurs). En réalité, on nie l'écriture et le phénomène de l'imprimerie; du coup on écarte d'un revers de la main la connaissance et la pensée! Phonétiser tout, c'est faire comme si le lecteur n'était pas conscient de l'arbitraire de l'orthographe d'une langue et des langues en général. C'est faire comme si cela se passait entre analphabètes.» Hubert AQUIN, «Le joul-refuge», *Maintenant*, no 134, mars 1974, (21). Texte repris dans *Blocs erratiques*, (142).

Cette illusion est si forte que le lecteur s'imagine gagner là quelque innocence qui le relie à son peuple. Mais celui-ci n'existe déjà plus, sacrifié qu'il se retrouve alors sur l'arène de l'écriture. Il est même prêt, sur le champ, à renier sa *naissance* symbolique dans le giron de la vieille (immémoriale) culture française dont il ressent alors l'emprise néfaste sur la réelle libération à venir.

96. (suite de V §89) Ainsi, le joul, de prime abord mouvement *national* et mystique des réprouvés du système (c'est la langue-enclos, la nation décharnée en laquelle habite les jouaux en exode dans les villes), devient un tombeau aussitôt qu'il s'écrit. Tombeau dans lequel s'ensevelit le lecteur ému qui cherche à rebours de l'écriture, une parole qui puisse lui servir de moyen de fuir sa propre dictature. Lecteur dictateur, en effet, l'intellectuel colonisé, en cultivant passionnément cette méprise sur le texte oral joul (que ses aînés distribuent dans les estrades de l'amphithéâtre comme autant de petits drapeaux) favorise l'intégration des jouaux à ce merveilleux tombeau de bois du "joul de Troie" en lequel le mène sa révolution tranquille (suite V §98).

Pour l'intellectuel bourgeois, pour l'homme cultivé et noble, par contre, ce parcours dans ce dédale coprographe est subit comme un véritable rite initiatique par lequel il lui devient vraisemblablement possible d'accepter de mourir à lui-même en descendant dans l'arène s'assimiler au peuple de cyclopes anthropophages (III §29).

97. (je souligne) «...le succès des Belles-Sœurs accrédita l'illusion que les Québécois authentiques n'avaient qu'un seul niveau de langue que VLB et Léandre Bergeron proclameront langue nationale, poussant même l'arrogance jusqu'à la prétendre supérieure à la française du seul fait de ses origines populaire. Mais ne revenons pas sur ce vieux débat qui a sombré dans un pénible délire idéologique sinon pour ajouter ceci : la génération littéraire à laquelle j'appartiens a surtout voulu révéler à ses lecteurs qu'ils avaient honte d'eux-mêmes et qu'ils y gagneraient à se regarder dans le miroir. Cette proposition critique a été exploitée à outrance par le théâtre, par le cinéma, puis par la publicité et les humoristes, jusqu'au narcissisme le plus débilitant. Cette surenchère a fini par corrompre le milieu artistique pour lequel l'authenticité créatrice s'épanouit fatalement dans une complaisance populiste et dialectale. C'est le prix à payer pour une longue

tradition de mépris de soi, mais *l'une des tâches d'un écrivain encore libre devrait être de troubler cette perpétuelle autocélébration*, de rappeler—ne serait-ce que par ses exigences stylistiques—que *tout langage libérateur, même fortement enraciné, propose la lecture d'un réel dépouillé de ses travestissements*. Là est sa vérité, car *tout langage rigoureusement attaché à ses propres règles finit par constituer une vérité en soi, quitte à se développer à contre-courant*. Trop d'artistes produisent ce qu'on attend d'eux, sans se risquer au-delà, sans s'aventurer là où personne ne les attend pour les applaudir<sup>111</sup>».

98. (suite de V §96) ...comme si cette nation le gênait, le tourmentait, comme si cette sortie de l'enfer sonnait comme une sortie de l'enfance, une chute hors du paradis terrestre où tout était donné dans le simple fait de dire<sup>112</sup>. Ce mouvement national que freine l'écriture agit comme un ensevelissement funèbre : la coprographie devient alors (ou tend à devenir) une mort symbolique pour celui qui n'a pas de nation propre. En effet, le purgatoire joual affirme une pulsion de mort qui, en provoquant le (mé)tissage textuel des deux solitudes, se libère en sacrifiant l'une et l'autre identité. Le joual qui, à la fois, s'ébroue devant le français et rue contre l'anglais est une contre-langue<sup>113</sup> qui meurt en gésine pour laisser place à une langue orpheline qu'une identité *autre* (alteridentique, V §48) est appelée à informer. Apparaît donc une discontinuité radicale entre cette culture canonique qui lui permet de lire son enfance asphyxiée et l'enfance en elle-même dont l'artifice du joual devient l'emblème nostalgique.

99. Giorgio AGAMBEN, *Moyens sans fins, notes sur la politique*, (100-01) :

Que ce qui échappe à la représentation existe et forme une communauté sans présupposés ni condition d'appartenance (...) telle est précisément la menace avec laquelle l'État n'est aucunement disposé à composer. Une singularité qui veut s'approprier l'appartenance même,

<sup>111</sup> André MAJOR, *Le Cabochon*, l'Hexagone, 1989 [parti pris, 1964], introduction de 1988, (9).

<sup>112</sup> «Du langage commun, nous disposons et il rend le réel disponible, il dit les choses, il nous les donne en les écartant, et lui-même disparaît dans cet usage, toujours nul et inapparent. Mais, devenu le langage de la "fiction", il devient hors d'usage, inusité... C'est que le monde où seulement il nous est donné d'user des choses se soit d'abord effondré, c'est que les choses se soient éloignées infiniment d'elles-mêmes, soient revenues le lointain indisponible de l'image; c'est aussi que je ne sois plus moi-même et que je ne puisse plus dire moi. Transformation redoutable. Ce que j'ai par la fiction, je l'ai, mais à condition de l'être, et l'être par où je l'approche est ce qui me dessaisit de moi et de tout être, de même qu'il fait du langage, non plus ce qui parle, mais ce qui est, le langage devenu la profondeur désœuvrée de l'être, le milieu où le nom se fait être, ne signifie ni ne dévoile». Maurice BLANCHOT, *Le livre à venir*, Gallimard, 1959, (282-83).

<sup>113</sup> Hubert AQUIN, «Le joual-refuge», *Maintenant*, no 134, mars 1974, (18).

son propre être-dans-le-langage, et décline, pour cette raison, toute identité et toute condition d'appartenance, tel est le nouveau protagoniste, ni subjectif ni socialement consistant, de la politique à venir.

100. Paul Chamberland, "Relecture" de *Genèses*<sup>114</sup>, 8 août 1974 :

avant... c'est du minerai ce livre l'alchimie la transmutation va commencer un peu plus tard après le nettoyage, la nécessaire ascèse "politique" (Parti Pris, 1963-1967) la passion politique aura été notre lot (dès Voltaire; les "Fils de la liberté") on commence à comprendre qu'elle est la seule religion du déclin occidental en témoigne dûment une suite ininterrompue de martyrs, de Marat (Sade?) à ceux du Chili (ou W. Reich?) le texte marxien fait corps avec le Nouveau testament : une sorte d'adaptation-déchiffrement de l'Apocalypse

l'ascèse matérialiste-militante a rétabli contre les Église grands-magasins de faux-dieux, et poussé à ses conséquences ultimes l'exigence absolue du monothéisme (en travail depuis les temps du pharaon Akhénaton jusqu'à ceux de l'empereur Mao) : dégager l'homme de ces moules (ils ont servi) pour l'affirmer et l'accomplir contre toute conscience/volonté étrangère à la sienne prenez et mangez, ceci est mon corps damnés de la terre, vous formez ensemble le Corps de l'Espèce humaine, c'est vous le fils de l'homme l'Eucharistie est désormais "montrée" jusque dans son mode de production—finis les dogmes et les inquisitions "quand irons-nous... saluer... la fin de la superstition, adorer les premiers!—Noël sur la terre" (Rimbaud)

"dans la période de l'âge d'or, l'homme, rénové, ignore toute religion (Fulcanelli) désormais, il n'y a plus ni religion ni politique qui tiennent debout mais embrasement et communion—la moisson est proche je suis de ceux qui savent et disent : nous allons bientôt recevoir la terre, notre héritage (Kébèk est sur la carte de Nille Terre) il est présentement midi moins cinq : jamais comme dans les dernières cinq minutes n'aura été plus ardu ni plus insoutenable, à tous les "horribles travailleurs" de l'Espèce humaine, l'immense effort millénaire de notre propre enfantement nous sommes rigoureusement "phasés" : "dé-jà c'est la fin, terminons le com-bat" d'abord avec "Genèses", l'écriture a été la cueillette en aveugle d'hiéroglyphes-fragments du Corps (espèce) glorieux un peu à la manière surréaliste, qui est de se lancer à corps perdu dans les bas-fonds miniers des images interdites—sans trop s'embarrasser de responsabilités, mais avec l'inconditionnel emportement d'enfants qui ont claqué derrière eux la porte de toutes les prisons v'nez-vous-en, la gang à St-Esprit, avec vos langues de feu!

#### DE LA COPROLALIE JOUALE À LA COPRODUCTION CULTURELLE (BIS)

101. (...)

102. (...)

103. (...)

104. (suite de V §71) Lorsque, tel un raz-de-marée, le "joyal jubilatoire" vient envahir le marché de la culture pour succéder au "joyal stratégique" tout cède le pas à la *coproduction* de masse : l'homme nouveau qui est né de cette production à laquelle il participe, de cette culture qu'ainsi il *coproduit* (I §5n.2), en laquelle il se contemple euphorique en compagnie de ses frères, n'est rien de plus que le consommateur qui, intégré à la société du spectacle, dispose de la culture comme

<sup>114</sup> Paul CHAMBERLAND, *Genèses*, Montréal, l'Aurore, 1974, (9).

de tout autre bien manufacturé. Ainsi l'ascèse nationale n'est plus l'apanage de quelques intellectuels issus de l'avant-garde, de quelques révolutionnaires notoires, il revient à chacun maintenant de se ressourcer selon ses moyens et fantaisies propres dans le bassin de culture nouvellement constituée.

105. (...)

106. À cette époque de la fin des années 60, la maison d'éditions "parti pris" poursuit malgré tout son travail d'analyse de la société québécoise. Dans la plupart des ouvrages publiés, la culture populaire est rassemblée dans une volonté de montrer qu'il existe une alternative réelle et crédible face à l'hégémonie de la culture officielle. Ainsi, comme le dira Lise Gauvin, «Les éditions... prolongent l'action [de la revue] et s'orientent vers une "diffusion de l'esprit révolutionnaire sous toutes ses formes, qu'il s'agissent de *Nègres blancs d'Amérique* ou de l'œuvre de Claude Gauvreau". Gérald Godin, actuel directeur des éditions, considère la revue comme le signe avant-coureur d'un parti politique solide et du cheminement des centrales syndicales vers le nationalisme. *Québec presse*, journal dirigé par le même Gérald Godin, arrive à rejoindre ceux que la publication mensuelle (trop universitaire) ne pouvait atteindre<sup>115</sup>» (V §71 & 72).

107. «Une chose que j'ai découverte quand j'étais à *Parti pris*, c'est la détestation, la répugnance à l'égard de la pensée à tiroir où, quoi qu'on pense, quoi qu'on dise, on cherche tout de suite si ça "fitte" dans un de ces petits tiroirs. Le tiroir le plus utilisé, c'est celui de la lutte des classes: si ça "fitte" pas dans ce tiroir-là, c'est réactionnaire, c'est de droite... Moi, je me pose la question : Gauvreau, y "fitte" où dans ces tiroirs-là? Y "fitte" nulle part. Donc, le meuble, on le prend et on le crisse dans le fleuve!<sup>116</sup>».

108. (...)

109. C'est dans ce contexte en lequel l'homme nouveau du Québec se libère et accède tranquillement aux bienfaits de la société de consommation que, décidé à lui venir en aide, philanthropes et évergètes de tout acabit pousseront dans

---

<sup>115</sup> Lise GAUVIN, "*Parti pris*" littéraire, 1975, (152). La citation infra est de Gérald Godin, *La Barre du jour*, "Parti pris", hiver 1972, (144).

<sup>116</sup> Gérald GODIN, Entretien avec Gaëtan Dostie (extraits), *Le Jour*, 23 juin 1976, dans *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*. (139).

l'enceinte provinciale ce gigantesque jouet de guerre de la Révolution tranquille. Garant de la sauvegarde de l'identité québécoise nouvellement conçue, ce "joual de Troie" (V §96) vise à requinquer l'image du peuple fondateur le plus meurtri par les vicissitudes historiques d'un Canada réuni *from coast to coast*. En effet à peine s'affranchit-il de son image de colonisé à travers ce procès de cultururation joual qu'on s'empresse de confondre le nègre blanc avec tout néo-canadien (III §38) en lui faisant un cadeau grec<sup>117</sup> qui permettra au *prime minister* Trudeau de tartiner largement sur le reste du Canada anglais la déconfiture de la Révolution tranquille (V §16).

110. Le Québec occupé d'octobre 1970 serait ainsi, en effet, le moment de la récolte des fruits mûrs qu'à fait pousser le mouvement néo-nationaliste en vue d'un partage pancanadien.

111. (...)

112. Mais ce sont les *Occ* qui, en préparation depuis 1969 chez "parti pris", viendront finalement voler la vedette. Le "Gibraltar des Lettres québécoises" servira alors à combler le vide provoqué par le coup fatal des "lois et mesures de guerre" qui frappe d'interdit la province rebelle en Octobre 1970. (I §27).

113. (...)

#### LA NATIONALISATION DU JOUAL ET L'ÉMERGENCE DE LA CONTRE-CULTURE

114. En effet, sitôt le Québécois libéré des flammes de sa vieille identité damnée, revient au galop le vieux mythe de la terre promise que la nationalisation du joual ne peut éviter de charrier avec lui. Le joual cesse alors d'être politique pour devenir une mode culturelle qui rassemble l'identité québécoise en un ensemble plus ou moins homogène en lequel seront investis les nouveaux espoirs de la "province nationale".

115. Le politique se culturalise pour atteindre les masses qui, de plus en plus, se confondent avec la classe moyenne qui, peu à peu, accède aux bienfaits de la société de consommation.

---

<sup>117</sup> Le texte de Michèle Lalonde dans la livrée jouale de la revue *Maintenant*, n° 134, mars 1974, est particulièrement sinistre sur l'avenir de l'identité québécoise confrontée à la recrudescence de l'identité néo-canadienne. Son texte s'attarde d'ailleurs beaucoup à la communauté hellénique presque exclusivement anglaise du Mile End.

116. C'est dans ce contexte que le contrat d'édition entre "parti pris" et Claude Gauvreau est signé. Au fait, cela aurait eu lieu quelque jour du mois de juillet 1969.

#### LA PRESSE QUÉBÉCOISE À L'ÈRE DU "VILLAGE GLOBAL"

117. «Parti pris», en raison des conjonctures socioéconomiques qui ont vite fait de transformer de fond en comble le statut des produits symboliques sur le tout nouveau marché de la presse québécoise<sup>118</sup>, n'a pu qu'offrir une marchandise alternative à laquelle est venue s'abreuver la jeunesse intellectuelle nourrie aux nouveaux standards médiatiques de l'heure. Perméables à cette nouvelle culture de contrebande, ces jeunes, de plus en plus informés et conscients des enjeux planétaires, ont tout simplement adhérents à ce mouvement médiatique qui, en les intégrant aux luttes de libérations mondiales, fait de la nation québécoise le lieu d'une «fusion communautaire à l'échelle de l'humanité<sup>119</sup>». Ce qui a pour effet d'engendrer l'illusion d'une inscription de la colonie du Québec dans la suite des Républiques à venir. Ce qui a pour corollaire : l'extraction du joug canadien qui la maintient dans son enclave provinciale. Ainsi rallier le mouvement c'est, du même coup, reconnaître son appartenance aux peuples opprimés du monde entier et refuser son assimilation à la main qui oppresse.
118. «Parti pris», en campant le lecteur dans une logique manichéenne qui l'oppose aux médias de masse, rêve de constituer son lectorat en cette masse critique qui saura répondre d'une voix unie aux assauts de l'idéologie dominante néo-coloniale et impérialiste. L'histoire de l'évolution idéologique de la revue, en particulier, révèle clairement sa posture ambiguë qui la maintient à cheval tant sur le principe qui fonde la presse bourgeoise politique (subjective et partisane) que sur celui qui propulsera ensuite la presse capitaliste apolitique (objective et impartiale). Le retard avec lequel se développe la presse au Québec, explique sans doute le succès que *parti pris* rencontre en cette époque où le grand moulin

---

<sup>118</sup> Pour un aperçu de l'historique du développement de la presse capitaliste québécoise ainsi que l'enjeu qu'elle provoque dans le contexte de la Révolution tranquille, voir l'article du journaliste anonyme B.R., «L'information au Québec : de la politique à la consommation», dans *Socialisme québécois*, no 21-22, avril 1971, (96-108).

<sup>119</sup> Yves COUTURE, *La terre promise*, (117).

mass médiatique américain broie déjà les grains bigarrés de sa multitude en une seule et même farine qui sert à gaver la populace oisive du "village global" de pains et de jeux *made in U.S.* (IV §20).

119. Ce qui fait de la revue *parti pris* un cas particulier dans la globalisation mercantile du secteur tertiaire, c'est que, grâce au retard qu'elle accuse (ou sinon même à l'anachronisme qu'elle provoque), elle parvient à constituer une sorte de public qui, à rebours du grand circuit médiatique, se veut distinct de cette populace qu'englobe l'ensemble des masses populaires de l'Amérique du Nord. Je dis bien une *sorte* de public, puisque celui-ci n'est autre que cette classe moyenne francophone qui, par le séculaire souci de préserver sa différence dans le *melting-pot* américain, est amené (tout en consommant, malgré lui, la même culture de masse qui s'insinue partout—IV §13) à consumer ses forces sur les deux fronts (III §37) qui menace l'établissement de son État-nation à l'europpéenne. En effet, la résistance néo-nationaliste face au colonialisme canadien et à l'impérialisme yankee se complexifie ici par une résistance accrue face à la langue et aux modèles français qu'illustre bien le penchant unilatéral pour l'utilisation du joul qui servira, en un premier temps, à déplorer le pourrissement de la culture canadienne-française pour ensuite exprimer l'accent distinct de la nouvelle identité québécoise (IV §16).

120. En fait, «[d]ans le vide laissé par la décléricalisation<sup>120</sup>», les partipristes croient majoritairement qu'«il y a place pour un pouvoir nouveau» qui parvienne à tenir en laisse la bourgeoisie nationale (il est ici, particulièrement, question du *PQ*), dépendante des intérêts yankee et canadien, et pour cela toujours suspecte de quelque trahison envers le peuple qu'elle *conduit* et représente. En occurrence, la seule possibilité afin d'éviter que cette nouvelle classe s'enrichisse sur le dos du peuple, «c'est que se développe une authentique culture populaire». Cette culture constitue en effet le "nouveau pouvoir" qui permettra à la nouvelle classe dirigeante de «s'imposer face au capital yankee et canadien», parce que cette culture devient, «au fond, l'affirmation d'une nouvelle morale»; nouvelle morale qui doit, tout d'abord, servir à l'éducation des masses populaires afin que

<sup>120</sup> Pierre MAHEU, «Québec laïque ou Québec yankee?», *parti pris*, vol. V, n°8-9, été 1968, (28b). Les citations qui suivent proviennent de ce texte.



celles-ci en viennent à trouver le ou les moyen(s) de se manifester telles quelles tout en se constituant dans et par le roman national bigarré et particulier (c'est-à-dire sa langue, son identité) qu'elles sont ainsi appelées à "éditer", c'est-à-dire : à "manger", (ingérer et digérer), et "évacuer" dans le sens de "rendre public" ou encore de mettre "mettre au jour", expression qui renoue davantage avec la part du "national" impliquée dans tout ce procès si malproprement "éditorial".

## BIBLIOGRAPHIE

### CORPUS AMÉRICAIN

- ALLEMAGNE, André (d'), *Le colonialisme au Québec*, Montréal, RB, 1966.
- ANGENOT, Marc, *La critique au service de la révolution*, Louvain, Peeters, Vrin, 2000.
- AQUIN, Hubert, *Blocs erratiques*, Montréal, Les Quinze, 1977.
- , *Trou de mémoire*, édition critique établie par Janet M. Paterson et Marilyn Randall, t. III, vol.IV, Montréal, Bibliothèque québécoise [Pierre Tisseyre], 1993 [1968].
- BEAUDET, André, *Littérature l'imposture*, Montréal, Les herbes rouges, 1984.
- BERGERON, Léandre, *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, Ville-Marie Littérature [VLB], 1997 [1980], (Typo).
- BERNARD, Jean-Paul, *Les Rouges, libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, PUQ, 1971.
- BONENFANT, Joseph (dir.), *Index de "parti pris" 1963-1968*, Sherbrooke, CELEF, 1975.
- BORDUAS, Paul-Émile, *Écrits I*, édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fiset & Gilles Lapointe, Montréal, PUM, 1987, (BNM).
- BOUCHARD, Chantal, *La langue et le nombril, une histoire sociolinguistique du Québec*, Fides, 2002.
- BOUCHARD, Gérard (dir.), *La construction d'une culture, Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL, 1993.
- BOUTHILLIER, Guy & Jean Meynaud, *Le choc des langues au Québec, 1760-1970*, Montréal, PUQ, 1972.
- CHAMBERLAND, Paul, *Un parti pris anthropologique*, Montréal, parti pris, 1983.
- , *Terre Québec*, suivi de *l'Afficheur hurle* et de *l'Inavouable* et de *Autres poèmes*, préface d'André Brochu, Montréal, l'Hexagone [parti pris], 2003 [1964/1965/1968/1961-64], (Typo).
- , *Genèses*, Montréal, l'Aurore [cahier de l'AGEUM n°3], 1974 [1962].
- CHARRON, François, *La passion d'autonomie, littérature et nationalisme*, s.l., Les Herbes rouges, 1997 [1982].
- COUTURE, Yves, *La terre promise, l'absolu politique dans le nationalisme québécois*, Montréal, Liber, 1994.
- DENIS, Roch, *Lutte de classes et question nationale au Québec, 1948-1968*, Montréal, Paris, Presses socialistes internationales, Études et documentation internationales, 1979.
- DUCHARME, Réjean, *Va savoir*, Paris, Gallimard, 1994.
- DUSSAULT, Jean-Claude, *Au commencement était la tristesse...*, Montréal, l'Hexagone, 1991, (Typo).
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, *Autour de Borduas, essai d'histoire intellectuelle*, Montréal, PUM, 1979.
- FERRETTI, Andrée, & Gaston Miron, *Les grands textes indépendantistes, écrits, discours et manifestes québécois, 1774-1992*, Montréal, l'Hexagone, 1992, (Anthologie).
- FERRON, Jacques, *Les confitures de coings et autres textes*, Montréal, parti pris, 1977, (projections libérantes n° 3).
- GAUVIN, Lise, «Parti pris» : littéraire, Montréal, PUM, 1975.
- GAUVREAU, Claude, *Lettres à Paul-Émile Borduas*, édition critique par Gilles Lapointe, Montréal, PUM, 2002, (Bibliothèque du Nouveau Monde).
- , *Écrits sur l'art*, édition préparée par Gilles Lapointe, Montréal, l'Hexagone, 1996, (Œuvres de Claude Gauvreau).
- & Jean-Claude DUSSAULT, *Correspondance 1949-1950*, présentation de J.-C. Dussault et notes de André-G. Bourassa, Montréal, l'Hexagone, 1993, (Œuvres de Claude Gauvreau).

- , *Œuvres créatrices complètes*, Montréal [Ottawa], parti pris, 1977 [1971], (*Chien d'Or* n°2).
- GERVAIS, André (dir.), *Emblématiques de l'«époque du joual»*, Jacques Renaud, Gérald Godin, Michel Tremblay, Yvon Deschamps, Outremont, Lanctôt, 2000.
- GODIN, Gérald, *Écrits et parlés I (1. Culture & 2. Politique)*, éd. préparées par André Gervais, Montréal, l'Hexagone, 1993, (*Itinéraire*).
- , *Écrits et parlés II, Traces pour une autobiographie*, éd. préparée par André Gervais, Montréal, l'Hexagone, 1994, (*Itinéraire*).
- , *Cantouques et Cie*, choix de poème suivi d'un entretien par André Gervais, Montréal, l'Hexagone [parti pris], 1991, [1971], (*Typo*).
- GROULX, Lionel, *Une anthologie*, s.l., Bibliothèque québécoise, 1998.
- , *Notre maître le Passé*, Montréal, l'Action française, 1924.
- HAMEL, Réginald, John HARE, Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976.
- HAVELOCK, Eric A., *Preface to Plato*, Cambridge, Massachusetts & London, Belknap Press (HUP), 1963.
- LANGLOIS, Simon (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Sainte-Foy, PUL, 1995.
- LAPOINTE, Gilles, *L'envol des signes, Borduas et ses lettres*, Montréal, Fides-CÉTUQ, 1996.
- LAZURE, Jacques, *La jeunesse du Québec en révolution, essai d'interprétation*, Montréal, PUM, 1970.
- LEMIRE, Maurice & Denis Saint-Jacques, *La vie littéraire au Québec*, tome III (1840-1869), Sainte-Foy, PUL, 1996.
- LINTEAU Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert, François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, t. II, s.l., Boréal, 1989.
- MAHEU, Pierre, *Un parti pris révolutionnaire*, Montréal, parti pris, 1983.
- MAJOR, André, *Le Cabochon*, Montréal, l'Hexagone [parti pris], 1989 [1964], (*Typo*).
- MAJOR, Robert, *Parti pris : idéologies et littérature*, Montréal, HMH, 1979, (*Cahiers du Québec*).
- MALIJAY, Paul de, *Saint Jean-Baptiste et le Canada, souvenir de la fête nationale de juin 1874*, Montréal, des presses à vapeur de "la Minerve", 1874.
- MARCEL, Jean, *Le joual de Troie*, Montréal, éditions du Jour, 1973.
- MARCHAND, Jacques, *Claude Gauvreau, poète et mythocrate*, Montréal, VLB, 1979.
- MCLUHAN, Marshall, *La Galaxie Gutenberg. La genèse de l'homme typographique*, traduit par Jean Paré, Montréal, HMH [UTP], 1967 [1962], (*Constante*, vol.9).
- MIRON, Gaston, *L'homme rapaillé*, préface de Pierre Nepveu, Montréal, Ville-Marie littérature [PUM], 1996 [1970], (*Typo*).
- , voir aussi Andrée Ferretti.
- MORIN, Michel, *L'Amérique du Nord et la culture, Le territoire imaginaire de la culture, II*, Montréal, Hurtubise, 1982, (*Brèches*).
- PIOTTE, Jean-Marc, *La communauté perdue. Petite histoire des militantisme*, Montréal, VLB, 1987.
- REED, Devon, *Lâche pas la patate, portrait des Acadiens de la Louisiane*, Montréal, parti pris, 1976, (*Chien d'Or*, n° 6).
- RENAUD, Jacques, *Le Cassé et autres nouvelles suivi de Le Journal du Cassé*, parti pris, 1977 [1964], (*Projections libérantes* n°2).
- RIBEIRO, Darcy, *Frontières indigènes de la civilisation*, traduit par Christiane Bricot-D'Ans, Paris, Union générale d'éditions, 1979, (*10/18*).
- RIOUX, Marcel, *Les Québécois*, Paris, Seuil, 1974.
- ROY, Raoul, *Jésus, guerrier de l'indépendance*, Montréal, parti pris, 1975.

- , *Les patriotes indomptables de La Durantaye, excommuniés en 1775 pour refus de combattre dans l'armée britannique contre les indépendantistes américains*, Montréal, parti pris, 1977.
- RYERSON, Stanley-Bréhaut, *Le Capitalisme et la Confédération. Aux sources du conflit Canada-Québec (1760-1873)*, version refondue, corrigée et augmentée de *Unequal Union*, traduit de l'anglais par André d'Allemagne, Montréal, parti pris [Progress Books], 1972 [1968].
- SMART, Patricia, *Les femmes du Refus global*, s.l., Boréal, 1998.
- SAINT-DENIS, Janou, *Claude Gauvreau Le Cygne*, Montréal, PUQ/Noroît, 1978.
- SHEPPARD, Gordon, *HA! A self-murder mystery*, fiction written and directed by G. Sheppard, Montreal, Kinston, Ithaca, MQUP, 2003.
- TRUDEAU, Pierre ELLIOTT, *Le fédéralisme et la société canadienne-française*, HMH, Montréal, 1967.
- VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, l'Hexagone [parti pris], 1994 [1968], (Typo).
- , *Scorpions associés*, Montréal, Québec-Amérique, 1978.
- VANIER, Denis, *Porter plainte au criminel*, Montréal, Les herbes rouges, 2001.
- , *L'épilepsie de l'éteint*, Ottawa, Des Forges, 1988.
- , *Œuvres poétiques complètes*, VLB/parti pris, 1980.
- VIGNEAULT, Louise, *Identité et modernité dans l'art au Québec. Borduas, Sullivan, Riopelle*, Montréal, HMH, 2002.
- WEINMANN, Heinz, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987.

## ARTICLES DE PÉRIODIQUE

- B.R. (anonyme), «L'information au Québec : de la politique à la consommation», *Socialisme québécois*, no 21-22, avril 1971, (79-108).
- AQUIN, Hubert, «La fatigue culturelle du Canada français», *Liberté*, no 23, mai 1962, (299-325).
- , «Profession : écrivain», *parti pris*, vol. I, n° 4, janvier 1964, (23-31).
- , «Le joual-refuge», *Maintenant*, no 134, mars 1974, (18-21).
- ARCAN, Denys, «Parti pris et après», *La Barre du Jour*, «Parti pris», hiver 1972, (68-69).
- BEAUDET, André, *La désespérante expérience Borduas*, Montréal, Les Herbes rouges, 1981.
- BELLEAU, André, «Notre langue comme une blessure», *Liberté*, vol. VI, n° 2, mars-avril 1964, «Le Québec et la lutte des langues», (82-86).
- BERNARD, Philippe, «Québec '68 : forum-débat—Présentation», *parti pris*, vol. V, n°8-9, été 1968, (21-22).
- BORDUAS, Paul-Émile, *Situations*, «Enquête sur l'automatisme : Nous nous en reparlerons dans dix ans», vol. 1, n°2, février 1959, (32-35).
- BROCHU, André, «d'un faux dilemme», *parti pris*, vol. II, n°8, avril 1965, (58-59).
- , «La nouvelle relation écrivain—critique», *parti pris*, vol II, n°5, janvier 1965, (52-62).
- CHAMBERLAND, Paul, «dire ce que je suis—notes», *parti pris*, vol. II, n°5, janvier 1965, (33-42).
- , «de la damnation à la liberté», *parti pris*, vol. I, n° 9-10-11, été 1964, (53-89).
- DENIS, Jean-Pierre, «Claude Gauvreau : du tombeau du père au langage exploréen», *Voix et images* n°54, Littérature, folie, altérité, vol. XVIII, n° 3, printemps 1993, (483-494).
- DENIS, Roch & Luc RACINE, «La conjoncture politique québécoise depuis 1960», *Socialisme québécois*, «Québec 70 : la réaction tranquille», no 21-22, avril 1971, (17-79).

- GAUVIN, Lise, «Les romans de *Parti pris* ou le difficile accès à la parole», *Voix et images du pays VII*, Montréal, PUQ, 1973, (91-110).
- GAUVREAU, Claude, «Le jour et le joug sains», *Sainte-Marie*, vol. 2, n°1, octobre 1945, (2).
- , «Les affinités surréaliste de Roland Giguère», *Études littéraires*, «Expériences poétiques du Québec actuel», vol 5, n°3, décembre 1972, (499-511).
- GAUVREAU, Pierre, «Lettre à Claude Gauvreau», *Études françaises*, «L'automatisme en mouvement», 43, 2/3, automne-hiver 1998, (231-34).
- GIROUARD, Laurent, «en lisant "Le Cassé"», *parti pris*, vol. II, n°4, décembre 1964, (62-64).
- , «considérations contradictoires», *parti pris*, vol. II, n°5, janvier 1965, (6-12).
- , «interview», *La Barre du jour*, "Parti pris", hiver 1972, (143).
- GODIN, Gérald, «le joual et nous», *parti pris*, vol. II, n°5, janvier 1965, (18-19).
- , «le joual politique», *parti pris*, vol. II, n°7, mars 1965, (57-59).
- , «Comme si j'étais mort», *La Presse*, Montréal, 17 juillet 1971.
- , «interview», *La Barre du jour*, "Parti pris", hiver 1972, (144-145).
- MAHEU, Pierre, «De la révolte à la révolution», *parti pris*, vol. I, n°1, octobre 1963, (5-17).
- , «leur democracy», *parti pris*, vol. I, n°6, 1964, (5-24).
- , «Québec laïque ou Québec yankee?», *parti pris*, vol. V, n°8-9, été 1968, (26-29).
- NEPVEU, Pierre, «Notes provisoires sur les Œuvres créatrices complètes», *Les Lettres Québécoises*, n°7, août-septembre 1977, (17-18).
- OUELLETTE, Fernand, «La lutte des langues et la dualité du langage», *Liberté*, vol. VI, n°2, mars-avril 1964, «Le Québec et la lutte des langues», (87-113).
- RIOUX, Marcel, Hélène LOISELLE, Françoise LORANGER, Claude JUTRA, Léon BELLEFLEUR, Laurend BOUCHARD, «Rapport du Tribunal de la Culture», *Liberté* n° 101, vol. 17 n°5, septembre-octobre 1975.
- SAINT-MARTIN, Fernande, «Le manifeste de l'automatisme», dans *Situations*, «Enquête sur l'automatisme : Nous nous en reparlerons dans dix ans», vol. 1, n°2, février 1959, (10-19).
- TRUDEAU, Pierre ELLIOTT, «La nouvelle trahison des clercs», *Cité libre*, n°46, avril 1962, (3-16).
- VADEBONCOEUR, Pierre, «un simple bag», dans *Maintenant*, «cheval ou bien donc joual ou bedon horse», n°134, mars 1974, (32-33).

## CORPUS EUROPÉEN

- Traduction œcuménique de la Bible (TOB)*, Paris, Alliance biblique universelle, Le Cerf, 1972 & 1975.
- AGAMBEN, Giorgio, *Moyens sans fins, notes sur la politique*, Paris, Rivage, 2002 [1995].
- , *La communauté qui vient, théorie de la singularité quelconque*, traduit de l'italien par Marilène Raiola, Paris, Seuil, 1990.
- AQUIN, Saint-Thomas (d'), *Somme théologique*, (Le baptême, La confirmation, 3<sup>a</sup> Questions 66-72), traduction de Pierre Thomas Camelot (dominicain), Paris, Tournai, Rome, du Cerf, Desclée & Cie, 1956.
- BAKOUNINE, Michel [Mikaj], *Dieu et l'État*, édition revue et postfacée par Joël Gauyraud, s.l., Mille et une nuits, 2000, [1882].
- BATAILLE Georges, *l'Érotisme*, Paris, Minuit, 1959.
- , *L'Apprenti Sorcier, du Cercle communiste de France à Acéphale*, textes, lettres et documents (1932-1939) rassemblés, présentés et annotés par Marina Galletti, Paris, La Différence, 1999.
- BLANCHOT, Maurice, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959.
- , *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.
- CHOURAQUI, André, *La Bible*, s.l., Desclée de Brouwer, 1985.

- DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 [1967].
- FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, s.l., Seuil, 1952.
- GIRARD, René, *Celui par qui le scandale arrive*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.
- GRIMAL, Pierre, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, 1951.
- KIERKEGAARD, Soren, *Crainte et tremblement*, Paris, Payot & Rivages, 2000 [1843].
- , *La Reprise*, Paris, Flammarion, 1990 [1843].
- MICHAUX, Henri, *Face aux verrous*, nouvelle éditions revue et corrigée, Paris, Gallimard, 1992 [1967].
- SPINOZA, Baruch, *Œuvres II, Traité théologico-politique*, traduction et notes de Charles Appuhn, Paris, Garnier-Flammarion 1966, [1670],.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, Paris, Flammarion, 2000<sup>2</sup>, [1997/1887].
- , *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, Paris, Gallimard, 1975, (*Folio*).
- NYSSE, Grégoire (de), *Traité de la virginité*, traduction de Michel Aubineau, Paris, du Cerf, 1966 [371 ap. J.-C.].
- ROUART, Marie-France, *Le mythe du Juif Errant*, s.l., José Corti, 1988.
- VILLE, Georges, *La gladiature en occident des origines à la mort de Domitien*, Paris, Rome, École française de Rome, 1981.

SOURCES D'ARCHIVES NATIONALES, MÉDIATIQUE ET ÉLECTRONIQUES (en ordre d'apparition)

Fond d'archives de Gaëtan Dostie de la BNQ, (MS-434).

*La nuit de la poésie*, 27 mars 1970, film de Jean Claude Labrecque, ONF (1h51).

Fond d'archives de Claude Gauvreau de la BNQ, (MS-466).

[www.civilization.ca/civil/Egypt/egcr05f.html](http://www.civilization.ca/civil/Egypt/egcr05f.html)

<http://clio.revues.org/document431.html>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Kérygme>

[www.independance-quebec.com/partiquebeois/desaccords.html](http://www.independance-quebec.com/partiquebeois/desaccords.html)

[http://perso.orange.fr/fdomi.fournier/Generalite/H\\_Juifs/H\\_Juifs\\_32.htm](http://perso.orange.fr/fdomi.fournier/Generalite/H_Juifs/H_Juifs_32.htm)

